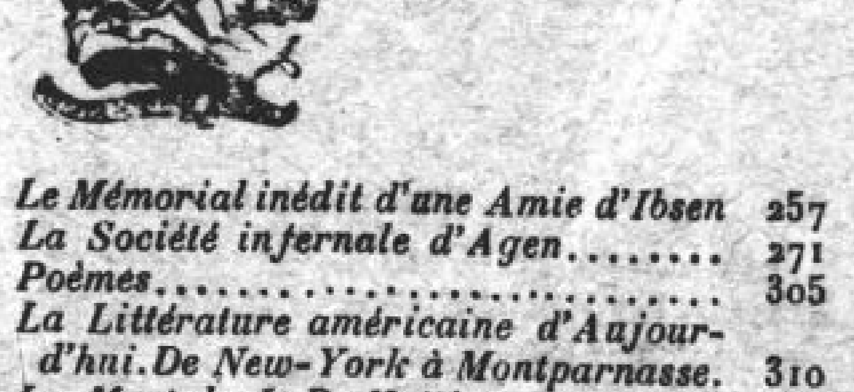
N° 722 39e Année Tome CCV 15 Juillet 1928

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE





—

PRIX DU NUMÉRO

France....... 4 fr. | Étranger...... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

Nous avons eu, depuis la stabilisation officielle de notre monnaie, des séances assez animées, et en tout cas plus fermes que la réserve des opérateurs permettait de le prévoir.

Nos rentes, toutefois, se sont montrées hésitantes, mais il n'est pas défendu de penser que les réalisations observées dans ce compartiment furent surtout pratiquées en vue de se procurer des disponibilités, pour souscrire à l'emprunt des P. T. T. qui a remporté le plus vif succès.

Le groupe de nos grandes banques demeure en excellente tendance ; la Banque de France, le Crédit Foncier, le Crédit Lyonnais, le Comptoir d'Escompte, la Société Générale retrouvent les plus hauts niveaux qu'elles avaient atteints précédemment ; pareillement, nos chemins de fer bénéficient de la stabilité monétaire.

Le dépôt du projet de loi relatif aux habitations à bon marché a eu la plus heureuse répercussion sur les valeurs de ciment, qui se sont aussitôt inscrites uniformément en hausse : Poliet et Chausson, les Ciments Lafarge, Vicat, les Ciments de l'Indo-Chine, font des bonds de plusieurs centaines de francs.

Le Marché en Banque s'est montré beaucoup plus calme, et les différences de cours y sont généralement peu sensibles, qu'il s'agisse de valeurs de pétrole, de caoutchouc ou de mines.

LE MASQUE D'OR.

SOCIÉTÉ DU GAZ DE PARIS

L'assemblée générale ordinaire de la Société du Gaz de Paris s'est tenue le 5 juin. Elle a décidé la mise en paiement — à partir du 1er juillet 1928 — d'une somme de 15 fr. (5 fr., net d'impôts et 10 fr. brut) par action représentant le solde de la répartition de 25 fr., afférente à l'exercice clos le 31 décembre 1927.

Après déduction des impôts actuellement en vigueur, ce solde ressort à 13 fr. 20 net par action nominative, et 12 fr. 763 net par action au porteur ; le paiement aura lieu contre remise du coupon n° 41 aux guichets des Etablissements de Crédit ou à leurs succursales et agences.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France Marc Texier.

LE MÉMORIAL INÉDIT
D'UNE AMIE D'IBSEN

—

En publiant les lettres d'Ibsen à Mlle Bardach (1), nous avons réparé l'omission qui privait les clients français d'Ibsen d'un élément indispensable à l'étude de sa biographie et de son œuvre.

L'important épisode de Gossensass était, non seulement inconnu comme capital, mais était déjà tout simplement inconnu. Nous l'avons mis en place sous ces deux aspects. Je ne reviendrai pas sur mes vues personnelles déjà dites. Depuis que je les écrivis, je me suis reporté au livre d'Edmund Gosse (2) sur Ibsen (Londres, 1907). Il attache une réelle importance à l'affaire de Gossensass à laquelle il consacre trois pages. Il paraît la connaître, non seulement par la publication de Brandès, mais par quelques rapports verbaux. Il conclut ainsi :

> Il n'y a pas de paradoxe à dire que le poète était sous le poids d'une passion, mais que cependant il la fit consciemment lui servir de matière pour ses pièces. A partir de ce moment, chacune de ses œuvres dramatiques porte l'empreinte de ces heures passées au milieu des roses de Gossensass.

Il excepte, bien entendu, *Hedda Gabler*, conçue auparavant. Il dit, à ce propos, qu'Ibsen avait coutume de lais-

(1) *Un amour du vieil Ibsen. Mercure de France* du 1er avril.
(2) Le grand critique — et spécialement Ibsénien — anglais qui vient de mourir.

ser longtemps mûrir ses impressions avant de les réaliser.

Autres notes prises dans Gosse :

Vers cette époque, Ibsen dit à un jeune littérateur norvégien de mes amis : « Oh ! Vous pouvez aimer tant que vous voudrez ; mais moi je suis plus heureux que le plus heureux, car je suis aimé ! »

Ici je résume. Pourtant, lorsqu'à la suite du *Constructeur Solness* (qu'il ne lui avait pas envoyé), elle lui adressa sa photographie signée : « princesse d'Orangia », il fut choqué de cette identification trop hardie d'elle-même avec Hilde.

On rapporte qu'Ibsen aurait dit de la jeune Viennoise : « Ce n'est pas elle qui s'est emparée de moi, mais moi qui me suis emparé d'elle — pour mes pièces. »

Ces dernières paroles, rapportées sans référence, ne peuvent être prises en considération. Elles indiqueraient simplement, ce me semble, chez Ibsen, la colère pour ce que certaines des conditions secrètes de son labeur, et des éléments de son labeur, fussent livrées tout de go à la connaissance du public ignorant l'alchimie particulière à la création d'une œuvre d'art. Alchimie tellement variable selon chaque créateur, et si particulière chez Ibsen où tellement les divers incidents réels, par une lente et puissante élaboration, ont été fondus, transformés dans l'alluvion des éléments idéaux.

Ce qu'il y a de plus certain, c'est que les dernières pièces d'Ibsen livrent sa décadence en même temps qu'elles traduisent un mécontentement, une « insatisfaction » de lui-même, de son œuvre autant sinon plus encore que de sa vie. On ne pénètre pas bien le motif de son désenchantement. Quelle œuvre, quelle action sociale avait-il donc rêvée impuissamment? Soupçonnait-il que son pauvre épilogue couronnait encore bien tristement une vie et un effort intellectuel et moral pourtant si grièvement dramatiques ? On ne peut croire qu'il y eut chez lui particulièrement le regret

de n'avoir pas mené davantage une vie amoureuse. Sa nature devait peu l'y porter. Et d'ailleurs si ça lui avait dit, les occasions d'aventures ou même de passions ne lui auraient pas manqué ; puisqu'il a passé une grande partie de sa vie dans les coulisses et qu'au surplus il était illustre.

Mon article a eu l'heureuse fortune de tomber sous les yeux de Mlle Emilie Bardach qui, en même temps que son gracieux assentiment, m'a fait connaître qu'elle possédait son journal de jeune fille. « Journal qui remplace en quelque sorte les lettres que j'avais adressées à Ibsen, m'a-t-elle écrit. Il commence à Gossensass, et, comme j'ai fait des notes presque chaque jour, il montre le développement de notre amitié et de sa passion. Puis il continue à Vienne et finit après sa dernière lettre. »

J'ai dit à Mlle Bardach quel intérêt historique résidait, à mon avis, dans ces pages, et quelles qu'elles soient. Je la mettais en garde contre la tentation de modifier, d'arranger quoi que ce fût d'un texte dont tout l'intérêt venait de sa probable puérilité, puisque Mlle Bardach avait 18 et 19 ans lorsqu'elle le traça. En m'adressant son journal (1), elle me répondit : « Vous pouvez être assuré que je n'ai *rien* changé — pas un mot. » C'est donc à cette cordiale confiance que le monde littéraire devra de connaître et de pouvoir situer dans son aspect réel cette rencontre d'Ibsen et de Mlle Bardach, pivot de la dernière révolution d'Ibsen, tremplin de son dernier saut dans son idéal final au même temps que dans le néant.

En effet ces documents sont là (complément indispensable des lettres d'Ibsen à son amie) pour fixer l'autre pôle — Ibsen étant l'un des deux — d'une aventure destinée (malgré que jusqu'ici on l'ait ignoré en France) à prendre une place importante dans l'histoire et la connaissance peut-être du plus caractéristique Européen du XIXe siècle — cet européen en redingote et en chapeau haut de forme !

Ces documents, il s'agit qu'ils nous montrent, et au

(1) Rédigé en allemand.

plus véridique, quel était proprement l'objet sur lequel Ibsen se laissa prendre, et qui le fit trébucher dans cet épilogue tellement peu élevé en esthétique et en morale : La vie, l'amour supérieurs à tout, même à l'art.

Il y a pour nous, dans cette confrontation entre les deux personnages, un mobile de méditation personnelle qui peut être instructive, sédative et profitable. Cette critique peut s'étendre à propos de ce contraste tellement disparate des deux caractères en jeu, des deux esprits en contact. Et l'antagonisme, les différences inconciliables, n'est-ce pas là le sort de tous les rapports tentés entre humains dans l'amour, et généralement dans la vie ? Cet homme puissant d'esprit et de volonté, et cette frêle fillette, leur disproportion, leurs mouvements si différents, si opposés de moelle et de qualité. Tout ce que l'un prêtait avec une étrange générosité, et que l'autre recevait avec une passivité inconsciente, insensible, avec une réceptivité inerte, amorphe, atone. Mlle Bardach le sait et l'avoue simplement lorsqu'elle m'écrit : « Il m'était absolument indifférent, il ne m'a pas inspiré sa passion. »

Mlle Bardach dans la suite, et sans doute lorsque la vie lui apportait — comme à nous tous — la connaissance de ce que notre jeunesse, parfois si riche en germes invisibles alors, indéchiffrables à nous-mêmes dans l'enfance, peut être pauvre en fait, dépourvue de sens et de passion véritable, tout cela qui apparaît à nos propres regards, ensuite, quand les décades nous viennent, avec la naissance et l'accroissement de notre clairvoyance et de notre mûrissement, — Mlle Bardach a donc ensuite parfaitement saisi l'impérieuse obligation qui lui incombait de ne rien déranger, de ne rien arranger surtout, de ne rien modifier d'un document qui, dans sa faiblesse même, acquiert la franchise nettement authentique qui est la seule raison d'être d'un tel témoignage exceptionnel. Par ce procédé respectueux de la condition originelle des attestations tangibles de son heureux destin, l'amie d'Ibsen montre aujourd'hui une grâce de l'esprit qui

n'est donnée qu'à de bien rares personnes. Elle-même a vu ultérieurement aux traces qu'elle en a gardées les puériles positions de sa conscience lorsque se passait la rencontre dont sa vie a dû rester marquée et embellie. Et cela est juste, car ne l'oublions pas, elle peut être fière d'avoir été celle à qui Ibsen écrivait, *huit années* après leur concert, lorsque tout excès de son animation passionnelle accidentelle était amorti :

L'été de Gossensass fut le plus heureux et le plus beau de toute ma vie. J'ose à peine y penser. — Et pourtant je ne puis m'empêcher d'y penser toujours — toujours !

Votre fidèlement dévoué. — H. I.

Ce qui passe, et ne laisse rien aux femmes, ce sont les consumations, les transports de feu de l'amour charnel ; tandis que ce qui leur reste inaltérable et protecteur, au contraire, ce sont les contacts où leur esprit conserve l'impression du vœu et de l'aide amis d'une autorité morale qui leur désigne naturellement les voies de la vraie morale — celle qui se concentre en nous et ne vit que de nous-mêmes — et de l'esprit. Cette voie, à l'opposé de se perdre jamais, aboutit au vrai havre de la maturité, puis du grand âge assagis, où la tranquillité dans la mémoire et dans le fait d'exister encore est, au fond, heureuse et sereine.

Bien que nous sachions que Mlle Bardach possède une nervure rapide et sensible à l'extrême, bien assurés, dirons-nous, que telle est aujourd'hui au fond la paix heureuse de son automne.

Mlle Bardach a écrit pour nous, exceptionnellement, puisqu'elle avait jusqu'ici refusé — « toujours refusé » — lorsqu'elle avait été priée de rédiger quelques souvenirs. « Je vous suis reconnaissante, a-t-elle bien voulu me dire, pour m'avoir donné l'élan, et je crois avoir bien fait d'écrire aussitôt ces quelques pages pour le *Mercure de France* » :

J'essaie de regarder en arrière, — c'est si difficile ! Le temps,

les vagues de la vie — parfois comme fouettées par les Furies du Destin — ont pâli mes souvenirs. Des événements de toute sorte, des rencontres, des conquêtes, des sensations ; le seul être avec qui j'étais en parfaite communauté, mon frère adoré — dont la personnalité fascinatrice était si appréciée en Angleterre — perdu par suite de la guerre ! Débâcle financière et géographique. Les modifications de frontières ont fait de Gossensass un *Colle Isacco*. Le baron Giskra — un diplomate — me disait alors, à Lucerne, que tout ce que Wilson savait de l'Autriche, c'était qu'à Vienne on dansait la valse, et dans le Tyrol la *sabotière*.

Depuis 1900 j'ai vécu beaucoup à l'étranger, j'aimais Rome et les Italiens du peuple ; souvent je m'enfuyais toute seule hors de l'atmosphère des hôtels pour frayer avec eux dans la campagne romaine. Pourtant la modification de frontière me fut douloureuse, car le paysan tyrolien est d'une race toute différente ; il a été l'ami de mon enfance et de ma jeunesse ; l'on n'aurait pas dû toucher à son âme si pure, mais la laisser telle qu'elle était.

En 1889 (1) une sorte de charme régnait sur Gossensass, un charme que seule peut créer la réunion de divers éléments. Gossensass était le type du village tyrolien, avec vaste horizon, vue sur les montagnes et les glaciers. Puis, les hommes marquants — qui depuis de longues années s'y étaient toujours sentis attirés — lui donnaient une sorte de solennité, qui, par endroits, prenait même une expression visible. Ainsi, par exemple, à l'entrée de l'hôtel Gröbner, on voyait un bas-relief par le sculpteur Knopf, et, dans le bois, on rencontrait soudain une œuvre de quelque artiste connu.

Un été suivant, je m'asseyais, par moment, avec deux personnes de connaissance, dans un petit belvédère sur la charmante place qui est devant l'hôtel Gröbner. Nous appelions cela notre loge d'avant-scène, et le public (les acteurs, pour nous) devait passer sous notre critique. Mais la scène s'était profanée ; ce n'était plus notre vieux Gossensass. Ibsen n'y revenait plus jamais ; et d'autres personnalités marquantes, que nous y avions connues, étaient absentes aussi.

A l'époque, il n'y avait qu'une seule salle à manger.

(1) La rencontre avec Ibsen eut lieu en septembre 1889. (N. D. T.)

Nous prenions place, ma mère et moi, à l'une des petites tables. Lui de même, tout seul. Personne ne pouvait s'empêcher de remarquer qu'il me regardait et m'observait constamment. Plus tard, il me dit que, dès le premier coup d'œil, il avait été comme ébloui. Je n'avais alors rien lu de lui, et il me faisait simplement l'effet d'un vieux monsieur, en prenant à son aise, et qui restait longtemps assis auprès d'un verre de bière. (Il renonça ensuite à cette habitude, quand il eut remarqué que ce n'était pas à mon goût.) Il tenait nerveusement un journal déployé devant lui, afin de se préserver des interlocuteurs. Pourtant, dès le début de notre connaissance, il me pria de considérer cette arme, défensive contre les autres, comme une invite spéciale pour moi, et de venir m'asseoir auprès de lui aussi souvent que je le pourrais. Ainsi nous devînmes bons amis, et sur le premier de ses ouvrages qu'il me donna, il écrivit : « Dédié en bonne amitié. »

Il était alors dans la plénitude du succès. Les télégrammes affluaient à la suite de représentations de ses œuvres. Il les laissait sur la table, me remettant le soin de les ouvrir, car il avait coutume de m'appeler sa « collaboratrice ». Sa table était, chaque jour, ornée de fleurs par des admiratrices. Mais ceux qui, se croyant privilégiés par leur naissance ou par leur rang social, cherchaient à entrer en rapports avec lui, n'ont jamais connu le grand Ibsen. Un de ces désabusés me disait : « Si je ne savais pas que c'est lui, Ibsen, je ne croirais jamais que cet homme fût capable de comprendre Ibsen ».

Notre connaissance débuta à la fin d'une « fête d'Ibsen ». Je crois qu'il y avait inauguration d'un buste de lui. Cela se terminait par un concert, à l'issue duquel tout le monde se pressait autour de lui. Alors, une de nos bonnes connaissances, Mlle de Cranach, me désigna à lui avec ces mots : « Là, c'est la petite Bardach ». Aussitôt il vint à moi, en levant son verre, et nous nous parlâmes pour la première fois.

Maintenant, comment décrire la grandeur de ce grand homme? Il y a telles choses qui paraissent trop délicates pour les profaner par la description. A plus d'un moment, il me semblait avoir une puissance comparable à celle d'un élément ; l'orage et les éclairs frémissaient chez lui, avec des variations brûlantes. Puis il redevenait maître de lui, prenait le ton du récit, se servait d'un langage imagé. C'est ainsi qu'il me décrivit, un jour,

la fête donnée pour l'ouverture du canal de Suez, à laquelle il avait assisté comme représentant de son gouvernement.

Une fois, j'étais assise près de lui, lorsque vint le professeur Dilthey, l'historien littéraire bien connu, et tous deux se mirent à parler du *Faust* de Gœthe. Soit dit en passant, la femme encore jeune de ce Professeur se trouva mal, un jour qu'Ibsen, en mon absence, s'exprima, à ce qu'il paraît, avec un enthousiasme débordant, sur moi et sur ses sentiments à mon égard. Dans l'une de nos promenades ensemble, il se baissa tout à coup, malgré sa lourdeur, et comme je lui demandais pourquoi, il répondit que c'était pour écarter une petite pierre qui pouvait me blesser.

Georges Brandès, dans son dernier ouvrage, dit très bien : « Rien n'est plus significatif pour la grandeur d'Ibsen que la circonstance suivante : en Norvège, on l'a tenu d'abord pour un conservateur, puis pour un radical ; en Allemagne pour un réaliste, un individualiste et un socialiste ; en France, pour un symboliste et un anarchiste. Dans chacun de ces pays, on n'apercevait que certains des côtés de son être. Ce qui montre sa diversité, la multiplicité de ses rayons de lumière. J'ai appris à le connaître sous ce multiple rayonnement, et je trouve qu'aucune des précédentes qualifications ne lui convient. Il était une individualité absolue, il détestait les opinions de la multitude et tout ce qui se nomme parti. Il fallait former d'abord une race d'hommes nobles (*Adelsmenschen*), et alors seulement il pourrait être question d'idées nouvelles ».

Dans les premiers jours d'octobre 1889, nous quittâmes Gossensass, ma mère et moi, après un séjour de trois mois. L'horaire nous obligeait à partir à trois heures du matin. Ibsen nous attendait à la gare qui était plongée dans l'épais brouillard automnal de ces pays de montagnes. Seules les flammèches de la locomotive éclairaient nos adieux. Ce fut la fin de nos relations personnelles. Et, telles qu'étaient les circonstances, — et lui étant Ibsen, — il devait en être ainsi. Faut-il appeler toutes ces chose : rencontre, hasard, moment de bonheur, *fatum* ? Pendant les jours où nous fûmes réunis, je sentais que cela ne pourrait en venir à aucune définition plus claire, et je sentais aussi qu'il en resterait des traces douloureuses et ineffaçables. Je ne l'ai jamais revu. Dans l'hiver 1891, il vint à Vienne, mais nous étions alors dans

le sud du Tyrol. Il n'avait pas notre adresse, et il ne savait pas ce que j'étais devenue.

Le *Constructeur Solness* a maints rapports avec les heures passées ensemble. De même, la lettre de félicitations que je lui ai adressée pour son 70° anniversaire, après une si longue séparation, a été d'une grande influence sur son *Quand nous nous réveillerons de la mort*. Ce qui ne fut pas l'effet de mon personnage, mais celui du regard et de l'esprit avec lesquels Ibsen se représentait ce personnage.

A mon sens, le passage de Mlle Bardach dans la vie d'Ibsen a été décisif à propos de son dernier état et de son épilogue. Je me suis expliqué dans mon premier article qui contenait les lettres d'Ibsen. Je n'y reviens donc pas. J'ai recueilli, cette fois, l'opinion d'un de mes amis, germanisant et ibsénien de longue date :

« Incontestablement, m'a-t-il dit, Mlle Bardach a raison de prétendre qu'elle n'a pas été étrangère à la genèse du *Constructeur Solness*. Certains petits détails en donneraient, au besoin, une démonstration matérielle : la qualification de *petite princesse* (qui se trouvait déjà dans les lettres d'Ibsen) ; le placement en septembre (époque de l'idylle de Gossensass) de l'action tant rétrospective que présente. A quoi on pourrait sans doute, après minutieuse recherche, ajouter d'autres menues particularités.

« Ce qu'il y a de plus essentiel, c'est que le thème de la jeunesse qui frappe à la porte du vieux poète semble bien avoir été inspiré par la rencontre de Gossensass.

« Toutefois, il ne saurait être question d'*identifier* le personnage étrange et symbolique de Hilde avec Mlle Emilie Bardach. Ce serait même peu flatteur pour l'élégante et distinguée Viennoise, puisque Hilde (autant qu'elle est située dans le réel) n'est qu'une petite bourgeoise rustique, mal éduquée, débarquant chez des gens presque inconnus et s'y implantant, avec une pauvre et ridicule toilette, et même sans linge de rechange.

« Au surplus, *Solness* est une pièce très complexe, qui a

fort embarrassé les commentateurs. Au thème déjà indiqué, il s'en mêle plusieurs autres d'importance au moins égale, et sans connexité nécessaire avec lui : le héros n'est pas satisfait de son œuvre, elle ne correspond plus à son idéal ; il a tourné le dos aux vieilles traditions, et ne sait par quoi les remplacer. Enfin (ce qui n'est pas très joli) il craint d'être surpassé, démoli par les jeunes, et il cherche à étouffer leur concurrence par des procédés fort indélicats.

« Il ressort particulièrement de ce dernier point qu'il y aurait lourde erreur à vouloir retrouver Ibsen lui-même dans ses œuvres, sinon avec une extrême réserve. Poète, rêveur, *ruminant*, et, en même temps, esprit éminemment objectif et réceptif, lorsqu'il introduit dans sa palette quelques éléments personnels, il les broie de façon à les rendre plus que difficiles à démêler.

« Du reste, pour les friands de documentation, on peut ajouter, d'après l'ouvrage très substantiel et très informé d'Emil Reich (*Henrik Ibsens Dramen*, Berlin, 1913), que peu après son retour de Gossensass, Ibsen s'était pris « d'un enthousiasme paternel pour la jeune peintresse munichoise Hélène Raff ». Et je crois que ce n'est pas l'unique concurrente que l'on ait suscitée à Mlle Bardach.

« Pour ce qui est de la pièce suprême (comme date) : *Quand nous nous réveillerons de la mort*, terminée en novembre 1899, soit dix ans après Gossensass, il m'est impossible d'y découvrir la part qui serait imputable au souvenir de Mlle Bardach. Elle-même ne voudrait pas, j'imagine, se reconnaître quelques traits communs avec aucun des deux personnages féminins : Irène, la folle, surveillée par une gardienne, — et Maya, qui quitte gaiement son mari pour suivre un grossier chasseur d'ours.

« Quant à l'idée générale de la pièce : l'Art ne prime pas la vie (Ibsen veut-il bannir le premier, — ou simplement unir l'un et l'autre ? Il ne me paraît pas très clair sur ce point), j'y vois simplement une impression — je dirais même une dépression — morose et sénile. C'est le *désen-*

chantement du vieillard qui se sent au déclin des forces de la vie ; ce n'est pas l'*enchantement* passager de Gossensass. »

Le commentateur est ici méthodique et fort prudent. Pour ma part je retrouve Ibsen dans son œuvre avec plus de décision (1). Et, par exemple, je ne suis pas du tout irrité, dans l'assimilation Solness-Ibsen, par certains côtés de rogue et d'envieux qu'a Solness envers ses concurrents. Pourquoi refuser à Ibsen la possession et l'usage de telles réactions secrètes humaines pour la raison qu'elles ne portent pas dans l'appréciation traditionnelle une étiquette favorable ? *Solness*, à mon sens, éclate de l'aveu complet que fait Ibsen de lui-même. Mais je ne prétends pas posséder la vérité !

Au sujet du Journal que tint Mlle Bardach lorsqu'elle était jeune fille, et qu'elle a bien voulu me communiquer, les remarques faites au commencement de cet article expliquent et justifient la liberté de notre regard sur les particularités enfantines de ce document très intéressant, et dont j'ai dit comme il porte si bien à la méditation.

C'est pâle et insensible, avec quelques exaltations assez artificieuses et puériles et d'ailleurs hétérogènes ; pourtant il y a un curieux passage d'où résulterait qu'Ibsen a vu dans cette jeunesse surtout un sujet d'étude. Le vieux malin, si amoureux était-il, ne perdait tout de même pas son temps :

Cependant depuis hier nous sommes plus au calme, par suite du départ des Cranach. Ils me manqueront pourtant, d'abord à cause de la grande sympathie qu'ils m'ont témoignée ; puis Olga n'est pas heureuse et ne paraît pas avoir devant elle un avenir de bonheur, ce dont Ibsen s'entretint sérieusement avec moi. Le soir, je restai longtemps assise auprès de lui, de même que samedi dans l'après-midi. Ce contact ne peut rester sans impression, car il me témoigne une telle sympathie ; ses paroles me font souvent courir un frisson dans le dos. Il m'entretient des plus graves questions de la vie, et il présume donc infiniment

(1) Tout en sachant bien que plus on paraît assuré et plus souvent c'est vainement...

de moi. Plus, je le crains, qu'il n'y trouvera. Il dit que personne dans sa vie ne l'a encore autant charmé ; il prétend qu'il m'étudie beaucoup, qu'il me tend des pièges dans nos conversations pour me faire mentir. Mais, en vain. Tout lui paraît bon et noble (1). C'est dommage que je n'aie pas retenu ses paroles. Il me priait si instamment de causer beaucoup avec lui, de m'ouvrir complètement à lui, de sorte que nous devenions des collaborateurs. Faut-il donc que l'on me prenne toujours au superlatif ? (2). Il pleut à verse. Maman m'attend à l'hôtel. Elle est très fatiguée par ses obligations de société. Je ne peux continuer à peindre; quand je serais libre de le faire, c'est le temps qui ne me le permet pas.

Nous donnons ci-après un second court morceau particulier, et dont le ton sonne un peu moins jeunet que celui habituel de la fillette :

18 septembre. Sur le sopha. Maman vient de sortir. Me voici donc seule maîtresse dans la chambre, libre, enfin libre de noter les sensations infinies que j'ai éprouvées pendant ces journées ; mais c'est alors qu'on voit de nouveau combien la langue est pauvre en regard de ce que l'on ressent.

Seules les larmes expriment davantage. On n'échappe pas à sa destinée ; il me faut toujours éprouver quelque chose d'extraordinaire dans ma vie ; il n'y a pas de jouissance paisible pour moi ; une passion vient toujours à s'éveiller quand elle ne peut conduire à rien de positif, quand on est arrêté par toutes les impossibilités imaginables. Toujours des obstacles, qu'ils proviennent soit de ma volonté, soit des circonstances. Mais le présent, comment le comparer à tout le passé ? Comme tout paraît pauvre et petit devant lui ? (3) Jamais ce n'avait été aussi loin, et puis, tous les autres n'étaient que des hommes ordinaires, tandis que maintenant c'est un esprit qui domine le monde. L'inclination du baron de Hellenbach est la seule que

(1) Ici, une coquille dans la dactylographie. On peut la rétablir de deux façons. L'autre serait : tout est chez lui... Mais la première interprétation est plus vraisemblable typographiquement. — Note du T.

(2) Cette petite phrase est un peu obscure dans le texte. Doit-on comprendre : « faut-il que tout agisse en moi au superlatif ? » Mais cela paraît moins conforme à la lettre, — et même au sens. — Note du T.

(3) C'est à-dire devant le cas présent. Notes du T.

je puisse dignement faire entrer en comparaison ; mais c'était beaucoup plus calme et plus inexprimé. Et maintenant, ce volcan, terriblement beau ! Avant-hier après-midi, quand nous étions enfin assis seuls ensemble, ah ! ses paroles ! Que ne se sont-elles gravées encore plus profondément, encore plus nettement ! Avant, tout n'était que mensonge. Maintenant, c'est l'amour vrai. L'idéal qu'il avait chanté sans le connaître. A présent il devient poète par la douleur et le renoncement. Et pourtant, il est heureux de m'avoir trouvée, l'événement le plus beau, le plus merveilleux. Trop tard ! Combien je me parais mesquine de ne pas m'être jetée à lui ! Mais tant d'obstacles surgissent : les réalités de la vie, son grand âge, sa femme, son fils, — tout, tout ce qui nous sépare ! Cela devait-il aller si loin ? Et pouvais-je le prévoir, pouvais-je l'empêcher ? Tandis qu'il me parle, je me dis souvent que je devrais partir, loin, bien loin. Et pourtant j'aurais peine à l'abandonner ; je souffre de son inquiétude ; je la sens, dans la salle, alors même que nous sommes assis loin l'un de l'autre. Oui, tout cela m'est survenu si subitement, je voyais bien le changement de sa manière de vivre, naguère si régulière ; mais je ne savais pas ; j'étais seulement flattée de son inclination, de cette grande préférence qu'il me témoignait sur toutes les autres personnes qui l'entouraient. Et je n'ai rien à lui donner, pas même ma photographie, à lui qui me donne tant ! Sa femme est aimable pour nous ; hier je causai longuement avec son fils. Je crois que nous sentons tous deux (1) qu'il vaudrait mieux nous séparer. Mais revenons à la vie ordinaire. Papa nous demande de ne pas retarder notre retour. Etc...

Je suis bien un peu sceptique et porté à croire que Mlle Bardach brode, quand elle parle de l'emballement final d'Ibsen. Mais peu importe. Et puis, la broderie, n'est-ce pas l'obédience habituelle des jeunes filles ?

La seconde partie du Journal a trait à l'existence de la jeune Emilie Bardach à Vienne, après qu'elle eut quitté Gossensass.

(1) Ibsen et Mlle Bardach. Le décousu, les répétitions de mots, le style télégraphique, etc., tout cela, c'est le fait de l'original, écrit à la diable. — N. D. T.

C'est le journal (le plus souvent en forme d'agenda) de sa petite existence de jeune fille mondaine, et assez banale, depuis son retour à Vienne, en octobre 1890, jusqu'à la fin d'avril 91 (ce qui est la date à laquelle Ibsen a coupé court).

Mlle Bardach note : ses leçons de chant, ses études de piano, d'aquarelle, ses nombreuses visites faites ou reçues, ses toilettes, sa frisure, ses bals, ses soirées au spectacle (avec appréciations nulles), la température, voire les événements politiques (renvoi de Bismark ; grèves), les fréquentes indispositions de papa et de maman, les chances ou déboires diplomatiques de son frère Bob, etc.

Il y a là, sans doute, la substance de ses lettres à Ibsen, et comme on comprend qu'il se soit vite lassé !

Elle ne parle guère d'Ibsen que pour dire qu'elle attend ses lettres, ou qu'elle en a reçu ; qu'elle lui écrit. Elle paraît fort désappointée de la conclusion imposée à Ibsen. Pas un mot de passion, rien que de l'enfantillage mondain.

A la lumière de ces documents jusqu'ici inconnus, il nous est possible de nous faire une représentation véridique de l'aventure du vieil Ibsen et de sa jeune amie. Nous pouvons reconnaître leurs airs, leurs façons, les tours et détours de leurs personnes dans la petite station tyrolienne de Gossensass. Nous savons ce que furent leurs sentiments réciproques.

Il n'y a pas de doute. Ibsen a bien été enivré ; il a connu, en l'occurrence une aliénation assez étendue. Lui si replié, si secret, si rogue, a tout à coup fondu. On douterait de ce témoignage rapporté par Gosse, qu'Ibsen aurait dit : « Oh ! vous pouvez aimer tant que vous voudrez ; mais moi je suis plus heureux que le plus heureux, car je suis aimé ! » mais les lettres d'Ibsen sont là pour confirmer l'amollissement insensé du grand dramaturge, tandis que le mémorial de Dulcinée conserve le tableau de ce désert aride où son mirage était dément, où sa voix se perdait sans écho.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LA
SOCIÉTÉ INFERNALE D'AGEN

Lorsque Huysmans, encore ignorant de sa future conversion, mais attiré déjà par le surnaturel, résolut de décrire dans son *Là-Bas* les côtés diaboliques de la religion, il réunit les renseignements les plus divers, les plus incohérents et classa avec soin sa documentation.

A vrai dire, l'art suppléa dans le livre à la véritable érudition. La récente thèse de l'abbé Bossard avait fourni plus de détails qu'il n'en fallait sur le célèbre procès de Gilles de Rais et les ouvrages de vulgarisation du bibliophile Jacob procurèrent l'illusion d'une connaissance approfondie des démonologues du XVIe siècle.

Une phrase de *Là-Bas* avait depuis longtemps attiré notre attention. Huysmans faisait allusion à un événement que nous n'avions rencontré dans aucun autre ouvrage. L'auteur écrivait en effet (1) :

> Tenez, dit à son tour Carhaix, qui se leva et tira de sa bibliothèque une brochurette bleue. Voici une revue, datée de 1843, *La Voix de la Septaine*. Elle nous apprend que, pendant vingt-cinq ans, à Agen, une société satanique ne cessa de célébrer des messes noires et meurtrit et pollua trois mille trois cent vingt hosties. Jamais Mgr l'Evêque d'Agen, qui était un bon et ardent prélat, n'osa nier les monstruosités commises dans son diocèse!

Huysmans indiquait la source de sa documentation : elle était exacte. *La Voix de la Septaine*, journal officiel du prophète Vintras imprimé à Caen chez Lesaulnier et publié à Tilly-sur-Seulle, contient dans la première li-

(1) *Là-Bas*, Edit. Stock, p. 94.

vraison de son tome II en 1843 un récit étrange sous l'indication générale :

En attendant un exposé complet sur les prodiges relatifs aux *Hosties miraculées d'Agen*, nos lecteurs nous sauront gré de leur communiquer une lettre que nous recevons à ce sujet.

Huysmans eut certainement ce fascicule entre les mains, car sa description est fidèle. C'est une brochure de 48 pages in-8, sous couverture bleue.

Si l'on recherche qui avait pu la lui procurer, on découvre sans peine qu'elle avait été certainement communiquée par l'abbé Boulan (2). On sait que ce prêtre, simple aventurier qui se prétendait successeur de Vintras, fut l'ami intime du romancier devant lequel il célébra à Lyon les cérémonies invraisemblables du culte Eliaque. Boulan avait remis à Huysmans un scapulaire et des hosties miraculeuses, et lui avait appris les rites sacrés du culte hérétique que le romancier lui-même pratiqua quelquefois lorsque, seul à Paris, il se pensa assailli de fluides démoniaques. Par lui, le romancier connut une partie de la littérature vintrasienne.

L'article de la *Voix de la Septaine* contient le récit, résumé en douze pages, d'une histoire qui laisse l'imagination confondue. Il était signé *Constant* et il nous a été impossible d'identifier l'auteur. Constant n'est aucun des personnages dont nous avons rencontré le nom aux diverses sources où nous avons pu puiser. Nous avons songé qu'il pouvait être écrit par l'abbé Constant qui publia tant d'ouvrages sur la magie sous le pseudonyme d'Eliphas Lévy. Malheureusement une lettre récemment reproduite à Lyon révèle que l'abbé Constant n'eut ses premières relations avec Vintras que le 4 mai 1861, c'est-à-dire plus de dix-huit ans après l'époque qui nous occupe (3). Il semble donc qu'il faille renoncer à percer le mystère de l'identification de l'auteur.

(2) J. Bricaud : *L'abbé Boulan*, Chacornac édit., 1927.
(3) *Annales Initiatiques*, avril-juin 1824, Lettre de M. Souleillon.

Le résumé de Constant est rapide et incomplet; il nous parut qu'il devait être possible de découvrir des détails plus nombreux dans les archives de l'évêché d'Agen. Contrairement en effet à ce qu'avait très légèrement affirmé Huysmans, nous avions acquis la preuve que l'autorité diocésaine avait ordonné une enquête et réuni un volumineux dossier. Nous savions, aux termes d'une lettre inédite envoyée le 18 juillet 1840 par une dame Belloc à un sieur Delestre, qu'une possédée avait à Agen écrit sa vie et que le manuscrit comportait plus de 80 pages. Nous avions appris enfin qu'en 1846 toutes les pièces et documents relatifs à la Société infernale avaient été portés à l'évêché. Un voyage à Agen nous laissa bien déçu. Tout a disparu de ce qui pouvait nous être utile dans les archives de l'évêque, et l'on ne trouve aucun document susceptible de fournir des éclaircissements. La tradition orale même est rompue. Les érudits que nous avons pu interroger sur place n'avaient conservé le souvenir d'aucun récit. On ne connaissait guère que l'allusion d'Huysmans, et nous désespérions de rien éclaircir lorsque le hasard nous permit de découvrir à la Bibliothèque nationale un voluminux manuscrit relié sous le titre *L'affaire d'Agen.* (FR. nouv. acq. 11.053) qui contenait les procès-verbaux écrits, au jour le jour, au chevet d'une femme qui avait été la grande animatrice des aventures dont nous cherchions l'éclaircissement. Nous pensons, par des identifications d'écriture, que la rédaction en est d'un sieur Albouys, demeurant à Cahors en 1842.

Ce précieux document nous a permis d'établir une relation exacte de l'extraordinaire histoire qui troubla profondément la ville d'Agen de 1835 à 1846.

L'étude approfondie du manuscrit inédit nous fournit des indications très nouvelles, et nous devons à la bonne grâce de M. le chanoine Durengues, archiviste à Agen, et de M. de Dainville, archiviste départemental de l'Hérault,

d'avoir pu compléter ce que nous avions découvert. Ils nous ont en effet communiqué avec la plus grande obligeance des documents inédits qu'eux-mêmes avaient entre les mains.

Ainsi avons-nous pu rétablir la vérité sur une histoire romantique digne d'un Michaelis, d'un Lancre ou d'un Bodin.

La piété fut particulièrement grande dans le diocèse d'Agen pendant toute la première partie du XIX[e] siècle. A plusieurs reprises, des personnes habitant la ville se réunirent en associations pieuses pour faire le bien et tenir, au cours de leurs réunions, des propos édifiants.

L'une de ces associations, dirigée par une dame Belloc, devait être l'objet de sollicitudes particulières du ciel et se trouver mêlée à l'une des plus extraordinaires histoires diaboliques d'une époque proche de nous et peu fertile en miracles.

M[me] Belloc, née Jeanne Diché, était la fille d'un magistrat d'Agen. Elevée par ses parents dans une grande religion, elle reçut la confirmation le 6 février 1803 en même temps que son amie intime Adèle de Trenquelléon, la future fondatrice des *Filles de Marie*. Dès leur jeunesse et sous l'influence de l'Esprit Saint, dit un historiographe local (4), elles résolurent de travailler de concert à la gloire de Dieu. Ni l'une ni l'autre n'avait encore de programme bien défini. Mais l'ignorance des moyens qu'elles emploieraient n'était point faite pour diminuer la certitude de leur mission ni la générosité de leur intention.

Jeanne Diché épousa en 1805 un médecin, Barthélemy Belloc, et donna le jour à un fils le 5 mars 1807. Barthélémy fut emporté de bonne heure, victime de son dévouement professionnel. Il contracta le typhus en soignant des prisonniers espagnols et mourut à 35 ans, le 14 no-

(4) Henri Rousseau : *G.-J. Chaminade*, p. 187.

vembre 1812 (5). Après le décès de son mari, Mme Belloc se consacra entièrement à l'éducation de son fils et à l'association que, jeune fille, elle avait créée avec son amie Adèle de Trenquelléon. Sa vie était exemplaire et inspirait un universel respect. Même un voltairien endurci, Saint-Amans, qui dans sa *cryptographie* tournait en dérision le 4 juillet 1816 diverses institutions régionales et notamment la congrégation des hommes qu'il désignait sous le titre de *Saints innocents*, dut se déclarer désarmé devant l'association dont faisait partie la jeune veuve. Il écrivit en effet :

Il n'en est pas de même de la congrégation des dames : celle-là gagne chaque jour davantage dans l'esprit public. Il faut avouer aussi qu'elle est bien plus utile. Le dévouement de ces dames est vraiment exemplaire. L'une d'elles surtout se distingue autant par le talent de la parole que par sa véritable piété. On va l'entendre le dimanche au soir, et l'on revient enchanté de l'onction et de la grâce qu'elle met dans ses discours. Mme Belloc, née Diché, c'est le nom de cette éloquente sœur, se recommande d'ailleurs sous tous les rapports aux yeux du public. Devenue veuve très jeune, encore jeune et très jolie, elle se consacre entièrement à ses pieux exercices et aux soins de sa famille. Elle n'est qu'affiliée à la congrégation et demeure avec ses enfants chez Monsieur son père. Veuve depuis plusieurs années, elle n'a point quitté le deuil de son mari; c'est un rare exemple de vertu que je consigne dans ces feuilles.

Tant de piété devait nécessairement amener vers elle les malheureux et les déshérités. C'est ainsi qu'elle reçut avec effroi en 1835 les confidences inouïes d'une femme dont le nom patronymique a, jusqu'à présent, échappé à toutes nos investigations et que nous ne pourrons désigner en conséquence que sous son prénom de Virginie.

Les diverses sources auxquelles nous avons puisé sont d'accord pour dire que Virginie était née sous la Révolution et n'avait pas reçu le baptême, à cause de la difficulté de trouver un prêtre. Il nous paraît qu'il y a dans

(5) *Journal du Lot-et-Garonne*, 18 novembre 1812.

ce fait au moins une exagération. Un recoupement qui nous a permis de savoir que Virginie avait 35 ans en 1838 fixe sa date de naissance aux environs de 1803. Le concordat avait à cette époque rendu la liberté de l'exercice du culte catholique et l'on ne comprend pas bien en conséquence comment la difficulté de trouver un prêtre avait pu empêcher l'enfant de recevoir l'eau baptismale.

Quoi qu'il en soit, Virginie prétendait n'avoir pas été baptisée, mais elle affirmait, en état de péché mortel, avoir fait une première communion sacrilège. Plus tard, en 1828 elle s'était mariée et avait également profané le sacrement du mariage.

La révélation de ces abominations religieuses, dignes d'émouvoir grandement Mme Belloc, n'étaient qu'un premier pas dans l'aveu d'horreurs dont la connaissance jeta une véritable épouvante dans le cœur de la digne femme.

Virginie n'avait pratiqué ces profanations que parce qu'elle était affiliée à une société infernale ignorée de tous, et qui depuis plus de vingt ans pratiquait secrètement, à Agen, le culte du Démon.

Virginie raconta en effet à Mme Belloc qu'à l'âge de douze ans environ, c'est-à-dire vers 1815, elle avait été entraînée dans une maison de la ville où un autel était consacré au Diable. Là, elle s'était trouvée au milieu d'une assemblée composée des personnes les plus éminentes de la cité et elle avait écrit de son sang un pacte portant ces mots :

Je me consacre à Satan, en promettant de ne servir et de n'adorer que lui seul, jurant haine à Dieu.

Aussitôt signée, la cédule s'était miraculeusement évanouie entre ses doigts, emportée par Lucifer lui-même aux applaudissements de l'assistance. De ce moment elle fut initiée à un culte infâme et terrifiant. Un vrai prêtre qui faisait partie de la secte impie célébrait des mys-

tères sacrilèges au cours desquels le Diable apparaissait en personne. Sa forme visible se manifestait en l'air. Il avait la grosseur environ d'un singe et prenait l'aspect tantôt d'un chien, tantôt d'un bouc, tantôt même une apparence indéfinissable, comme une nuée opaque aux contours presque humains. Toujours il répandait une odeur infecte qui exaltait ses adorateurs jusqu'à la rage.

Les cérémonies infernales se caractérisaient surtout par la profanation en commun d'hosties consacrées. Virginie avait été particulièrement préposée à l'approvisionnement. Elle se présentait à la Sainte Table, recevait le pain consacré et, se l'arrachant aussitôt de la bouche sans être aperçue, elle le rapportait au siège de la Société diabolique où il était enfermé dans un coffret. Souvent, Virginie avait le même jour fait le tour des églises d'Agen, communiant jusqu'à quatre ou cinq fois successivement pour rapporter à ses associés un plus grand nombre d'hosties. La malheureuse avouait avoir suivi ces errements pendant vingt-cinq ans.

Mme Belloc raconta que, pendant son aveu, la jeune femme était frémissante de vivacité, que son œil était en feu et son cœur haletant.

Puis Virginie avait décrit les sacrifices eux-mêmes. Le diable profanant et brisant lui-même avec délices le corps de la divinité, dont les débris livrés aux assistants subissaient les souillures les plus infâmes. Les morceaux épars et rassemblés ensuite étaient enfermés de nouveau dans le coffret.

La satanique disait pourtant avoir été, avec le temps, touchée par la Grâce.

Souvent elle avait eu le désir fervent de se séparer de la Société horrible où elle perdait son âme, et maintes fois elle était venue se jeter à genoux au tribunal de la pénitence, choisissant toujours les plus saints prêtres pour avouer ses forfaits. Toujours, hélas! un démon subtil et muet qui se tenait près d'elle avait retenu sa langue

prête à parler, et « la pauvre victime désespérée s'était replongée avec frénésie dans l'abîme ».

Tel fut le récit que recueillit Mme Belloc, âme pure, dont la charité même avait désarmé le Diable, puisqu'il n'avait pu empêcher l'aveu.

On conçoit sans peine l'émoi de la demi-congréganiste, dont l'imagination n'avait jamais pu concevoir que de pareilles atrocités pussent être commises: Qui eût pu penser que la ville d'Agen, si calme et si dévote, pût recéler secrètement une secte si redoutable dont les transports décrits rappelaient les jours les plus impurs de Sodome et Gomorrhe!

Mme Belloc s'empressa d'avertir l'abbé Degans, ancien vicaire des Jacobins et qui devait devenir en 1837 supérieur du petit Séminaire.

Virginie fut interrogée par le prêtre. Elle répéta ce qu'elle avait dit déjà, mais sur des questions plus précises ses réponses devinrent plus vagues et pleines de réticences. Lorsqu'on lui demanda notamment de fournir les noms des membres de la secte infernale, elle ne put prononcer une parole. Il parut évident que le Diable la retenait et l'empêchait de dénoncer ses complices.

L'abbé Degans entreprit avec le secours de Mme Belloc de sauver la malheureuse des égarements où sans doute Lucifer n'hésiterait pas à l'entraîner de nouveau. Il ne pensa pas, dans l'état où elle se trouvait, pouvoir la baptiser aussitôt et résolut d'abord de lui donner une institution chrétienne.

Les débuts furent pénibles. Sans cesse reprise par le tentateur, Virginie, en dépit de ses promesses, devait avouer qu'elle était retournée se prosterner devant l'autel infernal. Elle en rapportait un récit qui remplissait Mme Belloc de confusion et faisait rougir de honte l'abbé Degans, devenu son confesseur et son directeur de conscience. Jamais, en dépit des questions pressantes qui lui étaient posées, elle ne voulut dévoiler le lieu du rendez-

vous infâme où elle se rendait très secrètement. La patience de l'abbé et de Mme Belloc furent inlassables. A force de prières, de supplications, quelquefois même de menaces, ils obtinrent à partir de 1838 que Virginie cessât de fréquenter la maison du Démon. Presque aussitôt, une grave maladie la mit aux portes du tombeau. Sans doute fallait-il voir dans cette épreuve une vengeance de l'Enfer. Virginie, couchée, ne pouvait se soulever même de son lit. La voyant en danger de mort, l'abbé Degans jugea le moment venu de la baptiser. Un contretemps pourtant mit le directeur du petit séminaire dans l'impossibilité de se déplacer pendant quelques heures, le prêtre indigne qui présidait aux cérémonies sacrilèges profita de cette circonstance pour se glisser au chevet de la malade hors d'état de l'éloigner, et le 15 février 1838 lui-même baptisa la patiente : « Ainsi cette eau régénératrice, qui rend le chrétien plus fort que le démon, coula sur la tête de Virginie comme un nouvel anathème ».

Quelques instants plus tard, la pauvre femme terrifiée fit à ceux qui venaient la visiter le récit de cette affreuse profanation.

Sans doute, Satan avait compté sur ce dernier tour pour éloigner définitivement Virginie de sa religion. Il attendit dix jours, pendant lesquels la patiente éprouva un grand calme. Mais passé ce délai d'observation, le Diable se trouva déçu, car les prières de Mme Belloc et de son entourage donnaient à Virginie des forces suffisantes pour résister au suprême appel du démon. Elle persista dans sa foi, et comme son état allait toujours empirant, l'abbé Degans lui administra l'extrême-onction, réconciliation suprême avec Dieu. Dès lors, voyant sa proie lui échapper définitivement, Lucifer furieux manifesta son désappointement et assouvit sa rage par des obsessions terribles et sans rémissions.

D'abord il ne craignait pas d'apparaître visiblement à Virginie dans sa chambre même, le 21 février 1838. Il

avait sa forme ordinaire des cérémonies infernales, mais cependant semblait un peu moins gros que de coutume. Ses yeux étaient vifs et enfoncés, sa couleur gris bleuâtre, son poil rude et sa voix extraordinaire. A plusieurs reprises, il revint ainsi. Il paraissait avec la rapidité de l'éclair et disparaissait de même.

Le démon ne craignait pas même la présence de témoins dans la chambre pour se manifester sous des dehors terriblement impudiques. Un assistant put écrire :

Il arrive de nuit et de jour devant qui que ce soit, mais personne ne le voit que la malade. On reconnaît son arrivée aux cris qu'elle fait : elle tombe évanouie.

Les persécutions de l'enfer étaient affreuses. A chaque visite, Satan faisait subir mille outrages à sa victime : il l'étranglait et elle restait des heures entières sans pouvoir respirer librement; il la frappait sur toutes les parties du corps, lui arrachait les entrailles et lui faisait couler le sang. D'autres fois, il lui tordait les jambes et lui piquait les pieds avec des épingles. Souvent il la décoiffait et lui tirait les cheveux. Un jour, il la renversa trois fois par terre à coups de pied et lui fit saigner le nez.

Lorsque le démon apparaissait, la malheureuse jetait des cris de terreur, les yeux lui sortaient de la tête et elle était effrayante à voir.

Tous ces tourments, faible image de ceux qu'on supporte en enfer, n'avaient pour objet que d'effrayer Virginie. Lucifer ne désespérait pas de ramener à lui celle qui avait jadis signé le pacte sanglant et qui pendant si longtemps était demeurée sa servante fidèle et active. Une scène qui se produisit au mois de mars 1838 ne pouvait laisser aucun doute à ce sujet.

Depuis la maladie qui avait précédé son baptême, l'obsédée était paralysée des jambes et ne pouvait se lever de son fauteuil. La propriétaire de la maison où se réunissait la société infernale profita d'une heure où Virginie était seule pour venir la voir et lui reprocher amèrement

l'éloignement où elle se tenait de ses anciens compagnons. Elle lui promit la guérison si elle voulait revenir au culte satanique, et lui affirma que ses jambes devenues impotentes reprendraient aussitôt leur ancienne vigueur.

Virginie détournait la tête, suppliant la femme de s'éloigner; alors cette dernière entra dans une fureur inouïe, proféra des menaces, avertissant la malade que si elle ne voulait pas renoncer à Dieu, elle se repentirait avant trois jours et souffrirait tant qu'elle serait obligée d'invoquer malgré elle la pitié de son ancien maître.

Virginie eut le courage de lui dire de s'éloigner, menaçant d'appeler son mari. La visiteuse, ivre de fureur, se sauva, mais non sans avoir auparavant dépouillé la malade, incapable de se défendre, de son scapulaire et d'une médaille de la Vierge. Elle eût voulu lui enlever sa croix, mais la patiente la tenait serrée si étroitement dans la main qu'elle put la préserver de tout outrage.

Dès qu'on vint, Virginie raconta la scène, mais toujours sans pouvoir révéler le nom de l'horrible mégère qui était venue pourtant la poursuivre jusque chez elle. Tous ceux qui portaient intérêt à la victime du diable demeurèrent atterrés. Ils ne purent que prier. On pensait ainsi écarter les calamités promises. Hélas! trois jours après, comme il avait été annoncé, Lucifer brûla Virginie huit fois sur la main droite, trois fois sur la main gauche et onze fois sur « une partie cachée ». Les brûlures furent faites devant témoins; la peau était enlevée, une suppuration s'en écoula, puis il se forma une croûte qui tomba au bout de quelques semaines.

Un jour, bien que Virginie fût impotente, on la trouva pleurant à chaudes larmes dans le grenier, où elle était étendue à terre. Elle expliqua que le Démon lui était apparu sous la forme d'un serpent, l'avait saisie par le milieu du corps et l'avait portée et jetée dans le grenier comme un sac de plomb. Elle montra une contusion

qu'elle avait à la tempe et qui provenait d'un coup que Satan avait donné en la heurtant dans l'escalier.

L'état de la pauvre femme ne faisait qu'empirer. Elle ne pouvait faire un pas et ne prenait aucune nourriture. A peine avalait-elle quelques cuillerées de bouillon, et le médecin qu'on avait appelé prétendit ne rien comprendre. Il dit même que, « s'il n'était qu'à dix lieues de Paris, il la transporterait à la Faculté pour la faire voir ».

Chacun désespérait lorsqu'un événement nouveau rendit quelque espoir en la Miséricorde Divine. Le mercredi saint 1838, Virginie communia et le Diable, qui avait depuis quelque temps pris l'habitude de venir cinq, six et sept fois par jour dans la chambre de sa victime, ne parut qu'une seule fois et le soir. Il demeura en l'air à une certaine distance, comme retenu par une force invisible, puis tomba sur le carreau, s'y tordit de douleur, et disparut sans faire aucun mal. C'était la première fois qu'il se montrait inoffensif.

Le lendemain, le diable revint et laissa tomber sur la couverture du lit une hostie brisée. L'abbé Degans, l'ayant aperçue et n'en devinant pas l'origine, la ramassa à tout hasard avec respect et la mit en lieu sûr.

Pendant un moment de répit, on interrogea Virginie sur la provenance de l'hostie et l'on n'apprit pas sans surprise que c'était l'une de celles conservées dans le coffret de la Société infernale que Dieu avait obligé Satan à restituer. Il y avait là un miracle indiscutable et l'on jugea qu'il convenait par des prières et des imprécations d'en solliciter la récidive.

Voici, extrait d'une lettre d'un témoin, le récit de ce qui fut entrepris :

Le prêtre ordonna à Satan au nom de Jésus-Christ de lui livrer toutes les hosties qu'il avait en son pouvoir. Dès lors, il en apporta tous les jours. Plusieurs fois, il les brisait devant le prêtre et devant moi; nous ne voyions pas le Démon, mais il nous était impossible de douter qu'il ne fût là. Il décoiffait cette infortunée, il lui brisait sur la tête, dans les cheveux,

quelquefois jusqu'à douze hosties. Le prêtre et moi nous nous hâtions de les recueillir. Nous l'attachions pour qu'elle ne fît aucun mouvement, car le malin Esprit s'emparait d'elle quand nous nous occupions de ce travail. Elle tombait sans connaissance : il la faisait souffrir, lui faisait vomir des injures contre les confesseurs. Le calme revenait quand le Prêtre priait ou récitait sur elle l'Evangile selon saint Jean : ces paroles : *le Verbe s'est fait chair,* forçaient le Démon à fuir subitement.

Lorsque nous avions fini de recueillir les hosties et que nous étions sûrs qu'il n'y en avait plus, le Démon revenait en briser de nouvelles à terre. Quelquefois, il mettait des hosties entières dans la bouche de Virginie. Un jour, il y avait vingt minutes que nous l'avions attachée des pieds et des mains quand le Démon lui mit trois hosties dans la bouche. Le Prêtre et moi nous les vîmes sur sa langue, à peine humectées, avec la marque du moule, ce qui prouvait qu'elles venaient d'y être placées. Nos yeux n'avaient pu être trompés : Virginie n'avait à découvert que le visage, à cause d'un tablier de soie dont nous entourions son cou pour recevoir les hosties brisées sur sa tête; le fait s'est renouvelé plus d'une fois.

La lutte contre le Malin devenait, on le voit, terrible et redoutable. Satan livrait ouvertement le combat contre les prêtres. Un jour, il coupa le cordon qui tenait la croix et les médailles de la pauvre femme qu'il obsédait si cruellement. On observa que « l'homme le plus fort n'aurait pu le casser », et il avait porté la croix sous le lit.

Ce jour-là, il était apparu en feu, et distinctement le Diable avait prononcé ces mots : *Ton prêtre, mon maître.*

L'abbé Degans avait imaginé une tactique qui sembla réussir; il avait recommandé à Virginie de donner un coup de sa croix au Démon chaque fois qu'il voudrait commettre une action mauvaise. Elle exécuta cette prescription et vit un jour Satan tomber subitement, laissant après lui du sang sur le carreau.

Les résultats de cette bataille livrée au chevet de la malade se faisaient sentir au sein même de la société infernale dont les réunions étaient profondément troublées. Parfois, profitant de l'éloignement des défenseurs

de Virginie, la maîtresse de la maison où le Démon avait son autel se présentait encore secrètement chez la malade et lui donnait des nouvelles. Ainsi apprit-on, par le récit qu'en fit Virginie aussitôt, que le chef de la Société était mort subitement. C'était un étranger qui ne demeurait pas dans la maison, mais qui y allait librement et qui avait le pouvoir de faire apparaître le Démon à tous les membres de la Société.

Ainsi apprit-on encore que depuis cette mort tout avait bien changé, le désordre régnait dans la maison, tous les affiliés étaient dans l'abattement, les hosties disparaissaient mystérieusement du coffret où elles étaient enfermées et Satan, « comme un lion en fureur, » n'apparaissait plus que pour manifester une colère inexprimable. Le Diable était exaspéré de la persévérance de Virginie et de ses fidèles défenseurs.

Tant de succès réjouit fort Mme Belloc et son entourage, c'était un précieux encouragement à persister dans l'effort.

Le lendemain, on porta la malade à la chapelle des Carmélites où l'abbé Degans célébra la messe et lui donna la Sainte communion.

Ramenée chez elle, Virginie toujours paralysée fut allongée dans un fauteuil, les pieds posant sur une chaise. Elle était enveloppée dans une grande couverture. Le démon, étant venu, voulut lui faire avaler de force une hostie, mais sans hésitation la courageuse victime asséna sur la tête du Diable penché un tel coup avec sa croix que le Malin tomba comme une masse. On retrouva Virginie découverte et évanouie.

Chaque jour, le combat prenait une violence plus grande. Les apparitions devenaient presque continuelles, de jour et de nuit. Le 14 mai 1838, deux personnes virent Virginie verser de grosses larmes sans pouvoir parler, les yeux lui sortaient de la tête, elle étouffait et voyait sur sa poitrine le démon qui l'étranglait. Les restitutions

d'hosties devenaient de plus en plus abondantes. Les 16 et 17 mai, la lutte devint plus terrible encore, Virginie paraissait comme enragée. Chacun éprouvait le sentiment que de grands événements allaient se produire. Ils se réalisèrent en effet le 18 mai à 6 h. 1/2 du matin.

Ce jour-là le démon, qui avait tourmenté toute la nuit la malade, lui posa sans lui faire de mal une hostie sur la main droite et prononça trois fois très distinctement : « *Traître, voici le sang que tu m'as livré.* » Aussitôt, le sang se mit à suinter de toutes parts hors de l'hostie et forma sur la main de la patiente sept gouttes fraîches. L'hostie entière était ensanglantée, à l'exception de l'espace de trois branches de trois lignes de long sur deux de large. Ces branches avaient conservé leur blancheur. L'abbé Degans, appelé en hâte, examina l'objet du miracle et constata que l'hostie dans ses parties sanglantes était devenue mince comme de la peau d'oignon et claire comme de la dentelle, alors que celles demeurées blanches avaient conservé leur épaisseur. La main de Virginie, à la place des sept taches de sang, ne portait ni plaie ni égratignure. La preuve était surabondamment rapportée que le sang provenait bien de l'hostie.

C'était le renouvellement des grands miracles connus (6) depuis les hosties sanglantes conservées à Sainte-Gudule et qui datent de 1369 jusqu'à celles qui, volées par les juifs en 1492 et en 1510 et percées de coups, saignèrent pendant plusieurs heures.

Le miracle se reproduisit fréquemment à Agen, accompagné de prodiges extraordinaires. La violence des scènes diaboliques atteignait son paroxysme. On eût dit que le démon, dans sa fureur de sentir tant de résistance opposée à ses desseins, ne se tenait plus de rage.

Le 19 mai, Virginie fut mordue par Lucifer à la tête. Sa tante, qui était présente, étancha le sang avec un linge.

(6) Voy. notamment : *Histoire du Très-Saint-Sacrement du miracle depuis l'an 1369 jusqu'à ce jour*, Bruxelles, Vleminckx, 1835.

Les cheveux furent retrouvés pleins d'hosties entières ou par parcelles, le cuir chevelu tout sanglant portait une croûte de la longueur d'un pouce. Le Diable en venant empuantissait la chambre et rendait l'air irrespirable. Les mêmes manifestations se produisirent les 20 et 21 mai.

Le 22 mai apporta quelque changement. Satan apparut deux fois dans la matinée, mais il était accompagné d'un petit démon moins important que lui, dont la grosseur n'excédait pas une carafe. Ce diablotin revint assez régulièrement. Il demeurait silencieux et se contentait d'assister aux scènes horribles dont Lucifer le rendait témoin. Ce dernier au surplus montrait une audace chaque jour grandissante comme en désespoir de voir ses efforts vains.

Le 25 mai, tandis qu'on portait Virginie en voiture à l'Eglise des Jacobins, il ne craignit pas de la battre sur le seuil même du sanctuaire.

Le 9 juin, le Diable se montra particulièrement prodigue en hosties. Il en apporta un assez grand nombre, qu'il brisa en mille débris et les jeta dans tous les coins de la pièce. Virginie, immobile dans son fauteuil, assistait avec un désespoir impuissant à cette profanation sacrilège. Alors se produisit un événement extraordinaire; le diablotin, qui jusque-là ne s'était jamais manifesté par aucun geste, réunit en un clin d'œil toutes les hosties brisées et les apporta délicatement à la malade. L'attitude respectueuse dont il parut accompagner son geste remplit l'obsédée de surprise. Elle manifesta son étonnement à son entourage et l'idée que le petit démon pourrait bien être un ange se présenta à l'esprit de chacun.

On ne se trompait pas. Dieu avait permis qu'un ange secourable vînt encourager la résistance. Il était demeuré quelque temps dans l'expectative pour s'assurer de la fermeté de Virginie, mais le temps d'épreuve paraissait terminé et il parut vouloir la secourir.

Le 24 juin, tandis que le Diable avait arraché sa vic-

time de son fauteuil et l'avait jetée presque nue dans une alcôve placée à douze pas, en hurlant : « Si tu me maudis je t'étrangle », l'ange prit une couverture et recouvrit sa nudité.

Le samedi 7 juillet 1838, l'abbé Degans, faisant un re-lement des hosties restituées, parvint à en compter à peu près mille tant entières que brisées, sanglantes ou intactes.

Lucifer multipliait ses efforts. Il venait maintenant accompagné toujours de deux suppôts plus cruels et plus méchants que lui, mais toujours l'ange apparaissait en même temps, se tenant à l'écart, prêt à intervenir.

Le 17 juillet, les Diables parlèrent beaucoup et se répandirent en injures. Ils ne se livrèrent pas à des violences. Pendant leurs manifestations, l'ange, s'approchant de l'oreille de Virginie, lui dit à voix basse : « *Tiens ferme, on verse l'huile et le vin.* » Il ajouta : « *Mon Dieu ne sera plus prisonnier.* » Ces paroles demeurèrent provisoirement inexplicables.

Tous ces événements prestigieux faisaient présager de nouveaux prodiges. Le 19 juillet, tandis que les démons s'agitaient en vain, le bon ange vint doucement se poser sur la poitrine de la martyre et, lui donnant une croix à baiser, dit : « *Les plaies de Jésus-Christ sont ouvertes.* » Les Diables redoublaient leurs cris. Alors l'ange dit encore : « *Ne cache rien de tes pensées ni de tes désirs à celui qui présente sans cesse tes besoins à Dieu. Fais le sacrifice de ta volonté, dis aux démons qu'ils redoublent leurs coups, leurs pouvoirs sont bornés. Je ne te quitterai plus jamais.* »

Ayant ainsi parlé, l'ange partit comme un trait, prit sur la cheminée une statue de la Vierge et la porta aux pieds de la miraculée sur un tabouret.

Avec un pareil appui, la victoire sur l'enfer ne parut plus douteuse. Le 20 juillet, l'ange avait encore dit : « *C'est par Marie que tu obtiendras ton pardon.* »

La ferveur de Mme Belloc était chaque jour accrue par de pareils encouragements. On suppliait Virginie de poser à l'ange diverses questions. Interrogé sur son nom, il répondit le 21 juillet : « *Je suis ton ange gardien que tu as méprisé* », puis il ordonna un jeûne que la malade, bien que très faible, supporta allègrement. Le même jour l'ange revint. Il ne dissimulait plus maintenant son identité : il avait deux pieds de haut, portait une robe blanche et une ceinture brune. Le 26 juillet, il apparut tout en feu et, comme Virginie s'effrayait, il la rassura en prenant sa forme habituelle.

Le 28 juillet, le diable parut désemparé. Au cours d'une apparition il révéla que son autel était renversé, la société infernale dissoute, et qu'il ne restait plus cinquante hosties entières dans son coffret. Le 29, l'ange se posa sur l'épaule de Virginie pour accueillir le démon et lui dit : « *Tu es maudit. C'est une âme rachetée du sang de Notre Seigneur.* »

Le 3 août, le bon ange, qui maintenant venait plus fréquemment que Lucifer, dit qu'il fallait invoquer saint Eusèbe et saint Justin, dont les fêtes devaient se célébrer bientôt les 14 et 24 août, et en même temps il annonça la fin des tortures pour bientôt. Il parla aussi d'*Ananie*, mais on ne comprit pas ce qu'il entendait par ce nom. On apprit peu après qu'il appelait ainsi son directeur, l'abbé Degans.

L'espoir de la délivrance redoubla la piété et le zèle des défenseurs de Virginie. En vain le Diable s'insinua-t-il le 12 août dans les entrailles mêmes de sa victime. L'abbé Degans posa sur son ventre une statuette de la Vierge et lut l'Evangile. Sur les mots : « *Le Verbe s'est fait chair* », la malade fut soulagée.

Une tentative de séduction plus grande fut pourtant exercée le même jour. Virginie tout émue raconta à la fin de la journée qu'une adepte de la Société satanique s'était présentée chez elle dans l'après-midi. Elle avait

gémi sur la disparition des hosties, et au même moment, en apercevant des parcelles à terre, elle avait compris la raison de leur départ. Furieuse, elle demanda où étaient les autres et elle se mettait en devoir de ramasser celles dont elle voyait les débris. Virginie lui dit que l'abbé Degans les avait emportées et la supplia de cesser de porter une main sacrilège sur les vestiges épars dans la pièce. La démoniaque se contenta de rire sardoniquement. Alors l'ange apparut avec la rapidité de l'éclair et renversa brutalement l'impie, envoyant sa tête heurter la muraille. La misérable dut s'enfuir épouvantée devant cette céleste intervention. Après ce combat, l'ange revint encore à 7 heures du soir et dit :

— Dis à ton Ananie que dans 61 heures il ne manque pas de verser l'huile et le vin : ce sera le jour de la délivrance.

En comptant le délai de soixante et une heures, on apprit ainsi que Virginie serait délivrée le jeudi vers 8 heures du matin.

Le 15 août en effet, jour de l'Assomption, des hosties furent encore miraculeusement restituées. Rien que pour ce jour, le Diable en rapporta 50, dont 5 ensanglantées. On dit les Litanies de la Vierge, et Virginie tomba en crise et s'écroula à terre. Vers trois heures de l'après-midi, une dernière hostie fut apportée et l'Ange prononça distinctement : « *Mon Dieu, tout est apporté.* »

En même temps, l'abbé Degans lisait l'Evangile. Aux dernières paroles, Virginie, qui était évanouie et qu'on avait rapportée sur son lit, ouvrit les yeux et s'écria :

« Je suis guérie, je puis marcher. »

Elle descendit seule de son lit, marcha, se prosterna devant la cheminée à l'endroit où était la statue de la Vierge. Tout le monde s'agenouilla avec elle et on chanta un *Te Deum*.

En vain le diable essaya-t-il d'apparaître. L'ange le chassa lui-même en disant à Virginie : *Ne crains rien.*

Le lendemain, la miraculée put aller à pied à la chapelle des Carmélites, où elle entendit la messe, puis elle alla chez les femmes de la Miséricorde et au séminaire.

Le miracle de la paralytique avait été accompli comme l'avait annoncé l'ange, le jour de la fête de la Vierge.

L'abbé Degans avait recueilli à peu près 3.000 hosties, dont 140 ensanglantées.

§

Tant d'événements prodigieux n'avaient pu, on le conçoit, demeurer connus seulement du cercle pieux de Mme Belloc. Depuis tant de mois qu'Agen recevait la visite quotidienne de Lucifer, le bruit de sa présence s'était répandu dans la ville et l'on s'interrogeait avec angoisse pour savoir quels étaient les membres de la Société infernale. Les mauvaises langues commençaient à désigner diverses personnalités, et la médisance allait bon train. En vain empêchait-on d'approcher Virginie, beaucoup de gens étaient parvenus jusqu'à elle et avaient, de sa bouche même, entendu d'effrayants récits.

En vain certains incrédules affectaient-ils de rire, la guérison de la paralytique donnait un démenti éclatant à toutes les objections des sceptiques.

Les faits qui suivirent la guérison devaient constituer un nouveau sujet d'étonnement et augmenter la frayeur des âmes dévotes. Sans doute, Virginie était délivrée physiquement du mal que le Démon lui avait infligé, mais les tentations du Malin n'en continuaient pas moins. Quelques jours après sa guérison, le Diable apparut de nouveau, décoiffa l'infortunée, lui brisa quelques hosties sur la tête et lui brûla la main. L'ange, qui avait pris maintenant la forme d'un enfant de 3 ans aux cheveux blonds et bouclés et qui était revêtu d'une robe montante gris cendré, se présenta en même temps. Bien qu'il avertît que Lucifer ne se livrerait plus à des actions impures, il ne put l'empêcher de donner des coups. A l'église

des Carmélites notamment, où Virginie allait se confesser, le démon s'approcha un jour d'elle sous la forme d'un bouc puant et, lui passant la patte sur la main, il lui arracha la peau et la brûla cruellement. On accourut aux cris poussés par la malheureuse et l'on voulut faire le silence, mais le scandale devint trop public.

Tant que Virginie avait été paralysée et n'avait pu sortir, les manifestations visibles du démon ne s'étaient produites que dans le secret d'une maison dont on pouvait empêcher l'accès aux curieux. Maintenant que Virginie était valide, pouvait errer librement et se rendre à l'église, le Diable se faisait un malin plaisir de l'assaillir lorsqu'elle se trouvait au milieu de la foule. Il la renversait, la battait, et l'assistance qui ne voyait pas Satan, mais constatait ses efforts sur le corps de la possédée, était profondément émue.

L'évêque d'Agen ordonna qu'il serait procédé à un examen par deux théologiens. Virginie fut donc conduite au séminaire et examinée par les chanoines Guillaume Sérougne (7), alors supérieur du grand séminaire, et Pierre Deyche (8), secrétaire général. Déjà l'évêque avait appelé l'abbé Degans devant son conseil et lui avait demandé un rapport écrit, appuyé d'explications verbales. Ces éclaircissements durèrent plus de deux heures, et, après examen de Virginie par les chanoines, il fut constaté que la pauvre femme était possédée du démon et qu'en conséquence elle devait être exorcisée. L'abbé Degans fut chargé de ce soin. Toutefois, par prudence, l'évêque fit assister l'exorciste de l'abbé Tournier, prêtre du petit séminaire (9).

(7) Né à Parranquat (canton de Villeréal), le 24 juillet 1797, prêtre le 19 mars 1825, professeur et Supérieur du Grand Séminaire en 1829, chanoine titulaire le 4 mai 1838, décédé le 8 septembre 1859.

(8) Né à Agen le 4 mai 1809, prêtre le 1er juin 1833, pro-secrétaire, secrétaire général, chanoine honoraire le 13 mars 1837, chanoine titulaire et curé de la Cathédrale le 1er décembre 1848, décédé le 31 janvier 1871.

(9) Pierre Tournier, né à Agen le 14 octobre 1806, ordonné le 21 décembre 1838, maître d'Etudes, puis professeur au petit séminaire depuis

Il fut procédé aux exorcismes dans la chapelle des Dames de la Miséricorde (10). Dès les premières cérémonies, on put s'apercevoir que le combat serait rude et l'on décida de ne rien négliger pour triompher du Diable. Virginie fut exorcisée quotidiennement.

Les témoins oculaires ont donné des séances d'exorcisme des récits émouvants (11). Dès qu'on commençait les prières, Virginie perdait connaissance et cet évanouissement était coupé de soubresauts terribles. Il fallait jusqu'à cinq personnes pour maintenir la possédée dans son fauteuil et parfois le groupe entier était entraîné à quelques pas. Les convulsions de l'exorcisée étaient effrayantes. Les yeux paraissaient lui sortir de la tête, le démon lui serrait la gorge au point de lui étouffer la respiration et de lui faire couler le sang de la bouche. Lorsque l'abbé Degans plaçait l'étole autour de son cou et prononçait les imprécations et les conjurations, Virginie se mettait à jurer avec une grossièreté et une impiété inconcevable. Le démon alors descendait dans ses entrailles, lui causait des douleurs intolérables et la forçait à crier grâce, suppliant le prêtre de cesser ses prières, auxquelles, dans son agonie, elle finissait par attribuer ses maux.

Impitoyables et terrifiés eux-mêmes, les exorcistes continuaient sans faiblir.

Les démons pourtant souffraient également mille morts et finissaient par s'enfuir. On avait observé au cours des séances qu'en général ils obsédaient leur victime au nombre de trois.

le 9 novembre 1830, supérieur de cet établissement le 11 septembre 1848, prit sa retraite en 1860; décédé le 1er août 1879.

(10) Cette chapelle n'est point, comme on pourrait le croire, celle qui porte aujourd'hui ce nom et qui est celui d'un établissement de charité situé en face de l'ancien séminaire. Cet établissement ne date que de 1833 et les sœurs de Saint-Vincent de Paul n'y vinrent pas tout de suite. La chapelle où furent faits les exorcismes doit se placer rue des Autas dans l'ancien couvent des Orphelins. Une congrégation dite de la Miséricorde de Moissac l'occupe depuis 1818.

(11) Voy. not. *Manuscrit de la Nale*, fol. 59.

Il faut pour retrouver des récits rappelant ceux-là remonter aux descriptions de Michaelis à Aix, ou à celles du père Tranquille exorcisant les possédées de Loudun.

Toute la fin de 1838 fut ainsi occupée. Les exorcismes les plus furieux n'apportaient pas grande amélioration. En janvier 1839, on interrompit les séances parce que l'abbé Degans était malade d'une fluxion de poitrine. Il ne reprit que le 21 février 1839.

Une des circonstances qui frappait le plus était les nouveaux apports d'hosties. Le diable avait pourtant bien indiqué que la Société infernale n'en possédait plus. Des instructions très strictes données à tout le clergé d'Agen sur le chapitre de la communion et une surveillance attentive dans les églises ne permettaient plus de croire qu'elles fussent volées dans la ville. Au cours d'une transe, on interrogea le Démon, qui fut obligé de convenir que les hosties venaient d'ailleurs. Une autre société infernale se réunissait à Bordeaux, cours d'Albret, et subtilisait des hosties dans les églises Saint-André et Sainte-Eulalie. Ainsi se découvraient de nouvelles horreurs, le mal s'était étendu dans d'autres diocèses. On hésitait à le croire lorsque l'ange intervenant vint affirmer à l'oreille de Virginie la vérité de ce qui avait été dit par Satan. On douta encore et, en manière d'expérience, on jeta de l'eau bénite sur la place où Virginie apercevait l'ange. Aussitôt, la possédée déclara que l'ange était devenu d'une blancheur éclatante, « ce qui est une preuve que c'est un ange ».

On ne pouvait plus avoir d'hésitation. Le sacrilège n'était pas particulier à Agen. Les exorcistes redoublèrent de zèle.

La semaine sainte de 1839 fut particulièrement mouvementée. Depuis le début des exorcismes, la possédée avait été brûlée trois cents fois environ.

Le lundi saint on attacha les pieds de Virginie et on lui entoura le cou d'un tablier de soie pour empêcher, en

cas d'apport d'hosties, qu'elles puissent tomber à terre. Puis l'on commença les exorcismes. Le démon furieux parvint à en enfoncer trois dans la bouche de la possédée :

Nous étions si troublés, dit un témoin, que nous ne savions que faire. Dans son trouble, la pauvre Virginie en avala deux et le prêtre lui ordonna de cracher la troisième dans sa main.

Le même témoin ajoutait encore :

Nous défions les plus incrédules de douter de ce prodige. J'ai voulu faire une expérience que chacun peut répéter. J'ai bien étanché ma salive et j'ai mis dans un coin de ma bouche deux hosties des plus épaisses; ma montre en main, au bout d'une minute ou deux tout au plus, j'ai été obligé de les tirer. Elles étaient en pâte. Or il y avait vingt minutes au moins que Virginie était attachée et, avant, elle s'entretenait avec le prêtre et nous ne la perdions pas de vue.

Après une semaine passée toute en violences et en cris, l'ange apparut le samedi saint et dit :

— Tu as à combattre encore 28 heures, après lesquelles tu béniras Marie.

Il était deux heures de l'après-midi, il fallait donc compter sur la guérison pour le lendemain, jour de Pâques 1839, à 18 heures. Le soir du même samedi, l'ange revint encore et dit :

— Dix personnes de la Société infernale communieront demain. Il faut que dix personnes communient en réparation.

L'abbé Degans décida aussitôt de faire communier le plus grand nombre de ses séminaristes.

Le jour de Pâques devait être, comme il avait été prédit, très fertile en événements.

Dès huit heures du matin, les hosties commencèrent à être miraculeusement apportées. On ne douta pas que c'étaient celles reçues par les dix personnes sacrilèges. L'ange qui survint paraissait joyeux et annonça que les démons enrageaient, qu'ils feraient souvent perdre la

tête à leur victime dans la journée, mais que Dieu la lui rendrait le soir.

Dès lors les crises allèrent croissant. Virginie forcenée insultait tout le monde et même son Ananie. A une heure de l'après-midi, on fut obligé de la ficeler à son fauteuil. Les hosties parurent dans sa bouche. Les démons, par le canal de la possédée, vomissaient des injures. Depuis le matin, l'abbé Degans harassé ne cessait pas les exorcismes. Il criait aussi fort que les démons pour dominer leurs hurlements et se sentait hors d'haleine. Pourtant il ne faiblit pas. Il persista dans son effort surhumain pour dompter l'enfer.

La délivrance définitive devait avoir lieu à 6 heures. Pour ne pas donner aux incrédules le droit de parler de supercherie, on avait enlevé les pendules et l'on s'était promis de ne jamais dire l'heure de la journée. « On regardait souvent la montre, mais en tournant le dos à la miraculée. »

A 6 heures, Virginie se retira dans la ruelle de son lit et fit signe à l'abbé Degans de lui délier les mains. Aussitôt elle s'allonge, et met ses bras en croix. Son ventre se gonfle, sa bouche s'ouvre, elle râle, devient pâle et on n'entend plus rien. L'exorciste s'écria qu'elle était morte, mais lui tâtant le pouls, il le sentit battre. On attendit un instant dans l'angoisse, mais se soulevant, Virginie se mit à genoux et prononça d'une voix solennelle :

— Prêtre, ta tâche est remplie! Gloire à Marie! Dès mon enfance, j'étais livrée au démon, combien d'autres ne lui avais-je pas attirés. Oui, c'est à Marie que je dois ma délivrance. Marie est grande, puissante, aimable. Publions son triomphe. Oui, je jure d'aimer Marie et me consacre à jamais à son culte.

Le visage de Virginie rayonnait de joie. L'ange parut et ordonna de dire une messe d'action de grâces.

Dès le lendemain, lundi de Pâques, tout le monde communia avec la victorieuse victime.

A partir de ce moment, écrit le rédacteur d'un procès-verbal, la Paix, l'aimable Paix est dans le cœur de la miraculée.

§

Après Pâques 1839 commença la vie publique de Virginie. Malade d'abord, torturée cruellement, obsédée frénétiquement, elle n'avait jusqu'à présent fait que se défendre contre l'enfer et avait réussi à échapper aux séductions de Lucifer, à ses menaces et à ses tourments. Maintenant, elle devait recevoir par voie de révélation la mission quotidienne de prophétiser au nom du Seigneur même.

L'ange ne la quittait plus et au cours de visites, il dictait comme à Sœur Catherine Emmerich, dont on parlait tant à ce moment, de longues pages pleines de recommandations morales. Il encourageait les macérations et les humiliations afin de mieux parvenir à Dieu.

Parfois encore le démon tentait de timides attaques, mais il était aussitôt chassé. Il ne venait plus que pour apporter bien sagement des hosties.

Le 29 avril 1840, Satan voulut lui faire cependant avaler du poison, mais ne parvint à provoquer chez Virginie qu'une simple colique. Le 29 mai de la même année, il lui envoya un possédé qui l'injuria. Elle écrivait à ce moment une page de sa vie, il la déchira, lui défendant de continuer; Virginie se contenta de le mettre à la porte.

Dans le journal qui fut tenu au jour le jour de tous les événements survenus à la miraculée à cette époque, on la voit passer sans transition d'un état de quasi-sainteté aux plus affreuses tentations. Toujours la sainteté l'emporte.

Le 30 mai 1840, elle sortit furieuse du confessionnal, croyant avoir remarqué que le diable s'était substitué à l'abbé Degans. Le 3 juin, elle dit avoir été entraînée dans la maison des démons où on lui aurait fait subir mille outrages.

Les hosties venaient nombreuses. Rien que pendant les premiers jours d'août, on peut noter : le 2 août 5 hosties, le 3 août 4 hosties, le 4 août 2 hosties, le 7 août 9 hosties, le 8 août 8 hosties, le 9 août 12 hosties, le 10 août 10 hosties, le 11 août 15 hosties.

Jésus intervenait parfois lui-même au cours des crises pour la consoler et l'encourager.

A partir du 15 août 1840, les apparitions de Jésus devinrent quotidiennes. Entre Virginie et le Sauveur, c'était un commerce constant avec, chez la femme, des scrupules édifiants. C'est ainsi qu'ayant communié le 27 septembre, elle n'osa pas avaler le pain sacré, de peur que Jésus ne veuille venir dans son cœur. Elle sentait dans la bouche comme un goût de feu et de sang. Ne pouvant se résoudre à déglutiner, Virginie introduisit son doigt entre ses lèvres et le retira plein de sang. La vue de ce miracle la décida enfin à avaler.

Les révélations sont nombreuses; personnellement nous en avons lues 519, nous renonçons à en apporter ici l'analyse. Leur intérêt devient de plus en plus banal. C'est une répétition constante des mêmes manifestations et des mêmes propos.

Disons seulement que Virginie tournait insensiblement à l'hérésie. Dépositaire directe de la parole divine, elle n'avait plus à se préoccuper de l'orthodoxie de ses propos, puisqu'elle prétendait les recevoir de Dieu même.

Ajoutons encore qu'à partir de 1840, Virginie et son groupe furent mis en relation avec Vintras, qui sévissait alors en Normandie, à Tilly-sur-Seulle où il recevait depuis le 6 août 1839 les révélations d'un archange et fondait, en même temps que l'Œuvre de Miséricorde, la religion des Temps nouveaux (12). Les deux augures, bien qu'éloignés par une distance considérable, étaient faits pour s'entendre et leurs deux doctrines finirent par devenir à peu près identiques.

(12) Voy. Maurice Garçon : *Vintras hérésiarque et prophète*, Nourry, édit. 1928.

Après le 11 janvier 1841, Virginie annonça que le nouveau chef des démoniaques d'Agen avait fait une communion honorable et n'avait plus reparu en ville. Elle dit en même temps que la maîtresse de la maison où le démon tenait ses assises s'était confessée.

C'en était fait de la Société infernale.

Tant que Virginie s'était contentée de manifestations plus ou moins publiques d'obsession ou de possession, l'Eglise émue s'était efforcée de lui porter secours; le jour où elle devint prophétesse, elle la trouva suspecte. Il ne s'agissait plus de phénomènes dignes simplement d'inspirer la piété, l'horreur ou l'effroi, mais de doctrines subversives et capables d'égarer des brebis.

Les relations du groupe de Mme Belloc avec les Septaines de Vintras, qui venaient d'être condamnées par l'évêque de Bayeux le 8 novembre 1841 et par un bref de Grégoire XVI le 8 novembre 1843, rendaient Virginie infiniment équivoque.

Dès 1842, l'évêque d'Agen, désireux de faire le silence, envoya le trop actif abbé Degans tenir la cure de Mézin, dans les environs. Il y mourut en 1844. Son éloignement n'avait pas ralenti son zèle et une lettre qui raconte sa fin est à ce sujet bien curieuse :

L'abbé Degans, celui-là même qui exorcisa Virginie, est mort dans sa cure de Mézin en odeur de sainteté : le 24 décembre 1844 à 11 heures du soir, on disposait un autel dans sa chambre pour dire une messe de minuit à laquelle il devait communier. Il avança la tête hors de son lit, son frère et sa belle-sœur s'approchent; ils voyent du sang sur ses lèvres. A l'instant, il se lève en l'air sur son lit, fait un soupir et retombe mort sur ses oreillers. A l'instant du soupir, le lit, la chambre ont été éclairés d'un éclat de lumière que M. et Mme Degans, gens très graves, comparent à un éclair très vif, mais qui dure plus qu'un éclair, à mille bougies allumées, à tout ce qu'on peut imaginer de plus brillant, de plus éclatant.

Vous savez, mon père, que Virginie a écrit sa triste vie et que cette épouvantable histoire fut confiée à M. Degans. Nous

avons su par Mme Degans que, quelques jours avant sa mort, il avait brûlé des papiers. Veuillez faire demander à Pierre Michel (13) si cette histoire est conservée et dans quelles mains elle se trouve (14)....

Ainsi se trouvent bien démontrées les ramifications lointaines de Vintras, dont l'abbé Degans avait embrassé l'erreur. Son nom d'ange, révélé par Vintras, était Colhmethrael.

Dès qu'elle apprit la mort de son ancien confesseur, Virginie raconta qu'elle savait par voie de révélation que son âme était demeurée onze heures au purgatoire, en punition des doutes qu'il avait eus sur la vérité de ce qu'elle disait et faisait.

L'émotion qu'on commençait à éprouver dans les milieux ecclésiastiques répandait l'inquiétude dans l'entourage de la miraculée. On en trouve le reflet dans une lettre écrite le 15 mai 1846 par une dame Rosalie des Etangs, présidente pour Agen d'une *septaine* vintrasienne. Cette dame avait été priée de passer à l'évêché, on l'avait longuement interrogée et, comme elle possédait quatre hosties sanglantes, on lui avait demandé d'en remettre une pour examen. Elle avait obéi à contre-cœur.

Maintenant, ajoutait-elle, connaissez-vous quelqu'un à Toulouse chez qui je puisse déposer les autres, supposant qu'on me demande si j'en possède d'autres, afin que je puisse répondre qu'elles ne sont plus en ma possession. Je vous dirai que, pour comble de malheur, l'évêque de Bayeux est venu à l'évêché le lendemain. Au reste, on ne se doute aucunement que j'en aie (des hosties) de Pierre Michel. J'ai écrit à Villeneuve d'Agen, ou je réside ordinairement, que j'avais remis l'hostie à Mgr, je ne compte revenir chez moi qu'après l'Assomption et alors on ne m'en parlera probablement plus (15).

L'Eglise ordonna une enquête sérieuse et en confia le soin à MM. Carney et Souéges, vicaires généraux, et Deyche, secrétaire général. D'innombrables témoins fu-

(13) Vintras.
(14) Arch. départ. Hérault, coll. Cassan 232, pièce 23.
(15) Arch. dép. Hérault, coll. Cassan 232, pièce 92.

rent entendus, puisqu'il nous est possible d'établir qu'un sieur Delestre, professeur au collège de Cahors, était 175ᵉ témoin.

Ainsi que nous l'avons dit, le dossier a disparu, mais au moins en possédons-nous les conclusions, qui servirent d'exposé des motifs à une ordonnance de Jean Aimé de Levezon de Vezins, évêque d'Agen en 1846.

L'instruction paraît avoir été sérieusement menée. Les découvertes auxquelles elle aboutit sont les premières un peu sensées qu'on rencontre dans l'affaire. Il avait fallu dix ans pour s'apercevoir qu'Agen, ville pieuse et ennemie de tout romantisme à l'époque romantique, n'avait jamais possédé de société infernale!

Tout était mensonge, mensonge diabolique peut-être, puisqu'il avait profondément troublé la cité, mais mensonge seulement.

Virginie fut interrogée sans faiblesse et l'on ne fit plus appel aux exorcistes pour démêler la vérité de l'illusion. On fit apporter à l'évêché toutes les hosties livrées par le Diable et on les traita sans respect.

L'évêché, dit la *Revue de la Septaine*, se fit remettre ces hosties, sanglants témoignages d'une barbarie et d'une haine diaboliques. Sans doute, me direz-vous, une chapelle expiatoire est dressée, un autel réparateur est élevé pour apaiser le ciel et arrêter ses foudres? Hélas! non : tous ces pains sacrés sont dans des cartons, peut-être comme pièces justificatives, peut-être moins encore : pas une adoration, pas un genou qui fléchisse, pas un œil humide, pas un battement de cœur, rien!

C'est après avoir pris toutes les précautions que dictait la prudence en une matière aussi délicate que l'évêché conclut :

De tous ces faits, il n'en est pas un qui puisse supporter pendant cinq minutes la critique la plus bénigne. Au plus léger examen, le merveilleux disparaît et il ne reste qu'un tissu mal ourdi de ruses et d'artifices dont nous nous abstiendrions de faire ressortir l'absurdité et les contradictions les

plus palpables, si nous n'étions mus par le désir d'éclairer les personnes simples qui se sont laissé séduire.

Les révélations, les apparitions de Notre Seigneur, de la Sainte Vierge, de l'ange, les visites du démon qui rapporte les hosties... etc..., tout repose sur le témoignage de la *femme* qui, de son aveu, de l'aveu de ses plus fervents adeptes, ainsi qu'il est constaté par les écrits qui sont entre nos mains et par les dépositions consignées dans les procès-verbaux, a trompé plusieurs fois son confesseur et la personne pieuse qui s'occupait d'elle. Cette observation suffirait seule pour renverser de fond en comble cette histoire et en dégoûter à jamais. Personne n'a rien vu, si ce n'est un enfant de cinq à six ans et endormi, qui le matin s'est mis à jeter un cri au moment où la femme dit avoir eu une révélation, et un de ses propres enfants qui a dit avoir vu une lumière extraordinaire.

Puisque la femme a trompé dans les choses graves, qu'est-ce qui garantira qu'elle n'a pas toujours trompé, surtout quand elle y était intéressée? Sa parole et rien que sa parole.

L'érection d'un temple du démon était un fait facile à prouver et qu'il importait d'établir, puisque c'est sur cette fable que reposent les autres fables. Dans l'examen, jamais on ne nous a indiqué positivement la rue, la maison, le numéro; on s'est contenté de nous dire vaguement : *c'est de ce côté, je l'ai toujours pensé; ce peut être cette maison.* Il en a été de même pour les affiliés; on n'a pas voulu les nommer : on avait désigné un habitant de la ville, mais en doutant, en supposant. Pourquoi a-t-on refusé ces indications indispensables? Parce qu'on était assuré qu'on serait convaincu de mensonge. Quant à la guérison de la femme, qu'elle avait annoncée à l'avance, tout en admettant le fait comme vrai, il n'a rien d'extraordinaire. Elle était atteinte d'une maladie qui, assez ordinairement, a pour résultat une paralysie temporaire dont effectivement elle était affectée en ce moment; et le médecin qui la soignait avait annoncé qu'elle cesserait. Or, il n'y a rien d'extraordinaire à dire que la femme, sentant que sa guérison était complète, attendit encore quelque temps avant de marcher, et que pour donner créance à ses inventions elle prédit d'autant plus sûrement sa guérison qu'elle existait déjà, se réservant de la montrer à point nommé : la nature de sa maladie d'une part, et de l'autre son caractère, autorisent cette manière de voir.

Il n'est pas nécessaire que le démon lui apportât des hosties pour qu'on en trouvât chez elle en abondance. Il a été

prouvé qu'elle en avait acheté et qu'elle envoyait souvent ses enfants en demander à une femme qui en faisait et qui avait l'habitude de leur en donner.

Autre assertion : *la femme* soutenait un jour qu'elle avait été communier à une paroisse de la ville et qu'elle avait porté l'hostie au démon; et il a été prouvé qu'elle avait trompé; accablée par les preuves, elle en a convenu. D'ailleurs, si on a vu des hosties répandues en abondance, sur son lit, dans sa chambre, dans ses cheveux... etc... jamais personne ne les a vues se répandre sans son secours. Rien ne lui était plus facile que de préparer des hosties tachetées de sang, de les placer sur sa main et de les montrer à ses trop crédules adeptes; on a parfaitement réussi à imiter ces hosties. Jamais non plus on n'a vu les brûlures se former instantanément sur ses mains, ni les hosties venir s'y poser. La femme paraissait avec une brûlure et une hostie dessus, mais tout était fait dans le secret et sans témoin. Or comme elle était l'objet de l'attention, des soins de plusieurs personnes dont elle recevait des secours, on conçoit qu'elle n'ait pas reculé devant un peu de souffrance, qu'elle s'occasionnait pour soutenir son rôle. Il faut en dire autant des humiliations qu'on lui faisait subir, nous pourrions en assigner la véritable cause, mais nous sommes obligés de la taire.

Que dire des prétendus supplices que lui ont fait endurer les affiliés? Ils viennent chez elle; ils la mordent, la tourmentent et elle n'avertit pas son mari? Ils l'entraînent dans les rues où ils la mordent et elle n'appelle pas au secours? Tout porte le cachet de la tromperie.

Conçoit-on qu'on ait pu regarder comme miraculeuse la croix, qui, certains vendredis, était formée dans sa chambre avec du sang? Personne ne l'a vue se former; mais on la trouvait toute faite; et ce sang était si horrible qu'on était obligé de le balayer comme des immondices.

Ses prétendues révélations n'offrent aucun caractère de divinité : ce sont des paroles plus ou moins pieuses, vagues, indéterminées, qui ne disent rien de l'avenir et qui sont calculées dans un seul but, celui d'attirer l'intérêt sur leur auteur. D'ailleurs, il a été prouvé qu'elle en avait pris dans les livres qu'on lui avait prêtés. Parmi les premières se trouvait une proposition de *Molinos* que l'Eglise a justement condamnée comme ouvrant la porte au libertinage et le consacrant.

La femme a mis plus d'une fois pour reconnaître ses fourberies, mais surtout lorsqu'on lui donna une phrase en langue

grecque et que pour l'expliquer elle eut recours à un professeur du collège...

... Que ne pourrait-on pas dire sur l'invraisemblance de révélations et d'apparitions faites à une personne qui se dit sous l'empire de Satan? A-t-on jamais vu une pareille chose? La piété ne s'en offense-t-elle pas? Si quelques personnes ont été favorisées de révélations et d'apparitions, c'étaient des personnes d'une éminente piété...

Ainsi s'effondrait tout l'édifice. Virginie n'apparaissait plus que comme une menteuse, une simulatrice, peut-être une malade dont l'imagination déréglée avait affolé la ville.

Après ces conclusions, une mesure de coercition s'imposait impérieusement. Elle ne tarda pas, et le 6 juillet 1846, l'évêque d'Agen rendait l'ordonnance suivante (16) :

ART. PREMIER

Les faits et révélations attribués à la femme n'ont aucun caractère surnaturel; rien n'y dépasse l'habileté d'une femme qui joue un rôle.

ART. 2

Il y a dans ses récits une foule de mensonges et de choses qui répugnent à la piété et qui sont opposées à la doctrine de l'Eglise.

ART. 4

Il n'y a aucune raison de croire que les hosties recueillies chez la femme ou livrées par elle soient consacrées : et on ne peut, sans idôlatrie, leur rendre un culte.

ART. 5

Le confesseur de la femme que, par délicatesse, nous n'avons pas nommée, mais qui est assez connue, ne peut et ne doit l'admettre aux sacrements qu'après qu'elle aura avoué ses tromperies, à lui d'abord, et à ceux et à celles qu'elle a induits en erreur.

ART. 6

La personne pieuse qui, de bonne foi sans doute, a propagé les révélations et les apparitions et qui a amené un trop grand

(16) Nous en supprimons seulement les passages relatifs à Vintras.

nombre de personnes à croire à ces contes, ne peut être admise aux sacrements qu'autant que : 1° elle cessera de s'occuper de ces rêveries et d'y croire comme à des choses surnaturelles; 2° qu'autant qu'elle cherchera à détromper ceux et celles qu'elle a contribué à induire en erreur.

ART. 7

Les personnes qui ont eu la simplicité de se laisser séduire ne seront et ne peuvent être admises aux sacrements qu'autant qu'elles cesseront de s'occuper de ces fables et qu'elles y renonceront sincèrement.

ART. 8

Elles apporteront à l'évêché les hosties qu'elles auront en leur possession...

ART. 9

Ce qui précède est enjoint sous peine d'excommunication (*ferendae sententiae*) contre tout contrevenant, soit confesseur, soit pénitent.

Le mandement fut adressé à tous les diocèses de France, à tous les chanoines et curés d'Agen et à tous les archiprêtres, avec instruction d'en donner connaissance à tous les curés de leur canton.

La société infernale cessa de paraître une réalité, puis entra dans le domaine de la légende, pour s'estomper peu à peu disparaître tout à fait.

Aujourd'hui, nous l'avons dit, rien n'en demeure plus, même dans le souvenir des curieux et des érudits d'Agen. A défaut du mystère que nous cherchions, il nous a paru du moins intéressant de reconstituer aujourd'hui en un récit objectif l'histoire extraordinaire des événements inouïs qui, à quatre-vingts ans de nous seulement, bouleversèrent le Lot-et-Garonne comme fut bouleversé le pays de Labour au temps de Henri IV, lorsque Lancre y étudiait *l'inconstance des mauvais anges*.

MAURICE GARÇON.

POÈMES

—

L'OMBRE AUX CHIMERES.

L'ombre du cœur nourrit des chimères obscènes.

O Poète, descends par les marches malsaines,
Et, Dante sans flambeau de cet intime enfer,
Appuyant ton pas lourd sur ta canne de fer,
Prends garde de glisser sur ces degrés de brume.
Au monde souterrain nul astre ne s'allume,
Et le plus imprudent n'avance qu'à tâtons
Hors de la route claire où, vifs, nous nous hâtons
Avec une gaieté menteuse et coutumière.
Ah! Tu croyais que c'était toi, dans la lumière,
Cette zone d'or chaud et de soleil vivant,
Ce cercle, où frémissait ton désir émouvant
Et que ta vanité nommait ta conscience?
Viens puiser une amère et nocturne science
Loin des fières lueurs qui meurent sur ce seuil.
Dépouille ta superbe et ton manteau d'orgueil
Et vois s'évanouir le dernier reflet blême :
La ténèbre où tu vas en boitant, c'est toi-même;
C'est toi, plus effrayant à chacun de tes pas,
Ce gouffre inquiétant que tu ne connais pas;
A tes pieds, froid tapis qui se crispe et se fronce,
D'âpres sensations courent comme des ronces;
Des efforts rampent là, glissement entêté,
Dont les fleurs s'ouvriront dans la réalité...
Descends! Vois fourmiller, mais sans les reconnaître,
Tous ces spectres ailés qui viennent d'autres êtres,
Ces désirs hérités et ces vœux ancestraux,
Et plus sûrs, plus pressants, plus tenaces bourreaux,
Tes propres sentiments, ombres noircissant l'ombre :
Ton être véritable est dans cette horreur sombre.

Là tu jetas longtemps des regrets, des remords,
Au hasard, sans jamais te pencher sur les bords?
Cherche ce que ce sol a fait de ces semences,
Et pourquoi ton effort, qui toujours recommence
A jeter du bonheur, de l'espoir, du divin,
Toujours reste stérile et paraît toujours vain...
Descends, et sous le vol de pesantes idées
Vois soupirer, vautrés sur des lits d'orchidées,
Les moroses désirs qui naissent de l'ennui.
Descends encore! Et puis, debout dans cette nuit,
Laisse, sur l'âpre spectre et la mauvaise plante,
Ta méditation, grande orbe froide et lente
Illuminant de sa patience d'argent
Chaque coin de pensée obscur et négligent
Et scrutant, de mystère en mystère, inlassable,
Ce royaume secret plus traître que le sable,
S'allonger jusqu'au fond de cet abîme obscur...
Les Chimères sont là, dont l'ondoiement impur
Se transforme sans fin, se masque, mais persiste;
Et tu verras sous la lueur, poète triste
Qui sauras la grandeur de vivre et de mourir,
Le noir troupeau brouter l'herbe du repentir...

—

LE PAVILLON CONTRADICTOIRE.

Au fond d'un nuageux décor
Qu'il orientalise et pare,
Je sais, dans un pays du Nord,
Un pavillon chinois bizarre.

Jaillissant des vieux arbres noirs,
Son toit octogonal qui gode
Profile sur le froid des soirs
La surprise d'une pagode,

Et perpétue en ce jardin
La trop merveilleuse ironie
De quelque palais d'Aladin
Oublié là par un génie.

Dans un ciel qu'eût aimé Gogol
Sa fine architecture plaque
Un enchevêtrement mogol
De cristal, de bois, et de laque;

Loin des dancings, des bars, du ring,
Il évoque, forme irisée,
La fête aux lanternes d'un Ming,
Le retrait de Koung-Fou-Tsée;

Mais, dans des salons de Kang-Hi
Aux impériales fadaises,
Les caissons chinois sont bleuis
Par des faïences hollandaises;

La muraille, entre des lampas,
A pour motifs, contraste étrange,
Les grands voiliers des Pays-Bas,
Les moulins des plaines d'Orange :

La table noire a des dragons,
Mais supporte, d'azur et cendre,
Un Delft, fragile parangon
D'une Europe lucide et tendre...

Telles dans un pays de fleurs,
Au soleil qu'une brume noie,
S'encadrent mes froides douleurs
Aux arabesques de ma joie,

Telles, loin du bleu des étés,
Dans un demi-jour qui persiste,
De pathétiques voluptés
Rehaussent d'or mon amour triste.

Et je me voue, heureux du fin
Conseil des pâles céramiques,
A l'opposition sans fin
De sentiments inharmoniques...

Quand au feu brûlant Floréal
Nivôse tend ses mains d'ivoire,
J'élis pour retrait idéal
Ce pavillon contradictoire;

Là, mandarin occidental
Qui boit du thé, mais dans du Sèvres,
Je suis du regard, au cristal
Des carreaux, le jeu de mes fièvres;

Et je montre, triste ou moqueur,
A ma détresse inassouvie,
La mosaïque de mon cœur
Et le désordre de ma vie.

Bruxelles.

MELANCOLIE

Une flûte d'ébène est au cœur de la vie...
L'on entend, sur son bois énigmatique et noir
Soupirant aux doigts blancs de la mélancolie,
Les regrets de l'amour et les plaintes du soir.

Voici l'heure du songe et des baisers qui sonne...
Penché vers ton mystère inoubliable et nu,
O fleur de volupté dont le sommeil frissonne,
Je rêve sur ta chair d'un plaisir inconnu.

A d'autres les jeux vains, les vagues villanelles,
Egoïstes que seul le spasme réunit...
Je modèle en ton corps une femme éternelle
Où je puisse incarner un amour infini.

Sur ta bouche muette un sourire se pâme...
Où donc ta ruse étrange et ton pouvoir menteur?
Tes longs cils abaissés ont voilé ta jeune âme :
Te voici, marbre pâle, au pouvoir du sculpteur!

L'ombre chaude des nuits créatrices, offerte,
S'exhale de ta chair et de tes lourds cheveux.

Dieu brûlant incliné sur la matière inerte,
Je sens qu'un monde neuf se suspend à mon vœu.

J'évoque en frémissant des voluptés sublimes.
Quel bonheur surhumain va poindre et s'ébaucher?
Que l'esprit et la chair unissent leurs abîmes!
Je veux le seul amour que réveille Psyché...

— Et puis, j'entends la faible et la lointaine plainte
De la flûte d'ébène et du touchant passé,
Et je ne cherche plus, dans la banale étreinte,
Que le rapide oubli qui peut tout effacer...

EMMANUEL AEGERTER.

LA LITTÉRATURE AMÉRICAINE D'AUJOURD'HUI[1]

DE NEW-YORK A MONTPARNASSE

—

Depuis dix ans l'évolution littéraire s'est poursuivie aux Etats-Unis avec une grande originalité. Elle ne s'est arrêtée ni sur le plan de la poésie nouvelle, ni sur celui du réalisme, tel que l'ont pratiqué les grands romanciers du commencement du siècle. Elle s'est accomplie à l'encontre de toute tradition et — fait notoire — par une nouvelle orientation vers l'Europe. Les jeunes iconoclastes d'outre-Mer restent américains dans l'âme, mais par secrète aspiration plutôt que par fidélité à un idéal national. Ayant renié, dans à peu à près tous les domaines, les idées et les institutions de leurs pères, ils n'ont guère été plus tendres envers le passé littéraire. En Europe, et particulièrement en France, l'esthétique moderne n'a cessé de se réclamer des enseignements de Poe et de Whitman. Les jeunes d'Amérique renient même ces grands ancêtres.

Critiques, poètes, romanciers, les écrivains de la renaissance littéraire américaine des années 1900 avaient déblayé le terrain pour les jeunes. Henry Mencken, Théodore Dreiser, Sinclair Lewis, Sherwood Anderson avaient fait, au profit des nouveau venus, ce qu'on pourrait nommer le nettoyage par le vide. Au lieu de s'user dans la critique ou de chercher péniblement un idéal, les jeunes retrouvaient la notion d'art.

Politique, sociologie, morale, religion les laissent indiffé-

(1) Copyright 1928 by Simon Kra.

rents. Les campagnes « radicales » de ces dernières années, les déceptions de la guerre et celles de la paix, le triomphe du philistinisme à base de dollars, l'avènement de l'homme des foules, les éruptions du fanatisme religieux, et le règne de l'hypocrisie — bref, la carte morale, politique, sociale et intellectuelle des Etats Unis, telle que l'ont dessinée les néo-critiques, suffit à expliquer l'aliénation des jeunes, aliénation par la bohême et par l'art ou par l'évasion et le voyage.

Constatons d'abord l'échec du réalisme tel que le concevaient les romanciers de l'avant-dernière décade. De ces maîtres les écrivains d'aujourd'hui n'ont retenu que l'effort pour arriver à la parfaite sincérité. Les néo-réalistes recherchent la vérite toute pure, mais ils la recherchent en eux-mêmes. Ils n'ont cure d'enquête, de satire ni de description. Des modèles aussi francs et aussi nus de « vérisme » qu'on les trouve dans les livres de Robert Mc Almon, Glenway Wescott, Ernest Hemmingway, Edward Cummings ne s'étaient pas vus jusqu'ici. C'est surtout dans le roman personnel et le roman d'adolescence que ce néo-réalisme s'affirme. Il est à base d'autobiographie et de pessimisme absolu.

Dans *Erik Dorn*, *Humpty Dumpty* et autres livres, Ben Hecht, romancier de l'Ouest, ouvrait le feu. Il dramatisait le nouveau nihilisme. Avec un amoralisme parfait, il met en scène des simulateurs et des sadiques qui vivent leur vie à rebours. Ils expérimentent sur autrui et sur eux-mêmes de dangereux paradoxes, ils jettent un défi total à la vie et à la société et adorent le néant. En dépit de leur franchise, il n'est pas difficile de retrouver l'écho des leçons qu'il ont apprises, Nietzsche, Oscar Wilde, Arthur Rimbaud, Anatole France, Remy de Gourmont... Les héros des romans de Ben Hecht sont des dissociationnistes exaspérés.

Parmi ces néo-réalistes, il faut faire une place à part à Robert Mc Almon et au groupe « Contact ». Pour éviter, sinon la chaise électrique, du moins les foudres du grand inquisiteur puritain Comstock, les Julien Sorel d'Amérique

sont venus se faire imprimer à Paris. Ils y bravent impunément la censure. (C'est à Paris qu'ont paru récemment et l'*Ulysse* de James Joyce (1 *bis*), et *la Formation des Américains* de Gertrude Stein (2), et *Le Cas de M. Crump* de Ludwig Lewisohn (3). La France littéraire est toujours jeune pour la liberté.)

Chez ces écrivains transplantés, mais venus de chez eux le cœur souvent plein de rancune, le réalisme s'étale dans une nudité farouche, avec un égoïsme serein. Leurs confidences sont tragiques et en disent long sur le bonheur américain et la liberté tant vantée d'outre-Mer! Tous ont senti le réveil du printemps sous la banquise puritaine.

Dans *Le Village*, *Post-adolescence*, *Le Portrait d'une génération*, Robert Mc. Almon est un parfait désenchanté. Sur les nostalgies de la petite ville américaine, sur le vide des existences et le malaise des jeunes... ce sont là des documents pathétiques. Vulgarité, contrainte, sordidité, isolement, anémie des volontés, ces livres transparents en disent long sur le désarroi et la révolte des générations nouvelles en Amérique. Comme dans les romans de Ben Hecht, on y entend à chaque page l'écho du pessimisme de Hamlet : « A quoi la vie est-elle bonne ? » La guerre « pour le droit et la civilisation » ? Les dollars, le flirt et les machines ? Et puis? Et qu'importe ? L'alcool, le jeu, la débauche, le suicide ou, pour les plus chanceux, l'évasion sur un paquebot, telle est la conclusion de ces examens de conscience calmes et désespérés. Le jeune Américain ne croit plus à l'Amérique. Il a perdu le même jour et la foi en lui-même et celle en son pays. Révolté contre ses parents et ses maîtres, il ne trouve pas autour de lui de quoi assouvir ses énergies, lui le fils des pionniers et des coureurs de bois.

Il regrette et maudit ou, faute de mieux, se jette dans la

(1 *bis*) Shakespeare and Cy, éditeur, rue de l'Odéon.
(2) Edité aux Three Mountain Press.
(3) Au « Mannequin Noir », chez E. Titus à Montparnasse.

bohême et le dilettantisme — trop heureux s'il peut manier une plume ou des pinceaux pour mieux s'étourdir. (Voyez toujours chez « Contact » l'autobiographie de Gertrude Beasly, *Mes trente premières années, Ce qui arrive* par John Hermann, *De notre temps* par Ernest Hemmingway.)

Le bel enthousiasme pour l'entrée en guerre de l'Amérique, tel qu'il éclatait dans les romans de Villa Cather et dans ceux d'Edith Wharton, n'a pas duré longtemps. Les conscrits de Robert Mc. Almon sont encore plus pessimistes que ceux de Barbusse. Pendant que les intellectuels américains intentaient à la grande guerre un procès en révision, la jeune Amérique proclamait l'inutilité et les laideurs du conflit dans le roman anti-militariste de John Dos Passos, *Trois Soldats*, et dans *La Chambre énorme* d'Edward Cummings.

L'Amérique en somme, au lendemain de l'armistice, avait eu sa crise d'adolescence comme la France. Comme elle, elle avait eu ses « bons apôtres » ; comme elle, elle s'était abandonnée aux délices du « grand écart » ; elle s'était senti le « diable au corps ». Sans foi, mais non sans espérance, dans quelle mesure l'art allait-il profiter de la liberté nouvelle ? A cette question, une fois de plus, le cours de l'évolution littéraire en France peut nous souffler une réponse. Pour échapper au marasme des consciences, la jeune Amérique allait se vouer à l'art pur.

Affranchie de la sentimentalité traditionnelle, ayant repris le goût de la vérité à tout prix, une fois son âme et ses yeux purgés de toute feinte, la jeune élite en état de grâce s'arrachait au milieu natal pour cultiver l'art en liberté. La conscience à l'aise avec le passé, détachée du présent, du *cant*, de la respectabilité et de l'orgueil national, elle apercevait devant elle de beaux voyages.

Deux purs artistes avaient montré la voie : Joseph Hergesheimer et Waldo Frank. En pleine grisaille réaliste, Hergesheimer se révélait admirable artisan du style. Il mettait l'imagination en liberté, inventait des thèmes sur-

réalistes et cultivait avec un talent consommé l'exotisme. Son style avait des profondeurs, des résonances et un éclat nouveaux. L'artiste en lui, d'ailleurs, ne faisait aucun tort au psychologue penché sur d'étranges complexités érotiques et sentimentales. Le fétiche de *Cythérée*, l'énigmatique amoureuse de *Linda Condon*, la princesse chinoise de *Java Head* nous emportaient en plein rêve, dans les au delà de la passion et le labyrinthe des fascinations féminines. Tout n'était qu'art et volupté dans ces livres.

Waldo Frank, critique et romancier, encore plus poète, recréait d'une main ce qu'il démolissait de l'autre. *Notre Amérique* faisait table rase du passé et suggérait des dieux nouveaux. Sinon injuste, du moins expéditif en sa fougue, Frank, en tous cas, ouvrait la voie et allégeait la conscience des jeunes. Ils lui sont reconnaissants de sa mise au point et de la précision de ses verdicts. Romancier, il s'orientait franchement vers la fiction pure. Il écrivait *La Figure de Chaux*, *City Block*, *Jour de fête*, véritables romans lyriques. Maître dans l'art du monologue intérieur, profond psychologue, il excelle, comme Edgar Poe, à travers un clair-obscur fantastique, à projeter des effigies mystérieuses ou d'étranges décors de ville.

Vers 1919, la jeune Amérique en mal d'écrire s'engageait avec ferveur dans la mêlée esthétique. Comment de jeunes Etats-Uniens (*United-Statsers*) (le mot est de William Carlos Williams et je laisse la responsabilité de la traduction française aux rédacteurs du *Navire d'Argent* qui l'ont lancée) en mal de déracinement, seraient-ils restés indifférents à la révolution qui s'accomplissait un peu partout en Europe, à Zurich, à Berlin, à Milan et surtout à Paris ? Amateurs nés de nouveauté, comment auraient-ils résisté à nos cubismes, nos dadaïsmes, nos expressionnismes, nos surréalismes ? Fidèle à la légende de la bohême, exaspérés par les prohibitions nationales, saturés de réalisme trivial, les jeunes Etats-Uniens saluèrent nos bolcheviks littéraires comme des libérateurs.

Le dépaysement avait commencé en Amérique même, dans la bohême du Greenwich Village à New-York, copie américaine et considérablement expurgée des Montmartre et des Montparnasse. En plein Manhattan et à distance peu respectueuse des inquisiteurs et des philistins, les jeunes esthètes américains des deux sexes faisaient l'amour et l'art en libertéavec une indifférence complète envers la morale et les ambitions lucratives. (Voyez l'histoire de Greenwich village dans *L'Amour à Greenwich Village* de Floyd Dell et le *Peter Whiffles* de Carl van Vechten).

Les saturnales esthétiques du Village n'étaient qu'un épisode. Bientôt les esthètes transatlantiques passaient l'eau. Nous les retrouvions en Europe et surtout en France, partout où se prononçaient les mots de cube ou de dada.

Comment ne se seraient-ils pas sentis chez eux dans une Europe américanisée de toutes parts, avec les dancings, les bars, les sports, le music-hall, le cinéma, le jazz, les « blues », au son des orchestres mécaniques de George Antheil, devant les déhanchements de Joséphine Baker ou les minauderies des Dollys, accueillis par des revues grandes et petites, *This Quarter*, *The Bulletin*, *Transition*... et publiés par des presses bien à eux ? S'ils avaient eu besoin d'un encouragement pour faire irruption dans la bataille des esthétiques, ne l'avaient-ils pas reçu au préalable en glissant en fraude dans leur valise un exemplaire de James Joyes, de Virginia Wolfe, ou de H. B. Lawrence, achetés clandestinement comme un flacon de gin chez le *bootlegger* national ? En fait, la jeune Amérique se lança dans la mêlée littéraire comme dans un autre Far-West, avec son impétuosité, sa candeur et son sans-gêne habituels (gare à la casse !). Elle était prédestinée, par son mépris pour tous les « standards », à pousser la révolte jusqu'aux extrêmes limites. Ecole toute trouvée d'insolence, les jeunes Etats-Uniens allèrent à la bataille cubiste, dadaïste et surréaliste, sans gants blancs, en enfants terribles comme au bois Belleau et, souvent, le juron aux lèvres.

(Voyez encore les livres d'Edward Cummings) (4). Sur ce nouveau terrain de sport, on les sentait tout de même un peu perplexes. Comment allaient-ils concilier le patriotisme américain et l'attrait de l'Europe ? Ils s'en tirèrent habilement en reniant l'Amérique puritaine et philistine, tout en se proclamant *différents* des Européens. (Voyez le *Grain Américain* et le *Grand Roman Américain* de William Carlos Williams.)

Les émigrés transatlantiques publièrent des manifestes. (Outre William Carlos Williams, on les trouvera dans le *Portrait d'une Génération* par Robert Mc. Almon et, au hasard, dans les numéros de *This Quarter* et de *Transition.*) Malgré les divergences inévitables de tempérament, tous s'entendent sur la déclaration d'indépendance. Tous revendiquent contre le réalisme les droits de l'imagination. Une nouvelle littérature est née avec une liberté nouvelle. Place aux jeunes ! et que l'Amérique à l'école de l'Europe, mais sans s'aliéner, prenne une nouvelle conscience de soi, une conscience créatrice. Parodie, dissociation, déformation... Foin des anciennes esthétiques ! De l'audace et toujours de l'audace ! Le règne de la sentimentalité et de la logique bourgeoise est fini. Soyons modernes, vitesse, éc'at, spontanéité, automobile, aviation, cinéma, radio-téléphonie, télévision. Un nouvel art flamboyant naîtra de la bigarrure et du bariolage modernes, « flappers », jazz, cirque, signes lumineux, sports. Les machines ont transformé le monde ; d'aucuns les accusent de l'avoir asservi ; idéalisées par l'art, elles suggéreront des techniques nouvelles. Le réel oui, mais comme un tremplin, et pour que l'esprit lui imprime sa mobilité souveraine, ou le subtilise au besoin, et l'escamote dans le rêve...

Sous tout cela perce la confiance en soi. Ces hérétiques ont découvert une foi nouvelle.

(4) *The Enormous Room, Tulips and Chimneys, LVI Poems, It is 5.*

§

La première renaissance américaine en poésie date d'il y a quinze ou seize ans. Elle s'annonça, autour d'Amy Lowell et des Imagistes, par une originale effloraison dont on trouvera le tableau dans les anthologies de Harriet Monroe, Alice Corbin, Louis Untermeyer et Margaret Wilkinson (5). Ce mouvement célèbre a été rapidement dépassé. Vers 1920, nouvelle poussée poétique. Les nouveau venus dans les champs du laurier sacré doivent leur affranchissement aux imagistes. Ils ne seraient pas ce qu'ils sont sans Amy Lowell et ces prestigieux poètes indépendants, Frost, Robinson, Masters. Mais, de 1912 environ à 1920, bien de l'eau avait coulé sous les ponts du Permesse. Les Imagistes se réclamaient d'esthétiques déjà en retard, Parnasse, symbolisme. Les jeunes, par contre, se laissaient gagner aux hérésies nouvelles d'après-guerre. Déjà, en plein imagisme, les poètes américains flottaient en des directions contradictoires, d'un côté les essais pittoresques, mais, somme toute, bien artificiels d'Amy Lowell et de ses disciples, de l'autre l'introspection pure avec Robinson, Frost, Masters et les poèmes posthumes d'Emile Dickinson. Aujourd'hui c'est l'introspection qui l'emporte et l'imagisme est démodé. (Voyez l'*Anthologie de la nouvelle poésie américaine* d'Eugène Jolas). Ni Whitman, ni même Poe ne semblent avoir laissé de marque décisive sur les jeunes. La façon dont ils se sont guéris de l'artificialité et de la sentimentalité, qui étouffèrent toute inspiration pendant un demi-siècle aux Etats-Unis, tient du miracle.

Combien désinvoltes, souples, clairvoyants et désenchantés ces poètes américains d'aujourd'hui : Malcolm Cowley, Hart Crane, E. E. Cummings, T. S. Eliot, Laura Riding, Matthew Josephson, Wallace Stevens surtout et

(5) *The new poetry* par Harriet Monroe et Alice Corbin, *New Voices*, par Margaret Wilkinson, *Modern American poetry*, par Louis Untermeyer. Les lecteurs du *Mercure* ont pu suivre ce mouvement dans les chroniques si bien informées de Jean Catel.

Marianne Moore, et combien d'autres. (Ils sont cent vingt-cinq environ dans la toute récente Anthologie de Jolas.) Combien désinvoltes, combien cruels, et indifférents plus encore à la « poésie pure » de nos esthètes. Après avoir été couleur et bruit pour Amy Lowell, Vachel Lindsay, Sandburg, le vers américain est devenu *purement* (si l'on tient au terme) intuition rythmée, introspection en musique. Dada et le surréalisme ont confirmé les poètes américains de l'heure actelle dans leur goût de l'expression spontanée, directe d'intention mais indirecte de forme, tout en sous-entendus et en secrets — esthétique chère de tout temps, bien qu'en des voies opposées, aux écrivains Yankees, tels Mark Twain et Henry James. L'effusion et la rêverie ont été, en Amérique comme, et encore plus qu'en Europe, remplacées par le lyrisme à base d'humour et d'ironie — ironie douloureuse en pleine gaie science. (Voyez surtout Marianne Moore et Wallace Stevens.) Le style sans fil et télégraphique moderne correspondait bien sur ce point à la psychologie des Américains.

Remarquons le rôle capital tenu par les femmes dans l'invention et la diffusion de la nouvelle esthétique : Emily Dickinson (par influence posthume), Amy Lowell (par le précepte direct), Edna Saint-Vincent Millay, Eunice Tietjens, Sarah Teasdale, Hilda Doolittle, etc. etc. (toutes par l'exemple). Aujourd'hui c'est une inspiratrice originale, Gertrude Stein, qui montre la voie (7).

En Amérique comme en Europe les mêmes causes devaient produire les mêmes effets. Les jeunes se détachaient de l'expérience. Qu'allaient devenir les mots ? La littérature se vidant, par désespoir ou dédain, de son contenu traditionnel, quel usage ferait on du verbe ? Toute révolution, ô ironie ! se ramènerait-elle donc à une querelle de

(6) S. Kra, éditeur.

(7) *Trois vies*, *Matisse et Picasso*, *Tendres boutons*, *Géographies et pièces*, *La formation des Américains*. G. Stein est fixée à Paris depuis plusieurs années et c'est là qu'on l'imprime.

mots? Edgar Poe, Walt Whitman et Henry James s'étaient déjà trouvés, consciemment ou non, en face d'un semblable dilemme, — dilemme que chez nous Mallarmé avait résolu par le fameux « coup de dé » abolissant le hasard. Chez Poe, l'automatisme verbal résultant d'une hantise, chez Whitman le goût des dénombrements, chez James le culte de la parenthèse, avaient déjà contribué à dissocier l'expression verbale de son contenu. Gertrude Stein a repris et systématisé ces tentatives. Ses admirateurs ne s'entendent pas dans les éloges qu'ils lui décernent. Les uns font de son art le triomphe de l'absolu. Les autres au contraire vantent son relativisme. Tous semblent d'accord pour célébrer ce retour salutaire au primitivisme verbal, tout en l'appelant « une barbarie nouvelle ».

Artifice pour artifice, il était temps de rompre avec les routines littéraires. Selon Mme Stein, « la vérité sort de la bouche des enfants » et la poésie avec elle. Si les « élucidations » de sa dernière manière surprennent, elles s'éclairent en remontant à leur point de départ. Si complexe que soit son esthétique — ou n'est-elle pas plutôt un chef-d'œuvre délibéré de simplicité ? — ses intentions et ses procédés majeurs sont faciles à saisir. Sur un fond d'idées et d'expériences abondant, voire prodigue, Gertrude Stein a été induite à prélever peu à peu, pour finalement les isoler complètement, les valeurs verbales et les tonalités. En cela, elle a été purement et héroïquement poète. Prise malgré elle, au cours d'une longue histoire (*The Making of the Americans*) par la musique intrinsèque des sons du langage (allitérations, rimes, assonances), elle a été saisie par le démon de l'analogie musicale et, avec un grand art, elle s'est mise à orchestrer ses compositions en abandonnant de plus en plus leur signification idéologique.

De phrase en phrase, de page en page, de chapitre à chapitre, non contente d'une rime de mots, de ligne, de période, de strophe, elle a prodigué les harmonies et les parallélismes, à la façon des anciens Hébreux — harmonies

qui déroutent au premier abord. La rime et la raison, le mot et l'idée se prennent, se quittent, se perdent, se retrouvent sans ordre apparent dans ses polyphonies, mais un ordre secret ne cesse de présider à l'ensemble. Si Gertrude Stein devait plus tard se laisser dévorer toute vive par le sphinx, on ne saurait nier la magie incantatoire de ses premières œuvres. Un écrivain au moins, entre cent autres, avait le courage de ses convictions et posait carrément le problème fondamental de l'esthétique moderne. Que dire ? Et à défaut de dire, quel usage tirer des mots ? Gertrude Stein sacrifiait héroïquement la logique aux vocables, l'idée à la forme, l'intention à la technique et elle donnait ainsi la main à Dada.

Son influence a été grande sur les nouveaux écrivains. Déjà sensible chez Sherwood Anderson, elle l'est encore plus chez les jeunes. Elle leur a appris le style par suggestion, la sténographie verbale, le surréalisme expressif. Ses expériences ont donné naissance à une forme d'une légèreté spécifique et d'une désinvolture sans exemple. Ce détachement est visible en particulier chez les poètes et les prosateurs d'avant-garde cités plus haut. Allégés de tout héritage et de toute dette envers le passé, que ne vont pas tenter ces affranchis ?

§

Dans le roman dernière heure, la réaction contre le réalisme terre à terre est désormais un fait accompli. L'imagination et la fantaisie prédominent.

Glenway Wescott dans *La prunelle de l'œil*, *Grand'mères*, va droit au réel, mais il le dramatise et l'anime en empruntant au style nouveau des procédés d'accélération de vitesse, des raccourcis, des saillies, et le rajeunissement continuel des images. *Grand'mères* enchaîne à des tragédies domestiques de vastes tableaux de mœurs et tout un panorama historique.

Ernest Hemmingway, émancipé d'allures, accompagne

les globe-trotters nouveau style sur les routes d'Espagne et à Montparnasse. *Et le Soleil se lève* est un recueil d'instantanés mordants et pittoresques de la bohême anglo-saxonne, garçons, garçonnes, rapins, bars et dancings, sans oublier les toréadors qu'Hemmingway peint sans romantisme, mais non sans pitié. Les nouvelles recueillies dans *Hommes sans femmes* sont des spécimens achevés de l'écriture « sans fil » et syncopée à la mode.

John Dos Passos dans *Manhattan transfer,* Carl van Vechten dans *Peter Whiffles*, *Pétards*, etc., actionnent des films curieux où les images se chassent sans interruption. *Le Paradis des Nègres* de Van Vechten explore les mystères de la ville noire à New-York et ajoute aux tableaux animés et dansants de la vie nègre une enquête généreuse sur le conflit des deux races.

Scott Fitzgerald, chroniqueur de l'âge du jazz, note les nostalgies et les divertissements excentriques de ses contemporains. Flirts au champagne, « wild-parties », cocuages, diables-bleus et paradoxes, tout cela sur des rythmes à la mode... *Gatsby le Magnifique* boucle la boucle et de l'ennui et du sport, et de l'amour et du jeu... Ces âmes falotes meurent avec grâce, après avoir parfois flirté avec le surnaturel, comme il leur arrive dans le curieux roman de Nathan Asch, *Les amants de Chartres.*

Conrad Aiken fait un *Voyage bleu* sur un grand paquebot pavoisé aux couleurs cubistes et narre ses aventures de bord sous forme du monologue intérieur cher à James Joyce.

Entre le surréalisme et le réalisme trivial à la mode il y quinze ans, de nouveaux et brillants talents percent parmi les jeunes, souvent et délibérément terre à terre, mais cela par sincérité et pour satisfaire, semble-t-il, un besoin presque morbide d'exactitude. Les femmes triomphent dans ce genre d'enquêtes désenchantées. Elisabeth Madox Roberts (*Le temps de l'homme*), Evelyn Scott (*Migrations*), Ruth Suckow surtout (*Histoire d'une bonne fille*, *La famille*

Bonney), avec une conscience admirable et une véritable prodigalité d'intuition, projettent dans une objectivité saisissante les mœurs américaines.

Dans *Possession*, *Le laurier vert*, *Une femme de bien*, titre ironique, Louis Bromfield, Américain parisianisé et romancier abondant, mêle le romanesque au réalisme et renouvelle l'étude des hypocrisies sociales.

Pays de tous les engouements, les Etats-Unis s'abandonnent chaque année avec délices à la surprise des « best-sellers », des grands tirages sensationnels, parfois fort discutables en pure critique. Voici qu'on mène grand bruit autour d'un court roman philosophique et romanesque, *Le pont de San Luys Rey* de Thornton Wilder (auteur également de *La Cabale*). C'est avec infiniment d'art, et d'ailleurs en suivant les méthodes traditionnelles, que l'auteur précipite dans un ravin du Pérou cinq curieux fantoches qu'il ressuscite ensuite et dissèque devant nous. La vie secrète est à la mode et Freud aimerait cette rupture providentielle de pont sur lequel auraient pu poser également maints personnages de Pirandello. Procédé *in extremis* et bien américain de confession. Wilder n'a-t-il pas lu Zadig et ses variations sur le sessimisme ? En tout cas, il a démarqué fort étroitement, dans l'histoire de la Marquise, les lettres de Madame de Sévigné.

Dans le roman d'inquisition psychologique, c'est un bien adroit metteur en scène que John Erskinne, l'auteur de *La vie privée d'Hélène de Troie*, *Galahad*, *Adam et Eve*. La parodie est à la mode et vive l'anachronisme ! s'il peut rendre à la vie vraie et rapprocher de nous de fameux et lointains disparus. Avec quel art nos Renan, nos Boissier et nos Anatole France s'abandonnèrent à ce sport !

Un très grand livre a paru cette année dont on lira bientôt une traduction française. C'est *Le cas de Mr. Cramp* de Ludwig Lewisohn, passionné d'idées, obsédé d'indépendance intellectuelle et morale et dont l'autobiographie (*Up-Stream*) posait récemment avec une franchise absolue le pro-

blème angoissant de la liberté de conscience en Amérique (ô statue fameuse de Bartholdi et son phare « éclairant le monde! »). *Le cas de Mr. Crump* est l'étude impitoyable d'une mégère, une dénonciation véhémente de l'homme torturé par les femmes. Épique par la belle ampleur du récit et des tableaux (qui rappellent *Jean Christophe* de Romain Rolland), satirique jusqu'au meurtre et documenté, hélas! de première main, c'est un des plus pathétiques romans écrits par un Américain.

Ce tableau serait incomplet sans un coup d'œil jeté du côté du théâtre. Le théâtre américain qui compte aujourd'hui (en dehors de l'opérette), c'est Eugène O'Neill. Exotisme, nostalgie lyrique, désir et souffrance du dédoublement et du déracinement, besoin d'action compliqué d'introspection anémiante, retour sans espoir au primitif, la note de ses drames est ultra-moderne. Théâtre à double, à triple, ou à quadruple fond, les tragédies ou les comédies que les héros de O'Neill jouent aux autres se compliquent de celles qu'ils se donnent à eux mêmes. O'Neill se perd parfois en ces fils innombrables, il ne s'est arrêté à aucune esthétique fine et ce flottement lui coûte cher. Dans *Lazare rit* et surtout *l'Etrange Intermède*, le voici égaré dans la jungle des fantasmagories, des hantises et des cauchemars. (Rappelez-vous la fuite de « l'Empereur » Jones dans une jungle mémorable.) Que d'actes ! que de personnages ! que de masques ! que d'apartés ! Cet embarras de richesse trahirait-il un défaut d'orientation ? *Transition...* le titre de l'attachante revue d'Eugène Jolas est, en effet, symbolique et bien choisi. La littérature américaine de demain nous réserve bien des surprises.

RÉGIS MICHAUD.

LA MORT DE J.-B. NATTIER

—

Le 31 décembre 1725, Jean Baptiste Nattier, peintre des Gobelins et de l'Académie royale, était incarcéré à la Bastille, sous l'inculpation de complicité dans l'affaire Deschauffours.

Ce Deschauffours, fameux appareilleur du parti de la Manchette, ne se contentait pas d'offrir lieu d'asile aux officiants de la confrérie, il les ravitaillait en gibier de tout poil et poussait l'absence de scrupules jusqu'à tenir à leur adresse assortiment de « fruits verts ».

Je ne pense pas que J.-B. Nattier ait jamais prêté la main à ses tractations coupables ni contribué, dans la moindre mesure que ce soit, à ses rapts et viols d'enfants. J.-B. Nattier était, somme toute, un honnête homme. Sa fin courageuse parle assez pour lui et montre qu'il avait le sentiment de l'honneur. Son dossier ayant disparu, nous ignorons les motifs exacts de son arrestation. Une note anonyme (1) prétend qu'on l'accusait d'avoir séduit un « tout jeune » écolier, lequel aurait été arrêté en même temps que lui, et conduit, le même jour, à la Bastille.

Or, en consultant le registre d'écrou, je vois bien que J.-B. Nattier y fut amené en compagnie d'un nommé Charles Lefebvre (sans autre indication), mais un détail de sa fouille semble indiquer que ce Lefebvre était déjà d'un certain âge, puisqu'il fut trouvé porteur d'une tabatière, ce qui ne se trouve point d'ordinaire entre les mains d'un « tout jeune » écolier. Et, d'ailleurs, on n'envoyait pas d'enfants à la Bastille.

(1) Note manuscrite, en marge de l'extrait du jugement de Deschauffours conservé à la bibliothèque des Archives nationales.

Le seul lien qui pouvait rattacher J.-B. Nattier à Deschauffours, chez qui fréquentaient, comme le dit un témoin, « une foule magnifique et des gens à équipage », c'était ses mœurs non-conformistes ; mais leurs relations durent être accidentelles et fort vagues, si même il est vrai qu'elles aient jamais existé. Il n'est pas question de Nattier dans l'interrogatoire de Deschauffours. Son nom ne figure pas sur la plupart des listes récapitulatives desdits complices, ni dans le « grand mémoire » qui fut dressé à cette occasion pour être remis au ministre Maurepas.

Ce n'est que sur sa fiche d'entrée et sur deux feuilles volantes qu'en regard de son nom se lisent ces mots : « Affaire Deschauffours », et l'on en peut conclure que les magistrats chargés de l'affaire éprouvaient quelque hésitation à son endroit. Nous savons, d'ailleurs, qu'à l'affaire dite Deschauffours se mêlaient des préoccupations politiques et que son véritable but était moins de défendre les bonnes mœurs que de compromettre des personnalités, dont Mme de Prie, alors toute-puissante, tirait ombrage. On avait frappé, un moment, à tort et à travers, mais les remords de conscience de J.-B. Nattier montrent bien qu'il avait quelque chose à se reprocher, ne serait-ce que de s'être laissé égarer, par son goût des proportions harmonieuses, jusqu'à frayer trop intimement avec de mauvais garçons qui lui servaient de modèles, et de s'être trop laissé persuader, en sa qualité d'artiste,

> Que la beauté du corps est un sublime don
> Qui de toute infamie arrache le pardon.

J.-B. Nattier fut renfermé dans la cinquième chambre de la tour dénommée: « Tour de la Liberté ». Pourquoi cette appellation ? C'est, nous disent certains, que l'on n'y mettait que des prisonniers de marque, autorisés, à certaines heures, à se promener dans la cour du château. L'explication en vaut une autre. Acceptons-la, sans nous inquiéter de savoir si ce nom de Liberté ne venait pas à la Tour de

plus loin, du temps où la Bastille, ne recevant point de prisonniers, n'était encore que citadelle, en passe de devenir château royal, ou si ladite Tour ne fut pas désignée ainsi par simple euphémisme. On sait ce qu'étaient ces chambres, de forme octogonale, « de quinze à seize pieds de diamètre et de quinze à vingt pieds de haut », éclairées de hautes fenêtres où l'on accédait par trois marches. Le sol était carrelé de briques, le plafond enduit de chaux. A l'époque où Nattier y fut interné, en plein hiver, les cheminées n'avaient pas encore été munies de grilles comme elles le furent après l'évasion de Latude. Il va sans dire que les murailles de ces chambres étaient fort sales et « toutes charbonnées par le désœuvrement des détenus », suivant l'expression de Mme de Staal, qui déclarait n'y avoir trouvé aucun meuble en entrant ni d'autre moyen d'éclairage « qu'un petit bout de chandelle, au mur », et avoir eu quelque mal à s'y faire allumer un fagot sur des chenets de fortune.

M. Funck-Brentano prétend, pourtant, que ces chambres étaient décorées de peintures, dues au pinceau d'un prisonnier artiste, que le gouverneur y avait promené de chambre en chambre. Aussi bien, s'il fallait en croire M. Funck-Brentano, le séjour à la Bastille était des plus agréables. Les détenus, accablés de prévenances et d'égards, y menaient « une vie animée, courtoise et élégante ». On leur permettait de communiquer entre eux. On les gavait de victuailles et de boissons fines. On leur fournissait *gratis*, même aux plus humbles, des robes de chambre ouatées, contre le froid, des culottes de velours de soie. On leur passait tous leurs caprices et leurs fantaisies. On les laissait sortir en ville quand ils en manifestaient le désir. Non seulement on les défrayait de toute dépense, mais l'on poussait l'affabilité jusqu'à leur remettre, à leur départ, de l'argent de poche quand ils en étaient démunis. M. Funck-Brentano étant, à la bibliothèque de l'Arsenal, l'actuel détenteur des papiers de la Bastille, qu'il a mis à contribution

pour son ouvrage : *Légendes et archives de la Bastille* (2), ses allégations ne sauraient être tenues pour négligeables. Je ne m'en laisse pas, néanmoins, impressionner outre mesure, non que je conteste la valeur de ses documents, mais parce qu'il y trahit, dans le choix et dans l'agencement, une arrière-pensée de prôner, coûte que coûte, les vertus de l'ancien régime. C'est faire œuvre de partialité que de vouloir nous donner l'exception pour la règle.

Il est bien évident que certains prisonniers jouissaient à la Bastille d'un traitement de faveur. J'ai cité moi-même, dans un précédent article, paru, ici-même, sur *Voltaire et les fiches de police* (3), le cas du duc de la Trémoïlle, qui y prenait ses repas à la table du gouverneur. Les témoignages que cite M. Funck-Brentano à l'appui de sa cause ne sauraient nous masquer la vérité. Il en est un, d'ailleurs, qu'il faut écarter de prime abord, c'est celui de Mme de Staal. Elle se plaisait tellement à la Bastille qu'elle ne désirait point d'en sortir, mais c'est qu'elle avait obtenu l'autorisation, en y apportant ses meubles et tapisseries,

> De se faire un milieu que le rêve remplit

et c'est, surtout, qu'elle y avait pris feu pour son voisin de cellule, le beau chevalier de Ménil, avec lequel un geôlier complaisant lui ménageait des entrevues. Les grandes dames n'étaient point bégueules en ce temps-là. Il paraît même que cette intrigue ébauchée en cellule « y reçut son dénouement ». L'Amour est un magique enchanteur. Il éblouit tout de sa présence. Grâce à lui,

> *Notre* œil ensorcelé découvre une Capoue
> Partout où la chandelle illumine un taudis.

M. Funck-Brentano fait état de témoignages moins suspects. Celui de Renneville, par exemple, disant que « des gens se faisaient mettre à la Bastille, pour faire bonne chère et gagner de l'argent », ceux de Dumouriez et de

(2) Hachette, éditeur.
(3) *Mercure de France*, n° du 15 novembre 1927.

l'abbé Morellet, fort satisfaits de leur captivité, et celui de M. d'Hamilton, assurant que les années qu'il avait passées à la Bastille méritaient d'être célébrées en vers. Ceux-là aussi devaient avoir leurs raisons que j'ignore. Il faut bien avouer d'ailleurs que le régime de la prison a fort varié au cours des âges; mais à l'époque où Jean-Baptiste Nattier y fut interné, ce régime laissait beaucoup à désirer.

J'en ai pour garant l'opinion de Voltaire qui ne fit pourtant que d'y séjourner quelques jours, à deux reprises (avril-mai 1718 — avril 1726) et qui, bien que l'objet d'un traitement de faveur, en emporta un très mauvais souvenir. Il disait n'y avoir pu dormir. S'il n'en spécifie pas la cause, on peut supposer qu'il en accusait soit la défectuosité du couchage, soit les piqûres d'insectes. Il y en avait de toutes sortes, et jusqu'à des moustiques, provenant du marécage des fossés. Voltaire ne se montrait pas davantage satisfait de l'ordinaire de la prison, puisqu'il déclare « y avoir bu chaud et mangé froid ».

A cette même époque, on y défrayait si peu les gens de leur dépense, que je vois le gouverneur se plaindre de ce que la famille d'un noble détenu : Riotte de la Riotterie, fils du gouverneur de Melun, impliqué aussi dans l'affaire Deschauffours, ne recevant plus de subsides de sa famille, manque « des choses les plus nécessaires ».

Un fait incontestable, c'est que les chambres de la Bastille étaient infestées de vermine, et tous les prisonniers n'y obtenaient pas, comme Mme de Staal, licence d'avoir des chats pour les préserver des rongeurs.

Aussi bien, M. Funck-Brentano semble se rendre compte qu'il est allé un peu loin dans son panégyrique, puisqu'il éprouve le besoin de l'atténuer en reconnaissant « qu'i n'y a pas de belle prison »

J.-B. Nattier, dès son entrée à la Bastille, s'y était senti plongé dans une noire tristesse. Il n'avait à sa disposition, comme mobilier, qu'un mauvais lit à rideaux de serge verte, une table de bois blanc et deux chaises paillées. On lui

avait donné, pour lui tenir compagnie et le distraire, dit la légende, mais « pour le surveiller » disait, dans son rapport, le sieur Duval, premier secrétaire du lieutenant de police, un soldat de la garnison du Château, qui ne le quittait pas d'une semelle et couchait près de lui. Il avait permission de descendre se promener, dans la cour, quatre ou cinq fois la semaine. On suppose bien qu'en cette saison d'hiver, qui fut particulièrement rigoureuse, puisque la Seine fut gelée(4), il n'y respirait qu'un air glacial et que ce n'était pas la caresse du soleil qu'il fallait y chercher.

Sans doute, J.-B. Nattier se sentait coupable, mais il s'affligeait de se voir, en dépit de sa réputation d'artiste et de son titre d'académicien, assimilé à un criminel de droit commun, comme cet abject Deschauffours, et confondu avec sa tourbe de racoleurs professionnels, de gens sans feu ni lieu. Mêlé de bonne heure, grâce aux relations de son père, à la haute société, frayant de pair, par l'éclat de sa réputation, avec les grands seigneurs, il savait les mœurs de la cour. Il n'avait pas seulement connu les désordres des roués de la Régence, il avait, dès sa jeunesse, été témoin de bien des petits scandales, vite étouffés, à la cour du Grand Roi. Il savait ce qui se chuchotait jusque dans l'entourage du ministre Colbert, ami et protecteur de sa famille. Est-ce que le troisième fils du ministre, Antoine-Martin, tué, depuis, en 1689, au combat de Valcourt, à la tête du régiment de Champagne, dont il était colonel, ne s'était pas aussi distingué par ses « dérèglements italiens » que par sa bravoure ?

J.-B. Nattier pouvait donc se considérer comme un bouc émissaire, une victime expiatoire, et ses remords s'en aggravaient d'un sentiment d'iniquité. S'il avait été vraiment corrompu, il aurait pris son mal en patience, comme ce Riotte de la Riotterie, qui rougissait si peu de son vice que, même en captivité, il en faisait vantardise et cher-

(4) Barbier note dans son *Journal* qu'à la date du 18 janvier 1726 les glaçons de la Seine ont brisé, au-dessus de la Tournelle des bateaux, chargés de vin.

chait à y amener ses gardiens. Nattier n'avait qu'à attendre pour se tirer de ce mauvais pas. On l'aurait bientôt élargi, comme le furent tant de gens de qualité, tant d'autres complices, vrais ou supposés, de Deschauffours, le supplice de ce dernier, d'ailleurs indigne de tout ménagement, ayant suffi à la vindicte publique. On avait trouvé, dans cette triste affaire, plus que l'on n'y cherchait. On avait hâte de s'en débarrasser. Il aurait fallu inquiéter trop de gens, à commencer (puisqu'on ne pouvait atteindre plus haut) par le gouverneur et le prévôt de Paris, et coffrer la moitié de sa garnison (5).

J.-B. Nattier ne pouvait être condamné, puisque le nommé Charles Lefebvre, arrêté avec lui, fut acquitté « faute de preuves suffisantes ». Une note anonyme de service rappelle au lieutenant de police qu'avant même l'énoncé de la sentence, il avait promis à M. de ... (nom illisible) de l'élargir, ce qui établit que de hautes interventions s'étaient produites en sa faveur. J.-B. Nattier serait sorti de sa prison, blanc comme neige. On aurait vite oublié sa mésaventure. Il aurait repris sa place dans un milieu brillant et

(5) Henri Martin, qui n'est pas suspect de dénigrement systématique, se voit contraint d'avouer que l'armée de l'ancien régime était de mœurs fort dissolues, mais la palme de la licence revenait aux gardes-françaises, qui n'étaient, d'ailleurs, qu'à demi-soldats puisqu'on leur permettait, en dehors de leur service, d'exercer un métier en ville et d'échanger, à leur guise, leur uniforme contre des vêtements civils. Cet autre métier était, le plus souvent, celui de bretteur à gages ou de proxénète, comme il se voit dans le roman de *Manon Lescaut*, où se profile une inquiétante silhouette de garde-française, qui ne doit pas tout à l'imagination. Si M. Funck-Brentano, apologiste des institutions d'antan, se décide à dénoncer les mauvaises mœurs des gardes-françaises, c'est peut-être qu'il leur fait grief de s'être mêlés au peuple pour renverser la Bastille, dont il s'est institué le dernier défenseur, mais son affirmation n'en mérite pas moins crédit, puisqu'elle s'appuie sur des références. Et ce ne sont point les précisions qui manquent. Il existe, notamment, dans les archives de police, entre cent autres, un dossier concernant le nommé Nicolas Duluc, soldat de la colonelle du régiment, arrêté le 7 décembre 1723, pour racolage nocturne, dans le jardin des Tuileries, et qui est bien révélateur. Ce Duluc se déclarait prêt « à tout, pourvu qu'il y eût de l'argent ». Et ce n'était malheureusement pas une exception Depuis, nos mœurs militaires se sont bien améliorées. Puisse cette constatation évidente rassurer les gazetiers primaires et les moralistes de rencontre, qui ne cessent de fulminer contre la corruption du temps présent, et tempérer leur zèle, en leur ouvrant les yeux.

sceptique, où son vice, autorisé par tant d'illustres exemples, ne déshonorait pas ceux qui en étaient suspectés, mais seulement ceux qui en étaient convaincus et flétris par jugement, mais c'eût été compter sans son mauvais destin, ce mauvais destin qu'il avait reçu au berceau et qui planait sur toute sa famille. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire l'excellent ouvrage de M. Pierre de Nolhac (6), où il n'est question de lui qu'incidemment, mais où la vie de son père et celle de son frère, exposées en détail, démontrent que tous deux payèrent un large tribut à la Fatalité.

Les Nattier, de vieille souche parisienne, descendaient d'une famille de peintres-artisans, demeurée longtemps obscure. Le premier qui s'éleva au titre de maître-peintre fut Marc Nattier, né à Paris en 1642 et reçu, en 1676, à l'Académie royale de peinture.

C'était un portraitiste qui se rattachait à l'école de Claude Lefebvre de Fontainebleau, et par qui les personnages les plus importants ne dédaignaient pas de se faire peindre. C'est ainsi qu'il avait fait le portrait de Gilbert de Sève et de Jean-Baptiste Colbert, fils du ministre, alors en pleine faveur. Il s'était imposé à l'admiration de ses contemporains, mais ne put retenir l'attention de la postérité. Il avait épousé, en 1676, une femme, également de famille parisienne, qui s'était fait renom de miniaturiste, Marie Courtois, amie de la famille de Pleneuf, où son talent l'avait introduite, ce qui était un gage d'avenir (7). Or, cette femme tomba presque aussitôt paralysée à l'âge de 22 ans et l'on comprend que « ce triste état ait fait un tort considérable à sa fortune, ainsi qu'à celle de son mari ».

Marie Courtois ne devait mourir qu'en 1703, c'est dire qu'elle demeura pendant vingt-sept ans alitée, et c'est paralysée qu'elle mit au monde ses deux fils : Jean-Baptiste

(6) Pierre de Nolhac : NATTIER, PEINTRE DE LA COUR DE LOUIS XV (Goupil et Cie, Paris, 1910).

(7) C'est de cette famille de Pleneuf que devait sortir Mme de Prie.

né (rue de l'Arbre Sec) le 27 septembre 1678, et Jean-Marc, né (rue des Petits-Champs) le 17 mars 1685. Le ménage était pauvre. Il fallait soutenir son rang, se mettre au moins, par une mise extérieure, en état de fréquenter la riche clientèle. Le père ne s'en consacra pas moins à l'éducation de ses deux fils, mais de ce sombre intérieur, où s'était installée la maladie, et des troubles nerveux de leur mère, les deux frères devaient fatalement se ressentir.

C'est peut-être là qu'il faut chercher la clé de l'anomalie de J.-B. Nattier. Son frère était normal, mais d'une nature tourmentée, encline à la mélancolie. Flottant, indécis, il ne savait pas prendre une résolution à temps. C'est ainsi qu'il laissa échapper l'occasion que lui offrait Pierre-le-Grand d'aller exercer sa peinture à Saint-Pétersbourg, dans des conditions fort lucratives. Il laissa de même échapper l'occasion d'aller, comme l'y invitait le duc d'Antin, surintendant des Beaux-Arts, occuper, en qualité de pensionnaire du roi, une place vacante à l'Académie française de Rome, ce dont il ne cessa de se repentir plus tard. Toute sa vie, il demeura sans volonté, « subissant les événements plus qu'il ne cherchait à les diriger ». Homme d'intérieur, casanier et de mœurs régulières, il n'en possédait pas moins un fond d'inquiète sensualité. Les deux frères se marquaient par là du même sang. Jusque dans ses portraits, Nattier — le jeune — se montre préoccupé, ainsi que le dit Cochin, « de rectifier la nature et de l'embellir ». Il transfigurait tout de son pinceau. La plus vulgaire chambrière lui apparaissait en nymphe. De même que son frère, il vivait en rêve, dans une sorte d'Olympe. Il multipliait, autour de lui, l'image des déesses comme l'autre multipliait autour de lui l'image des jeunes dieux de l'Attique et des héros adolescents de la légende ou de l'histoire. Et si tous deux s'ingéniaient si fort à auréoler les fronts, au lieu d'en rendre la copie exacte, s'ils se montraient si ennemis de la réalité, c'est sans doute qu'ils en soupçonnaient la menace et qu'ils avaient le pressentiment de leur triste destinée.

« Triste destinée ! » voilà un mot qui semble, à première vue, bien peu sortable à Nattier le jeune. D'aucuns pourraient l'estimer privilégié. N'a t-il pas connu la vogue de son vivant ? Et la vogue la plus prodigieuse ! Portraitiste officiel de la famille royale, il fut un temps où l'on s'arrachait ses toiles et où il ne pouvait plus suffire aux commandes. Personne ne s'avisait de discuter ses prix. Il lui passa des sommes folles par les mains. Oui, mais le succès ne lui est venu que très tard, lorsqu'il avait dépassé la quarantaine, et comme il était écrit qu'il resterait pauvre, des spéculations malheureuses le dépouillaient, au fur et à mesure, du loyer de ses travaux. « Il a lutté toute sa vie, nous dit M. Pierre de Nolhac, sans arriver à la fortune et sans assurer même la sécurité du bien-être à son foyer. »

Il existe, au Louvre, un portrait de lui, peint par Voiriot. On y peut lire, dans les rides précoces et le pli d'amertume des lèvres, la trace de ses longs chagrins.

Il avait épousé en 1724 une demoiselle Madeleine de la Roche qu'il croyait riche, parce que son père, mousquetaire du Roi, demeurant rue Villedo, menait grand train de maison ; mais il apprit, par la suite que cette famille avait été ruinée de fond en comble par le système de Law. « Il ne lui restait plus pour tout patrimoine de cet établissement qu'une femme et beaucoup d'enfants, ce qui ne pouvait améliorer ses affaires. »

Il avait trois filles et un fils. C'est sur ce dernier qu'il avait mis ses plus chers espoirs. Il lui avait enseigné son art. Il se flattait de le voir continuer brillamment la tradition familiale. A la vérité, ce jeune homme semblait, aussi, traîner avec lui quelque chose d'une hérédité fâcheuse. Outre « qu'il avait plus de goût pour le plaisir que pour l'étude », il était d'un caractère violent et emporté. Admis, par simple faveur, à suivre les cours de l'école de Rome, sur la recommandation de son père, il entendait y être mieux logé et traité que personne et il y fatiguait tout le monde de ses récriminations et de ses plaintes, mais il

paraissait assez bien doué pour la peinture et sans doute y aurait-il fait son chemin, si peu de temps après son arrivée à Rome, il ne s'était accidentellement noyé dans le Tibre (juin 1754).

Son père en demeura inconsolable, en même temps qu'il voyait la vogue se détacher de lui. Les portraits qu'il envoyait au Salon étaient fort discutés. En 1763, il put lire, sous la signature de Diderot, un éreintement en règle de son portrait de *Madame l'Infante*, jugé « détestable ». Et Diderot ajoutait : « Cet homme-là n'a donc point d'ami qui lui dise la vérité ? »

Sa fille, Mme Toqué, dans un mémoire adressé à l'Académie, nous a rendu la détresse de ses derniers jours :

Il était affligé, dit-elle, par la dure nécessité de se survivre à lui-même. Il fut malheureux, la guerre, le fléau des Arts, l'inconstance du public, le goût de la nouveauté, tout se réunit pour lui faire éprouver le plus triste abandon.

Ajoutez-y la sorte de déconsidération jetée sur son nom par la mésaventure de son frère, bien qu'il n'ait pas semblé lui en tenir une excessive rigueur. Sa santé déclinait. Il était atteint d'hydropisie. Il mourut à 81 ans, le 7 septembre 1766, après de longues souffrances, qui le clouèrent au lit pendant plus de quatre ans.

Depuis longtemps déjà, ses toiles ne trouvaient plus d'acheteurs. On mettait autant d'empressement à les faire disparaître des cloisons qu'on en avait mis, jadis, à les y installer. C'était à qui les remiserait dans ses greniers, où elles gisaient abandonnées aux rats. Les galeries du Louvre leur restaient fermées. De nos jours, Nattier le jeune devait connaître un regain de faveur, mais son discrédit dura longtemps, puisqu'en 1845 encore, lors d'une vente publique, où figuraient plusieurs de ses toiles, on les vit adjuger pour des prix dérisoires. L'enchère la plus élevée n'atteignit pas 300 francs. Et n'est-il pas symptomatique que les Goncourt, qui, pourtant, s'étaient voués à réhabiliter ce

genre de peinture, aient oublié Nattier le jeune dans leurs portraits d'artistes du XVIIIe siècle et qu'il ait fallu attendre M. de Nolhac pour rendre justice à ce maître, aujourd'hui incontesté, et l'une des gloires de l'école française ?

Néanmoins, si féconde en contrastes pénibles qu'ait été la vie de Nattier le jeune, elle n'atteint pas au tragique de celle de son aîné. Ici, ce fut le désastre complet. J.-B. Nattier avait trop de délicatesse d'âme pour supporter sa mésaventure sans en mourir. Il se défit de ses propres mains, d'autant plus désespérément qu'il sentait bien que la mort ne l'arracherait pas au déshonneur, et dans des circonstances si extraordinaires que le détail vaut d'en être rapporté, mais nul récit de ses derniers moments, si empreint d'art fût-il, ne saurait valoir le simple exposé du procès-verbal, dressé à cette occasion et où la vérité s'offre nue et sans ornements. Et parce qu'on en reçoit une impression plus saisissante qu'on n'en ferait d'un modèle d'éloquence, je me borne à reproduire ici le document, tel que je l'ai tiré de la poussière des archives :

L'an mil-sept-cent-vingt-six, le samedi vingt-sept avril, à neuf heures du matin, nous, René Hérault, chevalier seigneur de Fontainelabbé ; conseiller du Roy en ses conseils ; maître des requêtes ; lieutenant général de police de la ville, prévôté et vicomté de Paris ; commissaire du Roy, étant en notre hôtel, M. de Launay, Gouverneur du Chateau de la Bastille, est venu nous donner avis que le Né Nattier, peintre, qui y est détenu, de l'ordre du Roy, s'est coupé la gorge cette nuit, nonobstant la précaution qu'on aurait eu de lui donner un homme pour lui tenir compagnie, le veiller et le servir. Comme il est important de constater le genre de mort du sieur Nattier, nous avons fait donner avis au Procureur général de la commission. Nous nous sommes dans l'instant transporté au dit chateau de la Bastille, où étant, dans la salle d'iceluy, nous y avons mandé l'homme qui avait été mis auprès dudit Sr Nattier, lequel nous a dit se nommer : Nicolas Hébert, dit Xaintonges, soldat de la Cie dudit chateau, âgé de 35 ans, duquel ayant pris le serment en tel cas requis, nous l'avons interpellé de nous déclarer ce qui est de sa connaissance au sujet de la mort du dit

Nattier. Sur laquelle interpellation, il nous a dit et déclaré que par ordre de M. le gouverneur il est entré le trente et un mars dernier auprès dudit Nattier pour lui tenir compagnie et le servir dans ses besoins ; que plusieurs fois depuis ce temps, ledit Nattier lui a dit que l'affaire pour laquelle il était arrêté allait mal et qu'il voyait bien qu'il était un homme perdu. Le comparant a toujours fait de son mieux pour lui remettre l'esprit et le consoler. Il a même souvent passé des nuits entières en conversation avec lui et quelquefois à lui faire la lecture de quelques livres afin de le dissiper et de l'amuser. Que luy comparant se promena hier pendant plus de deux heures de l'après-midi dans la cour, avec ledit Nattier, lequel soupa fort bien, et après le soupé, joua avec lui son piquet. Ledit Nattier se coucha à neuf heures et causa avec le comparant jusqu'à onze heures et un quart qu'il se coucha aussy. Le comparant a entendu ledit Nattier se retourner plusieurs fois dans son lit et de temps à autre, tousser jusqu'à deux heures après minuit, qu'il lui a parlé, luy demandant l'heure qu'il était. Le comparant lui a répondu que deux heures venaient de sonner. Ensuite de quoi il s'est endormi et ne s'est réveillé que ce matin à sept heures et un quart ; que luy comparant s'étant levé à son séant, il a esté dans le dernier étonnement de voir beaucoup de sang sur le plancher et près du lit dudit Nattier, ce qui l'a obligé de se lever promptement de son lit et, s'étant trouvé saisi de peur, il n'a fait autre chose que d'aller appeler les porte-clefs, un desquels, nommé Roger, étant venu, ils ont été ensemble au lit dudit Nattier, dont, ayant ouvert le rideau, ils ont été surpris de le trouver mort, baigné dans son sang, et, dans l'instant, en ont donné avis à M. le Gouverneur et aux officiers dudit château. Lecture à luy faite de sa déclaration, a dit qu'elle contient vérité, y a persévéré et a signé.

Nous avons ensuite mandé le Né Roger, l'un des porte-clefs du château, lequel étant venu dans la salle où nous sommes, nous lui avons fait faire le serment en tel cas requis ; et l'avons interpellé de nous déclarer ce qui est dans sa connaissance au sujet de la mort dudit Nattier. Lequel Roger nous a dit se nommer Antoine et être agé de 31 ans, que ce matin sur les sept heures et demie environ, il a entendu frapper rudement à la porte de la cinquième chambre de la Tour, appelée de la Liberté, où étant monté, il a ouvert la porte, à l'ouverture de laquelle

le Ne Xaintonges s'est présenté à luy, tout épouvanté, disant: « Ha! mon dieu ! Ha mon dieu ! Est-il permis que l'on m'ait mis ici ; voyez-vous le sang ! » Et dans l'instant, le comparant a été au lit dudit Nattier, dont ayant ouvert le rideau, il a été très surpris de le voir dans son lit, baignant dans son sang. Aussitôt il en a donné avis à M. le gouverneur et aux officiers du château.

Après lesquelles déclarations, sommes monté avec M. le Procureur général de la commission et M. le Gouverneur, le sieur de Longpré, lieutenant du Roy et Anquetil, lieutenant de la cie dudit château, en la 5e chambre de la tour de la Liberté, en laquelle étant entré, nous avons trouvé une grande quantité de sang sur le plancher, près et sous le lit dudit Nattier. Duquel lit, ayant fait ouvrir les rideaux, nous avons trouvé son corps mort, baignant dans son sang, pourquoi et afin de connaître son genre de mort, nous avons, à l'instant, mandé le sieur Ermand, médecin ordinaire du château et le sieur Carrère, chirurgien du même château, lesquels sont venus, et ayant pris d'eux le serment, en tel cas requis, ils ont fait en notre présence la visite du cadavre dudit Nattier, qu'ils ont trouvé avoir la gorge coupée. Et perquisition ayant été faite sur le lit dudit sieur Nattier, il ne s'y est trouvé aucun instrument, mais, faisant continuer ladite perquisition, s'est trouvé : sur le plancher, du côté du mur et près du lit, un petit couteau à manche de bois, dont la lame a deux pouces environ de long, est rompue et un peu arrondie par le bout, et est arrêtée à l'endroit du pliant avec un petit morceau de fer blanc, entouré de fil et de cire. Ladite lame, ensemble le haut du manche, sont ensanglantés.

Et ont M. le gouverneur, de Longpré et Anquetil, signé avec nous.

Il fallait à Nattier une rare énergie pour se trancher la gorge avec une arme si peu tranchante que l'on serait tenté de l'assimiler à un coupe-papier, tout en étouffant ses cris pour ne pas réveiller son gardien.

Les magistrats fouillèrent les poches de son habit. Il y fut trouvé : une petite clé de bureau, un étui à cure-dents en vermeil doré, deux porte crayons, dont un d'argent, l'autre de cuivre, une lorgnette et un microscope. Le défunt laissait plusieurs papiers, une lettre d'adieu à son frère, de-

22

meurant rue Neuve-des-Petits-Champs, écrite au crayon, et un testament. Sur la table de sa chambre, reposait en évidence un livre « relié et couvert de veau ». C'étaient les *Essais* de Montaigne, sa lecture favorite. On remarqua qu'il avait écrit au crayon, sur le premier feuillet du livre, ces mots : « De deux maux, il faut choisir le moindre », prouvant ainsi qu'il avait fait profit des *Essais* et qu'il les avait longuement médités.

Mais son testament ne nous est pas parvenu. Déjà, le ministre Maurepas s'étonnait qu'il n'ait pas été joint au procès-verbal qui lui avait été remis. Il écrivait, de Versailles, le 17 juin 1726, au lieutenant de police, pour le réclamer avec insistance :

« Dans la procédure de Nattier qu'on m'a renvoyée, on a oublié copie de ce testament qui fait la principale preuve selon moi et qui d'ailleurs mérite d'être gardé pour le sang-froid dont il est dicté. »

Le jour même où J.-B. Nattier mettait fin à ses jours, l'Académie, qui ignorait l'incident, tenait séance. Elle prit une délibération constatant :

Qu'elle était informée, depuis un temps considérable, de la conduite déréglée et des mœurs corrompues de M. Nattier l'aîné ; qu'il ne convenait pas à l'honneur d'un corps si illustre d'y admettre davantage un sujet qui s'en était rendu indigne, sur quoi l'assemblée a, tout d'une voix, jugé à propos, conformément à l'article 26 de ses statuts, de destituer du corps de l'Académie le dit Nattier, le déclarant incapable et déchu des privilèges attachés à la qualité d'académicien, sans qu'il puisse à l'avenir s'en prévaloir en aucune manière ni en prendre le titre ; de rayer et ôter pour toujours son nom des registres et catalogues de l'Académie, et de supprimer son tableau de réception qui lui sera remis, en rendant sa lettre de provision.

Retenons, en passant, cet aveu de l'Académie qu'elle était informée *depuis un temps considérable* des mœurs de Nattier l'aîné et qu'elle ne jugea bon de s'en importuner

qu'au quatrième mois de sa détention et lorsqu'elle croyait avoir à redouter un jugement rendu public. Cela achève de nous renseigner sur l'atmosphère de l'époque.

La décision se produisait trop tard. L'intéressé ne pouvait en recevoir avis. Son cadavre venait d'être transporté au cimetière Saint-Paul, mais « tout le monde avait intérêt à n'insister point ». Il ne fut plus parlé de lui.

Resterait à savoir si l'œuvre de Nattier l'aîné ne méritait pas de survivre et s'il ne serait pas temps de s'inquiéter d'elle. Nous ne pouvons juger de sa valeur puisque aucune toile n'en existe dans nos musées.

Or, dès ses débuts, J.-B. Nattier passait pour un peintre excellent. On le tenait pour supérieur à son frère. On pouvait dire de l'un ce qu'on disait de l'autre, à savoir que « l'Amour conduisait ses pinceaux » (St. Yves), car, tous deux, s'ils en portaient, dans l'âme, une image différente, avaient le sentiment très vif de la Beauté ; mais Nattier l'aîné dénotait plus de puissance que son frère. Il ne se cantonnait pas dans l'art du portrait. Son horizon était plus vaste. Il s'était attelé à la grande peinture, aux tableaux d'histoire. M. Pierre de Nolhac serait tenté de n'y voir que les témoignages « honorables et médiocres d'une activité académique », mais il ne connaît de l'œuvre de Nattier l'aîné que de rares reproductions gravées : son tableau de réception à l'Académie : *Joseph, sollicité par la femme de Putiphar*, gravé par Beauvalet, une figure à mi-corps de *David vainqueur de Goliath*, gravée par Surugue, une *Daphné* et un *Satyre, découvrant une nymphe endormie*. Il n'a pas vu les originaux et ne peut donc se prononcer, en toute connaissance de cause, sur une œuvre dont il ignore l'ensemble et la couleur. Je vois, d'ailleurs, sur l'édition de son ouvrage, que M. Pierre de Nolhac a mise si aimablement à ma disposition, qu'il a noté en marge, pour une édition postérieure (8) : « Il y a, de lui (Nattier l'aîné) à Tsarkoé-Sélo,

(8) Parue depuis chez Floury. Paris 1925.

deux BELLES allégories de la Sculpture et de la Musique », ce qui m'indique qu'il est tout prêt à revenir sur sa première impression.

Par suite du jugement de l'Académie royale de peinture, qui voulait effacer de l'histoire jusqu'au nom de Nattier l'aîné, il n'existe pas de catalogue de son œuvre, qui fut paraît-il, abondante. Outre les tableaux déjà cités, M. de Nolhac en signale trois, passés depuis dans les ventes publiques, datés de la même année (1724) : *Une Galatée sur les mers* (Polyphème guette d'une falaise) *avec la banderole flottante — Le Jugement de Pâris — Vulcain, surprenant Mars et Vénus, devant les dieux assemblés.*

Je ne sais où se trouvent, actuellement, ces trois tableaux. M. de Nolhac nous dit que celui de *Joseph, sollicité par la femme de Putiphar*, émigra au Musée de l'Ermitage. Il fallait bien qu'il possédât quelque qualité, puisqu'il fut jugé digne de cette faveur.

Peut-être siérait-il à notre administration des Beaux-Arts de relever l'œuvre de Nattier l'aîné de l'ostracisme qui pèse toujours sur elle. Il est possible qu'il y ait là une longue injustice à réparer.

ERNEST RAYNAUD.

LES JALOUSES[1]

VIII

Un bruit courait Planois, depuis environ trois semaines. On le colportait sans y croire à fond, par désir d'apprendre plus qu'on ne répétait : l'auteur des lettres anonymes était connu, paraissait-il. Le fait incontestable : leur cessation, soulageait les personnes assez heureuses pour n'en avoir été victimes et dont la conscience demeurait sur le qui-vive. Elles demeuraient curieuses de l'ennemi caché qui aurait pu leur nuire. Les bonnes gens souhaitaient, par petit idéal de justice, la divulgation du malfaiteur. La ville entière, agitée comme d'une recrudescence du fléau, attendait un nom. Par hypothèse, on en prononçait une demi-douzaine. Ils correspondaient à peu près aux clans de la haute classe, enclins à accueillir une occasion de mépriser dans un individu l'ensemble d'une coterie. Sous les poutres des halles, au couvert des boutiques, sur les trottoirs où la clémence d'un exceptionnel janvier permettait de converser à l'aise, la masse se délestait des on-dit et y ajoutait du sien, avec de cauteleuses précautions.

La rumeur se propageait de bouche à oreille, après promesse absolue de taire le nom que l'on allait ouïr « sous le sceau du secret ». La source de la nouvelle restait mystérieuse. Cela agissait à la manière d'un exci-

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 718, 719, 720 et 721.

tant sur l'imagination. Les affinités confessionnelles ou politiques dirigeaient les commentaires de chacun. Tel attribuait l'origine de l'espérance collective à une indiscrétion commise dans l'antichambre de l'évêché. Tel mettait en cause les bureaux de la préfecture. Quelqu'un avait avancé une indiscrétion concertée du parquet, pour faciliter son enquête trop laborieuse. Le machiavélisme endémique provincial inventa que le coupable même pouvait s'être dénoncé au milieu d'innocents, afin d'agir sur l'opinion.

Elle était en haleine. On chuchotait que la loge maçonnique, au cours d'une « tenue » provoquée d'urgence, avait examiné la ténébreuse affaire, du point de vue laïque, et clos un débat où ses membres s'étaient évertués jusqu'aux prémices de l'aurore, par l'unanime « flétrissure de manœuvres souterraines manifestement dues à l'esprit de réaction entiché d'assujettir la France libre aux superstitions de la Rome noire ».

C'était une critique détournée de l'initiative de Mgr de Siges, à dessein de parvenir au silence sur les diffamations et les calomnies répandues alors presque chaque jour. L'intention du prélat ne trouva pas un détracteur au cercle Saint-Hubert. Le président Donnut l'avait louée. Le docteur Choves avait criblé de sarcasmes M. Cordeau, préfet pusillanime, qui avait eu peur de participer à un entretien dans la résidence épiscopale, lorsque le gouvernement, dont il était le délégué administratif, ménager de la chèvre et du chou, n'avait pas craint de renouer avec le Saint-Siège!

Les cafés penchaient pour ou contre la prudente abstention du haut fonctionnaire; mais, on y appréciait les spirituelles nasardes du médecin, au son des dominos « touillés », des comptes arrêtant une passe de « belote », des carambolages d'une série au billard.

Les salons avaient appris, avec une surprise qu'à l'examen on avait condamnée, la retraite de Mlle Thérèse

Gravin chez les Dames de Sainte-Alice. Elle en avait été la très studieuse élève. Après un abus possible des études profanes, quoi de plus naturel qu'une germination de la foi pure et simple dont la semence avait été mise en elle par ses premières éducatrices. Sa mère, longtemps partagée entre un deuil égal à la réclusion et les devoirs d'une pieuse catholique, entreprenait le voyage de Rome, humblement mêlée à un pèlerinage. Cette circonstance expliquait assez le but de la démarche : Mme Gravin entendait rendre grâce, au pied du trône de Saint-Pierre, du retour de sa fille à Dieu. On avait su l'étrange maladie qui avait affligé Mme Georges Brion. La parole lui était revenue quelques semaines plus tard. Elle et son mari ne manquaient d'associer à la guérison la science du docteur Choves et son dévouement; car, il s'était dépensé à ré-éduquer l'aphasique, par une ingénieuse progression de l'effort qu'il imprimait au cerveau et à la langue.

Enfin, l'on jasa de conciliabules nouveaux à l'évêché. M. Cordeau avait assisté à l'un, avec les présidents des conseils de fabrique des quatre paroisses. A son tour, Mgr de Siges s'était rendu à la préfecture où une conférence avait réuni les directeurs de la presse locale et un délégué de chaque groupement politique.

Un samedi, les journaux rompirent ensemble le silence qu'ils avaient strictement observé sur ces mystérieuses réunions et qui agaçait Planois. La même note fut imprimée, sans distinction de couleur, en tête des trois organes qui se disputent l'achalandage des lecteurs, dans le département :

Notre paisible cité vient de connaître une période d'agitation douloureuse, par le fait de lettres anonymes qui ont circulé. L'auteur de cet attentat monstrueux à la paix des personnes et à la tranquillité publique n'a pu encore être découvert. Il ne s'est point dénoncé. En gage de son repentir, un anonyme, qui est ou n'est pas le fauteur des coupables lettres, a fait remettre à M. le Préfet et à Mgr l'Evêque de Planois deux chèques de cent mille francs l'un, à charge d'en

distribuer le montant intégral aux œuvres d'assistance laïque et de charité religieuse du département et du diocèse.

M. le président Donnut a bien voulu s'entremettre auprès des personnes lésées par les lettres anonymes, pour leur exposer la situation. Toutes ont consenti à retirer la plainte dont elles avaient saisi la justice, donnant l'exemple de la meilleure volonté. Les victimes acceptent d'oublier l'injure qui leur a été faite. Nous ne saurions omettre d'adresser un souvenir ému à celle de ces victimes qui a cru devoir chercher son apaisement dans la mort. Elle-même nous incite à accepter, en expiation du crime qui l'a jetée au suicide, les deux cent mille francs du donateur inconnu qui permettront aux deux représentants qualifiés du pouvoir civil et de l'autorité ecclésiastique de soulager nombre d'infortunes.

Nous faisons appel au cœur et au bon sens de tous nos concitoyens, pour réaliser l'union de tous dans l'oubli des mauvaises heures passées et des causes qui les ont rendues si déplorables. En gage de leur acquiescement total à ce mot d'ordre inspiré par la plus sage politique, LE RÉVEIL DE PLANOIS, LE GUIDE CONSERVATEUR, LE PETIT PLANAISIEN, *n'insèreront plus une ligne qui, directement ou par allusion, puisse concourir à un rappel de la douloureuse épreuve traversée par les consciences de notre belle province.*

Le lendemain, à la grand'messe, Mgr de Siges monta lui-même en chaire. Il choisit celle de Sainte-Vénérande et, pour son enseignement du jour aux fidèles, ce thème emprunté à sainte Catherine de Sienne objectant la parole de saint Augustin à un adversaire de la communion quotidienne : « ... et je me contenterai de votre silence ».

L'abat-voix prêtait une singulière puissance à l'esprit qui inspirait la faible émission de l'orateur. Il se garda de préciser l'événement de la veille, à quoi son auditoire le savait mêlé. On n'en devait plus parler pour le bien commun. Il le recommandait par sa propre abstention. Il exalta la vertu de la discrétion et, à défaut de l'observer, les bienfaits de modérer nos propos, lorsque nous croyons devoir juger autrui. Il souhaita d'être entendu d'oreilles oublieuses de tout ce qu'on avait colporté, à bouche demi-close, dans la ville, depuis près d'une année. Il prémunit les paroissiens contre le mensonge des

apparences. Afin de les en mieux convaincre, il plaça son autorité d'évêque sous la protection de saint François de Sales, empruntant de mémoire cette jolie phrase à *l'Introduction à la vie dévote :*

Saint Joseph ne pouvait douter que la Sainte Vierge ne fût enceinte; mais parce qu'il connaissait son éminente sainteté et sa vie toute pure, et toute angélique, il ne se permit pas le plus léger soupçon contre elle, quelque violents que fussent ses préjugés; ainsi il prit la résolution, en la quittant, d'en laisser tout le jugement à Dieu.

Suivant son auteur un peu plus loin, il en paraphrasa cette définition : « la médisance est une espèce de meurtre ». Son langage condescendait à une familière bonhomie pour s'assurer l'attention des moins éclairés parmi la foule. Lorsqu'il sut la tenir toute en haleine par son discours, il en éleva le ton, guidé par le sombre Espagnol dont la discipline l'avait formé. Il évita de nommer saint Ignace de Loyola, en harmonie avec les restrictions conseillées par l'onduleux éducateur. Mais, il répéta les avertissements du maître de sa jeunesse : « Gardez-vous de la détractation et des murmures. Manifester un péché mortel qui n'est pas encore public, c'est un péché mortel. » Là-dessus, sa parole affermie accéda aux sommets. Elle traversa l'espace, négligeant les humbles fronts, pour pénétrer celui de l'abbé Meuge. Le vicaire occupait le siège de son rang dans l'abside. Il comprit que cette phase du prêche lui était destinée. Il l'écouta d'abord dans une stupeur. La bouche invisible dans le visage sans chair ni couleur, marqué de la mort, semblait-il, émit avec une force quasi miraculeuse, les raisons majeures de composer, quand l'absolution d'un crime entraîne l'apaisement de la cité. L'orateur, après ce passage, revint au plan moyen de son exorde. L'on eût dit que c'était en profession d'humilité. Sa voix, de nouveau, exprima le dépouillement du corps par la vieillesse. L'émission demeurait distincte, mais ainsi qu'un fil

de la Vierge tendu entre deux buissons. Les belles mains, parallèlement posées sur le rebord de la chaire, s'isolaient en clartés jumelles du velours rouge qui le tapissait. La calotte violette n'était qu'une ligne obscure cernant la neige scintillante des cheveux. Il n'y avait plus de vie sensible à la vue, dans cette face d'où tombaient les mots en un souffle, que la flamme surhumaine du regard noir. Elle-même s'éteignit, comme les lèvres, pour conclure l'enseignement de ce dimanche, répétaient en suprême exhortation à l'assemblée des fidèles, avec sainte Catherine de Sienne citant saint Augustin à quelqu'un qui blâmait d'abus la fréquentation quotidienne de la Sainte Table :

« ...et je me contenterai de votre silence. »

A peine si l'on entendit — même les très proches sous la tribune sacrée — l'*amen* final de Mgr de Siges. Sa dextre, où étincelait la pierre sacerdotale, glissa sur la rampe du courbe escalier qu'il descendait. Il se retira par l'allée d'un bas-côté, sans paraître voir personne. L'abbé Meuge le suivit de près dans la sacristie. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, d'un commun élan dont ils étaient les seuls à savoir l'origine. S'étant séparés, ils s'avisèrent ensemble de la surprise que leur effusion venait de causer chez le bedeau prêt à tendre la douillette bordée de violet à Monseigneur. Alors, celui-ci loua la belle journée qui permettrait de mener les enfants en promenade à la campagne où foisonnent les preuves de la gloire divine.

IX

Il faisait soleil quand, avec le pèlerinage français, Mme Gravin reçut la bénédiction pontificale. Les magnificences vaticanes, baignées d'intense lumière, environnaient d'une richesse inouïe et vivante la candeur de la robe blanche étalée contre les ors du trône spirituel.

La voyageuse avait vu plus qu'un homme sous l'aspect du pape couronné de la lourde tiare. Elle avait ressenti cet allègement de tout l'être que lui avait annoncé Mgr de Siges pour la convaincre de se mettre en route. Rome lui avait paru un auguste vestibule des cieux : elle y passa son entier séjour dans la jubilation d'un émerveillement continuel. Il la dépouilla des dernières traces de sa faute remise désormais et il annula le moindre vestige des angoisses d'où étaient résultées ses coupables actions.

N'ayant voulu voir, de l'Italie, que la cité dans sa signification de siège apostolique, elle revenait, la conscience sauve de ses inquiétudes, à peu près heureuse. Un bonheur total la saisit, d'apprendre que la sollicitude conseillère de l'évêque avait en principe rallié Thérèse à l'idée du mariage.

A la mère d'abord, par respect de la hiérarchie familiale, avec aussi la précaution inhérente à la prélature, il désigna le docteur Choves pour un allié digne des meilleures maisons de la province. Il objecta à l'aventure où Thérèse avait compromis son salut le devoir d'envisager l'avenir de l'enfant prodigue au lieu de son passé.

Lui-même ne voulait plus se rappeler le service actif du docteur parmi les adversaires de la religion. Il suffisait de très peu pour le restituer à la tutelle de l'Eglise. N'avait-il pas confié à l'évêque les sentiments très vifs qui l'inclinaient vers Mlle Gravin, encore qu'elle se fût refusée une fois à lui permettre l'espérance qu'elle les partagerait.

Mgr de Siges sut mettre en valeur le talent et la philanthropie du médecin. Il en précisa incidemment l'état de fortune et les revenus professionnels. Il observa enfin que travailler à l'union de partis tels que ceux-là — en bon équilibre, du point de vue des biens et sous le rapport des études, ce qui manque trop souvent à de futurs époux — concourrait au triomphe des idées saines, dans

un temps hélas! favorable à la corruption des esprits et des mœurs.

Cette démarche accomplie avec le succès facile à présumer, Mgr de Siges releva Thérèse de sa retraite à l'Institution Sainte-Alice. Elle avait accepté d'y entretenir les grandes élèves, de la littérature française, dans des causeries hebdomadaires. Elles furent pour les jeunes filles une profitable récréation intellectuelle, et pour la conférencière de vertes oasis dans la sécheresse où la projetait la méditation religieuse.

Autant de prier la pacifiait, son cœur satisfait par le repos de sa pensée soumise aux textes de la liturgie, autant la solitude, à la chapelle ou dans sa chambre, la livrait à des impulsions, à des souvenirs, à des révoltes et jusqu'à des désespoirs qui l'abîmaient.

Elle endura des nuits impures. Elle s'en éveillait, dans l'opprobre de son corps souillé, pour vivre un interminable jour, languide ou les nerfs vibrant encore. Ainsi, son enthousiaste renoncement, dont elle avait cru se purifier et épargner à sa mère une impitoyable expiation, la laissait asservie au mal.

Elle confessa sa calamiteuse dépendance à l'aumônier. C'était un vieux saint homme. L'exercice monotone d'une direction imprimée à des enfants et à des religieuses, avait éloigné son âme des complications. Il comprit trop peu aux scrupules et à la détresse de son extraordinaire pénitente. Elle évita de s'en ouvrir à lui davantage.

Elle s'appliquait d'un tel effort à vouloir oublier l'amour défendu qu'elle avait condamné sous une impulsion généreuse, que cet amour l'assaillait. Georges Brion ne lui serait plus rien; décision acquise, irrévocable. Or, par elle, Thérèse avait rendu son amant à Marceline. Quoi qu'elle en eût, si inviolable fût son dessein de s'être reprise pour ne jamais faillir à son pacte de sagesse — les transports indicibles avaient marqué sa chair et habitué sa nature. Ils la sollicitaient à la façon

d'un opium dont on n'assouvirait plus le besoin. Ils agitaient son sommeil d'involontaires contentements qui la brisaient. Le jeûne ni les calmants ne la soustrayaient à cet esclavage. Il humiliait en elle une intelligence affinée par la culture. Il en nourrissait la jalousie, au long de journées vides, lentes, pareilles entre elles, où une règle gouvernait ses actes sans infliger d'entrave à son libre arbitre.

Elle retombait très bas, du mystique élan qui l'avait abusée. Convaincue de n'en obtenir aucun bénéfice moral, elle accomplissait sa retraite par honnêteté à l'égard de Mgr de Siges. Elle exécutait la tacite promesse de lui obéir aveuglément, en échange de son office secourable dans le cas de conscience maternel. Lorsque l'évêque lui permit de rentrer chez elle, elle en fut joyeuse, une sorte de sauvagerie au cœur.

Le soir même, tête à tête avec sa mère si pieuse, elle appréhenda le gouffre d'ennui où il allait lui falloir vivre désormais. Mme Gravin, tout émue de Rome, se flatta des indulgences qu'elle en avait rapportées et du bienfait de compter sur l'affectueux égide d'un prélat circonspect et amical, tel que Sa Grandeur. Thérèse contemplait, sans parvenir à l'écouter, cette femme qu'elle savait bonne et chérissait. Elle s'était dégagée de liens dont sa libération matérielle la maintenait captive par les besoins qu'ils lui avaient créés. Si elle cédait, quelque jour qui lui aurait été trop pénible, à la faiblesse de se plaindre, elle ne serait que blâmée d'immodestes penchants, par la repentie confite en Dieu.

Elle attendit le silence complet de la vaste demeure, pour quitter la chambre où elle ne trouvait pas le sommeil. Clandestinement, elle gagna celle qui avait abrité ses attentes fiévreuses et ses minutes de possession souveraine. Parmi les meubles et les bibelots, elle pleura sans fin l'abandon qu'elle avait voulu. A la recherche d'adoucissements, elle demanda asile à ses souvenirs.

Les plus anciens, antérieurs à sa nubilité, lui chuchotèrent qu'elle se destinait à Georges Brion. Elle se représenta aussi, qui enviait à Marceline la désinvolture des manières et de l'accent, le succès des intrigues dans les petites coteries du pensionnat, une élégance innée capable de rendre coquet l'uniforme sévère. Dès ce passé, le couple traversait les buts d'avenir de la fillette. Plus tard, il chassait en Amérique l'étudiante qui n'était qu'une amoureuse désespérée. Une revanche tardive lui avait permis d'entrevoir la séparation des époux. Aujourd'hui, sa filiale générosité risquait de les avoir rapprochés plus à l'étroit.

Elle ignorait l'état actuel du ménage. Elle le pressentait d'accord, maintenant qu'elle avait déserté l'amour qui avait illuminé sa trentaine. Jalouse affreusement, elle se remémorait l'habileté de l'homme à mentir. Elle s'en rappelait la puissance qui le faisait un maître aux droits illimités. De scabreux tableaux violentèrent sa mémoire. Elle ne put les chasser. Ils lui substituèrent Marceline à la merci de Georges et elle n'était plus, en larmes, qu'une pauvre Thérèse affolée de sentiments chaotiques, mue par l'envie, la haine, la vanité de son sacrifice. Cela se résuma finalement en un immense regret. Il absorba toutes les contradictions, le repentir et jusqu'au fallacieux orgueil d'avoir empêché l'éclatement du scandale.

L'aube révéla le décor baroque de la chambre à Thérèse, les paupières brûlées de sel. Son immolation la laissait misérablement désemparée, au seuil d'un vide où tomberaient, un à un, ses jours à vivre. La prédominance de son imprégnation charnelle sur sa volonté sincère de vaincre les mauvais désirs constituait son unique et lamentable certitude.

Quand sa mère lui rapporta l'intervention de Mgr de Siges, elle combattit avec indignation l'idée de taire sa faute au docteur Choves. Il lui appartiendrait de la remettre, en toute liberté de conscience, si Thérèse l'ac-

ceptait pour fiancé. Il méritait une franchise absolue, à raison de sa nouvelle démarche, malgré l'échec de la précédente. Thérèse posa ce principe avant d'exiger un délai de réflexion.

Il s'écoulait, lorsqu'elle apprit, après la névrose et la guérison de Marceline, son départ avec Georges, pour « un second voyage de noces », comme on lui rapporta qu'il en avait qualifié le projet. Entendus à l'improviste d'un bavardage mondain, ces mots la meurtrirent ainsi qu'un empoignement au cou. Elle dut fuir en hâte le salon de sa mère, pour sauvegarder le secret de sa jalousie et de son asservissement à l'être dont elle s'était détachée. Recluse chez elle, la tristesse de sa pitoyable condition physique lui causa l'horreur de soi. Une phrase banale, sans importance aux lèvres qui la formulaient, elle en était poussée à ce paroxysme, la cervelle en feu, son cœur dévoré de flammes ressurgies, plus actives qu'à leur première flambée! Au milieu de cette crise, elle jugea qu'elle n'échapperait à l'empire exécré d'un homme sur elle qu'en se livrant à un second. Elle n'aimait que le même. Il l'avait faite femme. Elle l'avait répudié pour des convenances de morale. Cela ne pouvait modifier qu'elle était, par lui, devenue femme et cette femme aux sens impérieux. Elle ne leur commandait plus, puisque les cauchemars embrasaient l'inconscience où reposait son corps. Assurerait-elle toujours, dans la veille, la primauté de son esprit sur la bête en elle déchaînée par les songes? Plus elle s'efforçait de prévoir, plus elle éventait les embûches. Une insidieuse confidence lui recommanda aussi la longue fidélité de Choves à l'ambition de lui plaire. Cette cour persévérante correspondait à la naïve adoration qu'autrefois elle avait vouée à Georges et qui avait subordonné toute son existence. Elle en déduisit que le docteur l'aimait de la manière qu'elle-même avait longtemps aimé Brion, et qu'il pourrait, sinon la consoler du paradis perdu, la

nantir du moins de la protection nécessaire à la sécurité de sa conduite.

Elle pesa vingt-quatre heures ces arguments. Admis, repoussés, victorieux, vaincus tour à tour, ils finirent par la résoudre à « tenter sa dernière chance ». Elle justifia ainsi pour sa mère, avec un indigent sourire, sa proposition de convoquer Choves afin de « tirer au clair tout cela ».

— Dieu t'entende et veuille bien t'assister! souhaita Mme Gravin.

Ensuite, elle soupira :

— Que je serais donc heureuse de ce mariage, mon enfant!

— Moi aussi, répondit Thérèse, sans joie.

Le médecin accourut à un appel qui l'avait enchanté d'espérance :

— Vous avez réclamé l'ami, Mademoiselle : le voici, tandis qu'on attendra ailleurs le médecin dont on n'a heureusement nul besoin chez vous.

Elle aborda sans détour la question :

— Mgr de Siges a entretenu ma mère d'une conversation que vous avez eue avec lui. Mère me l'a transmise, avec son avis nettement favorable.

— Le vôtre, Mademoiselle?

— Je vous ai prié de venir causer avec moi; c'est donc que je suis sensible à votre recherche.

A cette réplique, un peu froide en la circonstance, l'œil bleu, très clair, du docteur perdit toute hardiesse. Thérèse en fut touchée comme d'un hommage. Elle résista à la tentation de rassurer Choves par une phrase plus engageante. Il puisa dans son recul même la force d'un élan. La passion anima son visage maigre, avant sa riposte :

— Mademoiselle, que vous consentiez à devenir ma femme, j'accepte d'avance toutes vos conditions... Je vous

aime, dans une telle certitude de vous aimer, dans une telle admiration de votre caractère... C'est idiot : les mots manquent... Mon amour est si fort, si grand, Mademoiselle... Aidez-moi à l'exprimer, en me disant qu'il a fini par vous émouvoir un peu...

— Il m'émeut beaucoup, monsieur Choves.

— Ah! merci... Me voilà heureux!...

— Docteur, je crains de vous peiner maintenant.

Elle l'arrêta, qui allait protester :

— Mais si, je le crains, murmura-t-elle.

Il eut la vision rapide de la petite tache sur le cou, près du lobe; et cela le fit se mordre les lèvres. Thérèse porta une main à son front. Une seconde, elle masqua ainsi ses grands yeux sombres. L'expression du visage crispé dépendait toute de la bouche violente. Le regard noir dévoilé se concentra sur l'homme. Puis, la jeune femme prononça, lentement :

— Monsieur Choves, j'ai aimé quelqu'un. Je me suis donnée à lui. Je me suis reprise. Maintenant, je n'appartiens plus qu'à moi. Ne me demandez jamais qui c'était : je ne le sais plus. Ma loyauté vous devait cet aveu. Il vous faudrait pouvoir l'oublier, pour vouloir encore devenir mon mari. Si vous abandonnez votre projet, je vous demande d'effacer toutes ces paroles de votre mémoire.

— Je vous ai entendue avec douleur. Je ne sais déjà plus que mon amour immense pour vous. Il craint seulement de ne pas vous faire l'avenir assez beau... Voulez-vous être ma femme, Thérèse?

Ils convinrent d'un mariage prompt, discret par égard au deuil que Mme Gravin n'avait pas encore quitté. Un long voyage commencerait leur vie commune. La mère, trop heureuse de ce dénouement à ses inquiétudes, approuva ces dispositions. Mgr de Siges bénit en personne les nouveaux époux. Ils gagnèrent Paris et, de là, la côte basque. Ensuite, ils parcoururent l'Espagne, à loisir, en touristes intelligents. Du Maroc, un bateau les

emporta aux Canaries. L'archipel passionna Thérèse. Elle voulut, après la luxuriance de Palma, connaître aussi les petites îles : Ténériffe et même l'île de Fer. L'occasion d'un navire en escale décida la voyageuse à pousser au nord jusqu'à Madère. De chaque étape, elle adressait à sa mère une description colorée des sites, des gens, des mœurs. Quelques lignes parlaient de son mari qui, en route, découvrait des sujets d'étude. Une, suffisait à Thérèse pour se dire en bonne santé et confiante en l'avenir.

Les réponses de Mme Gravin apportaient les nouvelles de Planois et de la maison vide, trop grande, où elle n'entendait que les battements de son cœur, aux souvenirs d'une existence qui, solitaire, traînait. De lettre en lettre, cette mélancolie s'accusa en tristesse. Elle demandait, comme un réconfort : « au moins, toi, mon enfant, es-tu vraiment heureuse? » Elle réitérait la question insatisfaite. Elle en prenait alarme. Toujours, au lieu de considérer le présent, Thérèse engageait le futur. L'on eût dit, à lire les nombreuses pages couvertes de sa rapide écriture, que les campagnes, les mets, les villes, les musées, la mer, les ciels, les monuments, les orages, les rencontres à l'hôtel ou à l'auberge, n'étaient que prétextes à l'oubli de soi dans la fuite du temps. Rien de l'intimité sentimentale d'un jeune ménage ne transparaissait, parmi cette multitude de détails animés du pittoresque des coutumes, du paysage ou du rapport de futiles événements. Chaque correspondance aboutissait au laconique certificat de santé et d'espoir en demain, pour la pire inquiétude de la destinataire.

Deux fois, une troisième après un intervalle prolongé, son gendre lui avait écrit, à part de Thérèse, joyeusement, d'une plume lyrique, en homme ivre du bonheur atteint, qui a touché le but de ses rêves. D'une allusion à ces lettres gaies, la mère justifia son insistance à vouloir connaître le moral de sa fille. La

réponse éluda la demande, par un éloge raisonné de Choves : délicat en ses prévenances, spirituellement fin, il donnait en exemple son ingénue satisfaction de vivre. Ce n'était qu'un succinct post-scriptum, dessous une enthousiaste peinture des montagnes de l'île, de ses vignobles, des aspects du sauvage océan à la ruée des criques rocheuses.

Cette excessive pudeur de Thérèse à lui ouvrir son âme accentua chez Mme Gravin le sentiment d'abandon qui commençait de lui peser. Elle imagina, au loin, son enfant déçue par le mariage consenti pour la sauver. Cette hypothèse devint une croyance. Le sentiment en découla, de n'avoir point expié la faute des lettres anonymes, leur mortel effet en un cas, leurs funestes conséquences dans toute la société.

La coupable en référa d'abord à son directeur. Il l'apaisa, excipant de la sagesse épiscopale et du secours apporté à la multitude des pauvres et des malades. La paix des consciences obtenue à ce prix, d'un acquiescement unanime conforme au double vœu de la préfecture et de l'évêché, devait entraîner le calme définitif de la pécheresse. Elle se soumit docilement. Elle s'efforça de vaincre son scrupule. Pour s'en défaire, elle l'avoua à sa fille, avec les circonstances d'où il était né et celles de la confession, dans une lettre désespérée qui suppliait la voyageuse de revenir.

La précédente lui avait appris, avec la chronique de Planois, que les Brion venaient d'y rentrer, Marceline éblouissante du contentement de porter la promesse d'une maternité.

Ce fait avait décidé Thérèse, reprise d'un prurit de sa lancinante jalousie, à prolonger son séjour à Madère et à prévoir que le suivrait, peut-être, une visite des Açores où son mari compléterait de précieuses observations assemblées déjà sur le régime insulaire du nord-ouest africain.

L'annonce d'une nouvelle station différant le retour et la prière de le précipiter se croisèrent en chemin. La conjoncture accentua la profonde agitation des deux femmes. Thérèse tint davantage à son projet. De ne pouvoir attendre, d'aucune part, un soutien contre le progrès de son scrupule en remords effectif, la mère, désarmée, se livra à son tourment de conscience.

Il inspira dès lors toutes ses lettres. Chaque courrier en apporta plusieurs, quelquefois datées du même quantième. De jour en jour, elles affirmaient une aggravation de la morbide inquiétude qui les dictait. Trop tard pour y remédier, Thérèse vanta son accoutumance à la vie conjugale et elle avoua une douce tendresse naissante, en reflet de l'amour que lui témoignait son mari. M[me] Gravin estimait à néant d'avoir satisfait à la pénitence édictée par Mgr de Siges. Elle affirmait l'impropriété de l'argent à jamais régler une dette de la créature envers le Créateur. Elle suivait aveuglément les directions reçues au confessionnal; mais, dès qu'elle y retombait à genoux, elle y exprimait son épouvante d'encourir les peines éternelles, tant qu'elle n'aurait point exécuté la réparation publique de son crime, en se dénonçant, comme le lui avait prescrit l'abbé Meuge. Elle vénérait Sa Grandeur; elle appréciait la richesse de l'indulgence plénière obtenue, à Rome même, par spéciale faveur de Sa Sainteté; elle remettait son âme sans restriction au prêtre qui la guidait depuis des ans et des ans; elle n'avait d'ambition que l'effacement, dans la communauté catholique, d'une fidèle très humble, la plus obéissante, la mieux avertie de sa petitesse auprès des clercs élus pour maintenir la doctrine et combattre les erreurs. Cependant, malgré son guide spirituel, malgré son évêque, malgré le souverain pontife dont elle avait baisé la mule et reçu la bénédiction lustrale, elle ne pouvait se défendre d'en revenir à la sentence formelle du premier juge qui, du tribunal irrévocable de la pénitence, eût fixé le rachat

du crime prémédité, multiple, qu'elle avait commis.

Un suprême appel, par dépêche, toucha Thérèse à San Miguel des Açores, tandis qu'elle rêvait, blessée, à la maternité prochaine de Marceline Brion. Un mot de Georges à Choves, parvenu l'avant-veille, la confirmait sur un ton de joyeuse victoire.

Reviens me sauver de tortures d'enfer, disait le télégramme. *T'en supplie désespérément. Si tu m'abandonnes davantage, agirai selon ma conscience pour mon salut. — Mère.*

On l'avait remis à Thérèse, tandis que le docteur était chez un confrère qui l'intéressait beaucoup par ses travaux en conchiologie et l'originalité de ses aperçus philosophiques. Ceux-ci résultaient d'aventures qui avaient cahoté le médecin portugais de l'estuaire du Tage à Oxford, le temps d'y acquérir les grades utiles, et aux hôpitaux parisiens qui l'avaient préparé au doctorat. Ensuite, revenu à Lisbonne pour y exercer son art, de révolutions en contre-révolutions, le dégoût de la politique l'avait enfin restitué à la science et aux habitudes spéculatives, sur ce caillou battu des vagues et caressé de belle lumière. Choves et lui s'étaient vite liés sous l'auspice de plusieurs de leurs maîtres communs, en particulier du professeur Aimé Guinard, l'habile, le disert et lettré chirurgien de l'Hôtel-Dieu.

Comme son mari rentrait, Thérèse lui tendit le message :

— Fernand, mère nous réclame. Voyez en quels termes excessifs !

Le docteur attribua l'exagération du texte à l'hypocondrie souvent conséquente des tares cardiaques. Pour le reste, il laissait à sa femme l'initiative d'en décider.

— Où vous êtes, mon souci exclusif est de vous savoir contente, dit-il. Je ne reverrais jamais Planois, ni même le continent d'Europe, si vous leur préfériez San Miguel définitivement.

— Je vous crois et j'en suis heureuse.

Thérèse ajouta :

— Pensez-vous que mère puisse attendre encore un peu?

— A telle distance du patient, le médecin saurait mal se prononcer, ma chère Thérèse. Votre mari, par contre, est en mesure d'affirmer que votre absence devient trop lourde à Mme Gravin. Elle vous parle de son âme; c'est probablement son corps qui l'y incite.

— Me conseillez-vous un retour immédiat?

— Cela aiderait au salut physique de votre mère, sinon à l'autre.

— Je lui câblerai donc que le premier bateau nous ramènera, si rien ne vous retient ici.

— Vous seule pouvez me retenir, et partout où vous serez.

— Cependant, vos travaux?

— N'étaient, ne sont qu'un passe-temps, lorsque vous me renvoyez pour écrire ou méditer.

— Vous envisagiez des expériences à propos des fontaines bouillantes d'ici?

— En prévision des loisirs que vous me donneriez, Thérèse! Vous primez mon art, ma curiosité des sciences corollaires, mes amis, le choix des lieux que j'habiterai. Rien n'existe plus pour moi, que vous et mon ambition de vous plaire.

— Fernand, vous me rendez parfaitement heureuse.

Il leur fallut attendre le paquebot — une quinzaine. La traversée les livrant l'un à l'autre plus étroitement, un sans-fil de Thérèse, lancé de l'océan, à deux journées de Saint-Nazaire, annonça à Mme Gravin l'imminente arrivée d'une fille ravie du voyage et joyeuse du retour.

Le couple trouva la maison prête pour le recevoir. L'étage supérieur avait été accommodé pour lui, d'après un plan qu'il avait approuvé avant son départ. Le médecin conservait un cabinet en ville, afin de parer à l'em-

piètement des malades sur sa vie privée. Ils réclamèrent aussitôt ses offices et, des premiers, Georges Brion dont la femme terminait sa grossesse.

— Jamais Marceline n'a été si belle! Georges est fier, comme d'un exploit surhumain! dit Choves, le soir, à table.

Thérèse dissimula le choc que lui causèrent les deux phrases. A l'avis que son amie demandait à la voir, elle objecta seulement les nécessités intérieures : d'abord, sa mère exigeait des attentions et des soins; en outre, elle devait opérer le rangement de la bibliothèque nombreuse du docteur qui le sacrifiait aux exigences de la clientèle.

Il s'abstint de rappeler le désir de Mme Brion, lorsque les livres furent en place. Ainsi, deux semaines s'écoulèrent où la nouvelle existence du ménage s'installa auprès de Mme Gravin.

Celle-ci paraissait rassérénée. Elle jugeait, par elle-même, de l'harmonieuse entente des époux. Ils avaient borné leurs visites à une apparition chez Mgr de Siges, son jour d'audience ordinaire, pour le remercier d'avoir aidé à leur bonheur. L'accueil qu'ils reçurent les ravit. Thérèse rapporta, après dîner, la satisfaction de l'évêque à conduire désormais un diocèse sans fièvre. Cette allusion indirecte à un passé que le prélat avait prescrit d'oublier ranima chez le docteur la rancune au sommeil.

— J'ai retiré ma plainte, comme tout le monde. N'empêche, de savoir l'auteur de ces lettres ignobles sauvé du châtiment, ça m'irrite à un degré...

Il s'alarma, de voir Mme Gravin pâlir et porter les mains à sa poitrine.

— Qu'y a-t-il, mère?... Ce cœur encore? questionna-t-il.

— Mère, il faut que tu boives quelques gorgées d'eau très froide, n'est-ce pas, Fernand?

— Oui, le plus froid possible, confirma le médecin.

— Merci, non. C'est passé, vous voyez, dit la mère, remise.

Pourtant, elle scruta, d'un regard triste à l'infini, l'opinion de Thérèse sur cette mémoire de l'injure chez une des victimes des lâches papiers.

— Il faut payer le mal qu'on a fait. Fernand a raison, prononça Mme Gravin.

— Nous aurons tous raison de ne plus évoquer cette vieille histoire, répliqua Thérèse avec vivacité.

Leur gêne ne resta pas étrangère à Choves. Il n'y attribua plus d'importance, sa femme ayant mis la conversation sur le président Donnut que l'on disait en bonne posture pour un siège à Paris.

— Il manquera à notre ville. On aurait mieux fait de nous changer notre préfet.

Le docteur donna libre cours à son esprit de fronde et l'incident parut négligeable à Thérèse. Elle n'en mesura la portée pénétrante que, le lendemain, lorsque sa mère se plaignit à elle d'avoir, toute la nuit, débattu avec sa conscience si elle avait ou non expié sa très grande faute.

X

Les Choves viennent d'entrer au salon, chez les Brion. Marceline embrasse Thérèse, puis, aussitôt, un peu nerveusement :

— Docteur, allez au fumoir. Vous y trouverez Georges avec l'abbé Meuge. J'emmène votre femme chez moi.

Pour parer à toute velléité de contradiction, elle excipe de son état :

— Depuis quelques jours, je ne supporte plus la fumée de tabac.

Elle réitère, poussant le médecin, par jeu, vers la porte qu'il devra franchir :

— Vous savez le chemin. Votre femme et mon mari ont bien le temps de se voir.

— Pas assez calme, la future maman! observe Choves.

— Le plaisir de retrouver Thérèse! riposte Marceline. Elle justifie par un maintien agité la remarque du clinicien; et elle entraîne son amie.

— Tiens! Qu'y a-t-il de changé ici? fait Thérèse arrivée dans la chambre.

— Les doubles rideaux et la tenture. Une envie, que j'aie eue.

— C'est mieux, il me semble...

— Nous n'allons pas parler décoration ou ameublement, dis?... Tu sais, que c'est ta mère qui m'a priée d'inviter l'abbé Meuge à notre dîner de ce soir?

— Mère?

— Oui.

— Quelle idée!

— Elle ne t'en avait rien dit?

— Rien.

— Ça a l'air de te peiner?

— Cette cachotterie m'afflige un peu. Le procédé m'étonne. Mère pouvait avoir l'abbé à la maison...

— En effet. Mais, puisqu'elle me l'a demandé...

— Sans motif?

— Non... Pas tout à fait, plutôt... Elle m'a confié que ce serait son premier dîner en ville depuis son veuvage et qu'elle aimerait à rencontrer l'abbé. J'ai cru bien faire, Thérèse.

— Oh! tu as très bien fait!

— Cette approbation me met à l'aise, pour t'exprimer maintenant mes reproches.

— Lesquels? mon Dieu!

— D'abord, je t'ai embrassée tout à l'heure. Tu ne m'as pas rendu mon baiser.

— Crois-tu?

— J'en suis sûre!

— Je répare donc, Marceline. Et de bon cœur!

Le baiser donné, triple parce que Marceline y a spontanément répondu, — Thérèse admire, la contemplant :

— Tu es magnifique! Tu portes ça en beauté.

— Je suis si heureuse! s'extasie Mme Brion.

— Passons à ton deuxième reproche, Marceline.

— Asseyons-nous d'abord.

— Oui. Ce sera plus commode. Je serai mieux d'attaque. Alors?

— Thérèse, tu es de retour depuis bientôt trois semaines...

— Elles sont même écoulées!

— Et je ne te vois que ce soir! Et sur invitation, encore!

— Mon mari m'a excusée auprès du tien et à toi, personnellement. Je te redirai donc qu'il m'a fallu régler le nouveau train de la maison, ranger la bibliothèque de Fernand, ce qui m'a pris un temps considérable... Ce qu'il m'en restait, mère l'accaparait... Es-tu satisfaite de mon explication, Marceline?

L'accent de Thérèse vient d'être, presque, celui d'un persiflage. Ses yeux sombres acceptent froidement le regard pers qui les fouille, incertain d'anxiété.

— Qu'est-ce qui nous sépare, Thérèse? brusque Marceline.

— Rien ne nous sépare, que je sache.

— Vrai?

— Vrai, Marceline... Va, droit, là où veux-tu en venir? Cela vaut toujours mieux; surtout, entre femmes.

— Pendant ta longue absence, pas une lettre! De rares cartes de ton mari à Georges... Moi, je t'ai écrit deux fois; trois, même... Tu as laissé mes lettres sans réponse... Pourquoi?

— Je me réservais pour mère. Elle était seule et tracassée. Ses exigences m'obligeaient à lui écrire des huit et dix pages par jour. Le pensum me suffisait.

— Tiens, tes derniers mots prouveraient, à eux seuls, qu'il existe un froid entre nous!

— Tu t'imagines cela!... Je reconnais volontiers que, de nous deux, tu as toujours été la plus expansive, et de beaucoup!

— Tout de même, Thérèse... Tu es de glace, en ce moment... Je t'ai connu des élans vers moi...

— Le mariage a pu me changer.

Marceline lui prend les mains et, très attentive, questionne :

— Es-tu heureuse?

La réponse part comme balle :

— J'ai pu me faire du bonheur un idéal irréalisable.

— Tu n'es pas heureuse, par conséquent?

— Ne m'interroge plus, Marceline.

Thérèse dégage, d'un mouvement rapide, ses mains que Mme Brion tenait encore.

— Une amie a bien le droit d'interroger son amie.

— Sincèrement, je préfère que tu t'abstiennes, Marceline.

— Pourquoi m'abstenir?

— Répondre à ce pourquoi serait t'ouvrir l'accès d'un terrain défendu.

— Et tu prétends qu'un malentendu n'existe pas entre nous!

— Tu appelles : malentendu, une réserve convenable à mon tempérament.

— Nous nous sommes confié tant de choses, Thérèse!

— Autrefois, Marceline; moins, depuis mes études à Paris et mon séjour en Amérique.

— Après aussi, rappelle-toi : lorsque la mort de ton père t'a ramenée à Planois, notre amitié a été très intime... Tu ne peux pas avoir oublié que, n'eût-il tenu qu'à mon affection active pour toi, il y a plusieurs années que tu aurais épousé Choves.

— Il faut croire qu'alors je n'étais pas prête pour le sacrifice.

— Ton mariage serait un sacrifice?

— Nous sacrifions toutes, au moins, notre liberté, en nous mariant.

— La belle liberté! Qu'en faisons-nous? Qu'en faisais-tu, toi?

— Une génératrice d'illusions. C'est si bon, d'en avoir!

— Un mari ne vaut-il pas toutes les illusions?... Le tien, Thérèse...

— Nous reviendrions au terrain défendu, si je ne me taisais. Je me tais.

— Tu es incompréhensible!

— Je me comprends, Marceline.

— Explique-toi!

— Ça n'intéresse que moi.

— Ne veux-tu pas, Thérèse, que nous redevenions les bonnes amies que nous étions?

— Je suis la même pour toi qu'il y a... mettons : un an.

Un silence s'écoule. Marceline reprend :

— Je souhaite une entente fraternelle de nos deux ménages.

— Ce vœu est d'une réalisation facile : nos maris s'accordent à merveille; nous nous connaissions, nous deux, à l'âge des poupées.

— Ah! bien mieux qu'aujourd'hui!

— Parce que nous n'étions encore, nous-mêmes, que des poupées.

— Chacune de tes phrases est une énigme, Thérèse.

— Pas du tout, je t'assure.

— Je veux bien croire que tu ne t'en rends pas compte... Ah! cela me peine... à un point!!!

Marceline fond en larmes, si soudainement que Thérèse se lève et, venue à la pleureuse, propose :

— Embrassons-nous! C'est de bon cœur!

— Thérèse, si tu savais...

— Je sais que les émotions te sont contraires... Remets-toi, Marceline... Essuie tes beaux yeux...

— Ce mouvement si gentil que tu viens d'avoir vers moi, me décide. Il me faut faire place nette en mon cœur, pour te le rouvrir et qu'il regagne ta confiance absolue.

— Voilà que la mystérieuse, c'est toi!

— Ecoute, Thérèse... Au moment des lettres anonymes...

— Je t'arrête immédiatement : le mandement de Monseigneur a prescrit l'oubli de ces lettres. Obéissons.

— Je n'en parlais que pour te rappeler l'agitation d'alors. La ville fermentait. La fièvre générale m'a gagnée. J'ai été affreusement jalouse de toi... Jalouse à en tomber malade!... Choves m'a sauvée.

— J'ai appris ta maladie au sortir d'une retraite que j'ai accomplie à Sainte-Alice, sur le conseil de Monseigneur. Tu étais partie en voyage de convalescence...

— Ta retraite a étonné bien des gens.

— On est si curieux!

Thérèse ajoute, ironique :

— Toi-même, Marceline, tu grilles de savoir!

— Je l'avoue.

— Eh bien, cette retraite a dépendu d'une démarche de mère à l'évêché, pour un motif qui n'est pas mon secret. Je le respecterai donc. Monseigneur a prié mère de m'amener à lui. La paternelle bienveillance de Sa Grandeur m'a convaincue du bénéfice moral que j'obtiendrais d'un recueillement sévère au milieu des bonnes sœurs qui nous ont élevées. Voilà tout.

— Ensuite, Thérèse, Mgr de Siges a réussi où j'avais échoué naguère.

— Ses arguments m'ont convertie au mariage, en effet. C'est facilement explicable. Lorsque nous étions encore élèves à Sainte-Alice, les sermons de Monseigneur

me bouleversaient déjà. Il exerçait sur nous toutes un prestige considérable, d'ailleurs.

— Je m'en souviens. Nous parlions de lui avec un respect craintif.

— N'est-ce pas? Ces impressions anciennes ont certainement influé sur moi.

— Il est concevable, aisément, qu'un tel prélat, et de sa longue expérience, ait modifié tes idées sur le docteur Choves.

— Oui. Il m'en a fait l'éloge d'une manière très frappante. Je savais, d'autre part, la fidélité du sentiment que j'inspirais au docteur, malgré l'échec de ton entremise auprès de moi. Doucement, avec sa finesse exercée, avec une persistance qu'il savait me rendre insensible, Mgr de Siges m'a représenté les avantages d'une union à laquelle je lui avais promis de réfléchir. Outre ma félicité personnelle, j'y trouverais, selon lui, l'occasion d'un acte méritoire : ramener dans le droit chemin de l'Eglise un égaré, franc-maçon réductible, homme de mérite et de cœur. Je me suis rendue à ces hautes raisons. Autant ce mari qu'un autre!

Tout cela a été prononcé d'un ton neutre. La dernière phrase, qui a exprimé une indifférence rétrospective, ouvre à Marceline un espoir inattendu de satisfaire sa curiosité.

Elle insinue, maladroitement, sans assez de réflexion :

— Tu aimais peut-être quelqu'un... qui n'était pas libre?

— C'est le passé, Marceline. A tort *ou non,* tu as été jalouse de moi...

— Affreusement! interrompt Mme Brion.

— Mon mariage implique l'avenir. Rassure-toi.

Les yeux sombres, la bouche charnue, ne livrent plus rien : Thérèse figure le Secret, imperturbable. Les yeux pers, fixés sur elle, la dévisagent; leur impuissance à dé-

couvrir le sous-entendu sibyllin de la jalouse les enflamme de colère.

— Ton langage ambigu tendrait plutôt à me troubler, constate d'abord Marceline.

Elle proteste aussitôt :

— Grâce au ciel, je n'éprouve plus aucune inquiétude. Et je vais tout te dire avec franchise, maintenant.

Dans une croissante animation, elle narre la scène de l'église, ses soupçons devenus, le soir même, une quasi-certitude, enfin, sa commotion nerveuse. Elle se décrit, privée de la parole, cachant à son mari, au médecin, le souvenir, qui la traquait de la complicité vraisemblable de Georges et de Thérèse. En l'avouant à cette écouteuse immobile, au masque froid, clos, l'image, comme d'une morte, de ce qu'un vivant ne saura jamais, Marceline replonge dans l'abîme de solitude où l'enfonçait davantage chaque parole de l'abbé Meuge. Il lui parlait de son âme, de Dieu, de l'éternité, quand elle l'avait appelé pour qu'il lui rendît simplement son bonheur de femme. Elle s'attarde à exprimer sa déception, d'une voix sifflante et contenue. Elle guette, chez Thérèse, l'indice d'un défaut à l'armure d'insensibilité où celle-ci s'est enfermée.

Soudain, trop sûre que le mystère résistera à toute surprise — haineuse, l'envie d'arracher par la souffrance une plainte, un souffle, qui trahiraient la rivale supposée, vaincue désormais, — elle poursuit et toute sa gloire intime d'amoureuse triomphante rayonne par sa voix et l'exaltation de ses traits :

— Une phrase enfin, de l'abbé Meuge, m'a éblouie, d'une clarté de soleil! « Il n'est que l'amour pour triompher de l'amour. » Inspirée de l'amour évangélique, Thérèse, elle a embrasé d'une ardeur indicible la femme que j'étais, qui se croyait trahie, que déchirait la jalousie... et tellement, tellement amoureuse!... J'ai voulu guérir vite, pour reprendre Georges et ma guérison a été rapide. J'ai voulu ce voyage, pour avoir Georges tout à moi, loin

d'ici, rien que nous deux : lui et moi, à tous les moments! Ah! si tu savais les amants fous que nous avons été! Les moyens désespérés de ma passion jalouse ont fait de moi une maîtresse hardie... Nous avons trouvé en nous des bonheurs inouïs, toute la joie... l'épuisante joie qui crée le ciel à deux et prépare le réveil du désir qu'elle a comblé... Nous sommes, l'un pour l'autre, le paradis sur terre... Et voilà que je vais lui donner cet enfant que je demandais trop à Dieu, que je voulais tant concevoir, qui nous attachera plus encore, Georges et moi, si c'était possible à deux êtres qui s'aiment comme nous nous aimons!

Thérèse a pensé répondre : « Pourquoi me dis-tu cela? » ou demander la cause de cet accent frénétique. Elle s'est dominée. Une ou deux secondes passent, où elle observe Marceline qui frémit encore. Puis, un sourire banal de mondaine en visite cachant son dépit jaloux, elle prononce :

— Je ne puis que te féliciter de ton bonheur parfait, Marceline.

Celle-ci, de sentir que la vérité lui échappe, interroge au comble de l'émoi :

— Je voudrais être sûre de ton bonheur, Thérèse.

— Tu le sais par toi-même : le bonheur parfait naît des épreuves ou de la patience. Je suis encore une nouvelle mariée. J'attends, Marceline.

— Thérèse... Thérèse, je te conjure...

— Chut... On vient de frapper à la porte, je crois?

— Qu'est-ce que c'est? interroge Mme Brion.

La femme de chambre annonce l'arrivée de Mme Alcide Gravin qu'elle a introduite au salon.

— Merci, Louise. Tu viens, Marceline?

— J'aurais voulu encore...

— J'ai hâte de voir mère. Viens!... Elle est si bizarre, qu'elle pourait se formaliser de la moindre attente.

Cela dit, Thérèse devance Marceline. Elles pénètrent

dans la pièce, comme l'abbé Meuge, Georges et le docteur Choves y saluent Mme Gravin.

— Vous êtes plus belle que jamais, Marceline! sont les premiers mots de la mère, avant d'embrasser son hôtesse.

Ensuite, elle s'excuse :

— Vous avez bien voulu pardonner mon sans-gêne?

— Il n'y avait aucun sans-gêne à pardonner, madame Gravin, sauf par M. l'abbé. Je l'ai invité un peu tard. Il a été assez indulgent pour accepter d'être des nôtres.

— Oh! Madame...

— Si, si monsieur l'abbé! Et j'y suis d'autant plus sensible que vous dînez fort peu en ville.

— Quelquefois seulement, à l'évêché, en effet. Et, encore, toujours sans apparat, dans la petite salle à manger de Monseigneur.

— Je suis d'autant plus touchée, monsieur l'abbé. Vous ne sauriez croire combien je désirais notre rencontre.

— Vraiment, madame Gravin?... Mais, à mon église, vous m'eussiez joint très aisément.

— C'est ici, chez nos amis Brion, que je tenais surtout à vous rencontrer, monsieur l'abbé.

Georges se frotte les mains, disant :

— Mme Gravin va nous donner la clé de l'énigme!

— Il n'y a ni clé, ni énigme, Georges! Es-tu fou?

— Marceline a raison, approuve Thérèse.

Choves est venu auprès d'elle qui regarde attentivement sa mère. Il prévient sa femme, à voix basse :

— Votre mère fait de l'anxiété, il me paraît.

Thérèse, allant à Mme Gravin, prie à la ronde :

— Un mot à mère. Vous permettez?

Ecartée de l'assistance où perce une gêne, elle s'affole, murmurant :

— Tu ne reviens pas à ta dangereuse idée?... Tu l'avais

abandonnée... Je t'avais prouvé qu'il vaut mieux t'abstenir... Mère... Tu ne vas pas...

— J'ai fait inviter l'abbé Meuge pour cela, Thérèse.

— Mère... Réfléchis encore!

— Ma conscience, mon remords exigent...

Mme Gravin arrête le docteur Choves qui s'approchait d'elle :

— Mon cher Fernand, je ne relève pas de vos soins.

— Mère, je ne venais point vous les offrir!

— C'est mon âme qui est atteinte mortellement et que je veux sauver.

Elle a parlé haut. Thérèse, bouleversée, la supplie :

— Par égard pour nos amis, mère!

— On n'oppose plus les convenances mondaines à une agonisante. Oui, oui, ma détresse morale est une agonie! Je parlerai.

Tous les regards convergent sur la femme, très pâle, qui vient de promettre ainsi, avec une fermeté impressionnante. Georges et Thérèse sont les seuls à comprendre le sens de cette restriction qui frappe l'esprit de Marceline :

— Ce que je tairai, j'en rendrai compte à Dieu.

La mère répond à une angoisse muette de sa fille :

— Je suis déjà soulagée de cet étouffement insupportable de mon âme, à l'idée que je vais accomplir mon devoir.

Thérèse, égarée, en appelle au prêtre :

— Monsieur l'abbé, vous seul auriez assez d'autorité sur mère...

— Oh! moi, Madame... qui ne sais rien de ce que...

Mme Gravin interpelle :

— Monsieur l'abbé Meuge, voici une année, vous m'avez entendue en confession.

Grave, l'ecclésiastique professe :

— Le prêtre ne doit reconnaître aucun pénitent, hors le confessionnal.

— Entendez-moi tous, alors! Je vous en conjure! La santé de l'âme prime toute considération! Nous ne sommes que misère, sans elle!

— Mère, une dernière fois!...

— Inutile, Thérèse.

Mme Gravin commence alors :

— Il y a près d'une année, par obéissance à Mgr de Siges, j'ai fait, *anonymement*, ce double don de cent mille francs à l'évêché et à la préfecture, en expiation du tort qu'avaient causé dans notre ville des lettres de scandale et de lâcheté.

— Madame, Sa Grandeur a ordonné le silence sur cette turpitude.

— Mère, tu entends!

— Maintenant, Thérèse, il faut laisser parler votre mère, intervient le docteur Choves.

La coupable reprend, avec force :

— Monsieur l'abbé, j'ai obéi à Monseigneur. Je lui obéirai dans l'avenir. Ce soir, je me soumets, trop tardivement, à la pénitence que m'a infligée mon confesseur, pour que j'obtienne le pardon de ma faute répétée : c'est moi qui, par méchante jalousie de la paix du prochain, ai forgé et répandu ces lettres coupables.

— Cet aveu public, Madame, vous sera compté, affirme l'abbé.

— Je demande pardon de mon infamie à Dieu et à mes victimes. Pour l'obtenir, je me retirerai dans le couvent que vous voudrez bien me désigner, monsieur l'abbé.

Tous écoutent, transis de stupeur et de respect.

— Madame, défiez-vous d'une résolution trop hâtive, conseille le vicaire de Sainte-Vénérande.

— Ah! je l'ai tant méditée, monsieur l'abbé! Ma fille le sait. Je lui avais bien promis de ne pas faire cet aveu public. Je n'ai pas pu. Il est mon dernier lien avec le monde.

L'abbé rompt un silence qui pèse sur tous :

— Plus que jamais, nous devons nous soumettre au mandement formel de Monseigneur.

Thérèse, depuis l'aveu, regardait, défigurée de honte, son mari. Admettra-t-il qu'on lui ait caché ce crime, bas entre tous les crimes? Il suppute l'immense misère morale de la femme qui garde encore, au fond d'elle, un autre secret. Parce qu'il aime Thérèse d'une ardeur exacerbée par son souvenir ineffaçable de la petite tache dès longtemps disparue du cou, derrière le lobe, il veut surtout apaiser la blessure d'orgueil de la fille, par son approbation donnée à la mère criminelle repentie :

— Mère, vous avez bien fait.

— Merci, Fernand. Je ne vous avais pas épargné, vous! soupire Mme Gravin.

Elle défaille presque. A Thérèse accourue, qui la soutient, elle demande, dans l'humilité d'une pauvresse :

— Me tiendras-tu rigueur, mon enfant?

Thérèse la serre dans ses bras. S'adressant à tous, le front relevé :

— Mère, nul n'a plus le droit de te juger, déclare-t-elle.

Marceline vient à Mme Gravin, disant :

— Madame, permettez-moi de vous embrasser?

— Ah! ma petite Marceline, de grand cœur!

Après l'étreinte, Mme Gravin s'excuse :

— Quel trouble j'ai apporté dans votre maison!

Prévenant toute réponse, l'abbé observe, chaque syllabe détachée :

— Il ne s'est rien passé chez Mme Brion.

Chacun a compris, dans ces mots, un rappel à l'ordre de silence et d'oubli notifié à son diocèse par Mgr de Siges.

— Quelques minutes de repos me remettraient...

— Venez dans ma chambre, Mme Gravin, invite Marceline.

— Je vous accompagne, annonce Thérèse.

Une paix merveilleuse s'est faite en elle. Ses grands yeux sombres offrent leur calme aux yeux pers où per-

siste une inquiétude. Tandis que Mme Gravin sort devant les deux jeunes femmes, Marceline cède le pas à Thérèse et, dès la porte du salon refermée, arrêtant son amie d'enfance, lui souffle à l'oreille, dans la demi-obscurité du couloir :

— Saurai-je de toi ce que ta mère n'a pas révélé tout à l'heure?

— Elle vient d'en décharger ma mémoire. A jamais, tout est effacé, Marceline.

Les trois hommes demeurés ensemble se taisent. Le docteur Choves, tout à coup, réfléchit à haute voix :

— Je trouve que la mère de ma femme vient de faire là une chose...

— Souffrez, docteur, que je vous reprenne : il ne s'est rien passé, ici, que nous sachions, les uns ni les autres.

— Bravo, monsieur l'abbé! s'écrie Georges Brion, joyeux qu'on l'affranchisse enfin de se contraindre. Retournons au fumoir prendre un verre de mon vieux porto, pour le plaisir d'ouvrir la route de nos estomacs à un filet de chevreuil qui, j'espère, vous régalera! J'ai abattu la bête, d'un coup bien propre, au défaut de l'épaule. La marinade est de ma façon, mon cher abbé! Puisse-t-elle mettre en appétit Mme Gravin!

— Eh! pourquoi en manquerait-elle? objecte finement l'abbé.

— Quelle force, l'Eglise! admire le médecin.

— *Ad majorem Dei gloriam!* récite l'abbé.

— Vous ferez un fameux évêque, monsieur l'abbé Meuge, prévoit Georges Brion.

— Je ne suis que premier vicaire.

— Nous allons quand même boire à votre épiscopat!

— Non, non... plutôt à la bonne santé de Mgr de Siges et à celle de Planois que notre évêque soigne en bon médecin.

— Eh ! Monsieur l'abbé, où prenez-vous que notre ville ait jamais été malade?

— Docteur, vous avez raison — reconnaît avec bonne grâce le prêtre.

D'un geste de ses deux mains parallèles, à plat, qui battent l'air avec douceur, d'un clignement de ses yeux pleins d'intelligence, il assure qu'il n'enfreindra plus, fût-ce par étourderie ou de manière implicite, la consigne émanée de Monseigneur, sous l'inspiration divine et pour des fins humaines, naturellement.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Henri d'Alméras : *Les Grands événements littéraires.Le Tartuffe de Molière*, Amiens, Edgar Malfère. — *Œuvres de Boileau avec une préface et des notes, par* Georges Mongrédien. — Charles Perrault et l'abbé de Choisy : *Histoire de la Marquise-Marquis de Banneville, avec un bois gravé de Henry de Renaucourt et des lettres ornées*, La Centaine. — *Les dernières années de Bossuet. Journal de Ledieu. Nouvelle édition revue sur le texte original et annotée par Ch. Urbain et E. Levesque*, Desclée de Brouwer, Bruges. — *Voyage de Chapelle et de Bachaumont*, Les Presses universitaires de France.

Une collection fort intéressante commence à paraître qui, sous la rubrique générale : **Les grands événements littéraires**, se propose d'instruire le public, souvent mal informé, sur les origines de nos principaux chefs d'œuvre,sur les transformations et les tribulations qu'ils subirent avant d'entrer définitivement dans la gloire. Trois volumes de cette collection ont déjà paru. Dans l'un, M. René Dumesnil nous donne de très précis renseignements sur les circonstances dans lesquelles fut conçue, écrite et conduite à son magnifique destin **Madame Bovary.** Etude remarquable, construite avec le plus grand soin par un critique familier de Flaubert et qui lui a déjà consacré des ouvrages pleins d'intelligence et de pénétration.Le second volume de la collection a été confié à M. Joseph Le Gras. Il est consacré à l'**Encyclopédie**. Il pullule de documents inédits, et fournit, avec des ressources de style d'un très vif pittoresque, une image extrêmement vivante de Diderot. On n'imagine guère aujourd'hui quelles difficultés pouvait éprouver un écrivain d'autrefois à lancer une œuvre d'utilité publique. Le philosophe subit des attaques sans nombre, lutta avec une énergie farouche, tâta de la prison et, en définitive, l'**Encyclopédie**, quand l'interdiction qui la frappait fut levée, dut paraître, par la trahison de l'éditeur, avec un texte falsifié.

Avec raison, M. Henri d'Alméras a considéré comme un «grand

événement littéraire » la représentation du **Tartuffe de Molière**. C'est à cette pièce qu'il consacre le troisième volume de la collection susdite. Il serait puéril de s'étonner qu'il ne nous apporte pas de documents nouveaux ; l'histoire de Tartuffe a été maintes fois écrite et tout ce qu'il était humainement possible de découvrir, parmi les archives de notre théâtre a été mis au jour à l'époque où la passion pour le poète comique animait le groupe ardent des moliéristes.

M. Henri d'Alméras s'est proposé de faire simplement une étude d'ensemble. Ecrivain fécond, intéressé à toutes les époques et à toutes les physionomies de notre histoire des mœurs et de notre histoire littéraire, il témoigne d'un souci de ne rien écrire qui ne soit véridique. On doit lui accorder crédit, car son information, si elle n'est pas minutieuse, assemble du moins les pièces essentielles.

On sait qu'une première physionomie de Tartuffe parut au cours des *Plaisirs de l'Isle enchantée*. La pièce avait alors trois actes au lieu de cinq ou, du moins, on n'en représenta que trois actes. Sur ce premier texte, on se perd en conjectures, car il n'en est rien resté. La comédie était-elle une sorte de pamphlet dirigé contre cette Compagnie du Saint Sacrement qui poursuivait le poète de sa haine active ? Tout bien examiné, M. d'Alméras le croit. Mais, à la vérité, on ne peut rien établir de positif sur ce problème, non plus que sur le problème des originaux de Tartuffe dont notre historien examine toutes les données.

Molière, par son éducation, sa profession, ses tendances philosophiques, devait haïr tous les dévots, jésuistes, jansénistes, confrères du Saint-Sacrement, moines et autres clergeons, car ces dévots prétendaient supprimer les joies de la vie, juguler la liberté de pensée, tenir l'esprit dans l'observance de disciplines aveugles qui assuraient leur propre domination. On semble encore fort indécis sur son état moral. On le croit épicurien en vertu de la tradition affirmant qu'il étudia sous Gassendi ; mais, en réalité, la chronologie s'oppose à ce que Molière ait été l'élève de Gassendi.

Sans doute, si l'on interroge sa vie, on y rencontre, de-ci, delà, quelques traces de religion extérieure. Or, ces gestes : mariage, baptêmes de ses enfants, ne signifient rien, et n'impliquent nullement que le poète eût une croyance. Les registres de l'Eglise,

à cette époque, étaient en quelque sorte les registres de l'état civil. Un extrait de baptême, délivré par le curé de la paroisse, équivalait à un moderne extrait de naissance et servait au même titre. On devait le produire, par exemple, devant notaire, pour la constitution d'une rente sur une ville, spécialement sur la ville de Lyon.

Molière était donc tenu de faire baptiser ses enfants pour des raisons impérieuses d'intérêt matériel, et aussi pour éviter un scandale qui eût immanquablement éclaté. Il n'engageait point sa liberté morale par cet acte. Nous voyons en lui — et maints passages de son œuvre l'indiquent ainsi que son attitude générale — un pur libertin, un épicurien mâtiné de sceptique, un combattant actif de la libre-pensée, mais contraint par la prudence, et aussi par la puissance de ses ennemis, à manœuvrer sous un masque. Il est si déterminé à la lutte que, comme nous l'avons montré dans l'un de nos ouvrages, il fut sur le point d'écrire une pièce contre la Faculté de théologie au moment où cette Faculté, pour maintenir ses doctrines rétrogrades et la prééminence d'Aristote, exigeait du Parlement la condamnation de Descartes, Robault, Gassendi, philosophes et hommes de science dont les théories nouvelles ébranlaient son prestige.

On ne peut donc guère douter que *Tartuffe*, de même que le *Festin de Pierre* et plusieurs autres pièces, ne fussent pas des pamphlets portés à la scène. Le dévot que ces pamphlets attaquaient n'était point un dévot désigné par sa papelardise particulière et par ses actes dans les foyers et dans la vie. Sans doute Molière avait-il emprunté, à Lyon, quelques images de son personnage au sieur Crétenet, à Paris au sieur Charpy de Sainte-Croix, son voisin, à l'abbé Roquette, à cent autres que la tradition ou les propos des contemporains désignent et dont M. d'Alméras examine les physionomies diverses. Sans doute avait-il reçu de Ninon de Lenclos, son amie, quelques confidences sur l'abbé de Saint-Pons et sur les sieurs de Lesclache et Juvenel de Carlincas qui égayèrent sa ruelle. Mais c'est la dévotion tout entière, synthétisée en la personne de Tartuffe, que le satirique entendait berner.

Elle ne s'y méprit point. M. d'Alméras nous montre avec quel ensemble et quelle violence elle se leva contre lui, et que jésuites aussi bien que curés de paroisses et confrères du Saint Sacrement firent cause commune contre le misérable farceur que le roi, gêné

dans la manifestation de ses instincts par tant d'empêcheurs de danser en rond, soutenait dans l'ombre.

La bataille ne tarda point à devenir dangereuse pour le poète. Nous renvoyons au livre très complet de M. d'Alméras qui en précise toutes les phases et analyse les divers libellés qui furent mis au jour spécialement par les plumes jésuitiques. Les confrères du Saint-Sacrement agissaient plus efficacement à la Cour, au Parlement, à l'Archevêché de Paris, en circonvenant le Roi, le président de Lamoignon et le prélat Beaumont de Péréfixe, ces derniers leurs alliés. Pour que Molière n'ait pas été claustré à la Bastille, pour que l'interdiction de *Tartuffe* ait été finalement levée, il a fallu, sans aucun doute, que le poète ait, en même temps que la cause des esprits libres, servi la politique personnelle de Louis XIV, lequel était, en ce temps-là, un épicurien fieffé, désireux, au surplus, d'écraser les dévots trop puissants qui menaçaient sa liberté et la paix de son royaume.

On n'a pas assez remarqué quel auxiliaire utile fut pour Molière son ami Boileau au cours de ces heures pathétiques. Le jeune satirique partageait de tous points les sentiments et les doctrines du comédien. Dans une édition nouvelle des **Œuvres de Boileau**, récemment publiée, avec un soin méticuleux du texte et avec une annotation absolument remarquable, au courant de tous les travaux modernes, par M. Georges Mongrédien, on peut voir qu'en 1666, à l'heure où la querelle de *Tartuffe* est à son point le plus aigu, le redresseur de torts exalte, dans son *Discours au Roi*, l'action salvatrice de la comédie. Il affecte, comme Molière d'ailleurs, de croire que cette comédie est dirigée contre les faux dévots. Mesure de précaution.

Il hait de son côté tous ces gens qui volontiers pulvériseraient la liberté de l'écrivain. Plus tard, en 1671, nous le trouverons encore, projetant avec Molière et Bernier cette croisade contre la Faculté de théologie dont nous parlons plus haut. Molière ayant renoncé à écrire contre cette Faculté, il le suppléera et, dans un opuscule anonyme, donnera ce fameux *Arrêt burlesque*, compris par M. Georges Mongrédien dans son édition, arrêt plein d'ironie et de sarcasmes qui ridiculisa les docteurs adversaires des « nouveautés » philosophiques et scientifiques. Plus tard encore, il entreprendra contre les jésuites, ses principaux ennemis, une campagne généralement ignorée, très ardente, furieuse même.

La *Satire XII* comprendra ses principaux griefs contre la compagnie de Loyola.

Le libertinage, quoi qu'on ait voulu le circonscrire à quelques milieux, florissait partout au XVIIe siècle. Il prenait toutes les formes et se cachait sous tous les habits. L'un des pires libertins de ce temps fut assurément cet abbé de Choisy, académicien et auteur de livres pleins de componction dont M. Jean Mélia écrivit l'histoire. On sait que, par tendance naturelle, façonné aussi par une éducation perverse et frivole, ce freluquet se complut, étant efféminé et charmant au physique, à vivre sous des cotillons. Ainsi parsema-t-il sa carrière de maintes aventures équivoques dont il a d'ailleurs cyniquement révélé quelques-unes.

En 1695, il publiait au *Mercure galant* l'**Histoire de la Marquise-Marquis de Banneville** qui relatait peut-être quelques-unes de ses impressions d'inverti perdu, au milieu des femmes, dans ses délices spéciales. Cette nouvelle, réimprimée ici même, voici quelques mois, avec une curieuse introduction de Mme André Mazon, vient d'être publiée par la librairie La Centaine, sous la forme d'un élégant et luxueux volume tiré à petit nombre et orné d'un beau frontispice et de lettrines. Mme André Mazon a cru pouvoir déduire de certaines indications du *Mercure galant* que Charles Perrault aurait été, pour cette fantaisie, le collaborateur de l'abbé de Choisy. Son argumentation était excellente et cependant elle ne nous a pas tout à fait convaincu. Sans doute peut-on considérer que le grave Charles Perrault fut l'auteur de maintes pièces frivoles, galantes, d'une grande puérilité et une sorte d'oracle au sein des ruelles précieuses. Mais ce goût des bagatelles se place dans sa vie entre les années 1658 et 1670. Il devient ensuite le bras droit de Colbert, un fonctionnaire chargé de pesantes tâches. Il retrouve les sentiments religieux qu'il avait un peu abandonnés. Il entreprend contre Boileau et les partisans des anciens cette querelle farouche qui l'oblige à entasser volume sur volume. Va-t-il choisir cette époque pour écrire cette truculente *Histoire de la Marquise-Marquis* que sa piété lui défend d'entreprendre ? Va-t-il donner à Boileau qui, déjà, lui a jeté au visage ses calembredaines de précieux, les moyens de rire de lui et même de suspecter sa moralité ? Nous ne le croyons pas. Pour nous, l'*Histoire de la Marquise-Marquis* appartient à l'abbé de Choisy tout seul. Elle correspond bien à

son état d'esprit et enrichit son œuvre d'une amusette fort agréable.

Mémento. — MM. Ch. Urbain et E. Levesque, collecteurs et annotateurs de la *Correspondance de Bossuet*, l'un des travaux les plus remarquables de ce temps, viennent de nous donner, de concert, une réimpression du *Journal de Ledieu*, secrétaire du grand prélat et le témoin le mieux instruit des dernières années de sa vie. L'évêque nous apparaît dans ce *Journal*, non point tout à fait dépouillé d'une grandeur extérieure à laquelle il attachait quelque prix, mais néanmoins sous une apparence plus intime, dans son diocèse, au milieu de ses proches et de ses amis, dans ses méditations, ses travaux, ses promenades, à table même où il montre quelque prédilection pour les bons vins. Le journal est rédigé quasiment au jour le jour. Il enregistre tous les faits notables et contient des détails que l'on chercherait vainement ailleurs. L'intérêt de l'édition de MM. Ch. Urbain et E Levesque consiste dans l'excellence du texte revu sur le manuscrit original et dans une annotation exacte, précise et abondante. Souhaitons qu'une table alphabétique accompagne le second volume. — Auteurs fortunés, Chapelle et Bachaumont, pour avoir écrit ce *Voyage* à travers la France qui contient si peu de passages intéressants et d'observations utiles, auront traversé trois siècles et joui d'une gloire vraiment excessive que leurs vers, très supérieurs en qualités littéraires, ne leur valurent point. Les Presses universitaires de France ont récemment lancé une agréable réimpression de ce voyage, orné de lithographies de Mme Henriette Bellair. C'est un texte, sans plus. Quand donc nous fournira-t-on de cette œuvre une édition critique ? Différentes versions en subsistent. Tallemant des Réaux nous en a conservé une qu'il a lui-même annotée.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Pierre-Jean Jouve : *Noces*, « au Sans-Pareil ». — Marcel Clémeur : *Images d'un Printemps Nouveau*, « l'Ermitage ». — Henri Tilleul : *Couleur du Temps*, Angers, Grassin. — Guilly d'Herbemont : *Le Jardin de ta Joie*, « la Caravelle ». — Eugène Lapeyre : *Le Jardin sur le Fleuve*, Nice « à la Sorbonne ». — Edmond Spalikowski : *Aux Méandres du Fleuve*, Rouen, H Defontaine. — Armand Bernier : *Le Livre Fervent*, « éditions de la Revue Mondiale ». — Pierre Bath lle : *A l'Ombre des Cartons Verts*, André Delpeuch.

Noces. M. Pierre-Jean Jouve, occupé, dans ses recueils précédents, par le soin de se trouver et de se définir dans le tourbillon des contingences et des réalités extérieures, dans le tumulte des images qu'un mot, une idée suffisait à susciter de son subconscient à sa réflexion comme effarée et anxieuse, a atteint, par un acte

de volonté et d'adhésion, au seuil du domaine de paix et, sans doute, de félicité. Il entend par ce qu'il dénomme une « Vita Nuova » la conversion à « l'Idée religieuse la plus inconnue, la plus haute et la plus humble et tremblante ».

Si, dit-il, « comme je le crois, la plus grande poésie et la véritable est celle que le rayon de la Révélation est venu toucher, on me laissera le droit, au moment où je livre au public le poème des *Noces*, de dire que l'esprit comme la source des livres que j'avais écrits antérieurement me paraissent à présent *manqués* ». Je ne me reconnais aucune compétence dans l'estimation des poèmes à un point de vue religieux. Tout ce que je puis dire, c'est que l'inspiration de ceux-ci me paraît, en quelque sorte, tenue en bride par le souci d'orthodoxie qui possède ce nouveau chrétien, mais il s'en rend compte et s'en fait gloire, je le suppose, et les qualités qu'il cherche à mettre en valeur surtout sont étrangères au pur et ingénu élan lyrique. Ce n'est plus l'âme humaine qui est au centre de son œuvre, c'est la confession de la foi, où l'âme est résorbée. Il ne m'appartient ni de louer ni de regretter ; je n'empiéterai pas sur un domaine qui n'est pas le mien. M. Pierre-Jean Jouve, néophyte, met son talent de poète au service de la religion ; son talent n'en paraît pas étouffé.

D'une exquise préface de M. Philippe Chabaneix au recueil d'un jeune poète, M. Marcel Clémeur : **Images d'un Printemps Nouveau**, je me plais à retenir ces formules judicieuses et précises : «... poète à qui la sensualité, la fraîcheur, la jeunesse et le haut lyrisme de Chénier ne peuvent qu'offrir un exemple efficace et précieux entre tous... D'autre part, comme naguère Charles van Lerberghe, vous savez éveiller par une simple romance les sentiments les plus mystérieux au fond des cœurs sensibles... »

Ces influences sont sensibles sur les jolis vers de M. Marcel Clémeur, et aussi celle, que le préfacier omet de signaler, de Philippe Chabaneix. Mais la souplesse du rythme et la grâce des images garantissent l'essor prochain d'un poète véritable.

Sensible et joli recueil de poèmes, **Couleur du Temps**, M. Henri Tilleul a beaucoup de grâce et agence à merveille les images et les rythmes. Tout lui est prétexte à poèmes, des thèmes insignifiants, des notations passagères, mais aussi des impressions profondes et des sentiments plus durables. Disciple

attardé de Joachim Du Bellay, M. Tilleul célèbre dans ses vers les paysages légers et clairs de la province où il vit, et marque d'un chant onduleux et vibrant dans les sites et les visages « la douceur angevine ». Lettré, aussi, délicat, il évoque volontiers, tantôt la pensée des grands poètes anglais Shelley, Wordsworth, Tennyson, ou mieux encore Horace, les poètes de l'Anthologie, et jusqu'à Platon. Vers d'une originalité discrète, tempérée, lecture douce et agréable.

Méditations d'amour, cœur exalté, ulcéré, confiant et fier, le **Jardin de ta Joie....** Guilly d'Herbemont, afin de n'assombrir point ce « jardin de ta joie », se résigne à n'en pas franchir le seuil, et la seule contemplation d'un bonheur lui sera « comme un secret divin qui l'aidera à vivre » un songe merveilleux. Vers aisés, parfois assez larges et bien venus ; la seconde partie du volume est faite de poèmes en prose d'où la rime n'est point exclue ; c'est sinon la résignation, du moins, douloureuse et angoissée encore, la très nécessaire acceptation.

Voici d'un poète que je ne connais nullement, M. Eugène Lapeyre, un petit livre délicieux, **Le Jardin sur le Fleuve**. Vers à coup sûr d'adolescent et début très notable. Les poèmes de la première partie, *Ariane blessée*, je les soupçonne d'être les plus récemment composés, sont d'une subtilité et d'une grâce extrêmement élégante, d'une limpidité parfaite :

Ariane, au soleil de mes plus jeunes ans,
Je vous revois, et pleure, et vous appelle encore.
Que m'est la fuite d'une aurore
Et la courbe des jours et la suite des temps,
Si, malgré le vouloir de nos esprits fidèles,
Les hommes et les Dieux, de nos jeux triomphant,
Ont revêtu nos cœurs d'une robe nouvelle ?

Quelquefois, une fine ironie se glisse dans des épigrammes discrètes, et c'est ainsi que, s'adressant à M. Louis Pize après la publication de son très beau poème *Titus aux Enfers*, M. Eugène Lapeyre lui écrit (*invitus*, *invitam*) :

Tressez, Louis Pize, une couronne
Au souvenir de ce Titus.
Les amoureux ne lui pardonnent,
Malgré son *invitus*...

Aux Méandres du Fleuve, M. Edmond Spalikowski

s'attarde en la contemplation de ses flots et de ses berges, et confronte ce qu'étaient le fleuve et ses rives jadis ou encore au temps de sa jeunesse, et ce qu'ils sont devenus à présent. En bon Normand, et en dépit d'un nom aux résonances étrangères, il évoque les ancêtres « vikings », rendant hommage au noble poète Charles-Théophile Féret, qui, je crois bien, le premier chanta en rythmes français les origines mystérieuses ou légendaires de sa race. Il salue, en passant à Villequier, l'ombre de Victor Hugo errante aux lieux où expira tragiquement, toute jeune, sa fille avec son jeune époux. Mais surtout, c'est la Seine qu'il célèbre ou dont il décrit les aspects, transformés par le lucre et l'industrie, ou Rouen, son passé et son blason, ses ponts et ses faubourgs. Enfin deux grands souvenirs : Jehanne, la bonne Lorraine, « arse » dans la ville héroïque qui donnera naissance à Corneille, et cette douloureuse journée au temps de la Guerre, où le corps d'Emile Verhaeren fut dans la gare même broyé sous un train. C'est en ces poèmes-là que l'émotion, bien que contenue, du poète normand se communique au lecteur ; elle n'est pas absente ailleurs, mais elle s'embarrasse par le souci constant et trop visible de bien tout dire, de façon à la fois très diligente, appliquée, laborieuse. On sent toujours M. Spalikowski tendre à traiter un sujet, plutôt qu'à traduire, à suggérer une impression ; il étale soigneusement l'un auprès de l'autre les éléments de sa composition plutôt qu'il ne se laisse emporter aux nécessités ailées d'un chant. Cette réserve énoncée qui explique qu'on soit offusqué par la froideur souvent de ses précises et véridiques dissertations, il est hors de doute qu'il écrit des vers bien cadencés, nuancés, d'une frappe volontaire. L'instrument est bon ; puisse-t-il le faire vibrer d'une haleine plus chaude et plus sonore !

Cinq groupes de poèmes dans **le Livre Fervent** de M. Armand Bernier : trois s'ouvrent par un poème liminaire obtenu de Gaston Heux, de Philéas Lebesgue, de Jean Lebrau ; un autre est dédié à Fernand Séverin, contient une épître familière à Noël Ruet, un hommage à Charles van Lerberghe. De telles attirances ou relations indiquent suffisamment que M. Armand Bernier tend à un idéal d'aisance, de clarté, de discrétion, de pureté. Il l'avoisine en un grand nombre de ses vers. Ses poèmes forment des tableaux de lumière, tout fleuris et embaumés, au beau soleil méridional, au bord des mers, au fond d'un jar-

din familial. Ils chantent la femme, la ferveur amoureuse du rêve ou de la possession. Tous sentiments sains, éternels, ingénus, sans qu'il en feigne aucun dédain, aucun détachement :

Laisse-moi prodiguer ma richesse de mage.
Voici des pleurs de joie, des poèmes fervents,
Des fleurs, des grappes d'or, des guirlandes d'images
Et des illusions de poète et d'enfant !...

Il y a plus d'un poème vraiment amusant dans ce recueil de vers que l'auteur dit humouristiques, **A l'Ombre des Cartons Verts**. Sans doute, mieux vaut s'efforcer d'en rire, tandis qu'on s'y trouve enchaîné que de se lamenter en vain. Mais quelle morne destinée, et que cela existe vraiment! Des forçats au bagne la compassion publique s'émouvait, mais ces galères d'ennui, de servitude sans but, poudreuse et avilissante, on ne s'en occupe que pour en rire. Que dis-je ? Quelle part énorme d'humanité est ravalée à ce point de bassesse par la cupidité ou l'ambition égoïste des chefs et des maîtres ? Des ministères qui augmentent en nombre, qui se multiplient, aux grosses administrations publiques ou particulières, aux bureaux des industriels, aux maisons de commerce, aux magasins un peu importants, aux rédactions des journaux, partout cette honte s'est étendue. On a tué chez l'homme les instincts d'initiative, de hardiesse intellectuelle, de responsabilité ; on lui inflige cette misère psychologique et physiologique, la longue présence, le labeur machinal, l'inertie de l'âme, l'abêtissement systématique, inévitable, le crétinisme avant l'heure de la retraite... Rire de cette épouvante que l'on subit, c'est héroïque, et c'est le parti salutaire, et mieux encore vaudrait s'évader comme ont pu le faire en leur temps ou Maupassant ou Courteline. Aussi, même les railleries, parodies, plaisanteries, caricatures qui sortent de ces geôles sont imprégnées d'amertume et de pitié, fussent-elles, comme c'est le cas chez M. Bathille, sans prétention et dépourvues de tout dessein méchant. En cela ses poèmes diffèrent de ceux de Laurent Tailhade, dont ils rappellent par endroits la verve caustique, comme d'autres fois ils ont en eux je ne sais quel lointain écho du timbre baudelairien.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Roger Martin du Gard : *Les Thibault*, IV[e] partie. *La Consultation*, V[e] partie, *La Sorellina*, 2 vol., édition de la Nouvelle Revue Française. — Louis Bertrand : *Une destinée, La Nouvelle Education sentimentale*, A. Fayard.

Les lecteurs du *Mercure* se souviennent, peut-être, qu'il y a deux ans, écrivant, ici, du roman, et essayant d'en donner une définition congruente, je citais l'œuvre de M. Roger Martin du Gard comme la plus représentative, aujourd'hui, de cette forme d'expression littéraire. Les deux nouveaux tomes que M. Roger Martin du Gard vient de publier, en suite à sa série des *Thibault*, **La Consultation** et **La Sorellina**, me confirment dans mon sentiment que nous avons en lui le premier écrivain romanesque de ce temps. Ce disant, je n'entends point, certes, affirmer qu'il l'emporte par la finesse de l'analyse psychologique, l'invention, le pittoresque ou même le style sur les autres créateurs de fictions de l'époque présente. Je veux dire, seulement, qu'aucun de ses émules ne possède, au même degré que lui, la technique de son art ou les qualités qui sont nécessaires à l'exploitation complète des ressources de cet art. Objectera-t-on qu'il est moins original qu'eux ?

Mais pour rester fidèle à la véritable tradition du roman, il n'en innove pas moins ; et rien n'est aussi facile que de paraître renouveler un genre en y introduisant les procédés ou la matière d'un autre, avec lequel il n'a que des rapports éloignés.

S'il est vrai, comme je le crois fermement, qu'en littérature le progrès réside dans la division des espèces et dans leur individualisation de plus en plus nette, de plus en plus rigoureuse, c'est se montrer rétrograde que de composer des romans épiques ou lyriques au même titre que d'écrire des poèmes éloquents ou didactiques (1). Et ne vient-on pas de voir que le cinéma, en ravissant au théâtre le prestige du décor, l'oblige, s'il veut vivre, à tout négliger pour l'essentiel qui est le dialogue, et à intensifier le pouvoir suggestif de celui-ci ? Or, M. Roger Martin du Gard a

(1) Pour le roman autobiographique ou strictement psychologique et que M. Jean-Hytier appelle *Le roman de l'individu* dans l'excellente étude (suivie d'une anthologie agréable et judicieuse) qu'il vient de consacrer à Constant, Sainte-Beuve, Stendhal, Fromentin et Mérimée, il faut lui réserver une place à part, car il aura toujours sa raison d'être, comme il trouve sa justification dans le besoin des hommes de se confesser, sinon de se raconter en transposant la réalité de leur vie sur le plan chimérique ou seulement idéal.

dépouillé le roman de ses poncifs ; il l'a allégé de tout ce qui l'alourdissait, hier encore, et le faisait plus ou moins participer de l'essai ou des mémoires, de la thèse et de la dissertation morale et sociale, pour le rendre plus plastique, c'est-à-dire plus étroitement adhérent à la réalité. Peu ou point de descriptions chez lui ; encore moins d'analyses et de commentaires. La vie même, en action, et la vérité la plus subtile, émanant des propos ou des silences, des gestes et des jeux de physionomie des personnages.

Une langue simple, directe, admirable d'objectivité, sans vains ornements qui détournent au profit de l'auteur l'intérêt qui doit rester concentré sur les êtres qu'il anime et qu'il fait aimer ou haïr, souffrir ou jouir sous nos yeux. Enfin, pour achever, d'autre part, de différencier le roman du conte ou de la nouvelle, au lieu du récit ramassant dramatiquement quelques péripéties ou découpant une tranche dans une existence, c'est une vaste narration cyclique qu'il entreprend, s'étendant sur plusieurs années, non plus, toutefois, pour se ramifier dans chacun des éléments d'un groupe social ou des membres d'une famille, ainsi que dans *La Comédie humaine* et *Les Rougon-Macquart*, mais pour suivre parallèlement l'évolution de deux représentants de cette famille.

De son œuvre, à laquelle il semble vouloir se consacrer tout entier, M. Roger Martin du Gard avait déjà donné trois parties : *Le Cahier gris* et *Le Pénitencier* (1922); *La belle Saison* (1923), celle-ci en deux tomes. Avec les quatrième et cinquième parties qui paraissent aujourd'hui, il nous amène en 1913, à la veille de la guerre, dont on peut prévoir qu'il sera question dans les prochains volumes annoncés. Antoine (le fils aîné du Thibault de l'Institut), que nous avions vu dans *La belle Saison* réussir, en se servant de moyens de fortune, une magistrale opération, continue d'exercer la médecine avec cette conscience professionnelle, mais cet entrain et cette alacrité dans le sérieux qui sont caractéristiques de son tempérament d'homme d'action, tout plein d'orgueil comme son père, et sûr de lui-même. Du sociologue Thibault, catholique de surcroît, mais trop dur et trop formaliste pour être profondémeut chrétien, Antoine a hérité le sens du devoir et une grande maîtrise de soi, non sans quelque tendance à généraliser un peu vite et à juger témérairement malgré sa bonté naturelle. Le hasard d'une lecture le met sur la piste de

son frère Jacques qui avait abandonné, comme on sait, la maison pour se soustraire à la tyrannie paternelle, et qui, au lieu d'entrer à l'Ecole Normale où il avait été reçu, était parti pour une destination inconnue et passait même pour mort. C'est, en effet, une nouvelle intitulée *La Sorellina*, dont Jacques est l'auteur, et dans laquelle il a transposé ou « romancé » l'histoire de son double amour pour Jenny de Fontanin et pour Gise — l'orpheline recueillie par ses parents — qui a permis à Antoine de retrouver l'enfant prodigue à Lausanne où il s'est expatrié. Antoine tombe chez lui à l'improviste, et lui apprend que leur père se meurt d'un cancer. Il le décidera à rentrer à Paris pour dire adieu au moribond... Jacques qu'il avait déjà réussi à confesser une première fois, à l'époque où le père Thibault l'avait fait enfermer au pénitencier, s'ouvre encore à lui, et lui raconte qu'aussitôt reçu à Normale, il est allé demander conseil à un académicien, M. de Jalicourt. Au lieu de l'engager à entrer rue d'Ulm, M. de Jalicourt lui a rappelé une conversation qu'il a eue lui-même avec un romancier auquel, dans une situation analogue à la sienne, il avait demandé son avis. « Faites du journalisme, et plantez là l'Ecole », lui avait répondu ce romancier qui n'était autre que Zola. Il ne l'a pas écouté, et il a gâché ses dons, gâché sa vie... Mais la leçon n'a pas été perdue pour Jacques. Nous connaissons ce jeune homme ardent, d'une originalité exceptionnelle et d'une indomptable volonté, qui ressemble si bien à Rimbaud que nous avons pu lui découvrir, lorsqu'il était enfant, des tics analogues à ceux de cet être infernal (une façon, notamment, de serrer dans les poches les poings contre ses aines). Il a jeté son diplôme de normalien aux orties. Est-ce à dire que M. Roger Martin du Gard nous donne son geste en exemple ? Non ; pas plus qu'il ne prend à son compte les opinions de ses autres personnages. Sans doute, sans qu'on puisse l'accuser pour cela d'être partial ou systématique, a-t-il sa conception particulière de la vie, et qui finira par se dégager de son œuvre, quand celle-ci sera achevée. Il n'y a point d'écrivain, vraiment digne de ce nom, dont les créations ne soient une projection de sa personnalité sensible et pensante, et il m'a semblé que celle de M. Roger Martin du Gard se décelait déjà... Mais pas plus Jacques qu'Antoine n'est proprement son interprète dans *Les Thibault*. C'est de l'opposition des points de vue de ses personnages qu'il s'efforce de

dégager la vérité, ou du choc de leurs convictions et de leurs passions qu'il veut faire jaillir l'étincelle. Ce que M. Romain Rolland n'est point parvenu à réaliser avec son *Jean-Christophe* qui se révèle, non sans de belles qualités, certes, l'élucubration d'un musicographe doublé d'un moraliste et d'un sociologue, et qui emprunte à la chronique les éléments de sa phraséologie, en « style plâtreux », comme disait Remy de Gourmont, M. Roger Martin du Gard le réussit avec *Les Thibault*. De là, à mon avis, la valeur de son grand roman synthétique. Episode par épisode, c'est à travers la psychologie d'individus cernés aussi rigoureusement que possible de traits caractéristiques, une vaste fresque des mœurs de notre temps qu'il est en train de composer, avec une réserve, je dirai plus : un mépris de toute réclame que le critique ne peut signaler sans un respect mêlé d'étonnement. Non qu'il dédaigne la gloire — il ne saurait mieux lui témoigner son amour que par l'application qu'il apporte à parfaire chacun de ses livres — mais il ne la confond pas avec le succès. Aucune avidité grossière ou plébéienne dans son aspiration vers cette pure entité. Je suis heureux de pouvoir saluer ici, en lui, en même temps qu'un remarquable artiste, une très noble conscience.

Sous ce titre général : *Une destinée*, M. Louis Bertrand a entrepris, lui aussi, une œuvre cyclique. Il en publiait la première partie (*Jean Perbal*) il y a trois ans, et il en donne aujourd'hui la seconde en l'appelant **La Nouvelle Education sentimentale,** en souvenir de Flaubert pour qui l'on sait sa vénération. Toutefois, c'est un tout autre objet que celui de M. Roger Martin du Gard qu'il poursuit, puisqu'il écrit à proprement parler une autobiographie. Sous le nom de Jean Perbal, il ne présente pas, en effet, un autre personnage que lui-même, et dans le décor, et parmi les gens où il est né et où il a été élevé. Après nous avoir tout au long conté son enfance, dans une des régions les plus tristes de la Lorraine, il nous introduit présentement au lycée de Bar-le-Duc où il a passé cinq années de son adolescence, les plus malheureuses, assure-t-il, qu'il ait vécues. Malignité des camarades, ignorance des pions, horreur du régime de l'internat, il a tout enduré dans des dispositions qui devaient lui rendre la vie du collège particulièrement pénible, la misère de cette vie variant avec le degré de sensibilité des jeunes gens qu'elle affecte. Or, Jean Perbal — ou M. Louis Bertrand — n'était

point d'un tempérament à prendre son mal en patience. Avec une nature impressionnable à l'extrême, il a souffert de son long emprisonnement et il s'est aigri ou il a accumulé contre ses maîtres de durables rancunes. Il semble leur en vouloir, surtout, d'avoir exercé sur son esprit une funeste influence ; et sans doute confond-il, aujourd'hui, dans la même haine les idées et les hommes qui représentent le système républicain. « C'était le moment, écrit-il, où un grand combat commençait contre tout ce qui a fait la noblesse et la grandeur de notre pays ». On le sait de reste, et qu'il faut faire remonter au lendemain de 1871 l'origine de ce travail de déformation de la vérité historique, grâce à quoi la France est censée n'avoir été quelque chose que depuis 1789. Mais je crois que M. Louis Bertrand se trompe en rattachant le triomphe du Naturalisme à celui de la République. Il est rare qu'il y ait corrélation entre les idées politiques et les idées littéraires d'une époque — et la plupart des écrivains de 1830, notamment, quoique conservateurs, se sont montrés fort révolutionnaires en art. M. Louis Bertrand, à l'humeur misanthropique de qui il ne faut pas toujours demander une impartialité absolue, me semble mieux inspiré quand il émet cette opinion que la beauté classique a moins de prise sur l'enfance et sur la jeunesse que la séduction romantique, et que c'est une erreur de commencer, comme on le fait, leur éducation par la lecture de Corneille, de Racine et de Molière... Peut-être, cependant, à l'indifférence qu'il dit avoir éprouvée pour les tragédies et les comédies de ces maîtres, le caractère livresque des commentaires qu'elles inspiraient à ses professeurs ne fut-il pas étranger ? Il y a une façon de parler des grands écrivains qui équivaut à les entourer de bandelettes comme des momies, au lieu de les ressusciter ou plutôt de les montrer vivants, ce qu'ils sont toujours. Quoi qu'il en soit, M. Louis Bertrand, qui n'aime plus guère aujourd'hui Victor Hugo, a commencé par l'adorer et a reçu de lui le coup de foudre, en lisant *Les Pauvres gens* ! Ce détail est piquant et, par la sincérité qu'il révèle, donne une idée de l'attrait du livre de M. Louis Bertrand. Il faut le prendre, en effet, pour ce qu'il est, ce livre : un témoignage ou une déposition passionnés, malgré sa bonne foi et, à cause de cela même, émouvant en même temps que savoureux.

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

O.-D. Chwolson : *La physique de 1914 à 1926* (traduction Corvisy), Hermann. — Marcel Boll et Charles Salomon : *Introduction à la théorie des quanta*, Doin. — René Fortrat : *Introduction à l'étude de la physique théorique* (I Mécanique ; II. Les vibrations ; VI. Mécanique statique ; VII. Les principes d'action et de relativité), Hermann. — Mémento.

O.-D. Chwolson, professeur ordinaire à l'Université de Pétrograd, est l'auteur d'un monumental *Traité de physique*, dont quatorze fascicules (certains de plus de 500 pages) parurent en édition française entre 1909 et 1914 ; ils constituent une mine de documents avec références bibliographiques ; c'est une sorte de dictionnaire de la physique où, malheureusement, l'esprit critique n'est pas toujours impeccable. Deux appendices ont paru dans ces derniers temps, et le second (1), notamment, qui date du début de l'année, offre un grand intérêt par le nombre de questions actuelles qui y sont approfondies.

Un chapitre est consacré à la nouvelle expérience de Michelson (1925), qui « fournit une nouvelle confirmation des propositions fondamentales de la théorie de la relativité ».

Un autre décrit les supraconducteurs, la découverte fondamentale du regretté Hollandais Kammerlingh Onnes, suivant laquelle les métaux, à très basse température (270° au-dessous de zéro), deviennent infiniment conducteurs du courant électrique. Un troisième traite des isotopes, c'est-à-dire des éléments qui occupent une même place dans la classification périodique ; par une note terminale (p. 282), l'auteur résume les récents perfectionnements de cette classification, sous la forme que l'Anglais E. C. Stoner (1924) lui a donnée.

Le reste de l'ouvrage s'occupe principalement de l'optique vue à travers la *théorie des quanta* : théorie quantique de la lumière, phénomènes photoélectriques, photoluminescence, applications des quanta à la chimie, spectres électromagnétiques.

Ce nouveau complément rendra des services à tous ceux qui désirent suivre les progrès de la physique dans ces dernières années.

(1) On trouvera, dans le premier, un résumé des expériences de Millikan sur la charge de l'électron, une étude de l'excitation et de l'ionisation des gaz par les chocs électroniques et le commencement des questions d'optique, dont il est question dans le deuxième volume.

§

Nous avons été très frappés, Charles Salomon et moi, des difficultés qui guettent les physiciens, quand ils abordent la théorie des quanta. D'une part, il n'existe pas d'exposé d'ensemble des théories électroniques, de ce qu'on peut appeler « l'électronique classique » : actions subies par un électron libre et par un doublet, potentiels retardés, ondes de vitesse et d'accélération, rayonnement d'un doublet, réaction de rayonnement, extension du principe de Hamilton, influence de la relativité restreinte, étude complète de l'atome d'hydrogène. D'autre part, il est rare que les physiciens soient suffisamment familiarisés avec l'équation de Hamilton-Jacobi, puisque les professionnels de la mécanique analytique eux-mêmes n'approfondissent guère les systèmes multipériodiques, les variables uniformisées, la dégénérescence et l'invariance adiabatique, toutes questions qui interviennent tyranniquement à la base de la théorie des quanta. C'est dire que la physique moderne est devenue une science effroyablement complexe.

Telles sont les raisons qui nous ont conduits à rédiger, après plusieurs années de travail, cette **Introduction à la théorie des quanta**, qui n'exige chez le lecteur que les notions de « mathématiques générales » et qui a pour but de dresser un tableau d'ensemble de la mécanique et de l'électronique, sous la forme précise où les recherches récentes, *orientées vers les quanta*, ont amené ces deux chapitres de la physique.

Toutes les questions ont été prises dès le début : équations de Lagrange et de Hamilton, transformations de contact et transformations canoniques, fonctions hyperelliptiques, invariants intégraux, équations de Manvell-Hertz, rappel de l'analyse vectorielle et de la relativité restreinte. Toutes les questions ont été traitées en détail, d'une façon aussi concrète que possible, en appliquant notamment les méthodes exposées à des cas particuliers, comme la chute des corps (mouvement parabolique), les vibrations d'un diapason (oscillateur harmonique), le mouvement des planètes en général (ellipse képlérienne) et spécialement de la planète Mercure (orbite relativiste).

Dans un avant-propos très étendu, nous commençons, Charles Salomon et moi, par préciser l'histoire et l'état actuel de la théorie des quanta : rôle de l'électricité dans les propriétés de la ma-

tière, mouvements des électrons dans l'atome, essais de généralisation des règles du Danois Niels Bohr, dépouillement des spectres, calcul des matrices, mécanique ondulatoire de L. de Broglie et Schrœdinger, les quanta de lumière d'Einstein, devenus les photons. Le lecteur aura une idée de l'importance des quanta, par les quelques lignes suivantes qui servent de conclusion à cet avant-propos (p. XIX) :

Le problème des quanta s'était posé en présence de l'impossibilité où se trouvaient les physiciens de se représenter les rapports entre *la matière* conçue comme corpusculaire, c'est-à-dire discontinue, et *le rayonnement* conçu comme un phénomène ondulatoire, c'est-à-dire essentiellement continu.

On tend actuellement à admettre qu'il y a, dans le rayonnement, et dans la matière, *du continu et du discontinu* ; ou, si l'on veut, que la façon la plus simple de rendre compte de toutes les propriétés que nous sommes forcés d'attribuer à ces deux fondements de tout phénomène physique consiste à les regarder comme formés, *l'un et l'autre*, par un élément de nature granulaire associé avec une onde. Dans ces nouvelles idées, la continuité et la discontinuité ne seraient que deux aspects d'une même réalité, et c'est dans des formules mathématiques pures, fondées sur les notions d'espace-temps et d'action, en dehors de toute image sensible, qu'il faudrait chercher la représentation la plus fidèle et la plus profonde de cette réalité.

Quant à ce qui distinguerait ces deux formes d'énergie que nous appelons la matière et le rayonnement, ce serait, essentiellement, la présence ou l'absence de charges électriques et, en même temps, une énorme différence de concentration, en donnant à ce mot un sens plus large, si l'on peut dire, que dans le langage courant, cette concentration étant ici calculée par des méthodes statistiques nouvelles, non dans l'espace de la géométrie, mais dans cet espace, plus général, de la mécanique, que nous appelons, après Gibbs, l'extension en phase.

Mais, en supposant même que ces tendances se confirment, la liaison est encore peu précise, on le voit, entre les deux conceptions fondamentales de continu et de discontinu, et c'est là que subsiste, malgré tout, l'énigme des quanta.

Pour tout dire, nous nous sommes appliqués à montrer jusqu'où on peut aller sans quitter le domaine, intuitif, de la continuité. Ce point de vue est indispensable pour comprendre la portée de la théorie des quanta, pour se rendre compte de la mesure dans laquelle elle s'impose et pour apprécier les bouleversements qu'elle a déjà produits dans notre conception du monde.

§

René Fortrat, professeur à la Faculté des Sciences de Grenoble, poursuit un but parallèle au nôtre, sous une forme plus élémentaire, moins approfondie, et dans un domaine moins limité, en publiant sept fascicules sous le titre commun : **Introduction à l'étude de la physique théorique**, parmi lesquels quatre sont déjà parus (1). La subdivision des matières traitées, le contenu de chaque fascicule, leur importance relative sont parfaitement conformes aux idées actuelles.

Le premier fascicule a pour objet la *mécanique* (jusqu'aux mouvements périodiques exclus). Il débute fort judicieusement par la définition statique de la force, suivie de celles du couple (2), du travail et de la masse. Le reste du volume est consacré à l'hydrostatique (2) et à la dynamique (corps solides et fluides).

Les *vibrations* forment l'objet du second fascicule : vibrations mécaniques (résonance, énergie vibratoire, masse et énergie d'un train d'ondes) et acoustique, optique (systèmes optiques, photométrie, instruments, diffraction) et optique des rayons X.

Le sixième fascicule est intitulé *mécanique statique* et débute par des notions générales de calcul des probabilités, que nous avons volontairement laissées de côté dans notre ouvrage analysé ci-dessus ; les deux derniers parlent de la théorie des quanta : formule de Planck, chaleur spécifique (3), quantification dans le plan et dans l'espace.

Enfin le septième s'occupe des *principes d'action* (avec d'intéressants aperçus de thermodynamique et *de relativité* : l'essentiel de la gravitation (relativité généralisée) est condensé en quinze pages. « Ces fascicules peuvent se lire séparément malgré l'unité que nous avons cherché à donner à l'ensemble » ; ils se

(1) Les trois autres s'occuperont de la thermodynamique, de l'électricité-magnétisme et des ondes éléctromagnétiques.

(2) Simples remarques : je n'aime pas beaucoup les dénominations de kilogrammètre (p. 10) et d'erg pour les unités de couple (il vaut mieux employer le mètre kilogramme et la dyne-centimètre) : d'une part, couple et travail constituant deux sortes différentes de produits (vectoriel et scalaire) ; d'autre part, la mesure d'un couple dépend des unités d'angle, la mesure d'un travail n'en dépend pas. Je préfère (p. 94) les mots *principe d'immobilisation* à « principe de solidification ».

(3) Depuis, Sommerfeld a donné une explication à la non-intervention de l'électron dans la chaleur spécifique des métaux (p. 55, vers le bas).

lisent, par celui qui sait, avec une vive satisfaction intellectuelle, grâce à de nombreux aperçus, souvent d'une saisissante profondeur. Il n'est pas douteux qu'ils satisferont aussi ceux qui ne savent pas, par leur sobriété, leur clarté et l'abandon des détails oiseux : René Fortrat a réussi avec bonheur cette tâche ardue de composer une accessible *initiation à la physique*.

Mémento. — *Réponse à F. Wolfers* (1). A la suite de mon analyse de son livre, ce physicien a rédigé une récrimination, puis il l'a annulée. Il y écrivait : « La valeur numérique (p. 234) est *absolument* correcte », alors que, s'adressant à moi, le 1er juin, il la considère maintenant comme une « nouvelle coquille ». (Il en conviendrait de même pour mes *sept* autres critiques, s'il prenait la peine de les examiner.)

Reste l'objection qu'il a cru bon de maintenir. Il a écrit dans son livre: « Nous avons tiré le tableau (p. 83), de la formule *rigoureuse* (p. 81) ». J'avais cru pouvoir lire (2) : « Nous avons tiré le tableau inexact de la formule fausse ». En réalité, cela signifiait : « Nous n'avons pas tiré le tableau exact de la formule fausse », et je consens bien volontiers à déplacer une négation. Toujours est-il qu'il s'absout allègrement de publier une phrase « dépourvue de sens » et qu'il me traîne aux gémonies pour l'avoir interprétée de travers : c'est très humain...

L'Enseignement scientifique (mai 1928). — J. Bezard, professeur de lettres au lycée de Versailles, y publie un excellent article qu'il intitule *A l'école de la science* : « L'école de rhétorique latine, ressuscitée par la Renaissance, maintenue jusqu'en plein XIXe siècle, est responsable du verbalisme actuel... La brute qui tua Archimède ouvrit la période de longue régression, qui aboutit non seulement au Collège du moyen âge, mais dont on ne peut pas dire encore qu'elle soit complètement terminée. » Très préoccupé de « faire scientifique l'enseignement littéraire », l'auteur préconise un enseignement rationnel et unifié des langues, fondé sur la linguistique. S'inspirant de Paul Langevin, il place au premier plan le point de vue historique et espère homogénéiser l'enseignement secondaire en le transformant en une étude de l'évolution des idées dans tous les domaines.

MARCEL BOLL.

(1) *Mercure de France*, 1er juillet 1928, p. 250.

(2) Etant donné qu'il reconnaît lui-même, après coup, que « toute la phrase est dépourvue de sens » (le style change suivant que la lettre est ou n'est pas destinée à la publication). On voit que ces mots « absolument » ou « rigoureux » n'ont, sous sa plume, qu'une valeur provisoire...

SCIENCE SOCIALE

André Thiers : *En présence de problèmes nouveaux*, Hachette.

Le nouveau livre de M. André Thiers : **En présence de problèmes nouveaux**, continue ceux qu'il a déjà donnés et dont il a été rendu compte ici : *Administrateurs et administrés* et *La Politique de demain*. Dans un pays qui a subi d'aussi terribles secousses que le nôtre depuis quinze ans, il est incontestable que des problèmes tout à fait nouveaux se posent auxquels il ne convient pas d'appliquer les solutions anciennes.

Deux sont traités plus spécialement : la réforme administrative et la réforme monétaire, et de chacun des deux je dirai quelques mots.

L'Administration, c'est un peu la langue d'Esope, mais, pourrait-on dire, une langue silencieuse. Quand tout va bien à l'intérieur d'un pays, c'est que l'administration est excellente, mais personne ne lui en sait gré, parce que cela semble tout naturel. Par contre, quand quelque chose va mal, c'est l'administration qui écope ! et bien souvent sans justice, car ce n'est pas elle qui fait les lois, ni même les grands règlements, et ce n'est pas elle non plus qui se dirige ; quand il y a, par exemple, bévue énorme ou silence scandaleux, ce n'est pas à elle, mais à son grand chef, au ministre, qu'il faut s'en prendre.

Il faudrait, au surplus, s'entendre sur ce mot administration comme sur le mot fonctionnaire ; être payé par l'Etat ne devrait pas suffire à vous faire étiqueter fonctionnaire. En critiquant la façon dont la Commission Hébrard de Villeneuve a réalisé la péréquation des traitements entre toutes les administrations de l'Etat, M. André Thiers fait remarquer qu'il n'y a rien de commun entre un postier et un secrétaire d'ambassade. Mieux encore aurait-il pu observer que le postier n'est pas un fonctionnaire, mais un agent de service public ; et ceci n'est pas d'ailleurs une remarque désobligeante ; les professeurs, même d'enseignement supérieur, ne sont pas davantage des fonctionnaires. Ceux qui ont droit spécifiquement à ce vocable, ce sont les administrateurs, et plus précisément les administrateurs de direction, et ceci réduirait beaucoup le nombre de ceux qui pourraient s'en prévaloir ; des commis, des comptables, des expéditionnaires ne sont pas des administrateurs de direction, mais comme ils font partie du personnel et que leur service est le même, qu'ils soient

aux P. T. T. ou aux Affaires Etrangères, on conçoit que la péréquation des traitements se soit faite comme elle l'a été.

Rien de plus important pour un pays que son administration publique. Le redressement de l'Allemagne après sa défaite s'explique par la bonne qualité de ses fonctionnaires d'Etat, de même que le fléchissement de la Russie et de la Turquie, bien avant la guerre, s'expliquait par la mauvaise qualité des leurs. De là l'importance des questions de recrutement et d'avancement pour la catégorie des administrateurs de direction. Ici, comme la perfection n'est pas de ce monde, et comme la faveur joue, même dans les régimes les plus démocratiques, on trouvera toujours matière à critique ; il semble cependant qu'en gros, notre corps de hauts fonctionnaires est à la hauteur de ses fonctions. A mon avis, les directives à poser devraient être celles-ci : à la base un recrutement très sérieux (et il est vraiment bien regrettable qu'on n'ait jamais pensé à rétablir l'Ecole d'administration publique, alimentant en principe tous les services de l'Etat, qui avait été créée en 1848), en cours de carrière une sélection par retard plutôt que par avancement (tous les avancements au choix extraordinaires sont de pure faveur), cependant uniquement le choix pour les très hauts postes (le contraire serait absurde) et grandes facilités pour les fins de carrière (c'est-à-dire liberté aussi grande que possible de s'en aller pour ceux qui veulent partir, et de continuer pour ceux qui veulent rester, pourvu d'ailleurs qu'ils ne soient pas trop décrépits). Quant à la psychologie du fonctionnaire, elle peut se résumer en quelques mots : conscience du devoir professionnel, bienveillance vis-à-vis des administrés, loyauté vis-à-vis des collègues, et enfin intelligence, ce dernier mot voulant dire bien des choses : un fonctionnaire trop méthodique, trop réglementaire, trop minutieux n'a pas l'intelligence administrative ; et ne l'aurait pas non plus un fonctionnaire qui traiterait les affaires par-dessous la jambe et regarderait les détails, y compris les ambiguïtés de rédaction et les erreurs d'adresse, comme choses au-dessous de son génie. Sur tous ces points, M. André Thiers dit des choses fort justes, et notamment fait bien le départ entre les administrateurs et les techniciens : ceux-ci ont leur mérite propre que les non-techniciens n'ont pas, mais ils peuvent ne pas avoir (et très souvent ils n'ont pas) ces qualités d'intelligence souple, variée, et pourrait

on dire synthétique, que doivent avoir les vrais administrateurs.

L'autre question, celle de la réforme monétaire, est à cette heure tranchée. Le Parlement, d'accord avec le Gouvernement, s'est prononcé pour la stabilisation contre la revalorisation, et la gravité irréparable et désastreuse de cette décision mérite quelques commentaires. La stabilisation est bel et bien une faillite, et aucun honnête homme, aucun bon Français, j'ajouterai aucun esprit un peu versé dans les sciences morales et politiques n'aurait dû la demander. Il n'y avait qu'une solution acceptable, c'était la revalorisation progressive et intégrale, qui, hélas, n'était défendue que par un petit groupe d'économistes désintéressés, dont M. André Thiers justement. Le petit groupe n'a pas pu s'opposer à la débâcle.

Voici comment la question se posait. De par le cours forcé du billet de banque en 1914 et la frappe de ces billets en surnombre de l'encaisse métallique, mesures l'une et l'autre inévitables, le franc papier était tombé au-dessous de sa valeur en or. Dix ans après 1914, à la veille des élections du 11 mai 1924, la livre étant à 75 fr., le franc ne valait que 33 centimes, mais cette dépréciation n'était vraiment pas excessive et personne à ce moment-là ne parlait de faillite ; tout le monde envisageait la remontée lente et le retour au pair en 10, 15 ou 20 ans (c'est à peu près ce qu'avaient mis les Etats-Unis pour remonter leur dollar tombé aussi bas après la guerre de Sécession). Les élections de 1924 vinrent tout compromettre en donnant indirectement le pouvoir au parti socialiste pour qui propriété, dignité et honnêteté n'existent pas. Le cabinet Herriot-Painlevé, continué par les suivants, fut certainement le plus honteux et le plus désastreux de notre histoire contemporaine.

Le franc était tombé en 1926 par leur faute à tous à 10 centimes, la livre étant montée de 75 fr. à 240 fr. La situation était si compromise que Poincaré, prenant alors le pouvoir sous le coup de la panique, ne put la rétablir qu'incomplètement, et crut bien faire en maintenant de façon artificielle la livre à 125 fr. par des achats massifs de devises étrangères qui permettaient de contrebattre toute manœuvre. Assurément, il avait eu raison de s'opposer à une nouvelle offensive contre le franc rééditant celle qui, en mars 1924, lui avait coûté le pouvoir, mais

n'avait-il pas eu tort d'empêcher la livre de baisser encore et par conséquent le franc de remonter, car à la fin de 1926 l'orientation à la hausse était certaine et menaçait même de devenir accélérée ? Je suis de ceux qui le pensent. Pendant toute l'année 1927, le Cabinet d'union nationale a ainsi maintenu cette stabilité artificielle et a manœuvré pour la rendre de transitoire définitive, en augmentant notamment tous les traitements en francs papier au lieu de les coter en or, quitte à n'en payer que les 2/3 ou 3/4, si on ne voulait pas écraser le contribuable. A l'abri de cette couverture, toute la horde stabilisatrice a préparé son coup strangulatoire. Cette horde comprend bien des « segments » comme disait Durkheim : 1° les socialistes, qui ont vu tout de suite dans la stabilisation le moyen de réaliser ce prélèvement sur le capital qu'on n'osait leur permettre ; voler les gens des 4/5 de leur avoir est un gentil prélèvement ; 2° les budgétaires étatistes qui ont trouvé là le moyen de réduire la dette de l'Etat des 4/5 sans comprendre que le bien de l'Etat pouvait être le mal du pays ; 3° les financiers qui ont vu pour toutes les sociétés anonymes à obligations le moyen de voler leurs obligataires des 4/5 comme l'Etat volait ses débiteurs ; 4° tous les boursicotiers à l'affût de spéculations plus ou moins louches, notamment ; 5° ceux qui avaient intérêt à la hausse des devises belges, italiennes, etc, au détriment des nôtres ; 6° tous les politiciens socialisants, heureux de l'aubaine — spoliation des débiteurs de l'Etat, — leur permettant de maçonner pour leur réélection quelque énorme machine d'assurance sociale ou autre ; 7° les jobards, se figurant que tout allait être pour le mieux, une fois le billet de 100 démonétisé et échangé contre un billet de 20 fr., « théoriquement » convertible en or, etc., etc. Et voilà pourquoi la stabilisation a passé à la Chambre et au Sénat comme une lettre à la poste.

Mais alors, que fallait-il faire ? va-t-on demander. Quelque chose de bien simple : ne rien faire du tout. Laissez faire, laissez passer, comme disent les économistes. Ce qui ne veut pas dire se croiser les bras, mais au contraire travailler, économiser et rembourser. Si réellement, comme le dit M. Germain Martin dans sa chronique financière des *Débats*, la Banque de France dispose de 44 milliards de devises étrangères, elle n'avait qu'à s'en servir pour détruire autant de billets de banque et ainsi la

circulation fiduciaire était ramenée de 60 milliards à 16 ; encore un effort, et on arrivait à l'équilibre circulation-encaisse et le retour à l'or était réalisé !

Et les dangers ? crient les craintifs, et les inconvénients ? Il y en aurait eu, c'est certain, mais croit-on qu'il n'y en aura pas avec la stabilisation-faillite ? Il aurait fallu réajuster les salaires, comme il faudra réajuster les dépenses ; rien ici-bas ne va sans inconvénients ; seulement, on supporte mieux certains malaises quand on est convalescent que quand on est « morbidescent », et de par la faillite nous sommes ceci et non cela.

De cette liquidation, encore une fois déplorable, on peut tirer cette conclusion que nous ne savons pas, nous Français de 1928, ce que c'est que la probité ! Nous avons agi comme un particulier n'aurait pas osé agir, il est vrai par crainte de l'huissier, et il n'y a pas d'huissier contre l'Etat. Nous avons reculé devant l'effort, nous avons renié notre parole, nous sommes tombés moralement plus bas, vainqueurs, qu'en 1870 nos aînés vaincus, et, pour ne pas mâcher les mots, nous nous sommes déshonorés. Quand nous passerons devant un Anglo-Saxon, nous ne pourrons que rougir !... Que la responsabilité principale de ceci incombe aux socialistes, c'est certain, et d'ailleurs logique, comme je le disais, mais que la masse honnête du pays se soit ralliée à ce brigandage, que la presse presque entière ait marché dans ce sens, que beaucoup de financiers, brandissant leur compétence technique, aient affolé ou perverti l'opinion publique et qu'un grand honnête homme et un grand homme d'Etat comme M. Poincaré n'ait pas osé tenir tête à cette opinion publique dévoyée comme l'auraient fait tant d'autres grands hommes d'Etat du passé, c'est ce qui restera la stupéfaction de l'histoire.

Pour l'honneur du *Mercure de France*, dont on ne cessera pas de consulter plus tard la collection, il est bon que ces lignes-ci aient été écrites, et je ressens quelque fierté de les signer.

HENRI MAZEL.

GÉOGRAPHIE

Pierre Denis : *L'Amérique du Sud, deuxième partie* (tome XV de la *Géographie universelle* publiée sous la direction de P. Vidal de la Blache et L. Gallois), 1 vol in-8, Paris, Colin, 1928. — B. Saint-Jours : *Les Dunes du littoral gascon* (extrait des *Actes* de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux), 1 broch. in-8, Bordeaux, Mounastre-Picamilh, 1927.

La deuxième partie de l'**Amérique du Sud**, qui forme le

tome XV de la *Géographie universelle*, étudie tous les pays de la Cordillère des Andes, de l'isthme de Panama à la Terre de Feu, et en outre les plaines du Venezuela et de l'Argentine, les *llanos* et la *pampa*, fort éloignées les unes des autres, fort dissemblables par bien des côtés, mais par d'autres donnant matière à des parallèles instructifs.

Comme il est regrettable que les divisions politiques, que le plan de l'ouvrage s'astreint à respecter, obligent l'auteur à nous présenter en miroir brisé l'image de la colossale Cordillère des Andes, un des plus grands accidents de notre monde, si étroitement coordonnée dans la diversité des climats et des altitudes où elle se déroule !

Je ne dirai pas que la géographie moderne est née dans la Cordillère ; mais c'est tout de même la Cordillère et ses pentes, soit vers les plaines de l'est, soit vers l'océan de l'ouest, qui ont été le stimulant essentiel de la pensée chez ces deux grands observateurs imaginatifs, précis et inspirés, auxquels nous devons tant, Alexandre de Humboldt et Darwin. Ceux qui les ont lus et relus n'arrivent pas, sans doute, à une représentation totale et exacte de la Cordillère ; les spécialistes acharnés à la découverte des vérités de détail nous ont, depuis un siècle, appris bien des choses, en rectifiant souvent la vision des premiers pionniers ; et puis, au point de vue du travail de l'homme, ces pays de la Cordillère, endormis encore il y a un siècle dans la léthargie de la colonisation espagnole et des survivances indiennes, se sont réveillés et se réveillent un peu plus tous les jours. Il n'en est pas moins vrai que ceux qui, sans avoir eu la bonne fortune de visiter la Cordillère, l'ont vue à travers les descriptions si nettes, si vivantes et si vraiment scientifiques de Darwin et de Humboldt, conservent dans leur mémoire une image ineffaçable de cette région du globe : ineffaçable, avec des traits et des couleurs de détail qui se rectifient, se complètent et s'enrichissent ; mais l'harmonieuse combinaison des grandes lignes ne change point.

Vue dans son ampleur, la Cordillère des Andes occupe, entre toutes les rides de l'écorce terrestre, le premier rang : elle est la plus longue, la plus continue et la plus accentuée.

Elle couvre, du nord au sud, plus de 60 degrés de latitude. Ses grands volcans culminent de 6.000 à 7.000 mètres, à une faible distance des eaux bleues et profondes du Pacifique où se creusent,

à peu de distance de la côte, des abîmes de 6.000 à 7.000 mètres également, Cela fait une dénivellation qui atteint et dépasse 14 kilomètres, la plus prononcée qui existe à la surface de la terre.

Ce foisonnement de l'écorce au voisinage des eaux marines s'accompagne, comme on peut s'y attendre,d'une grande activité des énergies intérieures et des énergies atmosphériques. La Cordillère des Andes est le pays des orages et des éruptions volcaniques ; les rives océaniques andines ont vu les tremblements de terre et les raz de marée les plus nombreux et peut-être les plus désastreux dont nous ayons conservé le souvenir.

Mais le développement des Andes dans presque toutes les zones terrestres, de l'équateur aux zones tempérées froides de l'hémisphère austral, donne à leurs paysages à la fois une grande variété et une suite harmonieuse.

Dans la Colombie et la partie montagneuse du Venezuela, il y a une divergence en éventail de trois Cordillères avec leurs savanes et leurs hauts plateaux, à qui l'altitude donne près de la ligne équatoriale un climat tempéré chaud, et où la vie civilisée existe plutôt loin de la mer, tandis que les côtes, fiévreuses et malsaines, sont souvent désertes. L'Equateur est le pays des grands volcans aux noms célèbres, le Cotopaxi et le Chimborazo. Au Pérou s'accentue la démarcation entre les trois parties de la Cordillère : les pentes vers le Pacifique sont de plus en plus sèches vers le sud et bientôt livrées à l'aridité et au désert, sauf de rares oasis; la Sierra centrale forme un faisceau de hautes chaînes où, comme dans l'Equateur, les grands volcans s'élèvent isolés sur un socle de moutonnements récents et anciens ; la pente vers l'Amazone se couvre d'une lisière forestière, la Montaña, d'où les eaux dévalent vers le grand fleuve brésilien. En Bolivie, la Cordillère s'épanouit en un large plateau où dorment des lacs d'altitude dans une zone en voie d'assèchement : pays minier de vieille célébrité où des métaux utiles, comme l'étain, remplacent les métaux précieux. Au Chili septentrional, la zone de sécheresse des Andes trouve son expression la plus complète dans l'affreux désert d'Atacama, qui tient toutes les pentes et la côte du Pacifique : désert peuplé pourtant, car il renferme des mines de cuivre, et surtout ses puissants dépôts de nitrate de soude que l'absence de ruissellement a conservés. Puis, au Chili central et méridional, à

partir du 30° de latitude, le relief et le climat se modifient. Sur les frontières du Chili et de l'Argentine, les hauts plateaux des Andes se réunissent en un faisceau et ensuite en une seule chaîne principale, où ils ont leur plus haut sommet, l'Aconcagua, et où se réveille l'activité volcanique, assoupie au Pérou et en Bolivie. La longue lisière du Chili devient un pays arrosé et cultivé où alternent les produits tropicaux, méditerranéens et tempérés; c'est la plaine centrale, qui à partir de Puerto Montt, au 42° lat. S., s'effondre sous les eaux marines et n'émerge plus que par des archipels côtiers, indéfiniment prolongés jusqu'à la Terre de Feu. La Cordillère, en Patagonie, s'abaisse, puis se relève ; ses versants constamment noyés de pluie sont recouverts d'une impénétrable forêt; les formations glaciaires anciennes et récentes prennent une grande extension, avec leurs fjords, leurs lacs et leurs glaciers prolongés presque jusqu'à la mer ; la Cordillère s'égrène à travers l'archipel magellanique, et fixe au cap Horn la pointe la plus avancée des continents dans l'hémisphère austral.

Il n'y a pas de «tableaux de la nature» aussi émouvants dans les plaines du Venezuela et de la République Argentine ; mais ici, ce sont l'activité des hommes, l'utilisation du sol et la domestication des animaux qui tiennent la première place. Les *llanos* du Venezuela ont été autrefois, lors de la période coloniale, et dans une mesure moindre, ce que sont aujourd'hui les pampas de l'Argentine : une terre d'élevage, une terre de cheptel bovin et ovin. Le Venezuela trop peu peuplé languit de nos jours; peut-être le pétrole, que l'on trouve en abondance sur ses côtes, le réveillera-t-il. Quant à la République Argentine, non seulement elle est, après le Brésil, l'Etat le plus vaste et le plus prospère de l'Amérique du Sud, mais ses produits sont encore plus nécessaires que ceux du Brésil au monde civilisé et surpeuplé de l'hémisphère nord. On peut à la rigueur se passer de café et de caoutchouc ; on ne peut se passer de pain et de viande. Ce n'est pas que l'Argentine soit toute entière, aujourd'hui, une terre nourricière ; mais elle est presque entièrement capable de le devenir, exception faite pour les solitudes du Chaco qui, au nord de l'Argentine, prolongent en plaine les zones désertiques des Andes. Le réseau des grands fleuves réunis dans le Rio de la Plata fertilise les plaines orientales, dont une partie forme les petits Etats du Paraguay et de l'Uruguay ; entre les Andes et le

Rio de la Plata, à part les oasis vinicoles de Tucuman et de Mendoza, c'est la plaine immense de la Pampa, encore en brousse vers l'ouest (le *Monte*), et, vers l'est, toute en grandes cultures et en prairies à perte de vue, avec des troupeaux de bœufs et de chevaux, des centres de colonisation agricole et de nombreuses voies ferrées qui la font ressembler au Far-West des Etats-Unis. Le trafic se concentre pour la plus grande part à Buenos-Aires, immense ville aujourd'hui presque aussi peuplée que Paris, qu'elle dépassera bientôt ; c'est la principale métropole de l'Amérique latine. Vers le sud, la pampa se dessèche et se stérilise dans les steppes rocheux et en grande partie déserts de la Patagonie ; mais la Patagonie elle-même est mise en valeur ; elle est divisée en lots de terres immenses où l'on fait l'élevage du mouton et cette économie se prolonge jusque dans la partie argentine de la Terre de Feu. On ne peut être surpris de la richesse croissante d'un pays qui peut nourrir une partie du monde ; nous commençons à connaître ces Américains du sud, dorés sur tranche ; le roi-dollar, qui fait tant de bruit, n'est pas seul au monde, car le roi-peso (monnaie argentine) le vaut bien. Cette richesse a de bons côtés, elle en a un surtout : elle assure l'indépendance de l'Amérique latine : nous pouvons être assurés qu'appuyée sur des pays comme l'Argentine et le Brésil, elle ne se laissera ni absorber, ni médiatiser par l'Amérique anglo-saxonne.

Je termine par une critique, à propos de la description de Pierre Denis. C'est exact, c'est précis, complet et bien à jour. Mais trop dense : on a voulu dire trop de choses en trop peu de mots; dans ces pages si nourries, l'air ne circule pas assez.

§

Un chercheur, un savant dont les nombreuses années ne diminuent pas l'activité, B. Saint-Jours, lutte depuis un demi-siècle, à grand renfort de faits précis et d'études sur le terrain, contre les idées reçues et les légendes qui font du littoral des Landes, entre la Gironde et l'Adour, le théâtre d'un grand drame historique d'invasion des sables. Rien de si difficile à détruire que les légendes où se confondent le plan géologique et le plan historique. Celle-ci en est un exemple frappant ; elle est d'autant plus solide qu'elle paraît s'appuyer sur des principes récents de géographie physique. Elle n'en est pas moins fausse. Saint-Jours en

donne de nouveau une démonstration patiente et complète dans sa récente brochure sur **Les Dunes de Gascogne**.

Depuis l'ingénieur Brémontier, les chaînes de dunes, parallèles ou perpendiculaires à la côte, qui se déroulent de la Gironde à l'Adour, ont été considérées comme des dunes mobiles envahissant graduellement les terres et destinées à recouvrir une partie importante de la plaine de la Gironde et des Landes ; d'où la nécessité des plantations de pins pour fixation des sables. De plus, la chaîne d'étangs allongée à la base orientale des dunes a été regardée comme le jalonnement d'anciens rivages maritimes et d'anciennes baies que le cordon littoral des dunes aurait isolés de l'Océan, et dont le bassin d'Arcachon serait l'unique témoin subsistant. Deux points de vue qui, dans le fond, se contredisent. Mais on n'y regarde pas de si près.

Saint-Jours démontre lumineusement qu'à la réserve de la ligne côtière où se produit un mouvement de va-et-vient semblable à celui de la houle, sans aucun déplacement d'ensemble, les dunes plantées ou non de pins ne bougent pas ; elles n'ont pas bougé depuis un laps de temps qu'il évalue, avec une précision sans doute un peu trop grande, à dix mille années. Quant aux étangs, ils n'ont rien de commun avec d'anciennes baies et un ancien rivage maritime ; ils sont simplement produits par l'accumulation des eaux douces de l'intérieur à la base des dunes, qui presque partout les empêchent de s'ouvrir une issue vers la mer. La formation du bassin d'Arcachon s'explique par des traits de topographie et de géologie locales.

Certes, la plantation des pins, qui a fait de la côte des Landes la plus grande forêt française, n'a pas été une œuvre inutile. Mais son utilité n'est pas celle qu'envisageait Brémontier. Elle est d'ordre économique, et non d'ordre physique. La plantation des pins n'a pas fixé des dunes qui ne bougeaient point ; en revanche, elle a assaini et enrichi le pays, qui lui doit peut-être la disparition des fièvres, certainement la florissante industrie des poteaux de mine et de la résine, et indirectement l'énergique effort de mise en valeur agricole qui a transformé une grande partie des Landes tant girondines que landaises.

CAMILLE VALLAUX.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

G. Percin : *Guerre à la Guerre.* — G.-Arthur Boucher : *L'Art de vaincre aux deux pôles de l'Histoire. Sa vie éternelle.* — A propos du monument commémoratif de la Bataille de Guise. — Mémento.

M. le général Percin vient de lancer un brûlot, avec son livre : **Guerre à la Guerre.** Je n'aime pas beaucoup ce titre, qui marque la violence du sentiment plus que la force du raisonnement. Je ne suis pas de ceux cependant qui estiment préférable de faire le silence autour de ce livre. S'il contient des sophismes, à côté de vérités cruelles, il accuse des tendances généreuses vers un avenir indiscutablement désirable. Puis, n'est-ce pas un geste émouvant que celui de ce vieil officier, désenchanté (le général Percin est entré au service en 1865) qui brûle aujourd'hui ce qu'il a adoré, au cours d'une longue carrière, où il a été comblé de grades et d'honneurs ? Il est vrai qu'il s'est attiré, par contre, des haines féroces. Mais n'amasse pas qui veut un pareil lot de haines sur sa tête. Le général Percin a été une des plus belles intelligences de notre armée. Au point de vue technique, il a donné des preuves d'un rare esprit d'indépendance (fait peu commun dans un corps comme celui de l'artillerie, où règne la communauté de pensée polytechnicienne), et, en plusieurs occasions, des marques de probité professionnelle. J'appelle simplement ainsi cette qualité, assez rare dans l'armée, qui fait céder l'intérêt de bouton devant l'intérêt général. Qu'on y ajoute les vilenies, l'incompréhension, inspirées par l'esprit politique qui, dans l'armée, où l'ardeur des sentiments est plus vive, atteint un degré de violence inouï, et l'on s'expliquera le cas du général Percin. Le poison politique ne m'a jamais contaminé ; je puis ainsi rendre justice à chacun.

Dès les premières pages de son livre, le général Percin fait une réflexion, qui mérite qu'on s'y arrête :

> Habituellement, dit-il, une guerre victorieuse est suivie d'une période de paix, pendant laquelle le vainqueur inspire au vaincu une terreur qui procure la sécurité et permet le désarmement. Après la victoire de 1918, c'est le vainqueur qui a peur du vaincu, et il reste armé jusqu'aux dents.

Cela est exact. Le cauchemar de la peur continue, cette sorte de vertige, ce défaut de discernement, qui a fait reculer pendant la guerre le moment d'employer les hommes dont tout faisait es-

pérer qu'ils renonceraient à des méthodes inopérantes où notre armée s'enlisait, ce cauchemar pèse toujours sur l'esprit de la nation. Cela, parce qu'on ne veut pas reconnaître les erreurs commises, et que, sous prétexte d'apaisement, nous nous efforçons de faire de cette somme d'erreurs une sorte de corps de doctrine, d'Evangile intangible, auquel semble indissolublement lié le sort même du régime. Si la guerre recommençait dans six mois, ce qui est bien improbable, nous verrions remettre en honneur, non les méthodes qui ont assuré notre salut en 1918, mais bien celles qui ont failli nous conduire au fond du gouffre pendant les trois premières années de la guerre. Lorsqu'un peuple, plutôt que de se déjuger, glorifie les pires défaillances, il ne peut que se confiner dans la peur. Mais revenons à M. le général Percin.

Je lui rendais justice tout à l'heure ; je lui dirai maintenant qu'il a accumulé des sottises dans son chapitre sur les atrocités allemandes. Pour excuser ces dernières, il remonte au déluge et se livre à une énumération puérile d'horreurs, commises par les Hébreux, les Turcs, les Russes, les Bulgares, les Anglais, les Belges, sans oublier les Français. Sans doute, chaque fois qu'à la guerre, après des privations et des fatigues de toute sorte, des troupes se sont trouvées, hors de tout contrôle, libres de piller et de voler, les mauvais instincts ont pris le dessus. Ce qui est grave dans le cas particulier de l'Allemagne est que son Grand Etat-Major avait érigé la cruauté en principe, comme un moyen d'accélérer le rythme de la guerre. C'était une Doctrine, un des moyens de l'art militaire. Simple défaut de psychologie. On peut adresser toute sorte de reproches à notre Etat-Major français ; rien de semblable ne transpire dans ses Instructions.

Le général Martin de Bouillon, que cite M. le général Percin, en ordonnant à ses troupes : « Pas de prisonniers ! » apparaît comme une exception parmi notre corps d'officiers. Il n'a été l'objet d'aucune sanction ; on devrait simplement changer deux lettres de son nom. D'autre part, si le nettoyage des tranchées a été érigé en système, c'est pour répondre à une ruse déloyale de l'ennemi, qui tendait à se généraliser. Les hommes faisaient les morts, puis tiraient dans le dos de nos troupes. Une telle mesure, si cruelle qu'elle fût, était devenue nécessaire ; c'étaient de justes représailles. Dans cette voie, on se laisse vite entraîner les uns les autres.

Ce qui importe est de réagir contre de telles tendances, de persister à vouloir que la guerre soit exempte de cruautés inutiles. Or, il est curieux de voir le général Percin, gagné lui-même par le courant, écrire à la fin de son inventaire des atrocités :

En résumé, il est des cruautés qui terrorisent à la guerre, d'autres qui ne terrorisent pas. Les premières doivent être conservées, et *même accentuées*, si l'on veut rendre les guerres plus courtes et moins fréquentes, et finalement les supprimer.

Ainsi, reparaît la vieille rengaine des de Bloch et des pharisiens du pacifisme : la capacité meurtrière des armes de l'avenir sera telle que l'on n'osera plus songer à la Guerre. Donc, ne nous opposons pas à la fabrication en série, internationalisée même, de ce matériel formidable de guerre. Il sera l'épouvantail qui confinera les nations dans la sagesse, et si, par cas, la guerre se déchaînait encore, elle serait forcément courte, avec la mise en œuvre de moyens matériels si puissants. Erreur grossière.

Il n'y a qu'un moyen de rendre la guerre courte, c'est de la bien conduire. Les Allemands, qui avaient assez bien monté leur manœuvre de débordement par la Belgique, ont failli terminer la guerre en un mois. Des fautes d'exécution les en ont empêchés. De notre côté, si, au lieu d'avoir toutes nos divisions en cordon de Belfort à Mons, nous avions eu notre 5e armée et le corps expéditionnaire anglais, massés dans la région Arras-Lille, face au Sud-Est, pour attaquer en flanc l'armée de Von Kluck, peut-être la guerre eût-elle été très courte, à notre profit. Est-il permis de rappeler que Napoléon, en trois mois conduisait son armée au fond de l'Autriche, triomphait des armées d'une coalition, et la ramenait dans ses garnisons ?

En résumé, M. le général Percin, qui prétend apporter des arguments péremptoires contre la guerre, ne fait qu'effleurer le point vital de la question : la construction du matériel de guerre par l'industrie privée. En présence des méthodes inopérantes de la S. D. N., la course aux armements va reprendre. Sous prétexte de sécurité, les nations vont de nouveau s'armer jusqu'aux dents, jusqu'au jour où la corde, à force d'être tendue, se rompra. Mais ceci est affaire à nos petits-enfants.

§

M. le général Arthur Boucher est, lui aussi, un vétéran, dont la verte vieillesse se complaît au jeu des idées, qui ont bercé sa

longue carrière. A le lire, il semble qu'il sente encore la poudre comme un sous-lieutenant. Cependant, dans son dernier livre, **L'art de vaincre aux deux pôles de l'Histoire, sa loi éternelle,** nous le voyons aboutir à la même conclusion que le général Percin :

« Aujourd'hui, écrit-il, la guerre nous fait horreur, et nous n'avons plus qu'un désir, c'est de ne plus la revoir. » Voilà un nouvel état d'âme, curieux à noter chez un vieux soldat, qui n'a jamais déguisé son ardeur belliqueuse. Nos pères, après avoir guerroyé, disaient autrefois : la chasse, plaisir des rois, la guerre, plaisir des Dieux ! Ils conservaient quelque fierté d'avoir fait la guerre et ils n'en gardaient pas un si mauvais souvenir. Que s'est-il passé pour creuser un fossé aussi profond entre les gens de guerre d'hier et ceux d'aujourd'hui ? Ne serait-ce pas que le drame que nous venons de vivre a été la plus cruelle et, presque jusqu'à ses derniers jours, la plus mal conduite des guerres. Le sentiment général des combattants a été depuis longtemps exprimé par M. Etienne Lamy, lorsqu'il écrivait en 1917, dans un rapport officiel : « L'armée éprouve une rancune générale et profonde contre une méthode militaire qui ne proportionne pas les sacrifices d'hommes aux résultats obtenus. »

Une longue incursion dans l'histoire militaire de l'antiquité est la partie distrayante, amusante de ce livre. Le général A. Boucher épluche l'*Iliade* et l'*Anabase* pour, de déductions en déductions, en faire ressortir, non sans ingéniosité, les deux principes « éternels », qu'il nous donne comme la base de l'art militaire. J'avoue que je n'aurais pas pensé à chercher des leçons sur l'art de vaincre dans les récits du bon Homère ; j'y aurais plutôt cherché des leçons d'éloquence. Le général A. Boucher avoue qu'il n'y a pensé lui-même que tardivement. Ces deux principes, il les retrouve dans les Guerres Médiques, dans les Campagnes d'Alexandre, dans les guerres du Premier Empire. Il est plus embarrassé de les retrouver dans les velléités stratégiques du Père Joffre. Aujourd'hui que la mode est aux vies romancées, il serait aisé d'aligner d'un seul trait celle du pseudo-vainqueur de la Marne. Il n'y aurait qu'à utiliser le copieux dithyrambe que le général Boucher consacre à le glorifier. On y trouve des traits d'une candeur charmante, comme celui-ci :

Alors que, dans l'armée française, Joffre tient en mains les innom-

brables rênes du char gigantesque qu'il conduit, *alors que pas une seule compagnie n'exécute un mouvement, sans qu'il ait été ordonné par lui*... etc.

M. Hanotaux est dépassé. Cette perle est extraite d'un chapitre intitulé : *Si Agamemnon avait commandé l'armée française*. Voilà à quoi on n'avait pas encore songé.

Il y a cependant, dans ce livre, une partie fort importante et tout à fait remarquable, qui a trait aux rapports des généraux Foch et Pétain, dans les dernières semaines de la guerre, après la réalisation de l'unité de commandement. On n'a rien publié, je crois, qui nous donne un exposé aussi clair, aussi complet et aussi près d'être définitif de cette phase de la guerre qui, pour des raisons puissantes, est restée peu connue. Disons, sans plus, que cette partie du livre du général A. Boucher est admirablement informée.

§

La municipalité de la ville de **Guise** a pris l'initiative d'élever un **monument commémoratif** de la victoire de la 5e armée, commandée par le général Lanrezac, contre la 11e armée allemande, le 29 août 1914. Le maréchal Joffre, sollicité par le maire de Guise de faire partie du Comité d'honneur, a cru devoir répondre comme suit :

J'accepte avec plaisir de faire partie de ce comité. Aujourd'hui que les événements de la Grande Guerre nous sont mieux connus... la bataille de Guise, que la 5e armée française a engagée sur mon ordre, apparaît comme un moment capital dans la manœuvre des armées alliées, qui a préparé la victoire de la Marne. Cette bataille n'a pas seulement montré, etc.., elle a encore soulagé, comme je le souhaitais, les forces britanniques qui se trouvaient dans une situation difficile.

Le maréchal Joffre, qui est un modeste, finira par perdre toute modestie. Il est exact que le Com. de la 5e armée a reçu l'ordre du G. Q. G. le 28 août d'attaquer, face à l'ouest, et de prendre ainsi en flanc la gauche de la 1re armée allemande, dans le but de soulager l'armée anglaise. Or, à cette date du 28, celle-ci était arrivée tout entière sur la ligne Noyon-Chauny-La Fère (Rapport French). Elle avait définitivement échappé à l'étreinte de la 1re armée allemande, et toute la journée du 29 se passa pour elle au repos. Que conclure ? Sans doute, voyait-on assez clairement ce qui se passait, dans l'entourage du général Joffre ; mais le difficile était

de lui arracher une décision, et une fois celle-ci obtenue, il était encore plus difficile de l'arrêter, si la situation ne semblait plus l'exiger. D'où un décalage constant sur les événements. L'aide à l'armée anglaise, qui lui eût été très utile dans les journées du 25, surtout du 26 et du 27, était devenue sans objet le 28. Le 29, l'armée française allait livrer une bataille, censément pour soulager l'armée anglaise, qui était paisiblement au bivouac à 20 kil. au sud de Saint-Quentin. En fait, la pseudo-bataille de Saint-Quentin, ordonnée par le G Q.G. face à l'ouest, devint la bataille de Guise, face au nord, où, pour la deuxième fois, le général Lanrezac réussit à sauver la 5e armée. Il était démonté de son commandement peu de jours après. Cette petite mise au point ne sera peut-être pas inutile dans la confusion, souvent volontaire, que l'on fait des événements, aujourd'hui. Les souscriptions au monument commémoratif de la victoire de Guise sont reçues au Crédit Lyonnais et chez le colonel Leroux, 5, avenue de la Motte-Piquet.

MÉMENTO. — *Revue militaire française* (mars). Com. Roques : L'organisation du terrain en Champagne pendant la guerre mondiale ; Commandant de Gaule : L'action de guerre et le chef, etc. — *Revue Maritime* (févr.) : E. V. Moullec : Quelques à-côtés de Trafalgar. — *L'Evolution* (mars) : Les origines de la guerre de 1870, etc.

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

Dr Maurice Hepp : *L'immense Indo-Chine*, Peyronnet, 1928. — Institut Colonial de Marseille, 1906-1926. — Félix Falck : *Guide du Touriste en Algérie*, 1927. — Colonel Abadie : *Nos richesses Soudanaises et le Chemin de fer Transsaharien*, Editions géographiques maritimes et coloniales, 1928.

On écrit beaucoup sur l'Indochine et les volumes ayant trait à notre possession d'Extrême Orient se succèdent, s'attaquant aux multiples aspects de cette grande colonie comme aux problèmes divers que soulève notre œuvre indochinoise. Le Dr Maurice Hepp vient de publier chez Peyronnet un ouvrage portant ce titre évocateur : **L'immense Indo-Chine**, et en sous-titre : *Une vue cavalière de l'Indo Chine*. Il est évident qu'il est impossible en un volume de 300 pages de pouvoir donner sur « l'immense Indo-Chine » une étude complète, et c'est ce que n'a pas cherché d'ailleurs à réaliser l'auteur.

Le Dr Maurice Hepp nous promène, tout d'abord, dans toute notre colonie, nous amenant tour à tour au Tonkin, à la baie

d'Along, à Hanoï, puis en Annam où nous sommes comme envoûtés par l'évocation des Tombeaux Impériaux de Hué et de la « noblesse mélancolique, voluptueuse et grave » de ces jardins mortuaires. L'auteur nous conduit à Saïgon, « ville spécifiquement française par sa conception et sa population, ville d'affaires et de plaisirs », et, ensuite, par la forêt cambodgienne, nous entraîne devant l'effarante splendeur d'Angkor. Le Dr Maurice Hepp, qui a passé du Cambodge au Siam, nous donne ses impressions sur Bangkok et sur l'essor du royaume siamois sous l'impulsion très heureuse des idées modernes. Après le Siam, c'est la Malaisie anglaise avec ses plantations de caoutchouc et son formidable port, Singapoor.

Ce qui est plus intéressant au point de vue colonial et, à dire plus exactement, en ce qui concerne notre politique indigène, ce sont les pages consacrées par le Dr Hepp à la question chinoise en Indo-Chine et aux problèmes indochinois. Après avoir montré la vie chinoise de Cholon, frénétique, immense, désordonnée, surabondante, l'auteur se demande si cette force, installée en Indochine, n'est pas un danger ; le problème n'est pas d'hier, mais il revêt, désormais, une singulière acuité en raison du profond bouleversement chinois et de la bolchevisation des provinces du sud de l'Ex-Empire du Milieu. Le Dr Hepp nous donne sur ces questions des aperçus intéressants et affirme que, malgre l'âpreté mercantile, le Chinois est dans notre colonie « un précieux ferment d'activité et de civilisation, suivant ou même précédant la route ou le chemin de fer, s'installant dans les petites localités, satisfaisant les besoins des indigènes, leur en créant de nouveaux et déterminant d'intenses courants de vie, grâce à leurs multiples et concurrents services d'automobiles qui entassent marchandises et voyageurs par une rivalité sans merci ». Reste le danger chinois extérieur, c'est-à-dire le voisinage d'une Chine rouge. A ce sujet, « le seul atout que nous possédions, nous déclare le Dr Hepp, c'est la haine et la crainte qu'inspirent aux Annamites leurs oppresseurs chinois de jadis ».

Et alors surgit la question annamite. Le problème est complexe, car, on l'oublie trop souvent, l'Indochine est une fédération de pays divers : Annam, Tonkin, Cochinchine, Cambodge, Laos, qu'unit une politique qui, selon le Dr Maurice Hepp, doit reposer sur le maintien de notre prestige par la confiance en nous et

en notre action colonisatrice, et, en second lieu, sur nos efforts pour améliorer le sort de l'indigène. Le peuple annamite a droit à notre aide la plus affectueuse, et c'est nous qui devons le protéger contre la turbulence d'une classe dite d'élite qui n'affiche des opinions « avancées » que pour s'assurer la tutelle de la masse, tutelle qui, sans aucun doute, serait fort lourde et absolument hostile à l'action française.

Ainsi, dans son ouvrage *L'immense Indo-Chine*, le Dr Maurice Hepp est parvenu à synthétiser en quelques pages le problème indo-chinois dans son ensemble; le « français moyen », grâce à ce livre, peut avoir des vues générales sur des questions diverses, chose nécessaire, car on n'a plus le droit d'ignorer maintenant le pourquoi de notre colonisation en Extrême-Orient.

§

L'Institut colonial de Marseille, qui est déjà majeur si l'on peut dire, puisque cet organisme a été fondé en 1906, s'affirme comme un centre d'études coloniales de tout premier ordre. Nous avons ainsi, dans notre grand port méditerranéen et colonial, un véritable « laboratoire » d'économie politique tropicale, qui apporte aux milieux coloniaux, non seulement de Marseille, mais de toute la France, des avis éclairés, des conseils scientifiques, une documentation de premier ordre.

Après avoir été longtemps, de 1906 à 1924, rue de Noailles, l'Institut s'est installé dans une demeure en style oriental, Parc Amable Chanot, sous la compétente et agissante direction de son secrétaire général, M. Emile Baillaud. Salles de réception, bibliothèque, laboratoires avec outillage d'études pour les matières grasses, pour les caoutchoucs, installés dans des annexes, assurent tous les moyens d'un travail fécond. Le labeur fourni par l'Institut colonial de Marseille a été considérable et se trouve condensé en quelques pages dans une publication récente de cet organisme.

Nous avons, en effet, sous le titre modeste **l'Institut colonial de Marseille, 1905-1926**, un ouvrage fort complet qui nous permet d'avoir une notion fort exacte de l'utilité de cette maison d'étude ; la colonisation est, ne l'oublions pas, de plus en plus une œuvre scientifique. Les Hollandais l'ont parfaitement compris et ont largement utilisé leur remarquable Ins-

titut colonial d'Amsterdam ; on sait aussi l'importance et l'influence du « Colonial Institut de Londres » et le rôle du « Musée colonial de Tervueren », qui ne renferme pas seulement des collections, mais aussi des laboratoires et une bibliothèque fort riche. A Marseille, il y avait en 1906 un Musée colonial et il existait des cours coloniaux ; réunir les deux, développer l'enseignement et créer un service de renseignements, telle fut l'initiative entreprise que des hommes de cœur, attachés à l'œuvre de la colonisation, comme Desbief, Hoekel, Artaud, Bolin, J. Charles Roux, s'attachèrent à réaliser.

Et l'Institut colonial grandit peu à peu ; voyant son rayonnement prendre une extension régulière, les concours lui vinrent de toutes parts et son action s'affermit. En parcourant les pages du volume concernant la vie de l'institution, on constate d'année en année la marche en avant : organisation de congrès, d'enquêtes, d'expositions consacrées à tel ou tel produit, blé en 1910, riz en 1911, maïs en 1912. Pendant la guerre, l'impérieuse nécessité de faire appel aux matières premières coloniales, notamment aux oléagineux, donna aux travaux de l'Institut un intérêt de premier ordre. Les laboratoires et les services techniques reçurent une vigoureuse impulsion. Il s'y est effectué un travail de recherche considérable et qui n'a pas été sans avoir une part dans le développement de l'industrie marseillaise des huiles et des gras. Nous ne saurions ici entreprendre une étude aride de ces questions d'utilisation rationnelle des produits coloniaux, mais, sans être spécialiste, il est aisé de comprendre que nous sommes en présence d'un des problèmes capitaux de la colonisation. On conçoit donc l'importance de l'effort fourni par l'Institut colonial de Marseille, non seulement au cours des hostilités, mais au lendemain de la paix, pour répondre à la formule : « les colonies sauveront le franc ».

§

Le problème du Transsaharien est la « question coloniale » de l'heure. Il domine de plus en plus l'effort poursuivi par nous dans le Continent Noir et pose le point d'interrogation suivant : faut-il réaliser la soudure administrative entre les Gouvernements de l'A. O. F. et de l'A. E. F. et notre triptyque nord africain ? Une autre interrogation peut être formulée également : le transsaharien

sera-t-il un chemin de fer qui paie ? Une controverse s'est élevée sur ce dernier point; les avis des « compétences » varient. Aussi le livre du colonel Maurice Abadie, **Nos richesses soudanaises et le chemin de fer Transsaharien**, qui vient de paraître aux Editions géographiques, Maritimes et Coloniales, apporte-t-il aux défenseurs du rail futur des encouragements et même des précisions fort nettes. L'auteur établit dans la première partie de son ouvrage un impressionnant bilan des « richesses soudanaises »; il nous montre, par exemple, que les vallées du Haut-Niger et du Soudan devront dans l'avenir être « les mamelles de la France», grâce au mil soudanais dont on peut avoir, par an, vingt millions de quintaux à exporter « soit 4.000 trains de 500 tonnes », grâce aux arachides, au riz, au cheptel. Que pourra véhiculer encore le Transsaharien ? : du coton, de l'alcool industriel, du manioc, du chanvre, du kapok, etc., enfin des voyageurs ! Dans un délai de vingt ans, nous affirme le colonel Abadie, le Transsaharien doit enlever du Soudan trois millions de tonnes, soit dix-sept trains par jour !

Attaquant le problème technique de la construction du chemin de fer, l'auteur de l'ouvrage dont il s'agit nous indique que cette œuvre est comme la conclusion même de notre action dans le Continent Noir, car le Transsaharien doit devenir une des branches du « Transafricain » qui atteindra par le Tchad les réseaux ferrés congolais et sud-africains.

Aussi, le colonel Abadie, après nous avoir donné une étude fort claire des conditions de l'établissement du rail envisagé, itinéraire, matériel, trafic, est conduit à une conclusion logique : le Transsaharien exige une complète coordination des travaux et des méthodes administratives et politiques en Afrique. Cette unité implique la création d'un ministère de la France Extérieure. L'idée est posée, elle fait l'objet des préoccupations gouvernementales, et ce sera un des problèmes que devra résoudre la Chambre.

MAURICE BESSON.

HAGIOGRAPHIE ET MYSTIQUE

Adolphe Retté : *Le Voyageur étonné*, 1 vol. chez Messein.

Dans le monde de la littérature, il n'est pas très fréquent qu'un écrivain se résolve à l'inaction avant que l'ange de la mort lui

retire la plume des doigts. D'habitude, se faisant illusion sur la vigueur persistante de ses facultés, il ne cesse de produire jusqu'au cercueil, alors même que son cerveau usé ne lui fournit plus que de pitoyables radotages ou une écume de pensées en état de désagrégation sénile. Comme, le plus souvent, par pitié, par révérence dédaigneuse pour son passé ou encore afin de se procurer le plaisir méchant de le bafouer à la sourdine, l'entourage s'abstient de lui insinuer le conseil que Racan donnait à un vieil ami essoufflé :

Tircis, il faut songer à faire la retraite,

le barbon s'obstine, avec un entêtement lugubre, à babiller sans soupçonner qu'autour de lui on hausse les épaules, on ricane, on se bouche les oreilles pour ne plus entendre cette voix catacombale.

Destin pitoyable auquel pourtant quelques-uns — assez rares — ont l'énergie de se dérober. Parmi ceux-ci, l'on comptera M. Adolphe Retté. Parvenu au seuil de la vieillesse après une carrière féconde, toute de luttes qui lui valurent des ennemis opiniâtres et des amis passionnément dévoués, l'affection et la gratitude d'un grand nombre d'amis de Jésus-Christ et la haine d'adversaires de l'Eglise ou de catholiques attiédis appartenant à la catégorie dite « bien-pensante » que sa franchise offusquait, M. Retté a pressenti que les forces lui échapperaient bientôt. Les rassemblant pour un suprême effort, il a résumé son œuvre et lancé ses *ultima verba* dans un dernier livre : **le Voyageur étonné.** Il nous y avertit qu'il se préparera désormais à la mort dans le silence, le recueillement et la contemplation exclusive de l'éternelle Beauté.

Cette décision nous vaut un livre pareil à une symphonie, grave et souriante à la fois, où les vagues suprêmes des tempêtes d'ici-bas s'apaisent et viennent mourir harmonieusement en un chant d'adoration au Crucifix.

Que signifie ce titre : le *Voyageur étonné* ? L'auteur l'explique, au début du livre, en une page si substantielle qu'on ne saurait mieux faire que de la citer à peu près intégralement :

Jadis, quand je parlais à des publics fort disparates, j'ai beaucoup voyagé. En France, et parfois hors de France, j'ai vu nombre de villes et de hameaux, des plaines riches en moissons ou stériles, des montagnes neigeuses et des collines fleuries de bruyères, des fleuves au cours

majestueux et des torrents qui se précipitaient en cascades turbulentes, l'Océan et la Méditerranée, des aubes de pure lumière et des crépuscules noyés dans la brume... que sais-je encore ? Partout j'admirais, partout je m'étonnais, car il n'est pas d'admiration sans étonnement. Mais il arrivait aussi que j'eusse l'occasion de m'étonner sans admirer, par exemple aux endroits où les hommes montrent une ingéniosité déplorable à enlaidir l'œuvre de beauté — l'œuvre de Dieu. A présent qu'il ne m'est plus donné de pérégriner çà et là en collectionnant maints aspects de l'univers, je fais encore de splendides voyages dans ces régions de la vie contemplative où tant de grâces sont octroyées à toute âme qui s'applique à prendre pour guides vers le Paradis les Saints de Notre Seigneur. Itinéraire incomparable dont l'oraison désigne les étapes, où les auberges sont des églises, où les phares sont les petites lampes, jamais éteintes, qui brûlent devant la Présence réelle. Les paysages que l'on découvre en cette contrée surpassent tous les sites de la terre. L'humanité, on ne l'y rencontre qu'en posture d'adoration ; les pauvres par dilection, les souffrants, les humbles y apprennent la gratitude envers la miséricorde divine qui leur ouvrit ces refuges. — Et c'est là que je continue d'être le voyageur étonné...

Parce que ce volume avait pour objectif de récapituler la pensée de M. Retté sur Dieu et sur le monde dans ses rapports avec Dieu, il y a traité d'un grand nombre de sujets. C'est ainsi qu'il parle, en termes incisifs, de la littérature actuelle, de ses mœurs et de ses coutumes et avec d'autant plus de clairvoyance et d'indépendance qu'il se tient à l'écart des milieux de « la gent de lettres », comme il dit, depuis une trentaine d'années. Il analyse quelques livres profanes, à l'appui de ses opinions — pour chaque volume, trois pages au maximum où l'essentiel est dit dans une forme frappante. Sollicité de donner son avis sur l'art de M. Paul Claudel, il le formule nettement et, en relation de sentiment, *sur ce point*, avec MM. Maurras, Lasserre, Léautaud, Dubech et d'autres encore, il porte un jugement sévère qu'approuveront les amis des bonnes lettres et qui fera pousser « des hurlements hydrophobes aux claudeliens qui ne tolèrent pas qu'on approche de leur idole autrement que pour l'encenser ». Mais cette excursion dans la littérature d'aujourd'hui ne constitue qu'une part minime de son travail. Il s'étend bien davantage, comme on pouvait s'y attendre, sur ce qu'il appelle ses *Lectures préférées* :

La littérature, écrit-il, c'est très bien et je ne m'en désintéresse pas, puisque, à la requête de quelques amis, je viens de donner mon senti-

ment sur un certain nombre de volumes récemment publiés. Mais combien je préfère les ouvrages où il n'est parlé que de Dieu et de son action sur les âmes! Je l'ai dit dans *Jusqu'à la fin du monde* : « Rien n'a d'importance, hormis la Sainte-Trinité. » Cet axiome régit ma vie intérieure, inspire mes jugements et mes actes. Ceux qui ne l'admettront pas ne saisiront jamais totalement la signification de mes écritures.

Il analyse donc à loisir quelques beaux livres de piété récemment parus : les deux volumes de *Vies de Saints*, réunies sous la direction de M. Gabriel Mourey ; il y signale notamment la belle *Vie de Saint Jean de la Croix* due à M. Maurice Brillant. Viennent ensuite des aperçus, d'une grande élévation d'idées et d'une rare beauté d'expression sur *le Christ dans la banlieue* du P. Lhande, l'admirable *Sainte Thérèse* de M. Louis Bertrand, *la Vie dominicaine* de Mlle Renée Zeller — quelques autres livres encore.

Mais ce qui occupe la plus grande partie du *Voyageur étonné*, ce sont, comme on l'attendait, des développements évocatoires d'après les plus beaux thèmes de la Mystique.

Pour concevoir nettement la portée de ces chapitres essentiels, il est indispensable de ne pas perdre de vue que, comme tous les contemplatifs, M. Retté a reçu cette grâce : *le sentiment habituel de la présence de Dieu* qui, payé par de grandes souffrances, inonde d'une lumière sensible toutes les provinces du royaume de leur vie intérieure. Il a décrit quelques-uns de ses effets dans les lignes suivantes où il rend, avec une étonnante précision, des états d'âmes considérés comme obscurs ou même incompréhensibles par ceux — croyants incroyants — qui ne font pas oraison :

... Merveille de la Grâce qui unifie toutes les heures de la journée ! Je pensais à quelque aménagement ménager ou je soumettais à la pierre de touche de l'analyse un texte littéraire ou je retournais, de cent façons, dans ma tête les phrases d'un chapitre en train. — Tout à coup la Présence adorable se fait sentir en moi et *m'envahit toute l'âme avec une impérieuse douceur*. Oh! dis-je, le Maître est là !... Et je laisse tout et j'oublie le monde entier pour le contempler, tandis que mes puissances se dilatent dans son amour et s'épanouissent comme de jeunes floraisons sous un grand ciel d'été sans nuages...

Ou bien encore, je dormais d'un sommeil paisible et voici que la divine Présence se manifeste en mon repos — jet de feu fulgurant parmi les ombres de la nuit. Aussitôt elle m'absorbe jusqu'au matin en une orai-

son sans paroles où mon âme se déverse en Jésus comme un fleuve dans l'Océan. O bienheureuse insomnie !...

Ou enfin, je marchais dans la rue, l'esprit à quelque visite de politesse, d'utilité ou d'agrément. Peut être aussi flânais-je, inoccupé, requis seulement par les devantures des boutiques, l'œil amusé par les silhouettes des passants. Or voici que, par cas fortuit, je côtoie la façade d'une église dont le portail est entr'ouvert. Alors il me semble entendre la voix du Bien-Aimé me chuchoter : — Ta visite, elle est pour moi, viens être seul avec moi !... Et j'entre et je vais m'agenouiller devant le Saint-Sacrement et je goûte une paix si souveraine à ce tête-à-tête avec Jésus caché sous de très humbles apparences que je perds jusqu'au souvenir du motif qui m'avait fait sortir de chez moi...

Ce morceau, capital pour la compréhension des états d'âme mystiques, une fois bien saisi, on a la clé des descriptions de vie intérieure dont s'illustre, comme d'images merveilleuses, *le Voyageur étonné*.

Etant donné que chacun des chapitres du livre, ayant été longuement médité devant Dieu, est propre à susciter des émotions ferventes chez le lecteur, on n'a que l'embarras du choix pour citer. Voici, à la date de l'Ascension, un commentaire lucide de la parole de Jésus-Christ : *Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi*. Voici, à la date de la Pentecôte, un aperçu prodigieusement évocatoire de l'état d'âme d'un incrédule sollicité par la grâce et qui se refuse aux appels du Saint-Esprit. Voici la description admirable de messes à l'aube à Notre-Dame de Paris. Voici enfin ces trois récits : *Un revenant ? Un rêve, Les Hirondelles*, où les âmes du Purgatoire sont évoquées avec une telle puissance d'expression, dans une forme d'une simplicité et d'une clarté si rare, qu'on a pu dire, sans exagération, que par cette prose on se sentait littéralement transporté en Purgatoire. Voici quelques lignes du second de ces récits qui donneront une idée de la *voyance* dont fait preuve M. Retté en cette occasion. L'abbé Cerny a un frère jumeau qui vient de mourir à son insu et il en est instruit par un rêve qui, pour quelques heures, le fait vivre avec ce frère dans le lieu d'expiation. Il décrit leur souffrance en ces termes :

... Je fus averti que, jumeaux sur terre, en Purgatoire nous n'avions qu'une âme. C'est pourquoi, bien que Charles n'articulât pas une syllabe, j'éprouvais ses souffrances comme lui-même les éprouvait. Elles étaient doubles : d'une part, un feu, d'une ardeur toujours crois-

sante, le consumait, rongeait, comme un vitriol implacable, les taches laissées par ses péchés. D'autre part, l'amour de Dieu, le désir de le posséder dans l'Absolu le calcinait au point qu'il n'est pas de soif ici-bas qui puisse lui être comparée. Ensuite, je *sentis* la réalité de ce que j'avais naguère appris par la foi — ceci ; comme toutes les âmes du Purgatoire, Charles ne pouvait rien pour abréger la durée de sa pénitence. C'était uniquement par les prières des fidèles en état de grâce et appartenant à l'Eglise militante que cette faveur lui serait consentie. Et l'attente éplorée de cette intercession constituait une troisième torture.

Dès que je fus tout imprégné de son supplice, Charles leva la main et me désigna l'horizon. Et, aussitôt, là où je n'avais perçu qu'une muraille de nuit opaque, je vis se dresser une cathédrale tout en or radieux. Elle brillait comme dut briller l'étoile qui conduisit les Mages à Bethléem et il n'est pas de chiffre capable d'évaluer l'effrayante distance qui nous en séparait. A ce moment, notre fusion l'un dans l'autre prit fin. Charles eut un sourire de gratitude mélancolique, car il lisait en moi que, jusqu'à mon dernier souffle, toutes mes énergies se voueraient à solliciter pour lui la Miséricorde divine et à l'assister de mes oraisons durant son long, si long voyage vers la Béatitude éternelle. Puis un rideau de brume enluminée se déroula entre nous... Tout disparut et je me réveillai ruisselant de larmes.

Dans l'avant-dernier chapitre du livre, sous ce titre : *Apologie succincte*, M. Retté résume les attaques virulentes et persistantes qu'il eut à subir et le réconfort que lui apportèrent des partisans fidèles et dévoués. Il le fait d'ailleurs avec une grande modération et il serait impossible de relever la moindre aigreur ni la moindre rancune dans ses propos.

N'attendant rien des choses de ce monde, gardant les yeux fixés sur l'horizon où montent les premières lueurs de vie éternelle, je sens, dit-il, que ma raison unique de subsister, c'est de me tenir près du Christ au Calvaire.

Et ce détachement lui fait simplement écrire :

J'ai reçu beaucoup d'injures, parfois des ennemis de Jésus-Christ, parfois aussi de gens qui affichaient un grand zèle pour l'Eglise. On a répandu sur mon compte des légendes ineptes — voire quelques calomnies, poussières qu'emporte le vent qui passe !...

Il donne un unique exemple de ces pauvretés. Encore, par charité, n'en nomme-t-il point l'auteur. C'était un impulsif véhément qui, à la suite de quelques critiques de doctrine formu-

lées à un point de vue documentaire par M. Retté sur l'inventeur du défunt *Sillon*, l'accusa de *méditer l'assassinat de M. Sangnier*. M. Retté rit et répond avec bonne humeur :

Le nombre des sots est infini. Ce n'est pas moi qui dis cela, c'est la Sainte Ecriture. Or quand je reçois — ce qui arrive encore assez souvent — des épîtres ou des articles de ce ton, je suis contraint d'avouer qu'il existe une variété de sottise spécialement catholique.

Mais, en regard de ces oppositions, plus ou moins hargneuses ou inintelligentes et auxquelles l'envie eut souvent sa part comme l'hostilité par principe à l'Eglise et l'ignorance truffée de préventions absurdes, quelle pléiade d'amis fervents qui admirent, d'une admiration réfléchie, l'œuvre de M. Retté, la défendent et la propagent ! Beaucoup de ces fidèles furent ramenés à Dieu par la lecture de ses livres. Ce n'est point, du reste, que M. Retté s'y pose en prédicant intempestif de la foi et de la morale catholiques. Chez lui, *vous ne découvrirez jamais aucun prêche*. Ce qui assura son influence et ne cessa de la développer, c'est l'accent de brûlante sincérité qui caractérise tous ses écrits, c'est l'évidence criante de sa conviction, c'est l'ardeur infatigable avec laquelle il l'expose, c'est enfin la beauté et l'originalité du style, ce mélange de réalisme un peu rude et de poésie intense qui est la marque même de son art. Par ces qualités, il a fait connaître Jésus à des ignorants de toute religion, il lui a rendu le cœur et l'esprit d'indifférents qui avaient abandonné la pratique par nonchalance, préjugés, griefs médiocres touchant les tares de l'Eglise ou complaisance aux passions sensuelles — bien d'autres encore. Et cela, non seulement en France, mais — la plupart de ses livres ayant été traduits en plusieurs langues — dans les pays étrangers.

Il est d'ailleurs beaucoup trop conscient de n'avoir été que l'instrument de la Providence pour s'attribuer ce succès auprès de tant d'âmes en peine de Dieu. C'est pourquoi il écrit sans orgueil et sans fausse humilité :

Par les mérites du Sauveur — et non par les miens qui n'existent pas — j'ai reçu de grandes grâces. Et que pourrais-je demander de plus ? Notre Seigneur a daigné user de mes livres — si imparfaits qu'ils soient — pour se conquérir un grand nombre d'âmes. Voilà ma gloire. Nul ne peut me l'enlever — et je n'en désire pas d'autre.

En conclusion, l'on donnera la plus grande partie de l'admi-

rable prière qui termine *le Voyageur étonné*. Elle peint si exactement l'auteur, elle est tellement significative de sa foi, de son talent et de son amour de Dieu, qu'aucune analyse ne serait capable d'en suppléer l'émouvante beauté :

Seigneur Jésus, je suis parti à ta recherche hors des ténèbres qui couvrent ce triste monde où trop d'hommes n'échangent que des paroles futiles, puantes de luxure, astucieuses ou cruelles. Ce n'est point l'astre des Mages qui éclairait ma route. Pour me guider, la Sainte Vierge, ma mère souriante, détacha une toute petite étoile de sa couronne. Quoiqu'elle brille à peine comme un ver luisant dans l'herbe drue, je la distingue très bien au fond de l'azur nocturne. Et je sais que Marie la réserve aux voyageurs éclopés qui ne trouvèrent pas d'autre abri que l'étable de Bethléem.

Seigneur Jésus, je t'ai cherché, je t'ai trouvé dans la solitude et le silence de la forêt où les vieux arbres, patriarches robustes, enlacent leurs ramures pour t'édifier un sanctuaire de feuillages.

Seigneur Jésus, je t'ai cherché, je t'ai trouvé dans la solitude et le silence des vastes plaines que traversaient mes chemins de pèlerinages et que tu bénissais en y faisant souffler des brises salubres dont la cadence réglait celle de mes prières et de mes pas.

Seigneur Jésus, je t'ai cherché, je t'ai trouvé dans la solitude et le silence des monastères où, parfumant l'âme des élus que tu désignas pour l'abnégation totale sous la stricte clôture, l'oraison monte vers le ciel comme un grand lys candide.

Mais c'étaient alors les étapes d'une course de printemps où la grâce multipliait ses sourires. Plus tard vinrent les marches par les saisons dures.

Comme je gravissais les premières pentes du Carmel, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, Pascal ensuite vinrent à ma rencontre et me révélèrent que *tu seras en agonie jusqu'à la fin du monde* et ils m'invitèrent à partager tes souffrances comme ils les partageaient eux-mêmes. — Par prédestination, j'acceptai...

M. Rette décrit ensuite *les deux nuits obscures*, épreuves par lesquelles passent tous les contemplatifs pour aboutir à la vie unitive. Puis il conclut :

Alors, tu me rendis ta Lumière et tu me conduisis, par une pente encore très ardue, mais toute fleurie de roses rouges, au sommet de la Sainte Montagne.

Et voici que c'était le Calvaire...

Depuis, Seigneur Jésus, tu m'as uni à ta Passion et tu permets que, te contemplant sans trêve, je murmure : Mon Maître aimé, mon Maître adoré, ta tête saigne sous la couronne d'épines... Que j'ai mal à cette

tête ! Mon Maître aimé, mon Maître adoré, tes mains saignent, perforées de clous très aigus... Que j'ai mal à ces mains ! Mon Maître aimé, mon Maître adoré, ton cœur palpite affreusement sous les coups de lance que lui prodigue l'ingratitude humaine. Comme je sens dans mon cœur les battements angoissés de ton cœur !... Mais je brûle d'amour, puisque tu daignes m'associer à tes tortures pour le rachat de mes frères, captifs du Prince de ce monde !...

Et maintenant, mon bon Maître, la fatigue m'écrase à cause du long voyage que je fis à ta suite. Permets que je dépose ma plume au pied de ta Croix. Permets que j'aille bientôt en Purgatoire, afin que les flammes purificatrices nettoient mon âme des taches et des rouilles qu'y imprimèrent mes péchés innombrables.

ROBERT ABRY.

LES REVUES

Europe : un poème de M. Robert Vivier. — *Le Mail* : une chanson populaire. — *La Nouvelle Revue française* : petites constatations de M. Jean Cocteau. — Son « dernier voyage » publié par *Le Crapouillot* qui nous montre un Australien vu par M. P.-W. Chigot. — Mémento.

Un des plus exquis plaisirs de vivre est, évidemment, de comprendre. Pourquoi tant de jeunes poètes le refusent-ils au lecteur ? Sans doute, c'est la mode. N'est-elle autant suivie que parce qu'il est plus facile d'écrire des vers insignifiants que d'en composer qui aient un sens ? M. Robert Vivier, dont **Europe** (15 juin) insère des poèmes, s'il a le don du rythme, se préoccupe trop peu de l'employer pour exprimer une idée, une sensation, un décor ou un sentiment. Il nous dit, par exemple :

Je sais que la campagne est grande
Et que la lune a peur du monde.

Que M. Vivier affirme la couardise de la lune, nous faut-il croire qu'il attribue cette lâcheté à la lune parce que l'astre est pâle? M. Vivier ne manque pas de talent et serait original sans s'écarter comme il lui plaît du raisonnable. Cette pièce-ci, en deçà des trois vers qui la terminent, est amusante et de couleur exacte :

Dans les trombones du couchant
Des nègres jouent, doucement ivres,
Faisant sauter des sous de cuivre
Dans leurs pavillons trébuchants.

Ils sont entrés en notre absence...
Otons les chaises de la chambre :

Qu'ils mangent, accroupis ensemble,
Les bananes du blanc silence.

Ecartons-nous, laissons-les libres,
Pour qu'ils lancent, doucement fous,
Leurs têtes bourrées de pilou
Contre les gros soleils de cuivre !

Et, pendant le tohu-bohu,
La femelle du kangourou
S'est faufilée on ne sait d'où,
Trois œufs bleus dans ses mains velues.

Il est possible que, précisément, M. Vivier préfère sa dernière strophe, et, dans les précédentes, ces « bananes du blanc silence » qui ne sont qu'un motif d'étonnement.

Dans quelques années, combien de nos jeunes poètes oublieront, dans les soucis d'une de ces carrières où l'on fait de la prose sans le savoir, leurs faciles extravagances d'aujourd'hui ! Les meilleurs d'entre eux liront alors les bons auteurs qui, de Ronsard à Verlaine, après Villon, furent les édificateurs de notre Poésie ; et, s'ils relisent leurs innocents rébus, ce sera pour se rapprocher de leur jeunesse et lui sourire.

En opposition à ces piécettes composées au petit bonheur, voici une chanson populaire que M. Jean Prévost a recueillie. Il la commente avec une fine intelligence dans **Le Mail** (mai). Ainsi Alceste préfère au sonnet d'Oronte la chanson de « ma mie », de même *la fille à Jean le Bailli* nous émeut par plus de beauté naïve que ne produisent de beauté nos actuels « précieux », en mal de raffiner sur les excentricités d'un Apollinaire qui, lui, du moins, avait reçu de la Fantaisie le privilège de dons adorables :

C'est la fille à Jean le Bailli
Qu'est bien jolie,
Qu'est bien jolie,
Ihi,
Qu'est bien jolie,
Ihi,
Hhauhh !
Je voulis li prendre un baiser,
Hraoumh bidibim
Dirrhôh,
Je voulis li prendre un baiser ;
Ell' s'ensauvit.

Ell' s'ensauvit,
Ihi,
Ell' s'ensauvit
Ihi,
Hhauhh !
Jusque dans le fond du courtil,
Hraoumh bidibim
Dirrhôh ;
Jusque dans le fond du courtil
J' la rattrapis.

J' la rattrapis
Ihi,
J' la rattrapis
Ihi,
Hhauhh !
Et là savez-vous c' que j'y fis,
Hraoumh bidibim
Dirrhôh ?
Et là savez-vous c' que j'y fis ?
J'y fis un p'tit.

J'y fis un p'tit
Ihi,
J'y fis un p'tit
Ihi,
Hhauhh !
I s'ra général,
I s'ra caporal,
J'm'en fous pas mal.

§

Un accident d'automobile, une catastrophe de chemin de fer sont les chefs-d'œuvre de l'inattendu. On voudrait y assister au ralenti pour voir la vitesse et l'immobilité tordre le fer avec des doigts de modiste.

La poésie, c'est l'exactitude, le chiffre. Or, les gens trouvent l'inexactitude poétique, romanesque. La foule adore l'inexactitude avec l'*air vrai.*

Ces deux alinéas émanent de M. Jean Cocteau. Il écrit aussi :

Victor Hugo était un fou qui se croyait Victor Hugo.

Ainsi s'amuse, pour notre divertissement, le poète d'*Orphée*. **La Nouvelle Revue française** (1er juin) en publie un

« Passage du Mystère laïc », composé de bribes où son esprit aux mille facettes étincelle. Il met toujours le livre posthume du pauvre petit Radiguet au rang de l'*Adolphe* ou de *La Princesse de Clèves*. Il baptise notre époque : celle « du mystère » : « on peint du mystère comme on peignait le cirque », déclare-t-il ; c'est vrai.

Stendhal, Gobineau, plaisent à l'élite dans la mesure où ils manquent leurs chefs-d'œuvre. La boule n'est pas ronde. Après quelques tours, elle s'arrête sur la face d'un de ses défauts et les délicats peuvent l'environner, la toucher, la discuter à leur aise.

Les délicats goûtent l'imparfait. Ils y trouvent leur compte. Aussitôt un club Stendhal s'organise. Or, vous trouvez la preuve que les vraies beautés de Stendhal leur échappent dans le fait que des beautés équivalentes les laissent froids. Qui se doute que Gaboriau est un grand écrivain ? Il a fallu un livre oublié dans un wagon pour que je découvre cet homme illustre.

M. Cocteau découvre sans cesse et il y goûte cette joie qui est la Jouvence de l'artiste. Seule, sa passion du paradoxe pourrait soumettre le romancier du *Grand Ecart* à la commune loi de vieillir. Il affirme un peu au hasard. Les dés lui apportent d'heureuses réussites :

La poésie imite une réalité dont notre monde ne possède que l'intuition.

L'élégance consiste à ne pas étonner.

Nul ne croirait que M. Cocteau manque à l'élégance. Combien risqueraient d'affirmer qu'il n'ait pas voulu étonner, au moins un peu, en publiant ce poème (**Le Crapouillot**, juin) qui a la gentillesse d'un impromptu très réussi :

LE DERNIER VOYAGE

Ma maison dans Paris et Paris dans la France,
La France dans l'Europe, objet de mon tourment.
La mer (Louis quinze ou seize de préférence)
Déploie le luxe fou de son ameublement.

Le duc de Westminster relance Mélusine.
Son cheval et ses chiens coulent du haut des haies ;
Et de Brocéliande il visite l'usine,
Complimentant la fée avec un air distrait.

Papillons de l'enfance êtes-vous mains d'aveugle ?
Vous tâtonnez au seuil de la porte des fleurs.

La garniture faite en aveugles de Breughel
Reconnaît aux parfums la place des couleurs.

Dieu range ses petits instruments de musique
Pour la nuit sur les doigts des grandes fées tragiques ;
Il endort même, sous son givre solennel,
La vitesse vouée aux yeux bleus des tunnels.

Dormez, Cocteau ! de vous la terre est un peu lasse.
Car Jésus dénoncé par son meilleur ami
Egoutte sur le monde, à ses pieds endormi,
Son cœur plus solitaire et plus rouge que l'as.

§

Dans le même numéro du **Crapouillot**, délaissant cette fois controverses littéraires pour des « Voyages » qui embrassent le globe, M. P.-W. Chigot dépeint avec humour l'Australie. Il y a mangé des « huîtres grillées à la moutarde », au cours d'un déjeuner que lui offrait la presse australienne à Rose bay, dans la banlieue de Sydney. Là, rencontre de M. W.-W.., un « de ces hommes actuels qui n'entendent qu'une musique : celle de l'argent ». M. Chigot nous le présente ainsi :

W. W.. est riche, il est un des plus riches. Il achète une maison et, par un besoin très humain, il veut reconstituer en un instant un « home », disent-ils, un chez-lui qui lui donnera l'impression d'une vie passée dans l'oisiveté d'un collectionneur qui amasse les objets avec amour. Chacun d'eux est une époque, et marque la chute d'un ministère, une crise de rhumatisme, une chevelure féminine. Et leur ensemble dégage un parfum unique, celui de l'homme qui les chérit, celui-ci fétichiste des chinoiseries, celui-là de timbres, cet autre de tabatières. Mais les banknotes ne sont pas des meubles. On ne tapisse pas avec des chèques.

Et W. W.., de sa maison vide qui sent le plâtre, envoie un télégramme à Londres :

« Envoyez ameublement — deux mille livres — certificats d'origine exigés. »

A Paris :

« Envoyez bibliothèque deux millions — éditions originales. »

En Chine :

« Envoyez nécessaire pour remplir onze vitrines — résistance des vitrines : 5o kilogs. »

Puis il va trouver un électricien et lui dit : « Faites-moi une cocasserie de 1.000 livres. » On lui installe un aquarium électrique au pre-

mier étage. Il construit une piscine qui sera parfumée,un poste de télégraphie sans fil qui entendra Helsingfors et Santiago. Il fait venir de pays lointains des plans de fraisiers sélectionnés et des crapauds buffles qu'il place dans une mare en ciment rustique et qui l'empêchent de dormir.

Enfin, cette intimité à grand spectacle est trouvée : W. W... est chez lui, il est dans l'or, et sa face sourit, et son corps s'agite au milieu de toute cette matière de grand prix,comme le poisson Télescope qui lutte contre la glace de l'aquarium. Il descend l'escalier et nous tend les mains, tandis que l'orgue joue la *Marseillaise*. Il nous serre les mains avec la violence des Australiens qui le font très rarement, mais lorsqu'il vous la serre, il vous la brise. Il dit à peu près cette phrase française unique :

« Mes amis, vous êtes chez W. W..., vous êtes chez vous, il faut être très gais. »

Et ses yeux ajoutaient « cassez tout, je remplacerai ».

Cet Australien ressemble fort à maints de ces citoyens des U. S. A. à qui la lourde masse de dollars arriva par surprise.

Mémento. — *Les Cahiers d'Occident* (n° 2 de la 2e série) : « La politique religieuse des rois de France », vue et approuvée par M. André Rousseaux. — « Le choc des armes », par M. Jean Rivain.

Les Humbles (mai) : « Suite de l'Anthologie », contribution de l'abbé Demulier. — « Progrès ? » par M. Ed. Dujardin. — « Poèmes », de M. José Almira. — « L'amour et le 20 o/o », par M. Manuel Devaldès.

Europe (15 juin) : « Images de la Grèce », par M. Georges Duhamel. — M. Ephime Zozoulia : « Découverte de Lénine ». — « Trois figures », par M. Pierre Abraham. — « L'affaire Demartial ».

Etudes (5 juin) : « Vers les origines de l'humanité », par M. R. de Sinéty. — « Au pays des chasseurs de têtes de l'Amazone », par M. Louis Jalabert.

La Revue de France (15 juin) commence un nouveau roman : « Dames de Californie », par M. Joseph Kessel. — « L'Evolution de la publicité », par M. Abel Hermant.

La Revue hebdomadaire (15 juin) : « L'amitié entre hommes et femmes », par M. Abel Bonnard. — « Poésies », de M. Emile Henriot.

Le Correspondant (10 juin) : « L'homme à l'étui », d'Anton Tchékow. — « Léon Harmel », par M. Georges Goyau.

La Revue Européenne (juin) : « La métamorphose du capitalisme », par M. Drieu La Rochelle.

La Revue du Centre (mars-avril) : « V. Larbaud et le Bourbonnais », par M. Claude Dravaine. — « Souvenirs de Rosa Bonheur », par M. L.-M. Poussereau.

Le Divan (juin) : « Enfant perdu », par M. Emile Henriot. — « Abricots verts », par M. Maurice Rat. — « Paul Morand », par M. Pierre Lièvre.

La Grande Revue (mai) : « Georges Courteline ou l'Humoriste éloquent », par M. Fernand Brodel. — « Edgar Poe et le bon sens français », par M. Léon Lemonnier.

La revue nouvelle (avril) : « Le livre des hirondelles », poèmes de M. Ernst Toller. — « Les grandes enquêtes », par Georges Chennevière. — « Ibsen et Bjornson », par M. Jean Liscoffier.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Ce qu'on voit à l'Institut Marey. — De vieux films qui sont des trésors (*l'Ami du peuple*, 26 juin) — La roue tourne (*Dépêche de Toulouse*, 14 juin). — Dissertation sur la Pauvreté (*Dépêche de Toulouse*, 28 juin).

M. Pierre-Jean Robert a eu, comme moi-même, la chance d'assister à la séance offerte à la Fédération Française d'Athlétisme par M. Pierre Noguès, chef de travaux à l'Institut Marey.

Il donne de cette séance un compte rendu excellent dans **l'Ami du Peuple** ; voici l'essentiel de son article :

... Sitôt reçue l'invitation de la F. F. A. d'assister à une séance de technologie sportive à l'Institut Marey, je convoitai d'y aller. Ce ne fut pas difficile.

Pourtant rien de moins romantique que la porte Molitor. C'est la banlieue riante ; pour mon goût trop confortable, trop tranquille. Et — bucolique — pour ajouter un charme un peu ridicule à l'endroit, l'avenue Victor-Hugo devient la route du Fleuriste.

Dès l'entrée, ô France, comme c'est bien toi ! Au fond d'un jardin de curé — ou de savant, c'est tout un — l'Institut Marey élève son bâtiment, doux comme une ferme, sévère comme un hôpital. Dans d'autres pays, ce serait un palais, chez nous c'est une chaumière. On sent que le savant travaille de ses mains, avec bonhomie et simplicité, le champ de la science.

. . . .

Mais tout là-bas, là-bas, quelque part, une cloche, une clochette plutôt, tinte. Sans doute un signal, car voilà que d'un mouvement uniforme tous se dirigent vers le perron où deux hommes apparaissent. Deux hommes assez dissemblables. L'un assez grand et sec, tout de noir habillé ; l'autre de gris vêtu, plus petit et plus rond. Je sus après que c'était le docteur Thooris et M. Noguès. Et à leur suite nous pénétrons dans la maison, montons un escalier, atteignons un palier

où des portes ouvertes révèlent une bibliothèque calme comme l'eau qui dort, des bureaux qui sont aussi des ateliers, aux murs desquels pendent des hélices en coupe-coupes courbés. Partout des daguerréotypes de vieux messieurs graves, au regard doux, inconnus, qui sont des gloires, évoquent toute une famille, une très grande famille aux traditions hautes, au patient labeur, que nous ne connaissons pas et que l'on aime d'instinct : la science française.

Mais il n'est pas temps de rêver. Déjà dans une grande salle — qui est toute petite — nous arrivons devant le dispositif touchant par son inanité de trois rangs de chaises pour cinquante personnes. Hospitalité charmante qui offre tout ce qu'elle a ! Nous resterons debout. M. Noguès en est désolé, mais il estimerait, lui, volontiers que c'est peu de chose que de rester debout pour voir ou pour apprendre. Cela se sent. Et il a bien raison.

« Messieurs, dit-il en substance, je vais vous montrer des films qui ont trait au mouvement humain et animal. L'ordre dans lequel ils vont passer pourra vous sembler arbitraire. Il n'en est rien. Je les ai voulus disposés de telle sorte qu'ils vous montrent comment l'explication du mouvement le plus simple permet de comprendre la complexité croissante des autres. Pour moi, le mouvement le plus simple est celui des oiseaux. C'est pourquoi vous verrez celui-là d'abord. Ensuite passeront des films sur les hommes, puis sur les quadrupèdes. Vous vous demandez sans doute à quel titre ces films vous intéressent ? C'est que le sport est mouvement. Il y a parmi vous des journalistes sportifs, des professeurs de culture physique, des athlètes qui pourront faire leur profit des images ralenties passées sous leurs yeux. Cependant, j'avoue que nous n'étudions pas ici le sport pour le sport, mais nos recherches ne laissent certainement pas de pouvoir le servir. Quelqu'un veut-il tirer les rideaux ?

Et l'obscurité faite, ce fut l'enchantement... Comment dire ? J'étais venu faire un reportage et je trouvais la poésie. Sur l'écran, traités avec ce grave respect des êtres qui est le propre de la science, avec cette naïveté qui est la fleur du savant, les animaux se confient. Patiemment le pigeon recommence dix fois pour nous l'hélice qu'il trace du bout de son aile, exécute au ralenti les modulations savantes de ses ailes, dévoile le truc de son vol plané. Le cheval trotte avec une raideur élégante, saute une barrière en mâchant tous ses muscles, galope dans un décomposé précis de deux battues. Les chèvres, les chiens, les cochons majestueux, viennent, par la magie discrète de l'observateur, nous révéler comment ils sautent, courent, marchent... *Pour la première fois, j'ai vu un pigeon voler, une chèvre courir, un enfant faire ses premiers pas.* Puis c'est la joie des joies. Comme le rond d'un saut de carpe sur un sombre étang, le rire d'une enfant qui saute

à la corde — elle est très belle — fleurit sans rien briser dans ce décor austère. Ses jambes se plient, ses cuisses roulent, se gonflent, le pied prend soigneusement le sol, le rythme des poumons chante une harmonie profonde. Quelle leçon. Tout le sport est là, son calme, sa joie, sa dilection, son innocence, son sérieux aussi, sa pureté.

Et voilà un athlète qui saute la barre, qui s'agrippe à la perche, se hisse, la repousse, retombe. Voilà l'acrobate qui tourne dans l'air autour d'un axe invisible : saut périlleux. Et voilà... voilà Jean Bouin. L'admirable athlète lance le disque, le poids... C'était une bien belle figure, Jean Bouin.

Pendant tout ce temps, les films, vieux de dix ans et trop chers (trop chers !) pour être remplacés ont sauté dix fois, vingt fois... M. Noguès, qui nous commente ces merveilles, ne dispose même pas d'un opérateur et doit s'occuper lui-même de cette tâche. Et l'on sent derrière son ironie légère et blasée le regret d'un homme qui sait tout ce qu'il pourrait faire et y renonce, faute de moyens matériels.

Et ce qu'on pourrait faire — rien que pour les sports, athlétiques et mécaniques — est tout simplement formidable ! Il y a dans ces recherches exactes et scientifiques l'origine de toute une technique athlétique nouvelle.

Mais il faut bien qu'on le sache. Il n'est pas besoin d'aller chercher chez les Anglais, chez les Américains ou chez les Scandinaves, la base et le secret d'un entraînement anatomique et psychologique rationnel. Grâce à Marey et à ses continuateurs nous avons tout ça chez nous. Oui tout ça, modestement, simplement, mais solide comme fer : 9, route du Fleuriste, à Boulogne-sur-Seine.

Ignorant la situation réelle de l'Institut Marey, M. Pierre-Jean Robert se montre encore trop optimiste.

Dépourvu de toute importance électorale et pour cela sans doute dédaigné des pouvoirs publics qui ne lui accordent qu'une subvention dérisoire, à peine suffisante à assurer le seul entretien du personnel et des bâtiments, l'Institut Marey ne survit à son illustre fondateur qu'en végétant dans un état de profonde indigence, malgré l'abnégation admirable et le parfait dévouement de MM. Bull et Noguès, les deux savants éminents qui y maintiennent du mieux qu'ils peuvent la grande tradition scientifique du passé.

Faute d'argent, la poursuite des grands travaux intéressant la physiologie du mouvement a été rendue impossible.

Dans l'institut scientifique, fondé par l'inventeur du cinématographe lui-même — j'ai nommé l'illustre Marey — il est impos-

sible, faute de moyens matériels, de procéder à de nouveaux travaux et notamment d'enregistrer de nouveaux films. Les anciens, d'une si haute valeur, fruits de tant d'efforts, s'usent et se désagrègent ; le temps n'est pas éloigné où il n'en subsistera plus rien que le souvenir.

C'est lamentable !...

M. Coty, fondateur de l'*Ami du Peuple*, est un homme fort riche et qui n'en fait pas mystère ; il n'entretient pas d'écurie de course, on ne le rencontre pas dans les salles de jeu des grands cercles et des casinos à la mode ; il prétend utiliser une partie de ses immenses ressources au mieux des intérêts de son pays. Qu'il suive donc le conseil de son rédacteur, M. Pierre-Jean Robert, qu'il s'en aille un jour, 9, route du Fleuriste, à Boulogne-sur-Seine, je m'offre à l'y conduire, je suis quelque peu l'ami des savants qui travaillent là-bas ; qu'il visite l'Institut Marey, qu'il se fasse montrer par MM. Bull et Pierre Nogués les appareils étonnants qu'ils ont imaginé, qu'il se fasse expliquer les résultats merveilleux auxquels ils sont jusqu'ici parvenus, et je ne doute pas qu'avant de se retirer il ne fasse don à l'Institut Marey des 150 ou 200 billets de mille francs qui assureraient la possibilité de reprendre et de mener à bien les grands travaux de physiologie du mouvement, aujourd'hui abandonnés, faute de ressources.

§

M. Charles Géniaux publie deux curieux articles dans la **Dépêche de Toulouse**, à propos des tendances nouvelles de la politique religieuse du Vatican, qui vise à faire alliance avec les courants démocratiques, — d'aucuns disent démagogiques — les plus extrêmes qui se fassent jour actuellement dans le monde.

Voici quelques extraits de l'article du 14 juin, intitulé *La Roue tourne* !

Ne cherchons pas à démêler l'écheveau embrouillé de la politique vaticane, ni à savoir si les intentions qui poussent le pape, Mgr Gasparri et le nonce à sévir impitoyablement contre les disciples de Maurras sont pures ; retenons seulement l'esprit nouveau, ou, si l'on préfère, *évangélique*, qui semble inspirer le vicaire du Christ.

. . . .

Dans un article de *l'Europe nouvelle* et sympathiquement commenté par *l'Action française*, M. René Gillouin, protestant, se trouve en accord avec Daudet et Maurras pour dénoncer les tendances « oppor-

tunistes » de Benoît XV et de Pie XI. La neutralité gardée par le pape dans le malentendu qui semble détacher une partie de l'Alsace de nous n'aurait point d'autre cause que la formule du catholicisme alsacien — celui du clergé s'entend — catholique d'abord, Alsacien ensuite, Français ou Allemand s'il en reste. D'après M. René Gillouin, cette formule correspondrait exactement à la conception du catholicisme qui obtient à l'heure actuelle la faveur de Rome.

« Après s'être montré, en effet, jusqu'à une époque toute récente, fermement attaché à la notion de patrie avec toutes les notions annexes qu'elle implique, Rome, depuis l'avènement de Pie XI, est entrée en pleine voiles dans les voies de l'internationalisme, du pacifisme, de l'humanitarisme, et que sais-je encore ! Sa politique est tout entière dirigée contre le nationalisme et, par suite, qu'elle le veuille ou non, contre le patriotisme, dont le nationalisme n'est que la forme exaspérée ou rétractile. Une question qui ne concerne que le patriotisme français ne l'intéresse à aucun degré. »

Cette conception, selon l'esprit de l'Evangile, explique peut-être, sur certains points, l'accord occulte du catholicisme avec le communisme, ou, si l'on préfère, avec la démocratie, car pour certains réactionnaires, tout ce qui est à gauche, qu'il s'agisse du radicalisme ou du socialisme, se confond avec le communisme. Marc Sangnier et son *Sillon* sont jetés par eux dans le même panier à ordures que Cachin et son *Humanité*. Pour M. Gillouin, en effet, les démocrates chrétiens, déjà si honnis à l'époque de l'abbé Gayraud, de l'abbé Naudet et de l'abbé Lemire, ne retiennent du message évangélique que ce qu'il comporte de *ferments de révolution*. D'après lui, le Syndicat des cultivateurs cultivants du Morbihan, dirigé par M. l'abbé Mancel, est animé, vis-à-vis des grands propriétaires, d'un esprit de jacquerie !

N'est-il point savoureux de retrouver, sous la plume de M. Gillouin, les mêmes griefs contre les chrétiens que ceux formulés il y a dix-huit siècles par le penseur latin Celse dans son *Discours vrai ?...*

Sans doute, ce retour aux théories du *Sillon*, préconisées par Léon XIII et condamné par Pie XI, et le désir de la création d'un parti populiste français analogue à ceux d'Italie, de Belgique et d'Allemagne, prouvent-ils la crainte éprouvée par l'Eglise de voir se détacher complètement d'elle nos ouvriers et nos paysans.

Peut-être, après les dirigeants de *l'Action française*, les républicains s'émouvront-ils à leur tour des prétentions du Clergé à jouer un rôle social actif dans les centres ouvriers ? Pour nous, il nous semble que loin de travailler exclusivement pour elle, l'Eglise poursuit, inconsciemment, un destin contraire. En allant, *malgré elle*, de l'avant — car il y a peut-être plus dans son attitude actuelle de *politique* que de *véritable esprit évangélique* — elle prépare l'avenir en aidant à com-

battre le nationalisme, à établir le règne de la paix et à réaliser d'utiles réformes sociales.

Revenant sur ces questions brûlantes le 28 juin, en un article intitulé : *Dissertation sur la pauvreté*, M. Charles Géniaux constate que :

Pris à la lettre, l'esprit évangélique empêcherait toute civilisation.

Puis il fait un rapprochement hardi entre certaines tendances idéologiques du christianisme et les thèmes favoris du communisme contemporain :

Lorsqu'on lit certains textes des Pères de l'Eglise, on ne s'étonne plus d'entendre les catholiques modernes dénoncer les ferments de révolution qui se trouvent dans l'Evangile et que l'on reconnaît dans le programme communiste. Peut-être Lénine avait-il aussi longuement médité sur ce texte de saint Ambroise que sur « le Capital » : « La terre ayant été donnée en commun à tous les hommes, personne ne peut se dire propriétaire de ce qui dépasse ses besoins naturels dans les choses qu'il a détournées du fond commun et que la violence seule lui conserve ».

Saint Augustin n'avait-il point condamné l'héritage lorsqu'il écrivait ; « Gardez-vous de prendre prétexte de l'amour paternel pour augmenter vos biens. Je garde mes biens pour mes enfants, belle excuse ! Votre père les garde pour vous, vous les gardez pour vos enfants, vos enfants les garderont pour les leurs et ainsi de suite à l'infini. De cette manière; personne n'observera la main de Dieu. »

Quelles revendications communistes peuvent égaler en rigueur cette proposition de saint Grégoire le Grand : « L'usage de toutes les choses qui sont en ce monde doit être commun à tous les hommes. La terre d'où elles ont été tirées est commune à tous les hommes et, dès lors, que les fruits qu'elle porte leur appartiennent à tous indistinctement. » Et de l'axiome marxiste : « La propriété, c'est le vol ! » comment ne point rapprocher la définition qu'en donne saint Ambroise : « La propriété est une usurpation. »

Je tiens simplement à signaler à M. Géniaux que la fameuse formule : « la propriété, c'est le vol », n'est pas imputable à Marx, mais qu'elle appartient à Proudhon. Il est vrai qu'elle peut servir de cri de ralliement à tous les systèmes communistes, quels qu'ils soient, aussi bien chrétiens, que proudhoniens, bakouniniens ou marxistes.

GEORGES BATAULT.

ART

Exposition Dunoyer de Segonzac ; galerie Georges Bernheim. — Exposition Yvonne Sjoestedt : galerie d'art de Montparnasse. — Exposition Kars : galerie Bernier. — Exposition Foujita : galerie d'art contemporain. — Exposition Hasegawa Nobourou : galerie Bernheim jeune. — Exposition Isaac Israëls : galerie Brame. — Exposition Henri de Saint-Jean. — Exposition Henri Meyer : galerie Sélection. — Exposition Brianchon et Legueult, galerie le Portique. — Exposition d'un groupe d'artistes contemporains : Chagall, Max Baud, etc... : galerie Marcel Bernheim. — Exposition Bonanomi : Studio Scribe. — Exposition Durrio et Bibal : galerie Armand Drouant. — Exposition d'art belge depuis l'impressionnisme : Musée du Luxembourg (Jeu de Paume).

L'exposition **Dunoyer de Segonzac** a été un grand succès pour ce peintre si doué et si personnel. Un vif retour à la couleur, dans quelques paysages et des natures-mortes, après que, si longtemps, Dunoyer de Segonzac s'était confiné dans les gris et les verts sombres, a été fêté par tous les peintres coloristes.

D'ailleurs, Dunoyer de Segonzac est très populaire parmi ses confrères et il a toujours été entouré de grands espoirs. La quasi-unanimité de cette opinion favorable est des plus flatteuses pour l'artiste qui la réunit ?

Faut-il croire pourtant que le peintre qui marque ce progrès dans son évolution, très libre et très individuelle, exprime complètement toute la maîtrise qu'il détient.

Il y a certainement encore quelques raideurs et quelques bizarreries de mouvements chez les baigneuses qu'il situe dans de si agréables ensoleillements adoucis.

La recherche de grâce qu'il formule dans des études de femmes en robe bleue, assises parmi des prés clairs, pourrait être poussée plus loin dans l'étude physionomique.

Mais ces critiques n'infirment point la très grande valeur d'un effort considérable et qui ouvre de larges perspectives d'avenir et d'évolution de l'artiste sur soi-même.

§

Mme **Yvonne Sjoestedt** montre un ensemble fort intéressant, à la galerie d'art de Montparnasse.

Une petite toile, vieille maison à *Ciboure*, est d'une surprenante valeur d'intimité.

A noter quelques baigneuses, quelques études rapportées de la piscine, agréables, mais sans assez de relief, des notations

ingénieuses de décor du travail, avec élévateurs, transbordeurs et tout le fin et solide attirail du fer, puis un grand effort, très moderniste, à peindre une heure d'Arcadie heureuse, simplement un beau dimanche.

Au premier plan, pain doré, fiasques, tout l'attirail du déjeuner sur le fond vert de l'herbe ; plus loin, des groupes de fillettes courant, très alertement distribuées comme en mouvement de danses spontanées et un fond bas et bigarré, où se fondent promeneurs, éclats de soleil, vibrations de robes rouges, verts légers des arbres dont l'été n'a pas encore rôti les feuilles. C'est d'une notation très habilement ordonnée et d'une vision très agréable.

§

Kars est un grand interprète du nu. Voici bien une superbe nature-morte où la douceur rose et polie d'un coquillage voisine avec le jaillissement rouge de belles fleurs. Voici aussi des dessins rehaussés où se décrit le calme verdoyant du pays de Bohême avec un horizon lointain de collines bleutées.

Voici une rue d'un village du Comtat, épaissie de soleil foudroyant. Mais l'attention est impérieusement attirée sur cinquante dessins où la beauté du nu de la femme s'affirme avec force, avec grâce aussi, quoique Kars ne cherche pas la grâce, mais elle se présente tout de même, grâce à la vérité du dessin, à la souplesse du mouvement choisi et suivi, épié et trouvé. Dans ces dessins, il n'est point d'intéressant que ce souple mouvement général du corps : l'étude physionomique est très poussée et, si Kars rencontre la joliesse, il ne la chasse pas. Il en empreint de beaux portraits très vigoureusement modelés.

§

Foujita a donné une exposition de ses dessins, qui ne sont point, comme parfois chez Kars, des préparations pour des tableaux, mais des dessins pour le dessin. La légèreté de la main, le don de la ligne souple, unique, flexible, la puissance de l'exécution sont tels chez Foujita qu'il devait se livrer très fréquemment à cette sorte d'expression des volumes par le blanc et noir.

Son exposition abonde en portraits curieux et précis. C'est d'abord le jeu de dix portraits de la même jeune femme, toujours se ressemblant et toujours variée, plus encore par l'expression que par l'attitude.

Il y a des nus d'une légèreté suprême, dont la ligne du coup de crayon suggère toute la densité. Il y a des portraits d'hommes tout à fait véridiques et vivants et aussi le portrait de Foujita par lui-même, étonnant d'exactitude et de traduction de cette mentalité fine et courtoise qui est la sienne, de ce regard de contemplatif souriant qui est le sien.

§

A côté de ce Japonais, si Parisien quoiqu'il ait conservé des habitudes de dessiner et de peindre de son pays, si Parisien par sa libre vision qui ne doit rien à l'Ecole, voici un autre Japonais, officiel au Japon, car il y exécute des décorations murales pour les Palais de l'Etat. On ne saurait dire que dans la technique de M. **Hasegawa Nobourou** l'art européen, l'art français ne comptent pas. M. Hasegawa a fait plusieurs séjours à Paris.

Pour un Japonais, d'ailleurs, il n'est point besoin de venir à Paris pour connaître l'art de Paris. Cet art va à lui. Les plus beaux Aman-Jean vont au Japon. M. d'Oelsnitz y multiplie les expositions d'art français.

M. Hasegawa peint sur feuilles de Japon qu'il fait monter ensuite. Ce n'est pas particulièrement japonais et Balaude tire de cette méthode de très beaux effets de transparence.

Mais ou M. Hasegawa est bien de chez lui, c'est dans sa très intéressante transcription de la beauté, de la toilette, du nu de la Japonaise. L'étude des chairs roses à peine jaunissantes, blanches avec une petite touche de cuivre, la transcription des mouvements calmes et câlins, sont tout à fait séduisantes et c'est une réussite complète que le portrait de sa *femme aux deux miroirs*.

Quelques boqueteaux de petit arbres aux très larges fleurs, quelques bouquets irradiés en pleine campagne donnent le point de liaison de M. Hasegawa avec ses prédécesseurs japonais. Il en a la largeur et l'imprévu décoratif.

§

C'est vraiment un plaisir d'art que de regarder, galerie Brame, cette vingtaine de toiles d'**Isaac Israëls**, prêtées par un collectionneur hollandais. Isaac Israëls, le fils du grand Jozef Israëls et qui porte glorieusement ce nom écrasant, a très peu exposé a Paris. Il n'est pas familier de nos salons. Il faut une exposition

universelle, l'organisation d'une section hollandaise au Jeu de Paume, au Salon d'Automne, pour qu'il envoie de ses toiles.

C'est un maître, un vieux maître dont la légèreté de main, la fraîcheur de couleur, l'élégance d'arrangement sont prestigieuses. C'est, avec quelques différences et une grande originalité, un impressionniste. Il excelle à exprimer la démarche de deux femmes, sur une plage blonde et dorée, abritées sous des ombrelles japonaises qui diaprent leurs visages de reflets légers. Il situe dans une rue d'Amsterdam, à côté d'un grand paysage gris et fauve d'un Amsterdam d'automne, la vision, en clair été, d'un marchand de perroquets tout vêtu de bleu, étincelant du tapage de couleurs des kakatoès et des aras qu'il transporte des deux mains sur de petits perchoirs. Il a des clowns subtils et qui semblent amoureux ou désirent l'être, des danseuses douées de beauté de visage et d'allure, des notations de Florence qui se défendent. Cet artiste, qui exposa si peu à Paris, y eût pu connaître des triomphes.

§

Galerie Sélection, de beaux paysages du Midi d'**Henri de Saint-Jean.**

A peine se clôt, à la galerie Barreiro, une nombreuse exposition de ce peintre, graves et justes transcriptions des Monts d'Auvergne, des montagnes d'Ardèche, de notations de Viviers chère à Ferdinand Hérold, que, chez Van Rycke, Saint-Jean semble pousser le volet d'une fenêtre sur toute une campagne incendiée de soleil, sur des terrasses, où des jarres élèvent vers le ciel des bouquets de fleurs vives, d'un rendu étonnant dans leur tracé jeté dans la lumière. Il nous montre aussi des notations extrêmement justes et lumineuses des quais de Saint-Tropez avec leurs maisons peintes, si variées de couleurs dans le soleil doux et le ruissellement de clarté sur les barques et la rade à l'horizon bleu et or. Les silhouettes des passants sont vivantes.

Henri Meyer n'est plus un jeune homme. Ce fut un illustrateur du symbolisme, puis un architecte, et c'est aussi un lettré. Le voici qui expose des aquarelles, non point cursives et brillantées, mais d'une belle solidité et du faire le plus large.

Ce sont décors de banlieue et de la zone, avec des baraques tristes maigrement parées de tournesols et de roses trémières, des

roulottes entourées de romanichels à la flamande où Marcelle Vioux ne reconnaîtrait pas sa séduisante et passionnée *Romny*, claire et dorée de son beau roman la *Route*. Mais les Romanichels sont divers et Meyer ne vise qu'à décrire de truculents ambulants. Il y a aussi à son exposition des ponts, des bords de Seine, surtout des bords de Seine d'automne, avec de pittoresques arbres d'or roux, captivants.

La même galerie nous avait montré une série de paysages de Paris, de paysages urbains de Rouen, d'études de la vie des péniches sur la Seine, de **Vaumousse**, excellent peintre doué d'une sorte de musicalité dans sa technique sûre et tout à fait intéressante.

§

Au Portique, **Brianchon**, dont le Cirque forain a été un des gros succès et légitime du Salon des Tuileries, expose des nus, des cousettes, des femmes à la toilette d'excellente technique.

A côté de lui, **Legueult** avec de bons paysages de Loire et de Saint-Valéry.

Chacun s'est limité à une douzaine de toiles, toutes de valeur.

§

Galerie Marcel Bernheim, un groupe où figurent Chagall avec une belle *Maternité*, Pascin avec de jolies études féminines d'un blond tendre et nuancé, Aberdam avec d'harmonieux paysages, Boshardt avec de très délicates notations féminines, au rythme général un peu noyé dans l'harmonie colorée, Max Band avec des portraits de garçonnets d'une grande sûreté de notation, une transcription délicate et sûre de l'étonnement et de la vibration du regard, d'un art très expressif.

§

Au studio Scribe, quelques toiles de **Bonanomi**, artiste d'un talent original et vigoureux qui excelle à figurer les travailleurs des champs, dans leur repos, ou leurs allures de besogne, dans la grande clarté d'été.

Robuste modeleur de la plastique humaine, Bonanomi nous montre aussi des villages des Alpilles, de Corse, de Sardaigne, grimpant pittoresquement au long de coteaux escarpés de la plus solide construction.

§

Durrio est un des maîtres de l'art décoratif. Depuis longtemps, à côté de maquettes de grands monuments, où il se montre bel architecte et qu'on devrait édifier, il exerce la technique du grès, avec le souci de tirer de cette matière la plus grande souplesse dans le modelé et la plus grande variété de coloris dans la diffusion des émaux, sur la surface de son groupe, de son bas-relief et de sa statuette. La polychromie aide chez lui au rendu de l'émotion. Le bas-relief et le groupe qu'il expose chez Drouant sont du plus haut intérêt.

A côté de lui, **Bibal**, excellent peintre du pays basque, avec ses petites villes roses aux rues calmes, ses jeux de pelotaris, et des villages de la frontière notées au cours de matinée, parmi des jeux de brume qui déjà s'ensoleille et s'éperle en fleurs de lumière, près du miroir des eaux tranquilles.

§

L'Exposition d'art belge depuis l'impressionnisme est-elle bien complète ? Il semble que les organisateurs de ces expositions à l'étranger, malgré leurs belles qualités d'impartialité, manquent parfois un peu d'éclectisme. Il se peut aussi qu'ils se soient parfois heurtés à des refus de participation. En tout cas, signalons l'absence au Musée du Jeu de Paume de De Groux, Frédéric, Gilsoul, Delville, Olivier David Picard et de Marie Howet, une jeune artiste dont les salons de Paris nous ont apporté la vision de beaux paysages wallons, de remarquables portraits et études féminins et dont la série d'aquarelles, rapportée d'Orient et reproduite en un bel album, est superbe de vision neuve, de vérisme pittoresque et de jolie fantaisie.

Regardons ce que l'on veut bien nous montrer. La rétrospective est douloureusement fournie. On ne peut que s'associer aux regrets qu'apporte éloquemment Louis Piérard, à la mémoire de Rik Wouters, mort en somme de la guerre, quoiqu'il n'ait pas été tué brutalement Mais l'exil ! la détention !

Il était peintre et sculpteur, bon sculpteur, meilleur peintre, dominé par l'impressionnisme français, avec des habiletés dans la joie et le travail de la couleur qui l'apparentent quelque peu à un Henri de Brakeleer. Une mise au même plan dans le même tableau du personnage humain et de l'accessoire peut choquer

parfois, mais la plénitude de vie de l'œuvre conquiert l'assentiment.

Jacob Smits a été un excellent peintre calme et large des intimités du pays flamand, paysages et croyances. Il est bien de la lignée flamande.

Jefferys, impressionniste et turnerien, diapre la nature de précieux feux d'artifice. Auguste Donnay a laissé de belles effigies méditatives. Evenepoel, si la vie l'eût permis, se fût affirmé comme un maître : métier traditionnel, mais belle vigueur d'expression, notamment dans le portrait de cet autre grand peintre, mort aussi prématurément, Charles Milcendeau.

Parmi les vétérans, une belle place, et c'est justice, a été réservée à James Ensor. C'est un artiste très curieux, savant, ingénu, lettré et lyrique, et s'il le veut, comme dans ses *Poissardes mélancoliques*, d'un beau vérisme. Graveur, il est étonnant, non tant par sa richesse d'imagination à la vieille mode flamande de Boson et de Hemskeerk et à la mode de Goya, que par son art de faire tenir en page une foule nombreuse, méticuleusement décrite figure par figure, tout en conservant l'emportement et la fougue d'un mouvement de foules.

Peintre, il associe, avec plaisir, le macabre et le souriant. Des perroquets versicolores surgissent de masques roses en décomposition et expriment ainsi le mépris de l'artiste pour le psittacisme bourgeois. Il a peint des justiciards frénétiques, traités avec un ton rude, populaire et juste. Il a donné d'éclatantes natures-mortes comme cette *Raie* d'un étonnant bouquet de couleurs. Il n'est pas de meilleurs exécutants. Les défauts qui procèdent de son idéologie sont toujours excusés par la vigueur et la personnalité de son tableau.

Une grande admiration en Belgique, et une vive sympathie chez nos bons peintres du dernier mouvement, entourent M. Permeke et de Smet. Je ne saurais complètement m'y associer. On m'assure que M. Permeke est une force de la nature, je veux bien, mais cette force, à mon sens, s'exprime d'une façon sommaire et brutale. Quant aux personnages que peint avec une indéniable virtuosité M. de Smet, je les trouve plus près du mannequin que de l'homme.

Mais je ne puis exprimer qu'un assentiment total à l'œuvre de M. Oleffe.

Son portrait de Rik Wouters est une fort belle évocation. Sa Marine est fort belle, sa neige à Anderghem, de premier ordre. Il parle une langue picturale sobre, nette, personnelle, pénétrante. Son talent est considérable.

Il faut mettre aussi en très belle place M. Opsomer, dont le paysage de Lierre, par un soir d'hiver, est étonnamment puissant et suggestif.

M. Laermans vient des Breughel en droite ligne, mais il met un métier sobre et méticuleux au service d'une rare puissance dramatique. Ce n'est point de l'anecdocte, c'est une profonde notation de pitié.

Masereel résume toujours violemment. Il ressort de ces brusques contrastes une impression très forte ; c'est un excellent graveur, mais l'aquarelliste est, chez lui, encore supérieur au graveur.

Rassenfosse est des plus connus de l'amateur français. Il a maintenu la tradition littéraire et de beau dessin de Rops avec éclat et originalité. Je signale parmi de moins notoires Degouve de Nuncques, Decquène, le peintre de ce très beau tableau : le *Nu à la fenêtre*, si remarquable dans sa pureté simple ; Sadeleer, paysagiste ému, Maertens, de Westyne net et vibrant et Mme Picard-Pangalos, dont les notations féminines sont spirituelles et d'un tour charmant.

M. Paulus est un bon peintre du Borinage et son étude d'un jour de manifestation, avec le ciel sombre sur la foule grisâtre, autour du drapeau rouge, est marquée d'un accent puissant et véridique.

M. Thévenet nous montre des intérieurs flamands d'une belle ordonnance dans une jolie lumière.

A la gravure, d'excellentes pages de de Bosschère, de Bruycker et d'Auto-Carte.

La sculpture est assez faible. Les meilleures œuvres : une baigneuse de Minne et une esquisse taillée dans le bois, avec une sûre technique et une sobre et éloquente vérité d'inspiration pour un monument funéraire, par Marcel Wolfers.

§

Les dimensions de cet article nous forcent à remettre à la prochaine chronique l'analyse de l'admirable exposition de por-

traits que Mme Henry Lapauze a réunis à la Renaissance, 11, rue Royale, sous l'étiquette de *Ingres à Picasso*. C'est un ensemble tout à fait captivant.

GUSTAVE KAHN.

ART ANCIEN ET CURIOSITÉ

Les expositions d'art à Paris. — Les ventes de Mme Brasseur : Porcelaines, Dessins, Tableaux. — Collection de Mme de V... : Estampes, Meubles, Tapisseries. — Vente Danlos : Estampes, Pastels, Tableaux. — Ventes de tapisseries. — Collection Georges B. Lasquin : Dessins, Gouaches, Pastels. — Collection du Dr Soubies : Tableaux modernes. — Collection Loys Delteil : Estampes modernes.

Ceux qui séjournent à Paris au mois de juin, s'ils aiment les choses d'art, n'ont que l'embarras du choix pour occuper leurs loisirs.

Cette année, des **expositions** fort intéressantes sollicitaient leur attention : exposition Largillierre au Petit-Palais, exposition Winterhalter chez Germain Seligmann à l'Hôtel Sagan, exposition des Maîtres de la Jeunesse chez Jean Charpentier, exposition des Paysagistes Vénitiens et Français du xviie et du xviiie siècle à la Galerie Sambon, etc.

J'avoue que l'exposition des Maîtres de la Jeunesse a surtout fait mes délices. Quelle heureuse idée revient aux organisateurs de cette exposition, c'est-à-dire aux Amis de l'Entr'aide à domicile ! Le groupement compte de hautes personnalités parisiennes, parmi lesquelles je remarque le nom de Mme Craponne-Eudel, nièce de mon cher et vieil ami Paul Eudel, en son vivant l'homme de Paris le plus compétent en Curiosité. J'ai passé des heures devant ces portraits d'enfants, de jeunes filles, de jeunes gens, dus à Mignard, Boucher, Perronneau, Greuze, Fragonard, Reynolds, Lawrence, Raburn, Boilly, Devéria, Delacroix, Boulanger, Chasseriau, Renoir, Manet, Berthe Morisot, Mary Cassatt, Gauguin lui-même ! Rien n'est charmant comme l'enfance. J'aimerais analyser, décrire et écrire mes impressions sur des œuvres qui la traduisent et la chantent, avec de riches couleurs et des nuances raffinées, mais je ne le puis faute de temps et de place.

A peine puis-je dire aussi quelques mots d'une visite faite, le 12 juin, au nouvel hôtel dans lequel M. Edouard Larcade a installé, 102 rue du Bac, ses collections.

On sait que M. Larcade, neveu de la fameuse Mme Lelong, possède, entre autres richesses, une collection unique de chines bleus, qu'on estime valoir de nombreux millions. Cette collection est aujourd'hui présentée dans une petite maison gothique du xve siècle, achetée à Abbeville il y a vingt-cinq ans, et qui, reconstruite dans ses moindres détails, est aujourd'hui une des curiosités de Paris.

Peut-être cette collection de M. Larcade passera-t-elle un jour aux enchères. Nous assisterons alors à une vente sensationnelle, comme le fut, par exemple, l'année dernière, la vente de Mme de Polès.

Pour cette année, nous n'avons à rendre compte de rien de pareil. Les ventes de juin furent seulement honorables. Elles permettent cependant de vérifier une fois de plus que l'antiquité est le meilleur et le plus sûr placement d'argent que l'on puisse faire, à condition toutefois d'avoir du goût et des connaissances, ou d'être guidé par quelqu'un qui a fait ses preuves de compétence et d'honnêteté.

Je n'ai pas pu suivre malheureusement les **Ventes de Mme Brasseur**. Mais j'ai connu jadis cette intrépide collectionneuse qui, tout en habitant Lille, ne manquait aucune grande vente parisienne. Mme Brasseur ne craignait pas de payer cher. Elle avait raison. Un bon objet, un objet de qualité, n'est jamais trop cher. Outre les jouissances qu'il procure chaque fois qu'on le regarde, il vaudra toujours l'argent qu'il a coûté. Sa valeur augmentera même d'année en année.

Au contraire, un mauvais objet est toujours payé trop cher. Chaque vente publique confirme cette doctrine, qui est la bonne, la vraie doctrine. Ceux qui la comprennent et la pratiquent font preuve d'intelligence. Les autres ne seront jamais que des ânes. Les sots souriaient quand Mme Brasseur mettait une forte enchère sur une belle potiche de Delft en couleur, sur un groupe en Mennecy, exquis d'émail et de décoration, sur un gracieux dessin de Boucher, sur le *Dessinateur* et *l'Ouvrière en tapisserie*, deux petits panneaux par Chardin, sur *l'Enfant blond*, de Greuze, ou sur le *Départ* et *l'Arrivée de la diligence*, de Xavier Leprince. Or, comparons les prix d'achat de ces objets, et les prix atteints dans la vente du 1er juin dernier. L'expert, M. Pape, demande 300.000 fr. de *l'Enfant blond*, payé 78.000 fr.

en 1909 à la vente Doistau. Après une lutte acharnée entre marchands et amateurs, M. Lair-Dubreuil l'adjuge 400.000 fr. à M. Lacoste. Sur demande de 80.000 fr., M. Cailleux fait monter à 130.000 fr. le *Départ* et *l'Arrivée de la diligence*, vendus 30.000 fr. à la vente Doistau en 1909. Le *Dessinateur* et *l'Ouvrière en tapisserie*, achetés 31.000 fr. en 1911, reviennent à M. Henri de Rothschild pour 125.000 fr. Et M. Martinet, de Genève, paie 151.000 fr. deux petits groupes en porcelaine de Mennecy. Certains objets de la vente Brasseur ont même donné des plus-values vingt fois supérieures aux prix d'achat. *Et nunc erudimini...*

Il m'arrive aussi de répéter volontiers à mes familiers que, en Antiquités, « tout n'est que nuances ». Deux meubles, deux tableaux, deux gravures, ont l'air, pour le vulgaire, de se ressembler, d'être même pareils. Mais, pour un goût éclairé, pour des yeux exercés, que de différences ! Une fois de plus, j'en ai fait la constatation saisissante à la **Vente Danlos**, du 6 juin, et à la **Vente de Mme de V...**, du 11 juin. Dans ces deux collections figurait notamment, un assez grand nombre de ces belles estampes en couleur du XVIIIe, entre autres : les *Deux baisers* et la *Promenade de la Gallerie du Palais-Royal*, par Debucourt.

Dans la vente Danlos, une épreuve des *Deux baisers* ne dépassa pas 16.000 fr., tandis que l'épreuve de la collection de Mme de V... monta à 74.000 fr. ! La *Promenade de la Gallerie du Palais Royal*, dans la vente Danlos, s'arrêta à 26.500 fr. Elle atteignit 38.000 fr. dans la vente de V...

Ces deux collections comprenaient, au reste, de nombreuses et belles choses. Mme de V... avait donné ses préférences aux gravures, aux meubles et aux tapisseries. Les estampes l'emportaient par le nombre (141) et la qualité. Les quatre pièces par Descourtis, d'après Taunay, la *Noce de village*, la *Foire de village*, la *Rixe*, le *Tambourin*, firent 45 000 fr., adjugés à M. Desbordes ; l'*Aveu difficile*, par Janinet, d'après Lavreince, monta à 59.000 fr. et fut adjugé à M. Devilder. M. Knœdler poussa l'*Indiscrétion* à 56.100 fr. et M. Martinet, de Genève, à 60.000 fr. *a Young Lady encouraging tow Comedians*, par W. Ward, d'après Northcote.

Les tapisseries, qui avaient boudé à un moment donné, re-

viennent fort en faveur. A la vente de Mme de V., M. Bacri paya 85.000 fr. la *grande scène champêtre*, en Aubusson fin, d'époque Louis XV, 2 m. 60 sur 4 m 60, et le marquis d'Albuféra 78.000 fr. celle à deux médaillons, sujets tirés des *Fables* de La Fontaine.

Dans une autre vente faite à la galerie Georges Petit le 4 juin, 4 tapisseries en Bauvais représentant divers jeux, et provenant d'un château des environs de Paris, furent partagées, après des luttes très vives, entre trois amateurs. Chaque tapisserie fut payée dans les 600.000 fr. Mais le prix le plus élevé donné pour une tapisserie fut celui de 1970.000 fr. payé par M. Edouard Jonas, le 21 juin, pour une tapisserie en Beauvais, d'après Boucher, à 27 petits personnages formant trois groupes : l'*Opérateur*, la *Curiosité*, les *Chasseurs*. Elle mesure 4 mètres sur 7 m. 60, et provient de l'Hôtel de Soubise, où sont installées aujourd'hui nos Archives nationales, et qui, au XVIIIe siècle, était la demeure du duc de Rohan. Cette tapisserie fut payée, autrefois, moins de 500 fr. ! Le vendeur, on le voit, a dû faire la « bonne affaire » ! Tout le monde, dans le domaine de l'antiquité, veut et peut la faire. M. Lasquin, dont Me Lair-Dubreuil a dispersé, les 7 et 8 juin, la jolie collection de dessins, gouaches et pastels, l'a sûrement faite. Mais avant d'entrer dans le détail de cette vente, j'en finis avec la vente Danlos.

J'ai comparé les gravures de cette collection à celles de la collection de Mme de V., mais si je reviens à la collection Danlos c'est pour dire que cette collection se distinguait par trois numéros sensationnels : d'abord, une œuvre charmante et parfaite, à tous les points de vue, du peintre Louis Tocqué : *Portrait de la Comtesse de Lomenie de Brienne*, adjugé 181.000 fr. à M. Cailleux sur demande de 150.000 fr. ; ensuite, deux pastels originaux de Boucher, portraits de ses deux filles, *Madame Deshays* et *Madame Baudouin*, le premier vendu 193.000 fr. à M. Founès et le second 120.000 fr. à M. d'Heuqueville. « Ces pastels, dit la notice du catalogue Danlos, ne sont pas ceux que Bonnet a gravés aux crayons de couleurs et qui sont datés de 1757, mais des répliques que le peintre en fit neuf ans plus tard en 1766. Les dimensions sont différentes et il y a apporté diverses variantes telles que, par exemple, dans le portrait de Mme Deshays, le simple ruban courant dans les cheveux, remplaçant le gros nœud

qui les parait dans le pastel antérieur et les lèvres entr'ouvertes par un sourire. »

Précisément, dans la collection de Mme de V., dispersée, le 11 juin à la galerie Georges Petit, comme je le dis plus haut, figurait sous le n° 19 une *Tête de Flore*, achetée 60.000 fr. par M. Agnew, de Londres. Cette tête de Flore est exactement semblable au pastel de la collection Danlos vendu sous le numéro 49 et sous ce titre : *Portrait de Mme Baudoin*.

Ces remarques faites, j'en arrive à la **Collection Georges B. Lasquin**.

On sait que M. Lasquin est expert et qu'il est l'inséparable de M. Marius Paulme. Je les connais tous les deux depuis près de trente ans. On ne voit jamais l'un sans l'autre. L'un, M. Paulme, est aussi sec que l'autre est dodu ; l'un est aussi vif et remuant que l'autre est placide et calme. Tous les deux ont du goût, de la science, et beaucoup d'expérience. Les amateurs n'ont qu'à se louer de leur amabilité et de leur empressement à rendre service. A combien n'ont-ils pas prodigué des conseils utiles, et indiqué de bonnes occasions ?

Il n'est que juste qu'ils aient profité, eux aussi, de ces bonnes occasions.

La vente Lasquin a réalisé un total de 2.132.660 fr. Combien avaient pu coûter les 247 numéros qui ont produit cette jolie somme ? Seul, M. Lasquin pourrait nous le dire. Mais je ne me trompe pas en croyant que beaucoup de numéros furent multipliés par huit, neuf et dix. M. Desroches paya 98.000 fr. le *Repos*, dessin de Boucher au crayon et au pastel, vendu 11.700 fr. le 8 mars 1920 à la galerie Georges Petit. A M. Devilder revint, pour 53.000 fr., le *Portrait de Mlle Murphy*, aquarelle gouachée, du même artiste ; à M. Germain Seligmann, pour 51.000 fr. le *Buste de jeune fille*. M. Houthakker, d'Amsterdam, poussa à 43.000 fr. *Jeune femme marchant*, estimée 8 000 fr. Un amateur étranger, M. Solar, acquit pour 18.000 fr. le *Sommeil de l'Enfant Jésus*, vendu 1.000 fr. à la vente Michel-Lévy en 1919. Et ainsi de suite pour tout le reste. Le succès de la vente Lasquin n'a pu que réjouir tous ceux qui connaissent cet expert.

L'intérêt de la **Vente Félix Doistau** n'est pas à négliger non plus.

M. Doistau est un industriel distillateur. Il faut croire que ce métier rapporte. Si M. Doistau ne tire pas de dollars de l'Amérique vouée au régime « sec », que les francs doivent affluer dans ses caisses ! Il y a lieu de s'en réjouir, puisque M. Doistau consacre sa fortune à acquérir de belles choses anciennes, dont il donne quelques-unes à nos musées, dont le plus grand nombre composent des collections que M. Doistau livre de temps en temps aux enchères, après en avoir joui et en avoir fait jouir les autres. Ne prête-t-il pas volontiers ses collections à nos musées ? Au Musée des Arts décoratifs ont figuré longtemps la plupart de ces délicieuses porcelaines et de ces jolies boîtes émaillées, aujourd'hui dispersées aux quatre vents.

Tous les numéros dépassèrent sensiblement les estimations des experts. Les boîtes surtout montèrent à des prix souvent inattendus.

L'une, le n° 147, n'est ni plus ni moins qu'une pure merveille, enrichie de 14 petits camées en agate figurant des scènes de l'arche de Noé. M. Martinet la paya 70.000 fr. sur demande de 25.000.

M. Grange paya 126.000 f. les portraits en tapisserie des Gobelins de Louis XV et de Marie Leczinska, et M. Bensimon 80.000 fr. un *Portrait de jeune fille*, d'après Boucher, tapisserie de la même manufacture.

Par acquit de conscience, je dirai quelques mots de la **Collection du docteur Soubies**, dispersée salles 9 et 10 à l'Hôtel Drouot le 14 juin. J'aime trop l'Art Ancien pour ne pas rire des œuvres de quelques peintres modernes, que je tiens surtout pour des fumistes. Et, au fait, pourquoi ces fumistes ne persévéreraient-ils pas dans leur fumisterie, quand d'aimables « poires » se disputent leurs œuvres et les font monter à des prix qui défient tout sens commun ?

La collection Soubies comprenait 93 numéros et produisit 3.023.310 fr. Somme coquette, on le voit, qui devrait servir à la construction d'une maison de fous, où seraient internés la plupart des acquéreurs de la vente Soubies !

Et dire que c'est dans la même vacation que M. Lair-Dubreuil dispersa le bel ensemble d'estampes modernes réuni par M. Loys Delteil, graveur consciencieux et expert de goût ! Sa collection produisit 1.037.235 fr.

JACQUES DAURELLE.

ARCHÉOLOGIE

Fernand Benoit : *Arles*, Imprimerie Rey, à Lyon. — Fr. Funck-Brentano : *L'Ile Saint-Louis*, Hachette.

Arles, ses monuments,son histoire,est un très joli recueil de planches qu'accompagne une notice de M. Fernand Benoit, archiviste et bibliothécaire de la ville. C'est, on le sait, une des nouvelles tendances de la librairie. On publie volontiers maintenant des séries d'illustrations, avec une notice préliminaire. Cela épargne du travail au lecteur, qui n'a jamais le temps dans notre époque affairée, et l'on ne donnerait plus aujourd'hui l'ouvrage sur Venise en 7 volumes du Comte Daru et l'histoire d'Angleterre de Hume qui en comporte environ une douzaine, — sinon pour les bibliothèques. — « Dans l'antiquité, raconte M. Fernand Benoit, Arles présentait l'aspect particulier d'îles d'une faible altitude, entourées d'une étendue marécageuse : îles de Cordes, îles de Montmajour, îles du Castelet et îles d'Arles.

Dix-sept siècles de travail incessant, dont le dessèchement des marais par les moines de Montmajour, ont amené la victoire de l'homme sur la nature et ont abouti à la constitution du territoire qui environne et qu'occupe la ville.

La colline de Cordes montre d'autres traces de civilisation très ancienne, mais ce n'est plus aujourd'hui qu'une ville morte. De toute façon, Arles existait déjà au temps des guerres puniques, si on ne sait à peu près l'époque de sa fondation. Annibal y utilisa toute une batellerie pour traverser le Rhône. Mais la prospérité de la cité date surtout de la conquête romaine. Marius, dans sa lutte contre les Germains, y utilisa les marais s'étendant le long du fleuve pour communiquer avec la mer. Après l'occupation de Marseille par Jules César, Arles fut colonisée par de nombreux vétérans qui y apportèrent la langue, les mœurs, la civilisation latine, et le nouvel établissement fut doté d'un immense territoire s'étendant jusqu'au petit Rhône, aux Alpilles, avec Saint-Remy et Tarascon, jusqu'à Toulon et Hyères. Il y eut bientôt l'invasion des Alamans. Plus tard, le bas Empire fit d'Arles une capitale avec Constantin qui y fit élever des aqueducs et des thermes. La ville demeura capitale en même temps que Constantinople, et divers empereurs la gardèrent comme résidence. Arles resta la citadelle avancée de l'empire, en même temps qu'elle servait de port intérieur à toute la région. C'est à cette époque que l'église

locale fait remonter ses titres de noblesse. Saint Trophime, qui devait donner son nom à la Cathédrale, a même été considéré par la légende comme un disciple de saint Paul. Mais arrive l'invasion des Wisigoths (424) et leur établissement dans la région. La ville doit se fortifier contre l'invasion de nouveaux barbares. On y emploie les pierres des monuments élevés depuis plusieurs siècles (fait qui se reproduit du reste dans toute la Gaule). On ne nous dit que peu de chose de l'époque qui suivit. Avec les Carolingiens, la ville fit partie d'un nouvel État formé lors de la dissolution de l'Empire de Charlemagne. L'archevêque devint le lieutenant général de l'Empire.

Toute cette partie de la Gaule échappait à l'autorité des rois de France. On sait que Frédéric Barberousse mit la ville sous sa protection spéciale. Elle était devenue une république indépendante, qui traitait d'égale à égale avec Venise et Pise. Un député arlésien avait même sa place à côté du Doge aux processions de Saint-Marc, et la ville des lagunes envoya à celle du Rhône la mâchoire de saint Marc qui était conservée dans le trésor de la Major. Plus tard, avec le comte Raymond-Bérenger V, Arles devint une viguerie. La période éleva sur les lieux de nombreux monuments, dont la belle église Saint-Trophime vers la fin du XIIe siècle.

C'est à peu près le terme de l'histoire particulière du lieu, dans ses grandes lignes du moins, Arles se trouvant rattachée au reste du pays avec la conquête du midi de la France et la guerre des Albigeois. Une curiosité que signale M. Fernand Benoit, c'est que le costume des Arlésiennes a une origine toute récente ; il ne daterait en effet que du XVIIIe siècle, et c'est une des rares jolies choses que nous devons à l'époque moderne.

Pour l'architecture locale, les façades des hôtels, assez nombreux encore, sont ornées de sculptures baroques soulignant de mascarons et de rinceaux les balcons des fenêtres. Mais c'est surtout l'architecture populaire qui est typique dans les quartiers des Arènes et de la Roquette ; d'ailleurs, Arles n'est pas tout entière dans ces monuments, ou du moins dans ceux qui ont subsisté, car beaucoup ont péri. Arles ne possède plus un arc de triomphe; elle en comptait au moins trois. La porte de Laure fut élevée sans doute au IXe siècle avec leurs pierres.

Les illustrations qui composent la deuxième partie du volume nous montrent le forum, mais qui ne subsiste qu'en de rares vesti-

ges, comme le temple ruiné que montrent les gravures ; un autre temple peut-être, dont les restes se trouvent dans le *museon Arlaten* ; les débris d'un théâtre qui semblent dater du temps d'Auguste et dont l'ensemble fut longtemps recouvert par un couvent; on les mit à jour à l'époque du prince de Talleyrand. On peut mentionner ensuite les arènes, dont quelques portions importantes ont subsisté. Le cirque a laissé un obélisque qui a été transporté sur une des places de la ville.

Du vieux rempart il est resté la porte orientale ; les Aliscamps étaient l'ancien cimetière, il n'en demeure qu'une allée et la chapelle de la Grenouillade, où le Christ apparut à saint Trophime et laissa la marque de son genou sur la pierre.

On peut mentionner encore la vieille église de Saint-Pierre-de-Mouleyres, qui a subsisté dans une autre partie des Aliscamps et aurait été fondée avant 529. Les reproductions montrent encore l'abbaye de Saint-Césaire, l'église Sainte-Genèse, l'église Saint-Trophime, le grand Prieuré, l'hôtel de ville du XVIIe siècle, le musée lapidaire, le musée Arlaten si intéressant pour la vie régionale. Il reste également quelques vieilles maisons : l'ancien palais Laval Castellane, XVIIe siècle, maison dite des Amazones, où l'on a enchâssé divers débris de sculpture, l'hôtel de Vinsargues, XVIIe siècle, etc...

Le volume de M. Fernand Benoit a été heureusement présenté par la maison Rey, de Lyon, à laquelle nous faisons tout notre compliment.

§

L'Ile Saint-Louis, dont nous parle M. F. Funck-Brentano, déjà auteur de si nombreuses et intéressantes publications, est un des coins les plus curieux du Paris d'autrefois. C'est un coin désuet, un coin à part, dans l'ensemble et la physionomie de la ville et où l'on se retrouve en pleins XVIIe et XVIIIe siècles.

L'Ile Saint-Louis se composait de deux îlots séparés par un étroit canal, qui suivait approximativement le tracé de la rue Poulletier actuelle. Au moyen âge, elle était restée sous la suzeraineté du chapitre de Notre-Dame.

A l'occasion de la chevalerie de Philippe-le-Hardi, on a indiqué que le roi saint Louis, son père, donna une grande fête dans l'île. C'est là encore qu'il prit la croix des mains du légat pontifical, ainsi que de nombreux barons, pour gagner la Terre Sainte.

C'est là également que se donnaient des duels judiciaires, entre autres celui d'un chien et d'un nommé Macaire qui avait assassiné son maître dans la forêt de Bondy ; cette histoire est connue sous le nom d'histoire du chien de Montargis, du fait qu'elle a été représentée sur le manteau de la cheminée dans une des salles du château royal.

L'aménagement de l'île ne date guère que de Henri IV, qui en traça le plan, et Louis XIII qui le réalisa. Ce fut l'architecte Marie, dont le pont conservant son nom est toujours debout, qui eut à combler un canal qui séparait l'île Notre-Dame et l'île aux Vaches, et qui constitua ainsi le territoire ayant pris le nom d'Ile Saint-Louis. Le premier pont construit en bois fut d'ailleurs emporté par une crue et remplacé par le pont actuel. Du côté opposé est le pont de la Cité ou Pont-Rouge qui réunit les deux îles et pour lequel il y eut autrefois de grandes contestations avec le chapitre de Notre-Dame. A l'époque de la Révolution, les quais furent débaptisés comme il était d'usage, et il y eut le quai de la République, le quai de l'Union, le quai de la Liberté et le quai de l'Egalité.

De très nombreux hôtels ont été bâtis dans l'Ile Saint-Louis ; il faut citer principalement : l'hôtel Jassaud, vieille demeure bourgeoise ; l'hôtel de Charron, datant de 1630. Et sur le même quai de Bourbon, une boutique datant de l'époque de Louis XV, et le cabaret « Franc-Pinot » avec sa grille dorée, heureusement conservée. — Quai de Béthune, l'hôtel de Richelieu, l'hôtel Nolé, l'hôtel d'Ambrun, l'hôtel Chenizot, etc. Enfin l'hôtel de Lauzun, superbe demeure habitée autrefois par les Romantiques et qui évoque le souvenir de Baudelaire et de Théophile Gautier. L'église Saint-Louis-en-l'Ile, au centre de ce quartier du XVIIe siècle, est une intéressante construction dont le clocher porté en encorbellement, comme une échauguette, a l'intérieur très vaste et qui est en quelques sorte le salon du Bon Dieu ; on conserve dans les chapelles de nombreuses œuvres d'art, dont plusieurs, on peut le dire, sont tout à fait remarquables.

Pour l'arsenal, on sait qu'il n'est resté que la bibliothèque, dont M. F. Funck Brentano est le conservateur après Charles Nodier. La façade postérieure, du côté de l'ancienne île Louvier, garde sa physionomie d'autrefois, avec ses mortiers, ses canons, ses boulets de pierre. On y conserve plus de 800.000 volumes et brochures.

10.000 manuscrits, les archives de la Bastille avec 700.000 pièces. Parmi les manuscrits, on cite surtout le livre d'heures de Charles V, le psautier de saint Louis, le Journal d'Etienne du Junca, lieutenant du roi à la Bastille.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Une Bibliographie de Glozel. — L'idole néolithique sans bouche. — L'Epopée de Glozel. — Puyravel et Chez-Guerrier. — Rapport Général du Comité d'Etudes. — Une lettre du Dr A. Morlet. — Retour de Glozel.

La Société d'Emulation du Bourbonnais a continué, avec un soin louable, de relever dans la mesure du possible les titres des livres, mémoires, articles et notes relatifs au problème de Glozel. On trouvera cette **Bibliographie de Glozel** dans les Bulletins de la Société, 1927 pp. 104 et suiv., 295 et suiv., et 1928 p. 1-12 (tiré à part). Quel que soit le parti auquel on appartienne, ces listes ont l'avantage de montrer jusqu'à quel point l'affaire a intéressé le public ; bien que mes dossiers personnels soient assez volumineux, je suis stupéfié de l'extension prise par cette polémique. Etablir la liste a été un tel travail de bénédictin que j'aurais mauvaise grâce à faire ici des critiques ; la seule que je me permette est de regretter l'absence d'une indication sur la tendance de chaque publication ; il me semble qu'avec un astérisque indiquant les *contre* et deux pour indiquer les *pour*, un déblaiement, provisoire au moins, aurait été plus commode. Comme lacune, je puis signaler *La Graphologie scientifique* (année 1928, no 17, avril, p. 46-47) où ont été reproduites avec signature plusieurs lignes de l'écriture de participants au combat : S. Reinach, Capitan (qui pourtant n'a jamais dit mot), Peyrony, Morlet, Emile Fradin, A. van Gennep et Dussaud. L'auteur de l'article, L. Chassinière, ne commente pas nos « valeurs graphologiques ».

J. Loth a publié dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. LXXVII, 1928 (tiré à part) un article sobre et bien fait sur l'**Idole néolithique sans bouche** ; on se rappelle que le Dr Morlet avait affirmé que les représentations d'un visage sans bouche prouvaient le caractère funéraire des vases trouvés à Glozel ; J. Loth avait approuvé ce point de

vue ; il donne ici ses preuves, en citant les textes latins et celtiques conformes à la théorie.

Je persiste, malgré tout, à ne considérer cette représentation, non seulement à Glozel, mais aussi ailleurs (Hissarlik, Angleterre, etc.) que comme celle de la face d'un bélier ou d'un mouton, ou peut-être d'une chèvre ou d'un bouc, en tout cas d'un animal, dont la vue de face ne permet pas d'apercevoir la bouche. Les représentations de Glozel rappellent, à ce point de vue, à la fois celles de certains monuments algéro-sahariens et celles d'Amon-Bélier en Egypte. Je n'en tire pas d'autre conclusion que celle-ci : que chez les Glozéliens aussi, certains capridés ou certains ovidés étaient à quelque degré sacrés ; et ceci sans faire même intervenir du totémisme, ni de la zoolatrie systématisée, faute de documents. Mais je maintiens l'interprétation zoomorphique ; les deux renflements courbes au-dessus des yeux sont, je crois, des cornes, plutôt que des arcades sourcilières. En tout cas, sur une tête de bélier vivant regardé de face on ne distingue pas la bouche.

Æsculape a consacré son numéro spécial de juin à l'**Epopée de Glozel** ; l'article, dû au Dr Tricot-Royer, d'Anvers, maître de conférences à l'Université de Louvain, est illustré de 25 photos, très nettes, d'ailleurs, pour la plupart, empruntées aux publications de Morlet. Il est impartial, — donc glozélien ; — car le Dr Tricot-Royer a fouillé en personne à Glozel à deux reprises et a par suite une certitude. Les antiglozéliens ont reproché une certaine allure — disons feuilletonesque ? — à quelques articles ou mémoires glozéliens ; s'extasieront-ils sur les titres de chapitres du Dr Tricot-Royer : I. La Glozéliade, II La Glozélomachie ? — Mais comment fixer mieux, en moins de mots, deux caractères typiques de cette affaire ? L'historique est, malgré la brièveté de l'article, suffisant ; à noter quelques critiques de détail qui s'opposent aux conclusions de la Commission d'Amsterdam ; critique aussi de divers passages de la brochure Dussaud. Tricot-Royer s'appuie souvent sur des publications de Bayet, desquelles personne en France n'a entendu parler.

Le Dr Morlet publie chez Catin le premier exposé complet des trouvailles de **Puyravel** et de **Chez-Guerrier**, stations de type glozélien caractérisé, mais assez éloignées de Glozel pour obliger d'admettre une aire de civilisation « glozélienne » pro-

prement dite, bien plus étendue et bien plus riche qu'on ne le croyait d'abord en ce qui concerne le Bourbonnais. Inutile de rappeler, je pense, — car on y a insisté ici même à plusieurs reprises, — que ces deux stations confirment l'authenticité de Glozel : aussi les antiglozéliens les passent-ils sous silence avec le plus grand soin. Morlet a tenu à signaler aussi dans sa brochure les découvertes d'Alvao, Montcombroux, Sanssat et Montmarault. Les trouvailles de Puyravel sont cruciales ; leur historique est donné en détail, ainsi que les conclusions techniques auxquelles sont arrivés sur place plusieurs savants nullement inféodés à Glozel ; il y a, chemin faisant, des allusions à des publications qu'on n'a pas envoyées au *Mercure*, ce qui m'empêche d'évaluer exactement quelques affirmations de Morlet ; 42 figures illustrent cette brochure, dont 35 en photogravure et les autres au trait : j'ai dit maintes fois, et maintenant j'imprime que ce ne sont pas là des documents suffisants, puisque les gravures au trait sont des interprétations et que les zincs ne peuvent, à cause de leur quadrillage, être étudiés à la loupe. C'est dommage ; car ainsi, tous autres arguments laissés de côté, ces illustrations ne déterminent pas une conviction définitive.

Pour l'interprétation de Puyravel et de Chez-Guerrier, je fais toutes réserves : rien ne permet d'affirmer l'antériorité de Glozel, ni que la céramique des deux stations « devait servir aux besoins domestiques », alors que celle de Glozel « était destinée au culte des morts ou réservée aux cérémonies religieuses » (p. 38). Sur bien d'autres points de détail, je ne suis pas d'accord avec Morlet. A quoi bon interpréter si vite ?

Pourquoi, par exemple, « un polissage bien soigné semblerait-il indiquer une époque plus récente » (p. 34) ? Ce résultat peut simplement dépendre localement de la matière (sable fin, grès) employée, ou de la contexture plus ou moins dure de l'objet à polir. Enfin, pourquoi assigner une origine locale à toutes sortes d'objets gravés, quand on sait que le commerce par échange en a transporté de la Sicile au Danemark, de Rome en Grande-Bretagne et — pour rester dans le néolithique — du Grand-Pressigny (en Touraine) dans presque toute la France ? J'ai récolté à l'Hay des pièces en silex cire d'abeilles admirables : les galets gravés du Bourbonnais ont pu venir de loin, eux aussi.

A. VAN GENNEP.

§

Rapport général du Comité d'Etudes. — On sait que douze savants de plusieurs nationalités se sont réunis à Pâques en *Comité d'Etudes* pour étudier le gisement de Glozel et y exécuter des fouilles de contrôle.

Le rapport général de leurs travaux vient de paraître, formant le *Cahier de Glozel* nº 6. Il est illustré de photogravures des objets mis au jour par le Comité d'Etudes. A la fin, on peut y lire le résultat des analyses de l'os dans lequel est sculpté une fort belle représentation animale, trouvée pendant les fouilles du Comité, et un rapport de M. H. Soderman sur les empreintes digitales.

En voyant les noms et les titres des membres de ce Comité, on peut se rendre compte de l'importance de leur témoignage.

Il y avait trois membres et un correspondant de l'Institut de France, un membre de l'Académie de Belgique, deux doyens de Faculté, six professeurs de l'enseignement supérieur.

Aussi clair que celui de la Commission dite Internationale était à dessein confus et embrouillé, le rapport du Comité d'Etudes insiste d'abord sur l'intégrité absolue des couches de terrain.

On suivra ensuite avec intérêt le détail des fouilles et des découvertes, rapportées très exactement, mais très simplement aussi, sans étalage inutile de mots pseudo-scientifiques comme dans le rapport de la Commission Internationale.

On verra également avec quel soin méticuleux le Comité a fait une expérience d'enfouissement d'un caillou par la voie verticale et quel résultat probant elle a donné.

Le Comité d'Etudes, écrit le rapporteur général, a voulu ainsi lever les doutes des derniers sceptiques. Il a cru répondre à leur désir, non seulement en employant des méthodes nouvelles et rigoureuses des fouilles, mais encore en procédant lui-même, sous un contrôle scientifique incessant et sévère, aux opérations mêmes de truquage et d'enfouissement que certains disaient, jusqu'à ce jour, à la fois possibles et indécelables.

Aussi, lorsqu'on aura lu l'analyse pratiquée par le Professeur Couturier, donnant 10,32 o/o de matières organiques dans l'os sculpté, alors que les os récents en contiennent 40 o/o, et le rapport de M. Soderman, approuvé par M. Locard, de l'Identité

Judiciaire de Lyon, montrant scientifiquement la différence des empreintes digitales relevées par lui sur des briques de Glozel et celles des membres de la famille Fradin et du Dr Morlet, on ne pourra que répéter avec M. le Professeur Mendès-Corréa : *On s'étonnera demain de la légèreté incroyable avec laquelle le misonéisme et l'orgueil s'efforcèrent d'imaginer des arguments contre l'évidence des faits.*

§

Une lettre du Dr A. Morlet. — Nous avons reçu la lettre suivante du Dr Morlet, relative à la brochure de M. Vayson de Pradennes, dont il a été question dans la dernière Chronique de Glozel.

Vichy, le 30 juin 1928.

Monsieur le Directeur,

Je n'ai nullement l'intention de répondre à la 3e ou 4e mouture de la diatribe de M. Vayson contre Glozel (1).

Mais je tiens à le remercier.

MM. Fradin, qui avaient été éloignés de la perquisition, n'avaient jamais pu me renseigner sur la nature exacte des objets qu'on avait placés dans leur étable pour les faire trouver par la police.

Maintenant je suis exactement renseigné. A la page 45 du libelle, je

(1) Tout cet écœurant libelle repose sur l'assertion que les signes alphabétiformes apparurent à Glozel, parce que M. Clément, instituteur à la Guillermie, en montra sur un nodule de schiste à M. Emile Fradin.

Or, devant la mauvaise foi de ces accusations, **43** témoins ont tenu à certifier publiquement, que dès les mois de mars, avril, mai 1924 (**par conséquent avant l'arrivée de M. Clément, qui n'eut lieu que le 9 juillet suivant**), ils avaient vu, sur plusieurs trouvailles de M. Emile Fradin, des signes alphabétiformes.

La première liste ne comprenait que 33 témoins, parmi lesquels M. *Naud*, curé-doyen de Ferrières, et M. *Bert*, instituteur libre à Ferrières. En voici le libellé : « Les soussignés déclarent avoir visité les premières fouilles de Glozel dans le courant de *mars 1924* et certifient avoir vu des inscriptions sur les premiers objets découverts, dont deux petites haches, trois galets et une tablette. »

L'un des signataires, M. Boël, huissier au Mayet-de-Montagne, ne les vit qu'au mois de juin. Néanmoins, c'était encore un mois avant la venue de M. Clément.

Une nouvelle liste de 10 témoins fut dans la suite adressée à la famille Fradin. M. le docteur Vigier, de Ferrières, avait signé en tête. On lit sur cette feuille : « Nous soussignés, après avoir pris connaissance de la déclaration de 33 signataires qui affirment avoir vu les premiers objets gravés découverts à Glozel, certifions formellement avoir visité les fouilles en mars et avril *1924* et avoir vu une tablette à inscription, 3 galets gravés et 2 haches. Désirons nous associer aux signataires de la précédente attestation. »

lis en effet : « Cette attitude énergique et le secret bien gardé eurent leur récompense dans la découverte de documents accablants pour la défense : rebuts de pièces brisées en cours de fabrication sans avoir encore subi les tentatives de patine, outils variés, etc., furent saisis dans la grange et sous l'établi en particulier. A cela on a joint des prélèvements faits dans le musée à fin d'expertise : leur étude et spécialement leur comparaison avec les déchets de fabrication fera sans doute une lumière suffisamment claire pour qu'il devienne vraiment difficile de refuser d'y voir. »

Je suis même renseigné sur le but poursuivi. On veut prouver que la matière première des objets du Musée est la même que celle des rebuts déposés dans l'étable.

Ne serait-on pas allé jusqu'à fouiller clandestinement dans le *Champ des Morts* pour se procurer des objets authentiques dont on aurait avivé les bords et qu'on aurait ensuite brisés, pour en faire des « rebuts de pièces en cours de fabrication ? *On aurait été ainsi plus sûr que la matière première serait bien la même !*

Un antiglozélien, fort agissant, n'a-t-il pas déclaré, lors d'une conférence publique, qu'il y avait sur la table, en face de lui, des objets de Glozel authentiques, alors que la famille Fradin ne lui en avait donné aucun, ni vendu ?

Avec tous mes remerciements, veuillez agréer, Monsieur le Directeur, etc.

Dr A. MORLET.

§

Retour de Glozel. — Sous ce titre, le docteur Epery, le distingué archéologue qui, depuis de nombreuses années, poursuit des fouilles à Alésia avec le Commandant Espérandieu, publie dans le *Progrès de la Côte-d'Or*, du 21 juin 1928, la relation des fouilles qu'il a effectuées dernièrement à Glozel avec le Dr Morlet. En voici des passages. Son récit constitue un témoignage scientifique qui ne peut manquer d'intéresser.

Le fameux Champ des Morts de Glozel ne présente plus l'aspect chaotique qui lui a été tant reproché. Le Dr Morlet, aidé d'Emile Fradin, a repris la grande tranchée transversale, menant tout le terrain de front, et, en même temps, revu les terres de déblai rejetées par les fouilleurs étrangers autorisés à choisir leur emplacement pour des fouilles de contrôle. Ils ont ainsi retrouvé des objets qui avaient échappé à l'attention de ces savants.

La méthode de travail du Dr Morlet, perfectionnée par une longue pratique et rigoureusement adaptée au terrain et aux objets de Glozel,

est au-dessus de toute critique. Pourtant les blâmes ne lui furent pas ménagés par des détracteurs qui, le plus souvent, n'avaient pas vu le champ de Glozel.

Le Dr Morlet fouille au couteau et avec une sorte de curette qu'il a imaginée. L'argile est écrasée à la main et revue une ou deux fois. C'est grâce à ces précautions méticuleuses que des vases et des tablettes, en argile à peine cuite et ramollie par le long séjour dans la terre, ont pu être extraits en excellent état.

Le Dr Morlet, avec une prévenance bien connue, me fit les honneurs du musée Fradin que les prélèvements pour l'expertise ne semblent pas avoir appauvri. (Chaque jour n'apporte-t-il pas quelque trouvaille nouvelle ?) Puis il me fit assister à une séance de fouilles. Il est aisé à tout esprit non prévenu de se rendre compte de l'intégrité absolue du terrain. Les couches sont nettes, et la moindre pénétration de la terre végétale noire dans l'argile jaune clair sauterait aux yeux les moins exercés.

Au bout d'une grande demi-heure de fouilles, nous avons mis au jour deux petites pendeloques dans des conditions irréprochables. En os très fortement fossilisé, elles présentent une rainure de suspension et une patine très prononcée.

Comme je désirais voir Puyravel, les fouilles furent interrompues et nous remontâmes au hameau de Glozel où je visitai la fameuse étable, théâtre des exploits du Dr Regnault. Il faut faire cette visite pour être convaincu de la préméditation de la perquisition, et de l'inanité de l'accusation qui a pesé sur Emile Fradin. On n'a pas son atelier dans le purin, derrière des vaches, dans une étable constamment ouverte à tous venants !

Après avoir pris un excellent café, servi par la grand'mère Fradin à la table familiale où s'assirent tous les visiteurs illustres de Glozel, nous rejoignîmes à pied l'auto du Dr Morlet qui stationnait sur la route, devant la fameuse barrière érigée de la veille « par ordre du Préfet », avait déclaré le garde champêtre de Ferrière.

Le public est loin d'être aussi favorisé que je le fus. Après la visite du Musée, il ne peut que circuler à l'extérieur du Champ des Morts, enclos de fil de fer ronce. Mais il lui est facile de constater que le champ des fouilles de Glozel, au fond d'un vallon déboisé, est vu de toutes les hauteurs avoisinantes et que rien ne peut s'y passer à l'abri des regards.

Bientôt les fouilles seront terminées Par un scrupule bien digne de la science, une place témoin, vierge des fouilles, sera réservée. Le Dr Morlet publiera un travail d'ensemble où tous les objets seront étudiés par catégorie. Cet ouvrage paraîtra au cours de cette année...

La popularité du Dr Morlet dans l'Allier est considérable, toutes les trouvailles lui sont soumises. Il en prend des épreuves photographi-

ques. Il n'a cure des objets, les documents seuls lui importent. Il sait les faire valoir avec un remarquable talent d'écrivain, toujours maître de lui-même, supérieur aux attaques.

Les archéologues de Paris ne s'attendaient pas à trouver pareil phénomène en province. Le provincial est d'ordinaire le bon terrassier qui travaille et apporte docilement ses documents au Parisien afin que celui-ci les publie.

Toute la polémique de Glozel est dominée par le fait d'un provincial inconnu qui, d'emblée, prend la première place dans la préhistoire, en dehors du monde officiel.

La Société Préhistorique Française évincée des découvertes si sensationnelles !... la Société d'Emulation du Bourbonnais prise en flagrant délit d'ignorance !... le Dr Capitan qui se voit opposer un refus à sa prétention de signer un livre qu'il n'avait pas écrit !... M. Vayson de Pradenne qui, malgré sa fortune, ne peut acquérir le moindre objet de Glozel !... le comte Begouen, à l'affût de toute découverte pour en avoir la primeur dans les journaux, et qui échoue devant la perspicacité du Dr Morlet !... etc..., etc .. Il n'en fallait pas tant pour soulever la meute antiglozélienne et l'amener à un degré de paroxysme aveugle qui, finalement, s'est traduit par la plus absurde des accusations.

Le chef de l'Identité judiciaire devait en huit jours donner le résultat de ses recherches. On attend toujours... mais des analyses concordantes, faites en France et à l'étranger, ont démontré la fossilisation indiscutable des os humains et des outils en os de Glozel.

Dans toute cette affaire de Glozel, le bon sens s'est toujours montré supérieur à la science.

Actuellement, Glozel ne se discute plus. On ne discute pas l'évidence.

DOCTEUR EPERY.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

La fille et le gendre de Raspoutine. — Une lettre de M. Georges Valois.

La fille et le gendre de Raspoutine. — Après les livres de N. Sokoloff (l'*Enquête judiciaire sur l'assassinat de la famille impériale*) et de S. Smirnoff (*Autour de l'assassinat des grands-ducs*), édités par la librairie Payot, et mon étude du *Mercure de France* (mars 1926), il semblait que tout ait été dit sur les crimes d'Ekaterinbourg, d'Alapaievsk, de Perm et de Pétrograd. Tout, au point de vue historique, au point de vue officiel (y compris l'aveu bolcheviste que j'ai reproduit ici même, en mars 1926) et au point de vue diplomatique, a, en effet, déjà été dit. Mais voici que la chronique judiciaire remet à l'ordre du

jour, pour leur dixième anniversaire même, les événements tragiques de 1918 (assassinats des grands-ducs, juin, assassinat de la famille impériale, nuit du 16 au 17 juillet).

On sait, en effet, que la fille de Raspoutine, conseillée par A.-S. Simanovitch, ancien secrétaire de Raspoutine, vient d'intenter un procès en dommages-intérêts au grand-duc Dimitri Pavlovitch, un des héritiers du trône russe, et au prince Félix Youssoupoff (marié avec la grande-duchesse Irène Alexandrovna), tous les deux assassins-justiciers de son père, Grigory Raspoutine. Cette demande en 25 millions de dommages-intérêts sera-t-elle reçue ou non par les tribunaux français, nous l'ignorons, mais voilà l'opinion publique du monde entier saisie de l'affaire Raspoutine ou plutôt des affaires Raspoutine. Car il y a, en effet, deux affaires Raspoutine, celle de Raspoutine — mauvais génie de la Russie — qu'on connaît à présent par les souvenirs et confessions de ses justiciers, Youssoupoff, Pourichkévitch et autres, et celle de Raspoutine entraînant l'assassinat de la famille impériale à Ekaterinbourg par les membres de sa famille à lui; sa fille et son gendre, Matriona et Boris Solovioff. Ces deux affaires vont devenir l'objet de l'action judiciaire et de la curiosité publique de tous les pays du monde. On connaît, dis-je, en détails l'affaire Raspoutine elle-même. Mais on ne connaît pas assez celle de sa fille et de son gendre. Précisons-la, car elle ne manque pas d'intérêt.

Qui sont-ils, ces deux héritiers de Raspoutine et continuateurs de son action posthume ? Sa fille Matriona (et non pas Marie, comme elle signe actuellement) habitait avec son père à Pétrograd, où je l'ai connue en 1914 par son fiancé d'alors, D.., un des reporters du *Courrier de Pétrograd* que je rédigeais à l'époque. D..., précieux collaborateur, comme informateur de tout ce qui touchait Raspoutine, donnait à mon chef d'informations tout ce qu'il apprenait par sa fiancée, Matriona Raspoutine, au courant des faits et gestes de son père (ce qui d'ailleurs est à présent établi et par l'enquête Sokoloff, et par l'enquête officielle de 1916, sur l'assassinat de Raspoutine). Matriona était en excellents termes avec la Vyroubova et avec tous les amis et agents de Raspoutine (Manouïloff-Manassévitch, Simanovitch, etc.). Elle faisait des courses, des commissions pour son père, pour la Vyroubova et pour toutes les personnes appartenant à l'entourage intime de

son père. Raspoutine, d'ailleurs, ne se gênait pas, et pas plus dans les affaires d'argent que dans les abjectes manifestations d'ordre sexuel auxquelles il se livrait — surtout en état d'ivresse — devant les personnes qui se réunissaient chez lui. Il ne se faisait pas faute d'avouer qu'il recevait des pots de vin. Devant tout le monde aussi, il emmenait des femmes dans son cabinet où il leur tenait ce langage en passant aux actes : « Tu penses que je te..., tu te trompes, je te purifie »... (Sokoloff, *Enquête*, p. 113). Je l'interrogeai en 1915, en présence du sculpteur Aronson, qui faisait alors son buste, et de sept autres personnes dont quatre vivent actuellement à l'étranger. Parmi les questions que je lui posai figurait celle-ci :

— On vous accuse, Grigory Efimovitch, de toucher des pots de vin, et l'on cite entre autres grosses affaires celle des dentistes israélites (près de 300, si je ne me trompe), de Smolensk, condamnés pour exercice illégal et qui ont été relâchés de la prison sur votre intervention auprès du tzar. Vous auriez touché pour cette intervention une très grosse somme. Qu'est-ce que vous avez à dire ?

— C'est vrai, répondit-il, j'ai conseillé au tzar de les gracier. Et il m'écouta : pourquoi ne pas aider les pauvres diables ? J'ai touché de l'argent, oui, mais j'en distribue aussi beaucoup !....

Je relaterai ailleurs les autres réponses que me fit Raspoutine. Ce que je viens de dire suffit pour que le lecteur comprenne dans quelle ambiance vivait la fille de Raspoutine. Lorsque je l'ai vue en 1914, c'était une jeune fille de 16 à 18 ans, simple, ayant l'air d'une jeune paysanne endimanchée, mais avertie et sachant ce qu'elle faisait en accompagnant son fiancé D... à la rédaction avant le départ de Raspoutine pour Pokrovskoïé (Sibérie), où D... sur l'intervention de sa fiancée, avait obtenu de l'accompagner avec Matriona. Pendant cet exil de Raspoutine, le starets fut blessé, on le sait, par une de ses anciennes concubines, qu'il avait abandonnée, une certaine Gousseva. D... fut expulsé du gouvernement de Tobolsk, ce qui mit fin à son... titre de fiancé et de futur gendre de Raspoutine. On sait, d'autre part, quel rôle Matriona a joué pendant les journées de décembre 1916 comme un des principaux témoins dans l'enquête sur l'assassinat de son père.

On n'entendit plus parler d'elle ni dans le public, ni dans la presse jusqu'en 1918 (ou fin 1917). Cependant elle avait épousé

le 5 octobre 1917, un officier du 2e régiment de mitrailleurs, Boris Nicolaïevitch Solovioff, qui par sa conduite et son zèle révolutionnaire pendant les journées de février-mars 1917, s'était fait remarquer par le général Potapoff de l'Etat-Major révolutionnaire (bolchevik depuis), qui avait fait de lui son aide de camp.

La fille de Raspoutine et un officier ultra-révolutionnaire! Elle l'avait épousé sans l'aimer, comme le prouve son journal à elle, découvert par N. Sokoloff en Sibérie et où nous lisons à la date du 23 mars 1918 (près de six mois après le mariage) : « Il y a quelques mois il n'était rien pour moi et maintenant je l'aime à la folie, je souffre le martyre des journées entières. » Quelques jours après, Solovioff, de son côté, note dans son journal à lui (13 avril 1918) : « Pour continuer à vivre avec elle, il faudrait au moins qu'elle eût un beau corps. Elle n'a pas ce mérite, c'est-à-dire qu'elle ne peut servir mes désirs sexuels. Il y a beaucoup mieux et plus profitable. »

Ces deux aveux qui se complètent jettent une lumière étrange sur ce mariage. Qui l'avait conçu ? Pour quelles fins avait-on marié ce farouche révolutionnaire avec la fille de Raspoutine? Sokoloff dans son enquête le fait deviner. Tâchons de déchiffrer cette énigme historique qui, pour nous tous qui nous occupons de l'histoire de cette époque, n'en est pas une et qui ajoute une page sinistre de plus à l'assassinat de la famille impériale.

Solovioff avait agi dès le début de la révolution comme un agent provocateur. Il avait été avec les bolcheviks et les agents allemands un des instigateurs des violences commises à Pétrograd en février-mars contre les officiers patriotes. Comme nous le verrons tout à l'heure, son bras droit à Tumen, l'officier S. Markoff, dans sa déposition dit que Solovioff avait vécu *avant la guerre* à Berlin, ce qu'il avait soigneusement caché. Et tout de suite après le départ forcé de la famille impériale de Tobolsk pour Ekaterinbourg où on allait l'assassiner, il ne pense qu'à partir pour l'Allemagne, *ayant noté dans son journal, deux semaines avant le transfert* de la famille impériale à Ekaterinbourg, *l'imminence de cet événement que personne ne soupçonnait.* Et de plus, Markoff — dont le rôle d'espion allemand est établi — commandait un escadron bolchevik et ce fut cet escadron de Markoff, adjoint de Solovioff, qui escorta, pendant les

20 dernières verstes avant Tumen, le Tzar, la Tzarine et la grande-duchesse Marie, lorsque le commissaire Iakovleff enleva de force le Tzar pour le conduire de Tobolsk à Ekaterinbourg.

Donc, le rôle des Solovioff-Markoff-Iakovleff est clair. Les Allemands à cette époque (paix de Brest-Litovsk) avaient besoin de ramener le Tzar dans la Russie d'Europe (en Sibérie, les patriotes auraient pu l'enlever) pour obtenir de lui la ratification du traité de Brest-Litovsk. Dans ce but, ils avaient besoin de dresser un mur entre la famille impériale et les patriotes pour empêcher ces derniers d'approcher le Tsar à Tobolsk et d'y organiser son évasion. Solovioff prit sur lui ce rôle. C'est à cet effet qu'il entre en relations avec la Vyroubova, et par cette dernière avec Matriona Raspoutine qu'il épouse sans l'aimer, ni en être aimé, comme nous venons de le voir. Il avait besoin d'elle — comme de la Vyroubova — pour approcher la famille impériale, sachant par cette dernière la fidélité et la vénération que l'impératrice gardait toujours pour Raspoutine mort. Ce plan diabolique — qui ne pouvait être conçu que par les Allemands, alors maîtres de Moscou — fut mené par Solovioff avec un succès éclatant. Grâce à Matriona et à la Vyroubova, il gagne la confiance absolue du couple impérial à Tobolsk, lui fait croire qu'il a une organisation sûre de 300 officiers patriotes prêts à délivrer la famille impériale, déjoue les projets de tous ces officiers, envoyés par les organisations monarchistes pour sauver le Tzar et les siens, soit en livrant ces patriotes aux bolcheviks, soit en les affamant à Tumen, soit en les renvoyant de Sibérie en Russie, et, par-dessus le marché, gardant pour lui la plus grande partie de l'argent que les fidèles monarchistes envoyaient pour sauver le Tzar. Solovioff se servait auprès du Tzar et de la Tzarine du prêtre Alexis Vassilieff, son complice et subordonné à Tobolsk. Et la Vyroubova déconseillait — pour ne pas dire interdisait — à tous les monarchistes, quels qu'ils fussent, d'envoyer des hommes et de l'argent en dehors d'elle et de Solovioff.

Lorsque à Pétrograd on s'adressa à moi — fin 1917, début 1918 — en ma qualité de chef des Kornilovtzy, pour aider à envoyer des personnes sûres à Tobolsk afin de délivrer la famille impériale, je répondis que je ne connaissais ni les conditions géographiques, ni les conditions techniques (chemins, agents de liaison)

ni les conditions locales à Tobolsk et que dans ces conditions je n'avais pas l'habitude « *d'envoyer* » des gens.

On me répondit que c'était la Vyroubova qui était l'âme de l'affaire et que c'était Solovioff et sa femme, Matriona Raspoutine, qui avaient une organisation à eux, en Sibérie, pour sauver le Tzar !

Dans ce cas, même si j'avais eu toutes les possibilités (principe, temps, moyens, etc.) j'aurais refusé de rien faire, car avec la Vyroubova et les espions (mon ami l'écrivain F.-A. Ossendovsky peut certifier que nous étions bien informés sur les affaires de l'espionnage allemand à la Solovioff) on ne devait travailler sous aucun prétexte : autant travailler avec Ludendorff et Lénine... Je prévoyais une catastrophe. Et elle se produisit.

Quand les Allemands surent que l'empereur et l'impératrice avaient décidé « plutôt de mourir que d'être sauvés par les Allemands » (propres paroles de l'impératrice à Tobolsk), les Allemands abandonnèrent la famille impériale à la vengeance des bolcheviks. Ils n'avaient plus besoin des services de Solovioff, qui tenta de partir pour rejoindre ses maîtres en Allemagne. Il fut arrêté en décembre 1919 à Vladivostok avec sa femme, qui pouvait lui être encore utile. Sokoloff trouva dans leurs documents la preuve de tout ce qui précède. Mais la Sibérie, après la Russie, tomba aux mains des bolcheviks, et Solovioff parvint en Allemagne, où sa femme et lui se retrouvèrent avec Simanovitch et autres raspoutiniens.

Un jour, à Paris, quelqu'un de mes amis, non informé, vint me trouver pour me demander de faire des démarches pour obtenir un visa français pour un officier russe réfugié avec sa femme à Prague.

— Qui est-ce ? demandai-je. — Solovioff marié avec la fille de Raspoutine que vous avez connue à Pétrograd, me fut-il répondu.

— Vous êtes fou ! c'est un espion qui a porté le coup de grâce à la famille impériale à Tobolsk.

Et toute cette histoire, sinistre et tragique, va être évoquée devant la justice française, de par la volonté de Simanovitch et de la complice de Solovioff, lequel serait mort, dit-elle, il y a deux ans.

Dix ans ont déjà passé et voilà quelle évocation nous réserve ce triste anniversaire.

E. SÉMÉNOFF.

§

Une lettre de M. Georges Valois.

Paris, le 23 juin 1928.

Mon cher confrère,

Me voici obligé de demander à votre courtoisie l'insertion d'une réplique à la lettre de Maurras que vous avez publiée, et par laquelle le directeur de l'A. F. prétendait répondre à un article bibliographique de votre collaborateur M. Emile Laloy.

Selon l'usage, la lettre de Maurras est diffamatoire, et c'est ce qui m'oblige à vous envoyer une rectification, bien que je tienne pour tout à fait ridicule une discussion entre Maurras et moi sur la question de savoir si mes doctrines sont originales, ou si elles ont quelque reflet des siennes.

M. Maurras vous envoie là-dessus neuf pages compactes du *Mercure*. Je ne crois pas que vos lecteurs se passionnent sur nos idées respectives sur le « verticalisme » ou « l'horizontalisme » social. Mais enfin, puisque Maurras est venu déposer son papier le long de vos colonnes, alors qu'il a un journal quotidien, allons-y. Je ne vois après tout que des avantages à appeler l'attention de vos lecteurs sur un caractère de Maurras qui n'est pas encore assez connu.

Mais il y a deux choses différentes :

Une qui est accessoire, et dont M. Maurras veut faire aujourd'hui la principale : la question de l'influence qu'il a eue ou n'a pas eue sur les doctrines que je présente à mes contemporains.

Une autre qui est essentielle, et que Maurras voudrait étouffer : c'est celle qui est traitée dans *Basile*, — et c'est la question de la calomnie employée comme moyen politique.

En mettant la question très secondaire au premier plan, Maurras travaille à faire croire au public du *Mercure* que la grande querelle entre lui et moi, entre l'Action Française et le Faisceau, n'était qu'une question de propriété intellectuelle, et que l'A. F. ne m'a guère attaqué que parce que, me séparant d'elle, je continuais l'utilisation de ses idées. C'est assez habile. Mais je ne tairai jamais que Maurras est l'auteur, contre moi, de la plus

formidable campagne de calomnies que l'ont ait menée depuis un demi-siècle dans ce pays. Et voici la vérité.

1° *Sur la question secondaire* :

Maurras vous donne neuf pages pour vous prouver que, ayant écrit l'*Homme qui vient* en 1905-1906, j'ai utilisé ses idées que je connaissais, dit-il, depuis 1900. Il en donne ce qu'il appelle une preuve, c'est une lettre de moi à M. H. M., ami de l'A.F. dès l'origine (et vieil ami du *Mercure*, je crois), à qui je rappelais, en 1910, que je l'avais connu en 1900, et que nous avions alors discuté, en nous opposant, avec passion.

— C'est la preuve, dit Maurras, que Gressent-Valois connaissait nos idées en 1900, car c'était de nos idées qu'il discutait avec H. M.

Et voilà.

J'oppose à H. M. (et à Maurras) que, en 1900, dans le petit restaurant voisin de la Rotonde où nous discutions passionnément, aucun de nos amis communs, Camille F..., aujourd'hui avocat à Toulouse, Raoul H.., rédacteur en chef d'un des plus grands journaux financiers, Georges H., directeur d'une entreprise d'électricité, le peintre F..., le baron F..... peintre également, E. Ch..., de la Ville de Paris, aucun de nous, dis je, ne connaissait Maurras, ni l'Action Française. Et pour H. M... (le destinataire de ma lettre en 1910), nous le tenions tout simplement pour une espèce de « nationaliste » plus réactionnaire que les autres. A tort ou à raison, nous ne le distinguions pas des barrésiens. Nous connaissions Barrès, la Patrie Française. Mais l'Action Française pas du tout. Nous connaissions tout juste le nom, qui n'évoquait aucune idée précise. Et ce qui nous en venait par H. M..., très brave garçon, mais fort peu éloquent, ne nous renseignait pas. C'est en 1910 que, retrouvant H. M... à l'Action Française, j'ai su qu'il appartenait à l'A. F. en 1900.

Cela peut blesser l'orgueil de Maurras de savoir qu'il était fort peu connu en 1900. Mais c'est une vérité. Pour moi, je l'avais vu une fois au Procope vers 1900. Son entrée avait été remarquée parce qu'il avait renversé un bock, et il en avait été très mécontent contre le garçon. Au ton qu'il avait pris dans cet incident, chacun avait compris que c'était un homme important.

— C'est Charles Maurras, m'avait-on dit.

— Charles Maurras ?

— L'anti dreyfusard.

Ce fut tout. Je vis son nom sous l'Odéon vers la même époque, je crois, sur une revue à couverture grise face à ce titre : *Les Monod peints par eux-mêmes.* Je n'ouvris même pas la Revue, le titre me donnant le sentiment du plus absurde sectarisme.

Je ne retrouvai Maurras, en 1906, que dans l'article que M. Fidao-Giustiniani donna au *Correspondant* sur (et contre) l'A. F. Quelques mois plus tard, je lus *l'Avenir de l'Intelligence.*

Il y avait plusieurs mois que j'avais terminé *l'Homme qui vient*, que tous les éditeurs me refusaient (y compris vous, Vallette, ou du moins Gourmont, qui refusa de me présenter à vous ; Gourmont s'était emballé pour des souvenirs de voyage que j'avais donnés à *l'Ermitage* ; *l'Homme qui vient* le mit en fureur).

M. Fidao m'avait mis en grande défiance à l'égard de l'A. F. *L'Avenir de l'Intelligence* me rapprocha de Maurras. C'est le seul livre de Maurras que j'aie jamais aimé, — et même lu. A cause de son mouvement contre la ploutocratie. C'est pour cela que, en 1924, j'en ai donné une magnifique édition. Les autres livres de Maurras m'ont toujours exaspéré.

Je maintiens donc :

Que je ne connaissais rien de rien de Maurras ni de son A. F. lorsque j'ai écrit *l'Homme qui vient* ;

Que *l'Homme qui vient*, pivot de toute mon œuvre, repose sur l'énoncé d'une loi, la loi du moindre effort, que j'ai été le premier en sociologie à formuler très nettement ; que c'est sur la connaissance de cette loi que j'ai agencé tous mes travaux théoriques et pratiques sur le syndicalisme ;

Que cela n'a rien de commun avec les doctrines de l'A. F. ;

Qu'il faut être bête comme un conservateur pour croire que mon œuvre est de la famille de l'A. F. ;

Que Maurras le sait mieux que quiconque ;

Que, du point de vue syndicaliste qui a toujours été le mien, j'ai cru que, pratiquement, le prolétariat syndicaliste pouvait utilement faire avec un prince, contre les féodaux d'aujourd'hui, l'alliance de jadis du roi et des communes contre les féodaux d'alors ;

Que, à notre première conversation, il y eut, entre Maurras et

moi, sur tous ces points, un heurt très vif, qui prit le caractère d'une dispute polie, et qui dura trois heures.

Que mes doctrines et celles de Maurras ont toujours hurlé d'être ensemble. Et que nous ne nous accordions que sur un point : la forme unitaire de l'Etat.

Que, enfin, si quelqu'un s'intéresse à cette dispute qui tient tant à l'orgueil intellectuel de Maurras : savoir s'il est pour quelque chose dans ma formation, je signale que toutes les pièces du procès sont dans mes cartons. J'ai toutes les notes qui m'ont servi à écrire *l'Homme qui vient*. On peut les soumettre à des experts; ils y suivront ce que l'on ne voit pas dans le livre : comment jour après jour, le plan de l'ouvrage se modifie, et tout le jeu des raisonnements, à nu. Et tout cela daté, d'une manière indiscutable, — parce que, pour faire des économies de papier, j'écrivais au dos des lettres datées de mon secrétariat chez Armand Colin.

Y a-t-il, pour faire cette expertise, parmi les amis de Maurras, deux hommes honnêtes, ayant qualité pour examiner textes et idées et y comprendre quelque chose ?

Je leur ouvrirais ma porte, et je les mettrais bien volontiers en présence de deux de mes amis, et les quatre se mettraient d'accord pour travailler sous la présidence d'un homme indiscuté.

Cela m'intéresserait, non à cause de l'intérêt de l'affaire, mais pour :

2° *La question essentielle* que je dois rappeler.

Ce bon et doux Maurras, qui se plaint avec tant d'ingénuité d'avoir été le père spirituel de ce Gressent-Valois qui ne lui en aurait nulle reconnaissance, ce bon et doux Maurras, les lecteurs du *Mercure* ne le connaissent pas sous son aspect de maître dans la politique de la calomnie.

En 1925, je me suis séparé de lui.

Il considéra que c'était le premier grand coup porté à son prestige.

— C'est la dissociation de l'A. F., me dit-il.

Je le quittais parce que, estimant que la crise qui s'ouvrait appelait à une action décisive, il n'y avait aucun intérêt à travailler avec un homme qui annonçait un coup de force depuis 20 ans et qui n'avait jamais rien fait pour le préparer.

Par orgueil intellectuel, Maurras déclancha deux mois plus

tard contre moi une campagne de calomnies sans exemple dans la vie politique depuis les décades.

Pendant près d'une année, par une campagne quotidienne, il m'accusa :

1° d'avoir volé des listes de l'A. F. ;

2° d'avoir appartenu à la police russe (tsariste ou bolcheviste) ;

3° d'être payé par la Sûreté Générale, par Briand, par Caillaux, par Finaly, etc, etc... ;

4° d'être à la solde du gouvernement italien, et d'autres crimes encore.

Maurras annonçait toujours des preuves et ne donna rien.

Cela s'est terminé pratiquement par notre coup de main de novembre 1926, qui arrêta la campagne de l'A. F., parce que les gens de l'A. F. ne redoutent qu'une chose, les représailles personnelles. Et juridiquement, par un procès en correctionnelle où l'A. F. a été condamnée à 25.000 fr. de dommages-intérêts, 10.000 fr. d'amende et aux dépens.

Je leur ai donné toute possibilité de faire la preuve ; j'ai exposé toute ma vie à l'examen. Le procès fut pour eux un effondrement complet, absolu.

J'ai publié toutes les pièces : les dépositions de tous les témoins, les plaidoiries, celles de mes avocats et les leurs, les pièces produites, les leurs et les miennes. C'est le livre *Basile ou la politique de la calomnie*.

Je l'envoie à qui le demande.

Ce n'est pas un document contestable. C'est la sténographie du procès et toutes les pièces produites.

C'est un document écrasant contre Maurras, car il y apparaît que Maurras et ses amis ont fait, contre un homme qui avait tout donné à leur cause pendant 20 ans, la plus ignoble campagne de calomnies, avec une science consommée de la calomnie.

Pendant un an, Maurras, dont l'orgueil était blessé à vif, en a oublié ses ennemis Briand, Caillaux, Malvy, Painlevé, Herriot. Il ne connaissait plus d'autre ennemi que moi. Ses violences contre moi ont dépassé toutes les autres.

Il a préféré contribuer à sauver les vieilles équipes plutôt que de laisser les nouvelles équipes arriver au pouvoir, ayant, parmi leurs principaux entraîneurs, ce Valois qui ne reconnaissait pas la suprématie intellectuelle de Maurras.

Il est certain que, par cette campagne de Maurras, l'élan national a été brisé. Au jour de la chute d'Herriot, les Français qui vinrent devant le Palais-Bourbon étaient profondément divisés.

Les vieilles équipes purent ainsi se sauver derrière M. Raymond Poincaré.

C'est Maurras qui les a sauvées.

On voit aujourd'hui à quoi l'opération a servi. A faire perdre deux ans à la France, — et à l'Europe.

On se retrouve devant la crise de régime que l'arrivée des jeunes équipes en 1926 aurait résolue.

Mais tout de même, il y a gros gain.

Notre bataille avec l'A. F. nous a amenés à nous séparer complètement de tous les éléments de droite qui sont inutilisables pour une œuvre positive. L'A. F. est tout à fait hors de cause politiquement. — Elle nous a fait beaucoup de mal. Mais elle s'est suicidée.

Les idées de Maurras appartiennent à une époque définitivement close. Maurras est un personnage de musée.

Nos doctrines, celles que nous exprimons dans le Parti républicain syndicaliste que nous avons fondé le 10 juin 1928, nos doctrines sont celles de l'avenir. Elles ont réalisé des gains énormes en deux années. Que l'honneur de les appliquer soit à nous ou à d'autres, leur triomphe est certain.

Tandis que les doctrines maurrassiennes sont vouées à la mort, dans le déshonneur des campagnes de calomnie.

Mon cher confrère, veuillez m'excuser d'avoir presque été aussi long que Maurras pour répondre à la lettre que vous avez publiée de lui Je vous demande pour ma lettre la même généreuse hospitalité que vous avez accordée il y a dix ans au signataire, qui vous demandait de présider la première réunion d'éditeurs d'où devait sortir une des premières œuvres de l'économie syndicale, cette Maison du Livre que nous avons fait réussir contre des hostilités autrement puissantes que celles de Charles Maurras.

Veuillez croire, mon cher confrère, à mes très dévoués sentiments.

GEORGES VALOIS
Président du Parti républicain
Syndicaliste.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Quelques poèmes belges : Elise Champagne ; *Taciturnes*, sans nom d'éditeur. — Yvonne Herman-Gilson : *L'Eté du cœur*, Revue sincère. — Jeanne d'Ophem : *Violettes fanées*, L'oiseau bleu. — Jean Teugels : *Œufs*, éditions d'Etichove. — Georges Guérin : *L'Eden intérieur*, le Glaïeul noir. — Noël Ruet : *L'Azur et la Flamme*, Liège, chez Jean Mawet.

Le *Mercure de France* du 15 mai publiait la note suivante : Le Comité des Amis de Catulle Mendès a décerné le prix Verhaeren pour 1928 à Mlle Elise Champagne, pour son recueil de poèmes *Taciturnes*, par dix voix sur seize. Six voix sont allées à M. Fernand Rigot, auteur de *Terres sans eau*. M. Marcel Hauriac, pour son *Petit traité de mécanique sentimentale*, a été mis hors concours, le prix Verhaeren étant réservé à un poète habitant la Belgique.

La *Chronique de Belgique* du 15 janvier a signalé les mérites du livre de M. Rigot, et sans doute M. André Fontainas nous fera-t-il connaître son opinion sur le *Petit traité de mécanique sentimentale* qui, publié à Paris, peut ainsi briguer l'honneur d'un commentaire sans égal.

Déçu par l'incompréhensible veto d'un jury par trop scrupuleux, M. Marcel Hauriac se verra de la sorte récompensé selon ses mérites et, pour peu qu'il se montre bon prince, il ne disputera pas à Mlle Champagne le laurier dont l'écartèrent d'injustes décrets. Au reste, ce laurier ne couronne pas un front indigne. Mlle Champagne a du talent et les **Taciturnes**, qui lui valurent le prix Verhaeren, méritent qu'on s'y attarde. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que Mlle Champagne se signale à l'attention. Trois recueils de vers : *Le Portail entr'ouvert*, *Poèmes de l'impasse* et *Chansons sur le toit* l'avaient flatteusement fait connaître et, l'an dernier déjà, les *Chansons sur le toit* faillirent remporter le prix dont Mlle Champagne s'enorgueillit aujourd'hui.

D'une verve amère et exempte d'artifice, ces *Chansons sur le toit* ne manquaient ni d'éloquence ni de pittoresque. On y retrouvait, mieux affirmées et comme cristallisées dans une âme sûre d'elle-même, les âpres qualités du *Portail entr'ouvert* et des *Poèmes de l'impasse*, et déjà s'y épanouissait une personnalité rebelle aux effusions autant qu'aux aveux, ce qui n'est guère la règle pour une femme en proie aux fureurs d'Apollon. Dans les *Taciturnes*, Mlle Champagne resserre encore son cilice. Moins

que jamais, elle cherche à s'évader du coin revêche qu'elle s'est choisi. Les mornes banlieues d'une contrée industrielle, leurs sombres paysages, la mélancolie des horizons endeuillés d'éternelles fumées, les fleurs hostiles et les feuillages brûlés des talus, les nuits tragiques déchirées de hurlements ou de plaintes, les spectres des vivants en quête d'on ne sait quelle fantomatique espérance, toute la flore et la faune d'une terre ingrate, trouvent en Mlle Champagne une confidente aussi attentive que passionnée. Rivée à un sol dévasté, elle en suppute, du cœur et de l'esprit les trésors improbables et, tantôt d'un geste impérieux, tantôt d'une émouvante caresse, fait surgir comme par miracle, d'entre les rocs, les puits de mine, les taudis ou les usines, une rose échappée du paradis ou un couple d'enfants transfigurés par l'amour.

Mais ce ne sont là que de rares échappées par quoi le poète des *Taciturnes* se libère de sa secrète ardeur. Le plus souvent, Mlle Champagne cède à l'hallucinant prestige de son morne royaume, dont elle fixe d'ailleurs le visage d'un burin expert.

Raffaelli et Steinlen eussent certes goûté ces *Taciturnes*, et sans doute aussi Rollinat et le Verlaine des *Poèmes saturniens*. Est-ce à dire qu'ils nous émeuvent par leur accent et que, taillés comme ils le sont dans une matière pathétique entre toutes, ils éveillent en nous de fraternels échos ?

On connaît les écueils du lyrisme direct qui ne se justifie que par l'abondance, l'originalité et le renouvellement constant des images. Or, à part quelques ingénieuses trouvailles qui rehaussent d'un éclat inattendu l'uniformité de l'inspiration, les *Taciturnes*, sans doute pour justifier leur titre, déroulent leur mélancolique mélopée dams un décor dont l'immuabilité finit par abolir l'ampleur. Et comme, dès ses débuts, Mlle Champagne l'a adopté avec un courage qui n'a d'égal que son entêtement, on en arrive à souhaiter à ce poète, mieux doué qu'il ne le laisse paraître, l'abandon d'un apostolat où il risque de perdre les trésors qu'il nous doit et dont, jusqu'à ce jour, il semble orgueilleusement faire fi.

Pareil reproche ne peut s'adresser à Mme Yvonne Herman-Gilson, qui pèche peut être par excès contraire. Chez ce charmant écrivain, le moindre émoi devient, en effet, prétexte à effusion et déclanche, avec une frénésie sans pareille, un torrent

d'aveux et d'images. Cela nous a valu naguère des poèmes délicieux, gonflés de tous les sucs de la terre et frémissants d'une allégresse comparable à celle des premiers jours du printemps.

Cette fois, Mme Herman-Gilson entreprend de chanter **L'Eté du cœur**. Comme les fastes de midi ne prêtent guère à l'élégie, toute poétesse consciente de ses devoirs ne manque jamais de les alanguir de quelques fards d'arrière-saison. Ainsi sont satisfaites à la fois les exigences du poème et les penchants de celle qui le conçoit.

Aussi Mme Herman-Gilson obéit elle à la commune loi et *L'Eté du cœur* flambe-t-il de toutes les torches automnales. Pour qui aime, vibre, espère et s'émerveille encore, l'heure va-t-elle donc sonner du renoncement et de l'abandon ? Hélas, la vieillesse frappe à la porte : redoutable échéance qu'un peu de philosophie ferait accepter sans révolte... Mais eût-elle la curiosité de la Mélisande de M. Benda, une femme trouve toujours moyen de ramener à des préoccupations actuelles les plus vertigineuses métaphysiques. Déjà, bien que fille de Zeus, Hélène ne déplorait elle pas la fuite des ans avec des colères d'enfant gâté ? Puisqu'elle est mortelle et esclave d'un unique amour, Mme Herman Gilson, plus encore que l'illustre Troyenne, se sentira donc emportée par un irrésistible ouragan. Dès lors, comment ne pas attendre d'elle, qui se révéla si humainement passionnée dans ses livres antérieurs, une gerbe d'odes véhémentes à la gloire de la beauté et de l'amour dont les rayons menacent de la quitter ?

Pourtant, avec un tact du meilleur aloi et une pudeur souveraine, Mme Herman-Gilson, sœur ingrate d'Hélène et de nos modernes bacchantes, se garde bien d'emboucher la trompette guerrière, et c'est d'une voix attendrie par les baisers de son compagnon et de son enfant que, dans la lumière fraternelle du crépuscule, elle déroule en harmonieuses guirlandes ses thrènes à la jeunesse, à la grâce et à l'amour.

Sans doute, par peur de la contrainte qui infligerait à ses songeries une discipline dont elle n'a cure, Mme Herman-Gilson use dans *l'Eté du Cœur* d'un vers de sa façon, rythmé au petit bonheur et qui n'emprunte à la prosodie traditionnelle que l'artifice typographique. Les poétesses d'autrefois se montraient plus exigeantes et ce ne sera point faire injure à Mme Herman-Gilson que de lui rappeler l'exemple de Louise Labé, dont les

chants les plus passionnés épousent, quelque dévastatrice que soit leur flamme, toutes les rigueurs d'un rythme et d'une forme incomparables.

Moins soucieuse de nous donner le change, Mme Jeanne d'Ophem confie à la prose quotidienne ses impressions d'enfance. Et cependant, quelle poésie s'exhale de ces **Violettes** fanées imprégnées à la fois de tendresse, d'émotion et de la langoureuse nostalgie qu'éprouve chaque fois la femme en présence du fantôme de son enfance !

Premiers sourires et premières larmes ; doux visages disparus ; maison quiète des parents ; jardins de province où s'effeuillait, avec le chant des cloches et les pivoines des vacances, le rire des cousines et des oiseaux ; images fragiles comme les émotions qui les firent naître, mais qui demeurent à jamais fixées dans une âme tout ébouriffée encore par la surprise de l'éveil ; riens vastes comme un monde ; mondes impondérables comme un rien...

Quel livre exquis pour Colette, doit s'être dit Mme d'Ophem tout en s'évertuant à l'écrire elle-même, c'est-à-dire le plus gentiment qui soit.

Ce sont aussi des rêves d'enfance qui frappent du bec la coquille des **Œufs** rapportés de la foire aux images par M. Jean Teugels. Chacun de ces œufs est un quatrain minuscule, enfermant, en guise de jaune, une sentence, un aphorisme, un conseil, un proverbe ou, ce qui vaut mieux, un grain de haute poésie. Tels qu'ils nous sont présentés, dans leur luxueuse enveloppe, et avec des blancs ingénieusement répartis, ils n'attendent que le coup de baguette de Maître Pellerin, magicien d'Epinal, pour donner le jour à tous les héros de l'imagerie. Peut-être, la poule qui les déposa, le jour de Pâques, dans le jardin de M. Teugels, fut-elle par trop généreuse, car il en est que pourraient revendiquer avec raison Max Elskamp et l'ombre de Jules Renard.

M. Georges Guérin a de plus hautes visées et **L'Eden intérieur** retentit de pathétiques échos. Est-ce grâce à la similitude d'un nom que ce copieux recueil rejoint, par l'analogie de l'inspiration, l'harmonie de la forme et sa pudique réserve, l'admirable *Cœur solitaire* ? Ou bien, le fantôme de Charles Guérin, si injustement oublié par les poètes de la génération actuelle,

a-t-il trouvé l'heure opportune, pour rappeler au respect des hautes lois, par l'entremise d'un disciple aimé, les jeunes poètes éperdus d'originalité et qui, sous les plus vains prétextes, dénient à ceux qui les ont précédés toute part au festin des Dieux que seuls ils prétendent servir ?

Evidemment, dans son culte pour le Maître disparu, Georges n'use pas toujours de la discrétion qui sied, et bon nombre de ses poèmes accusent des défaillances dont Charles se fût légitimement inquiété. Mais il règne dans **L'Eden intérieur** une telle sérénité et une telle noblesse, il y flotte une si fluide clarté, que l'on en perd le souvenir des ombres qui l'enténèbrent, pour goûter dans toute leur plénitude les dons que M. Georges Guérin y a prodigués.

C'est aussi par la multiplicité de ses dons que s'est imposé M. Noël Ruet, et tant en France où il a noué d'illustres relations, qu'en Belgique où ses pairs l'admirent et l'aiment, son nom rayonne d'un juste éclat.

Si cette fois il ne nous apporte pas une œuvre nouvelle, il nous réserve du moins, dans **L'Azur et la Flamme**, quelques-uns de ses meilleurs poèmes anciens, si tant est que l'on puisse parler d'ancienneté quand il s'agit d'un poète de moins de trente ans.

L'épreuve était périlleuse. M. Noël Ruet en est sorti vainqueur. Car comment ne prendrait-on pas plaisir à relire ces allègres poèmes où se confesse une âme douée à la fois de tendresse, de fantaisie et de facilité ? M. Camille Mauclair, qui patronna les débuts de M. Ruet, a écrit pour *L'Azur et la Flamme* une étincelante préface.

GEORGES MARLOW.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Sur la « biographie romancée ». — Pierre Courthion : *La vie de Delacroix* ; Paris, Gallimard. — François Fosca : *L'Amour forcé* ; Paris, au Sans Pareil. — Mémento.

Il y a, paraît-il, une question de la « biographie romancée ». Les enquêteurs s'en mêlent et certains augures exposent gravement les raisons qu'ils aperçoivent de condamner ou d'absoudre ce « genre littéraire » d'importation récente (1).

(1) Avant d'envahir la France et ses prolongements linguistiques, la biogra-

Si, au lieu de parler *in abstracto* d'un « genre » et de lui attribuer un caractère de nouveauté qu'il ne possède point, les critiques se contentaient d'observer les phénomènes et de raisonner sur les faits, la question ne se poserait pas.

La biographie relève de l'histoire. Les vies romancées qui respectent la vérité historique, c'est-à-dire celles dont le contenu matériel est emprunté aux travaux des meilleurs spécialistes, ne peuvent s'apparenter au roman que par les procédés de composition et de style, choisis pour faire vivre un personnage réel de la même façon que le romancier anime des héros imaginaires. Elles s'efforcent d'être à l'histoire d'un individu ce que les ouvrages d'un Michelet ou d'un Taine sont à l'évolution des peuples, des sociétés et des régimes. C'est le cas de livres comme l'*Ariel* de M. André Maurois et le *Balzac* de M. René Benjamin. Le procès des œuvres qui obéissent à cette direction, il faut donc le ramener au vieux débat toujours ouvert entre deux écoles d'historiens : ceux qui découvrent les sources et ceux qui les utilisent, ceux qui inventorient en détail les éléments d'un ensemble et ceux qui cherchent à en former un bloc, ceux qui pratiquent l'analyse et ceux qui tentent la synthèse.

Lorsque la biographie, par des mutilations conscientes ou par l'invention de l'auteur, s'éloigne volontairement de l'état de fait que les gens du métier considèrent — jusqu'à nouvel ordre — comme certain, comme « définitif », elle devient un roman historique, variété connue, ancienne, mais sans doute encore vivace, de la littérature dite d'imagination.

En observant la production courante de ces dernières années, on pourrait se borner, il est vrai, à reconnaître la vogue d'une formule assez hybride, remarquable surtout, dans la plupart des cas, par l'évidente médiocrité des œuvres qui s'en inspirent. La bassesse même des produits subordonne la formule à cette tendance primaire que désigne le mot *vulgarisation*. Cela n'indique rien d'autre qu'un certain appétit du grand public pour le « vécu ». Editeurs et auteurs exploitent cette fringale, qui, le plus souvent, s'apaise à peu de frais, au moyen d'une bien pauvre cuisine. Il leur arrive pourtant d'offrir aux affamés des

phie romancée a fleuri en effet dans les pays allemands et anglo-saxons, où elle continue d'ailleurs à pulluler.

plats honnêtes, nutritifs, assaisonnés selon toutes les règles de l'art.

Théoriquement, toutes les combinaisons imaginables entre l'histoire et le roman demeurent légitimes. Reproche t on à l'épopée, à la tragédie l'usage qu'elles firent d'événements et de personnages réels ? Quoi qu'en dise M. Paul Souday, le roman, héritier de deux genres littéraires que nous ne pouvons pas nous attendre à voir ressusciter, revêt à ce titre une importance considérable — en principe tout au moins — et peut revendiquer hautement tous les privilèges dont bénéficiaient ses ancêtres. La « vie romancée » pourrait donc se concevoir comme un enrichissement de la matière romanesque. Pratiquement, il reste que les succès de formule sont dangereux par les courants d'imitation qu'ils déterminent.

Mais les caprices de la mode, s'il leur est loisible d'imposer à l'écrivain un cadre, une certaine catégorie de sujets, ne sauraient l'empêcher, lorsqu'il possède une valeur personnelle, de la garder.

Ainsi M. Pierre Courthion, écrivant la **Vie de Delacroix**, ne cesse pas d'être lui-même. Venu aux lettres après avoir pratiqué la peinture, ce jeune évadé de Genève s'est fait à Paris, dans la critique d'art, une place enviable. Il méritait plus qu'un autre que lui fût offerte l'occasion de célébrer un des plus hauts génies de la lignée française,

Delacroix, lac de sang hanté des mauvais anges.

Il applique à cette entreprise le pouvoir de transposition que révélait déjà son *Panorama de la peinture contemporaine*. C'est avec un bonheur plus constant qu'il joue aujourd'hui de ce don précieux, déployant une aisance toute spontanée à traduire en images verbales les formes et les couleurs que lui livre la toile.

On ne l'accusera ni de sacrifier à l'anecdote ni de déformer son modèle. Les histoires de femmes, pain bénit des biographes qui bavardent pour ne rien dire, il s'en occupe à peine. Une seule concession au romanesque : notre auteur veut qu'Eugène Delacroix, fils adultérin de Talleyrand, ait connu le secret de sa naissance. Encore M. Courthion se défend-il d'avoir rien concédé : il n'a fait qu'interpréter. La filiation paraît, en effet, certaine et il existe de forts motifs de croire que l'artiste en était

informé. Dans l'appendice où il indique ses sources, M. Pierre Courthion en expose quelques-uns.

Mais ce n'est pas un travail d'érudit qu'il prétend nous offrir. Si bien documenté que soit son livre, il le faut louer surtout de s'attacher à l'œuvre du peintre.

M. Courthion a conçu la *Vie de Delacroix* comme un commentaire à la fois sobre et passionné des grandes compositions symphoniques dans lesquelles s'exprime le génie de son héros. C'est, en effet, la passion de la peinture qui précipite le jeune Delacroix dans le flot montant du romantisme. De bonne heure, pour servir son Dieu, ce grand sensuel renonce à l'amour. C'est encore sa religion d'artiste qui, plus tard, le pousse à s'évader au Maroc, où il se libère de tous les liens d'école. Par des sacrifices toujours plus rudes, mais qui sont autant de victoires, sa ferveur, enfin, fait de lui un maître universel.

Tout cela, M. Courthion l'exprime en tableaux largement brossés, où le balancement des masses et l'harmonie des tons concourent à un effet d'ensemble, mais ne laissent subsister dans la mémoire du lecteur aucun détail inutile. Ample, coloré, soutenu de sourdes vibrations, le style de son ouvrage s'anime de reflets mouvants dans lesquels se reconnaîtrait l'homme qui, ayant peint à Saint-Sulpice le combat de Jacob contre l'ange, rentrait chez lui pour écrire sur son cahier : « Dieu est en nous ».

Coloriste et poète, l'auteur du *Panorama* ne s'est point encore essayé au roman. Y réussirait-il ? Je ne sais, mais je sais que son *Delacroix* — et je me garde bien de lui en faire un reproche — n'annonce pas un tempérament de romancier. Tandis que M. François Fosca, peintre et critique d'art comme lui, semble né, par surcroît, pour inventer et pour écrire des histoires.

La dernière en date, l'**Amour Forcé**, est moins un bref roman qu'une longue nouvelle, où brillent avec une discrétion charmante les plus rares qualités.

Un célibataire de cinquante ans, à qui l'on prête des bonnes fortunes sans nombre, s'est lié d'amitié avec une veuve encore jeune. Mariée, Evelyne n'a pas été heureuse. Libre, elle ignore et redoute l'amour. Quant à Marchessy, jamais il n'a songé à devenir l'amant de sa bonne camarade. Mais, dans le monde, on tient pour assuré qu'il l'est. Ni lui ni elle ne soupçonnent rien des fables qui circulent sur leur compte. De bons amis se char-

gent de les instruire. Ils y mettent tant d'insistance que la tentation, peu à peu, s'empare de ces deux âmes fraternelles : chacun de son côté, l'homme et la femme se résignent, puis se décident à courir l'aventure. Elle les déçoit. Tout d'abord, ils refusent de s'avouer à eux-mêmes leur déception. Chacun, ensuite, essaie de la cacher à l'autre, car tous deux croient fermement à la sincérité du partenaire. Cette dernière illusion les quitte à son tour et ils se séparent, sinon tout à fait malheureux, du moins fort mécontents de s'être laissé manœuvrer par un quarteron de bavards.

C'est tout. Mais je sens que je trahis l'auteur. Son petit livre séduit d'emblée par le ton, qui est juste et direct. Tout ce qu'il fallait dire s'y trouve, sans aucune surchage et sans que l'on aperçoive, derrière les pantins de la comédie, les doigts qui en manœuvrent les ficelles. On voit les gestes des personnages, on suit leurs allées et venues, on écoute leurs propos, on devine leurs pensées, de telle sorte que l'on ne s'imagine pas lire un roman, mais que l'on croit surprendre soi-même, sur le vif, les éléments épars d'une intrigue réelle. La marque de l'écrivain, c'est une ironie indéfinissable, tout en nuances et qui a l'air de sortir non pas des mots, mais d'un concours de circonstances dont le hasard seul serait la cause.

Artiste sensible et fin, jamais encore M. Fosca ne s'était montré si adroit psychologue. Il s'affirme aussi moraliste, mais sans ouvrir la bouche, ce qui représente un tour de force bien agréable pour le lecteur, mais que peu d'écrivains réussiraient aussi élégamment.

Mémento. — Ouvrages reçus : René Fonjallaz : *Rameurs des Ombres*, Lausanne, « A la Louve » ; *A la mémoire de Henri Roorda*, Lausanne, chez René et ses amis ; Maurice de Rameru : *Entre la France et nous*, essai sur la minorité romande en Suisse. Paris, Jean Budry et Cie.

RENÉ DE WECK.

LETTRES ANGLAISES

Sir Edmund Gosse. — Le mouvement poétique. — Les « modernistes ». — Harold Monro : *The Earth for Sale*, Chatto and Windus. — G. Laurence Groom : *The Singing Sword*, Gay and Hancock. — C. Henry Warren : *The Secret Me dow and other Poems*, Faber and Gwyer. — *Rudyard Kipling Verse*, Inclusive edition, 1885-1926, Hodder and Stoughton — *The Best Poems of 1927*, selected by Thomas Moult and decorated by John Austen, Jonathan

Cape. — *Selections from Modern Poets*, made by J.-C. Squire, Martin Secker. — *New Paths on Helicon*, by Sir Henry Newbolt, Nelson. — Mémento.

C'est en regagnant la côte, après une longue pérégrination en Oranie, que j'appris la mort inopinée de **Sir Edmund Gosse**, datant déjà de quelques jours. Je l'avais vu, peu de temps avant mon départ, et il m'avait paru avoir assez mal supporté l'hiver. Mais malgré son grand âge, rien ne permettait de redouter une fin aussi proche. Ses merveilleuses facultés avaient gardé toute leur vivacité ; son esprit était aussi curieux, aussi souple que jamais ; aussi la nouvelle de sa mort me causa t elle une peine profonde. J'eus le sentiment d'une perte irréparable, car il était non seulement un maître admiré et vénéré, mais un ami très cher, auquel m'attachait une affection qu'il savait quasi filiale. Assombri de tristesse, je dus poursuivre mon voyage et remettre à plus tard l'hommage que je me fais un devoir de lui rendre.

A la veille d'un nouveau départ, je ne puis que lui consacrer ici ces quelques lignes, en attendant le loisir d'évoquer sa noble figure et son œuvre admirable, dans une étude plus étendue, mais qu'il sera difficile de faire digne de lui.

Je me souviens qu'au cours de nos derniers entretiens, il m'avait reproché de négliger les poètes. C'est donc leurs recueils que je vais prendre, comme ils viendront, parmi les volumes qui se sont entassés pendant mon absence. Le sujet est difficile et la gent poétique est susceptible. Elle forme volontiers des groupes, publie des manifestes et paraît mal disposée à élever son monument sans au préalable abattre ceux qui furent érigés par ses prédécesseurs, qu'ils soient défunts ou encore de ce monde. Les poètes actuels se rangent volontiers sous la bannière — j'allais dire l'étiquette — « moderniste ». Ils élaborent une doctrine, formulent des préceptes et excommunient les dissidents. Mais il ne faut pas attacher trop d'importance à ces tumultueuses théories ; car, si l'on étudie les œuvres « modernistes », on s'étonne souvent de voir la pratique ne tenir que peu de compte de la théorie exposée à grand fracas. Ceux-ci veulent que la poésie soit une simple production mathématique ; ceux-là ne donnent d'importance qu'à son aspect intellectuel ; et ils s'accordent à réclamer le droit d'interpréter, par des méthodes techniques nouvelles, la pensée, la civilisation de leur temps. Mais qui donc leur dénie ce droit ? Ce ne fut assurément

pas Sir Edmund Gosse, et ce ne sera pas moi non plus. La théorie et es manifestes nous importent moins que les œuvres produites ; il est juste que le poète se propose un but, afin d'éclaircir sa pensée, qu'il établisse des règles pour rendre souple, nouvelle, expressive, sa technique, mais son œuvre ne saura émouvoir qu'autant qu'il y mettra de son cœur ; elle ne sera belle qu'autant que ses accents retentiront dans le cœur enthousiaste ou douloureux de ceux qui le liront.

Au temps de sa jeunesse et même encore à son âge mûr, sir Edmund Gosse versifia selon la prosodie parnassienne, qui ne réussit pas à s'implanter outre-Manche. Il est couramment admis à présent que la poésie strictement scandée et rimée ne convient pas à la langue anglaise, et l'opinion est aisée à défendre. Pourtant, il y a eu de beaux sonnets, de beaux poèmes réguliers, depuis Shakespeare. Mais la poésie du vingtième siècle est loin de ces vieilles lunes !

Que les poètes prennent avec les formes prosodiques toutes les libertés qu'ils voudront. Mais leurs productions devront tout de même être des poèmes, c'est-à-dire un chant qui se distingue de la prose par le choix des mots, le rythme de la phrase, la beauté des images, l'élévation des idées, la richesse de l'imagination, l'intensité communicative de l'émotion. C'est à ce prix que la poésie est un art.

Quelle que soit la rigueur des préceptes ou la logique des théories, ils sont insuffisants pour donner les qualités de fraîcheur et de charme, de passion et de sensibilité, de force et de tendresse qui sont l'apanage naturel du poète né.

A quelle école appartient Harold Monro ? De quelles théories se réclame-t-il ? J'avoue que cela m'importe peu. Il suffit de lire le premier poème de son recueil **The Earth for Sale** pour être certain qu'il est d'un poète. Ce recueil s'appellerait aussi bien « aspects de la vie et vertiges de la mort » ; le poète y exprime un étonnement souvent apeuré du mystère de vivre, et une réponse ardente à l'appel de la vie. Vie et mort, cauchemar et sommeil ; les êtres sont-ils des fantômes ? Ils se rapprochent, s'attirent, mais sans s'unir, sans se confondre:

The more together, they are more alone.

Etrange hantise qui poursuit le poète, lui fait décrire ces ta-

bleaux poignants : *Street Fight*, *The Empty House*, *The Earth for Sale*, et poser l'*Unanswered Question* qui ferme le recueil.

§

Il est peu probable que Mrs G. Laurence Groom appartienne à la catégories des poètes soucieux de lancer des manifestes ou d'exposer des théories prosodiques révolutionnaires. Ses remarquables dons la dispensent de préoccupations de ce genre. Sa mélodie a le charme parfait du chant naturel, du chant qui a la simplicité du lyrisme spontané. Un premier volume de vers : *The Ship of Destiny*, préfacé par G.-K. Chesterton, et dont il a été parlé ici, lui avait valu d'unanimes louanges. Il s'y trouvait des pièces d'une qualité exquise et d'une forme impeccable, dans laquelle elle enfermait sa pensée et ses images avec une aisance parfaite.

Cette fois, Mrs Laurence Groom a été plus ambitieuse. Elle a composé un long poème qu'elle intitule **The Singing Sword**. C'est un récit dramatique, une histoire d'amour en vers, bref, une entreprise qui demande du souffle, qui exige une inspiration soutenue, et qui la tente risque l'échec. Mrs Groom l'a tentée et l'a réussie. Comme le fait justement remarquer le préfacier, Richard Le Gallienne, il ne s'agit pas d'un pastiche, d'une imitation de roman chevaleresque, d'une histoire amoureuse de troubadour, tissée dans quelque gauche tapisserie. Non, c'est un récit plein de vie et de mouvement, où les personnages ont toute l'ardeur, toute la flamme de la vie héroïque, de l'éternelle passion qui torture et enchante les humains. Le cadre change, le décor se transforme, et l'atmosphère reste vibrante et enivrante.

La forme est d'une étonnante variété. Rien de la monotonie de nos alexandrins. Le poète se sert admirablement des multiples ressources de la métrique anglaise, et son vers est toujours facile et harmonieux. Mais il y a plus, dans ce poème, que des qualités techniques, qu'un effort réussi, que de belles images, que des vers qui chantent dans la mémoire. C'est le cri d'un cœur tourmenté, d'une âme passionnée, et ce sont ce tourment et cette passion qui animent les personnages. Il paraît que Mrs Groom a eu l'idée de ce poème lors d'une visite aux régions dévastées de France ; la cathédrale de Reims, meurtrie et blessée, provo-

que en elle une émotion qui lui fit peupler, en imagination, les ruines imposantes, par une foule d'autrefois, et c'est ce récit de passion qu'elle a chanté, car son livre est un chant.

§

Le poète est-il le mot de l'énigme que formule, en deux souples quatrains, C. Henry Warren dans le recueil qu'il intitule **The Secret Meadow and Other Poems** ? Il a la jeunesse de la terre ; il s'est épanoui avec la première rose ; c'est en lui qu'a mûri le premier fruit du premier arbre ; et c'est lui qui chanta le premier chant. Il a aussi toute la vieillesse de la terre, mais ce ne sera pas sa fin quand la dernière feuille se détachera du dernier arbre, que le chant sera mort et le soleil éteint.

Qu'est-ce aussi que cette « secrète prairie », qui donne son titre au volume ? Elle existe, verte et fraîche, dans l'esprit du poète. Il se souvient d'y être venu, un jour, ou il l'a rêvé, un rêve lumineux, enchanté, hanté par la musique du silence. Et à présent il n'en peut plus trouver la porte... Et ce poème me remémore cette nouvelle de Wells, plus symbolique encore, de *la Porte dans le mur*, la porte qui ouvrait sur le jardin magique, jardin de beauté et de bonheur, où l'on passe une heure furtive, une heure dérobée aux exigences quotidiennes, et toute la vie se passe à se promettre de chercher cette « porte dans le mur » et d'aller oublier dans le jardin magique les tristesses de la réalité.

Du moins, les poètes ont-ils la clef de cette porte, et c'est leur âme qui est le jardin merveilleux où le silence est musical, où le soleil caresse les corps divinisés et fait s'unir les esprits dans la paix ineffable.

La cinquantaine de poèmes que contient ce recueil constitue ce que le poète veut garder de ses œuvres récentes et d'un volume publié antérieurement. C'est un ensemble varié, qui dénote un talent remarquable et une inspiration des plus heureuses.

§

Il est possible d'avoir maintenant en entier, en un volume de sept cents pages, pour vingt-cinq shillings, l'œuvre poétique de Rudyard Kipling. Le titre du recueil est tout simplement : **Rudyard Kipling's Verse**, et l'édition, qualifiée d'« inclusive », porte les dates 1885-1926. Elle renferme tous les vers qu'a pu écrire l'auteur des *Livres de la Jungle*, et il en est

d'insignifiants comme de magnifiques, car Kipling n'est pas de ces poètes qui s'enferment dans leur tour d'ivoire, ou de porcelaine, et pratiquent avec des attitudes hiératiques la prosaïque recommandation de Boileau : polissez-le sans cesse.. Il n'a pas non plus le dédain de l'intellectuel pour les choses de la vie courante et les êtres chez qui une sorte d'instinct supplée à la raison plus ou moins absente.

Mais ce qu'il possède indéniablement, c'est une extraordinaire sincérité et le courage d'exprimer toute sa pensée sans souci d'épargner les idées et les préjugés absurdes et conventionnellement intangibles, ces préjugés, ces conventions auxquels l'Anglais moyen tient aussi obstinément que le musulman à ses pratiques moyenâgeuses. Dans cette énorme masse de vers, on retrouve la personnalité originale, et parfois exubérante, de Kipling, et il est facile, après tout, d'éliminer au passage tout ce que le recueil contient d'éphémère.

§

Depuis 1922, M. Thomas Moult s'est imposé la tâche de rassembler un choix de ce qu'il croit les meilleurs poèmes de l'année. Il ne se contente pas de faire sa sélection dans les livres publiés ; il surveille les journaux, revues, magazines et publications les plus diverses et glane ainsi des pièces remarquables dont quelques-unes au moins risquaient sans lui de tomber dans l'oubli. **The Best Poems of 1927** sont choisis avec un jugement très sûr dans l'ensemble de ce qui a paru en Angleterre, en Irlande, aux Etats-Unis.

Non moins utile est le volume de **Selections from Modern Poets**, compilé par J.-C. Squire, poète lui-même, et des meilleurs, et critique érudit et sûr. Ces sept cents pages offrent des exemples intéressants et bien choisis de l'œuvre des poètes nés depuis 1870.

Le recueil compilé par Sir Henry Newbolt comble des lacunes des deux précédents volumes, et il n'est pas une anthologie, il ne vise pas à donner une idée complète de la poésie contemporaine. Le titre **New Paths on Helicon** indique que sir Henry Newbolt, poète appartenant à une génération aînée et quelque peu malmenée par les nouveau venus, accorde à ces nouveau venus une attention qui est toujours bienveillante. Ils sont là trente-huit « jeunes »: en trois groupes distincts, dont les œuvres

sont commentées avec subtilité et intelligence par leur aîné, qui dégage fort bien la leçon à tirer de ces manifestations de cerveaux et de tempéraments très divers, bien que souvent embrigadés sous la même bannière.

Mémento. — Les derniers numéros du *London Mercury* sont remarquablement intéressants et variés ; les notes et chroniques offrent un tableau complet de l'activité intellectuelle du moment ; les poèmes sont agréablement choisis et les articles de fond sont brillants et substantiels. En juin, on trouve une « Apology for Buffoons » de G.-K. Chesterton et de judicieuses remarques d'Edmund Blunden sur *Hadibras*. A signaler, un joli sonnet inédit de Rupert Brooke.

Dans le domaine des idées économiques et politiques, *The Review of Reviews* est indispensable à quiconque veut se tenir au courant de ce qui se passe dans le monde. Son directeur, ou plutôt son prestigieux animateur, H. Wickham Steed commente lumineusement les événements et le rôle des protagonistes ; nul mieux que lui sans doute ne connaît l'histoire politique de notre temps, et ses jugements sont clairvoyants et sagaces.

Les articles et commentaires bibliographiques de *Current Literature* sont spirituels et intelligents. On y trouve en avril une note courageuse sur la biographie de ce paria des lettres T.-W.-H. Crosland ; en mai, d'amusantes réflexions sur *The American Mercury*, le nouveau magazine qui paraît aux Etats-Unis sous la direction du satiriste H. L. Mencken ; en juin, une pénétrante appréciation de la biographie de Baudelaire par François Porché, et ce brocard à l'adresse d'Arnold Bennett : Il prétend que, tout romancier qu'il soit, il a le droit d'écrire sur tous les sujets, ce qu'il justifie ainsi : J'écris pour de l'argent, pour autant d'argent que j'en puis extorquer, « ce qui est vraiment original, parce qu'il l'extorque ».

The Publishers Circular and Booksellers Record du 9 juin rectifie une information du *Daily Mail* qui annonçait, le 30 mai, un « mystérieux déclin » du nombre des livres nouveaux. Il en résulte que la production, pour les cinq premiers mois de l'année courante, s'élève à environ 5.800 volumes contre 5.668 pendant la période correspondante de 1927. Mystérieux déclin, en effet ! Le même périodique enregistre un démenti donné à Mr Arnold Bennett qui, dans une de ses chroniques touche-à-tout, avait déploré, sur la foi d'un libraire, qu'un certain ouvrage connu et quasi classique ne fût plus réimprimé. L'éditeur John Murray, qui a toujours le livre à son catalogue, a vigoureusement contredit cette assertion faite si légèrement.

Une curieuse étude sur « quelques essais de communisme » au seizième siècle, par R. N. Carew Hunt, paraît dans *The Edinburgh*

Review (n° 504), et un article par Herbert M. Vaughan sur l'importance actuelle de la langue galloise.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

Mario Puccini : *Zone in Ombra*, éd. Vecchioni, Aquila ; *Cola, o Ritratto dell'Italiano*, éd. Vecchioni, Aquila. — G. B. Angioletti : *Il Giorno del Giudizio*, éd. Ribet, Turin. — Salvator Gotta : *La Sagra delle Vergini*, éd. Baldini e Castoldi, Milan. — Fiorenza Perticucci de' Giudici : *Ali e Catene*, éd. Bemporad, Florence ; *Senza Maschera, senza Visiera*, éd. Bemporad, Florence. — Mémento.

Mario Puccini est un poète, on peut même dire un lyrique ; mais il ne subit pas avec passivité les spectacles du monde extérieur. Il réagit, il fouille cette matière abondante, la nature et l'homme, pour trouver des coins inexplorés, des rapports subtils que personne n'avait jusqu'ici découverts. Ce sont les **Zone in Ombra** que, dans son épilogue, l'auteur nous définit ainsi :

Chaque homme a le pied sur deux mondes : l'un clair, évident, proche, dans lequel il se meut sans effort et presque mécaniquement ; l'autre obscur, tout en ombres circonspectes, en précipices délicieux et en mystères insondables. Tandis que le premier est circonscrit et fini,.... le second s'étend au contraire et déborde jusqu'où l'imagination consent.

Ce monde caché, bien plus frémissant, bien plus que l'autre rempli de vie, Mario Puccini se complaît à le pénétrer. Sans rien de poncif ni de déjà vu, il nous dit la ville, la route, et la rivière dont il suit tout le cours en un poème d'une grande intensité. Comme le pauvre Ferdinando Paolieri, mort le 6 mai dernier, il a été pris par l'attirante sauvagerie de la Maremme toscane ; et les pages où il l'évoque sont parmi les plus belles de *Zone in ombra*. Une patine de pénétrante mélancolie donne une sorte d'unité à l'ensemble. « Oui, oui, — dit Mario Puccini — ce monde est une vallée de larmes ; mais que voulez-vous ? on y pleure volontiers ».

L'âme humaine est encore l'objet préféré des explorations de Puccini. Mais plutôt que dans les fragments des *Zone*, il convient d'examiner sa méthode d'analyse dans un livre de dimension, **Cola ou Portrait de l'Italien**. C'est un morceau d'importance ; davantage par les problèmes qu'il pose que par sa longueur. C'est un roman, ou plus exactement une étude

de l'Italien en guerre. Les Italiens, dans la dernière guerre, ont découvert une grande partie d'eux-mêmes et de leur nature. D'où l'intérêt de leur littérature militaire, née, on peut dire, seulement alors ; les scènes militaires de Becchi, malgré leur fidélité, n'ayant pas une très grande valeur littéraire, et encore moins celles de De Amicis, *il dolce capitan*. Mario Puccini, avec son livre *Da Carso à la Piave*, ouvrit véritablement la série des livres italiens sur la guerre et sur l'armée.

Chez nous, le sujet est vieux, et la littérature militaire déjà ancienne. Le type, le chef-d'œuvre en a été donné par Courteline. Les contes militaires de Courteline et de ses épigones dépeignent la vie de caserne, montrent les réactions de la masse des jeunes Français sous le régime du service militaire obligatoire et de l'enrôlement sans distinction de classes ni de culture. C'est une littérature populaire, et de *simple homme*. L'esprit frondeur de la race s'y donne libre carrière, et elle a le tour satirique. Elle avait si bien pénétré partout que chacun y ajoutant, il en était résulté une sorte de folkore qui formait et qui forme encore un fond très riche de conversation, au village ou bien à table d'hôte. Fait curieux, la guerre a passé sans submerger ces déjà vieilles histoires. Elle leur a à peine ajouté. Notre vision de la vie militaire était si bien fixée que quatre ans de batailles qui ne lui ressemblaient en rien n'y ont rien changé. Il faudra attendre une génération pour qu'elle se modifie. Aussi, notre littérature de guerre, j'entends celle d'imagination, non la technique, a-t-elle été assez pauvre et sera vraisemblablement très vite oubliée. Elle l'est déjà. Et ce ne sera pas un des moindres étonnements qu'éprouveront les futurs historiens de notre littérature de voir les faibles témoignages tout à fait directs qu'y aura laissés la dernière guerre.

Ces témoignages, au contraire, sont considérables dans la littérature italienne ; non point peut-être tant par leur masse que par leur valeur d'expression et leur nouveauté. L'esprit de ces livres est absolument différent des nôtres. En Italie, tous ceux qui pouvaient justifier d'un certain degré de culture formaient de ce fait, et sans être mélangés à la troupe même pendant leur formation, les cadres de l'armée. La littérature italienne de guerre est donc une littérature d'officiers. Benjamin Crémieux l'a justement fait remarquer. Un officier décrivant la vie de ses

soldats ne peut le faire que sur le ton de la plus vive sympathie. D'où une première raison de l'absence de toute ironie et de toute vive critique dans ces livres. D'ailleurs, l'esprit italien se plaît peu à l'ironie.

Mais les hommes de lettres mobilisés sur le front italien en qualité d'officiers ne découvraient pas seulement la guerre, comme leurs confrères de toutes les nations belligérantes ; ils découvraient du même coup l'armée, une armée nouvelle on peut dire, constituée en quelques mois et où l'ensemble de la nation venait se fondre ; ce qui n'était jamais arrivé jusqu'alors. Ils firent donc tout d'un coup des expériences que nous avions faites depuis longtemps. Lorsque Papini m'eut dit que le meilleur livre écrit en Italie sur la guerre était, à son avis, *Il Nostro Purgatorio* de Baldini, je ne compris pas aussitôt toute la valeur de ce jugement. Nous, Français, serions davantage intéressés par la description directe des grandes scènes de guerre qui se trouvent dans la *Retraite du Frioul*, de Soffici. De même avons-nous été surpris de la place exagérée que tenaient les menues scènes de cantonnement dans le film américain *La Grande Parade*.

Cette vie de cantonnement est ainsi très longuement traitée dans *Cola*, de Mario Puccini. Il ne s'agissait pas de retracer seulement la guerre, mais la psychologie de l'Italien du peuple, du *popolano*, jeté dans la guerre. Et il était difficile de le faire sans une minutieuse préparation, tant était complexe, en Italie, un problème qui se montrait des plus simples chez nous. Des complexités de race, de régions, d'histoire telles qu'il serait difficile de les indiquer, même brièvement. Si l'ironie demeure interdite à Mario Puccini pour déterminer son type d'Italien en guerre, il use avec une heureuse souplesse de l'humour, procédé que nous nous imaginons nous être appropriés en France parce que nous avons détourné le mot de son véritable sens. C'est la manière la plus opposée à l'esprit et à l'ironie dans lesquels nous excellons. Le Cola de Puccini est à cet égard un modèle. Pas un fait, pas un geste, pas un mot qui soit en dehors du personnage, qui ne soit dit comme lui-même sait exprimer et comprendre. J'ai été vivement frappé, à la lecture. Cola est un paysan de la région de Lucques. Je l'avais rencontré, du moins son très proche frère aîné, un inoubliable soir de Flo-

rence, en 1912, que les régiments toscans rentraient de Lybie. Et pendant deux ou trois heures il m'avait raconté sa campagne d'Afrique en un langage d'une saveur directe, *genuina*, qui rappelait celle des vieux maîtres du Trecento, les Villani ou Lapo Mazzei jusque dans ses curieux anachronismes. Car la plus fraîche sincérité est une des caractéristiques de ces livres italiens sur la guerre. Rien qui sente le bourrage de crâne ni la déclamation. C'est d'une absolue probité. Toutes ces qualités apparaissent en quelque sorte condensées dans *Cola* qui restera ainsi comme un témoignage fort précieux du renouvellement de l'esprit italien pendant la guerre.

La guerre est déjà passée d'une génération ou à peu près. Les jeunes d'aujourd'hui ne l'ont point faite ; et les tout jeunes n'ont pu la considérer que comme une chose assez lointaine à laquelle ils ne pouvaient être directement mêlés. De là un esprit déjà différent, d'autres recherches, des préoccupations plus libres. Quelques-uns d'entre eux forment groupe, à Milan, autour de la *Fiera Letteraria*. Tout à fait débarrassés de la question de métier et d'intérêt, car il est entendu que la littérature, en Italie, ne nourrit pas son homme, ils renouvellent la belle indépendance qu'avaient nos cénacles il y a cinquante ou soixante ans. La vie de leurs confrères de Paris, moins désargentés sinon plus heureux ; les intéresse vivement. Ils ont adopté, dans une rue pittoresque du vieux Milan, la via Bagutta, le restaurant du même nom : ils s'y réunissent presque chaque jour, et, à l'image du Goncourt, ils ont fondé un prix annuel qui se décerne là. Il a été décerné pour la première fois, cette année, à G.-B. Angioletti pour son livre **Il Giorno del Giudizio**. Cette œuvre consacre le retour très net de ces jeunes écrivains à la forme classique. Ce terme de classique n'éveille pas la même idée en France qu'en Italie. Parmi les grands Italiens, il en est peu que nous ferions entrer dans notre groupe de classiques. A coup sûr, ni Dante, ni Pétrarque, ni Boccace, ni l'Arioste, ni même Le Tasse. Il faut arriver au XVIe siècle pour trouver, avec Bembo, Lorenzino de' Medici, Castiglione, des écrivains qui correspondent à notre définition ; encore n'est-ce qu'avec Parini, Foscolo et Leopardi que nous pourrions être pleinement satisfaits. Plus que satisfaits même, car nos grands classiques à nous sont rarement exempts d'une pointe de romanesque que l'on ne trouve aucunement chez

les trois derniers grands poètes que je viens de citer. Or, les jeunes de la nouvelle génération sont, autant que faire se peut, dégagés de tout romanesque sentimental. C'est pourquoi ils reconnaissent pleinement pour leurs maîtres Parini, Foscolo et Léopardi. En esthétique, cela va sans dire. Et le *Jour du Jugement*, d'Angioletti, est un exemple frappant de cette formule classique très épurée. Il ne s'adresse pas à la foule. Le recueil, assez court d'ailleurs, comprend un certain nombre de morceaux dont la mise en œuvre est d'une égale limpidité. Le dernier, le plus important et qui a donné son titre au livre entier, retrace le dernier jour du monde. Nous n'y trouvons pas la vigueur brutale et encore négatrice de l'ébauche qu'a donnée du même sujet Papini dans son *Homme Fini*. Rien n'égale au contraire l'implacable douceur de l'Apocalypse d'Angioletti. Point de heurts, point d'à-coups. L'unité de ton se maintient d'un bout à l'autre. Après la simplicité de l'exposition, nous passons à un large tableau aux mille facettes éblouissantes ; car une vive lumière, une lumière aveuglante, imprègne le tout. Puis vient un crescendo si nuancé qu'on arrive de plain-pied au terrible. L'œuvre est belle, et elle exprime admirablement les recherches spirituelles qui occupent certains jeunes littérateurs italiens. Il reste à souhaiter que le prix Bagutta trouve chaque année une œuvre d'égale valeur à récompenser.

Salvator Gotta, le vigoureux et fin romancier piémontais, poursuit son œuvre en infatigable travailleur. D'aucuns l'ont comparé à Fogazzaro. Sans doute parce que, tout en restant d'une entière liberté, il poursuit des fins morales et religieuses. Mais son art est bien plus délié que celui de l'auteur de *Malombra*. Celui-ci ne nous avait jamais présenté que des jeunes filles bien étranges. Salvator Gotta, au contraire, excelle à ces portraits qui demandent tant de sûreté et de subtilité de touche. On s'en aperçoit particulièrement dans la **Sagra delle Vergini** qui termine la *Trilogie de l'Amour conjugal*. L'auteur y traite d'un problème troublant entre tous : pourquoi les jeunes filles qui ont aujourd'hui de dix-sept à vingt-deux ans montrent tant de goût pour les hommes mûrs de trente-cinq à quarante-cinq ans. La chose eût paru monstrueuse au temps de Molière. Mais avec la mode des mentons rasés, il n'y a plus de barbons. Les jeunes filles d'aujourd'hui, pressées de vivre et avides de connaître,

cherchent chez des compagnons qui ont vécu une expérience, sinon des expériences, dont elles sont curieuses et que les jeunes gens de leur âge, l'eussent ils acquise, ne s'attarderaient pas à leur donner. Ils sont pressés aussi, mais pour d'autres objets. La vie leur sera dure, ils le savent. Ils savent aussi qu'ils trouveront en leurs consœurs de redoutables concurrentes. D'où leur attitude. C'est le revers du féminisme. C'est pourquoi les toutes jeunes personnes vont chercher les derniers hommes qui sont encore capables de les considérer pleinement et de les traiter comme des femmes.

Il y a tout cela, et bien d'autres choses dans le roman de Salvator Gotta. Mais pour aussi véridique qu'il soit, on aurait tort d'en conclure que le mal est général et qu'il faille désormais renoncer à cette fleur de féminité qui était un des attraits de la nature italienne. Tout au contraire. Et il est curieux de voir comment les femmes d'élite, nées d'une autre race, arrivent à s'adapter et à se développer en cette terre où l'esprit féminin a toujours brillé pur et intense. Ainsi de Donna Fiorenza Perticucci de' Giudici, américaine de naissance, mais tout à fait italienne d'éducation, de formation, de culture. Quelque peu française aussi, puisque son recueil de vers **Ali e Catene** est pour la plus grande part composé en notre langue. Un second recueil, **Senza Maschera, Senza Visiera**, contient des poésies composées à l'île d'Elbe et à Arezzo. Fiorenza Perticucci est extraordinairement sensible au charme de cette nature nerveuse, un peu mélancolique, et elle l'exprime en une langue souple, en des vers d'une admirable fluidité. A quelle technique se range-t-elle ? Au *Sciolto* rénové, au vers libre, au mètre barbare ? Il serait difficile de le dire. Les femmes s'embarrassent peu ordinairement des questions d'école et elles ont raison. Le fait qu'on lit les recueils de Fiorenza Perticucci sans ressentir le besoin de se poser la question est d'ailleurs un indice que sa poésie jaillit librement, et c'est là l'essentiel.

Mémento. — Le dernier numéro de *Solaria*, la jeune et si intéressante revue florentine, est consacré tout entier à Umberto Saba, le poète triestin mort il y a deux ans. Un poème inédit de lui, *L'uomo*, admirable de facture et de force, précède des études critiques de Silvio Benco, Raffaello Franchi, Piero Gadda, Eugenio Montale, Sergio Solmi, Giacomo Debenedetti.

PAUL GUITON.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

La Politique extérieure de l'Allemagne (1870-1914), tomes I-III (1870-1883), A. Costes. — Henry de Jouvenel : *Pourquoi je suis syndicaliste*, les Editions de France. — Lucien Romier : *Idées très simples pour les Français*, S. Kra. — Charles Benoist : *La Question Méditerranéenne*, Attinger.

La Société de l'histoire de la guerre a, sous le titre **La Politique extérieure de l'Allemagne 1870-1914**, entrepris une traduction de la **Grosse Krieg**, le grand recueil publié par l'Office des Affaires étrangères allemand. Trois volumes traduits par des professeurs agrégés ont déjà paru. On ne peut que souhaiter du succès à cette vaillante entreprise qui se propose de traduire in extenso une cinquantaine de volumes in-4°. Ce plan a été suivi fidèlement dans les 3 premiers volumes. Même si des coupures plus ou moins importantes s'imposaient dans la suite pour mener à bonne fin cette œuvre peut-être trop colossale, l'intérêt pour le lecteur n'en serait pas diminué ; seul l'historien professionnel pourrait s'en plaindre et celui-ci aimera toujours mieux faire usage des originaux.

Le plan de la traduction diffère de celui de l'original : tandis que celui-ci groupe en chapitres toutes les pièces ou portions de pièces relatives à un même sujet, la traduction française publie les documents dans un seul ordre chronologique. C'est certainement une amélioration. On doit seulement regretter que les traducteurs n'aient pas indiqué pour chaque pièce la pagination et les numéros de l'édition originale pour faciliter les confrontations. L'édition allemande contenait des notes, parfois tendancieuses, ou même cherchant nettement à égarer l'opinion, mais généralement pleines de renseignements précieux. Les traducteurs français les ont laissées de côté. Il est vraiment regrettable qu'ils n'aient pas essayé de les remplacer par une annotation nouvelle. C'est une véritable lacune.

Le tome I débute au 9 septembre 1870 ; la veille, le chancelier russe Gortchakow avait annoncé qu'il allait demander la révision du traité de Paris de 1856. Les premières pièces précisent l'attitude de complaisance de Bismarck à l'égard de cette revendication, puis suivent celles relatives à l'exécution des préliminaires de paix de Versailles (26 février 1871) et ensuite à celle du traité de paix du 10 mai suivant. Le langage de Bismarck fut souvent assez brutal, mais nos hommes d'Etat ont eu tort de s'en

souvenir pour l'imiter et peut-être le dépasser de 1919 à 1924 : ils auraient mieux fait de chercher à l'égaler dans l'habileté à faire payer une grosse indemnité. Le volume se termine par la correspondance relative à l'alerte de 1875 ; il semble bien que Bismarck, en y donnant lieu, avait pour but d'une part d'alarmer l'Allemagne pour l'incliner à des armements, et d'autre part de nous effrayer pour arrêter les nôtres. Il réussit à effrayer tout le monde (et nous en particulier), au delà de ce qu'il avait cru, mais il ne réussit pas à arrêter nos armements. L'incident finit pour lui par une véritable défaite ; il essaya de la dissimuler en attaquant sa souveraine ; le 14 mai, il écrivit au comte de Münster : « Je ne tiens pas pour invraisemblable que la correspondance privée de S. M. l'Impératrice avec la reine Victoria ait influé sur l'état d'esprit et la manière de voir de Lord Derby ». Deux jours plus tard, Guillaume Ier clôtura l'incident par une note qui lui fait le plus grand honneur ; Bülow lui avait soumis un article de la revue *Die Gegenwart* ; il l'annota ainsi

Il sent quelque peu la forfanterie allemande remise en cours ces derniers temps que si la France ne compte réellement observer la paix, car il [soutient] que jusqu'à la reconstitution de son armée, il ne faut pas lui laisser choisir le moment de frapper et que notre jeu doit être de *prévenir*... C'est une manière de voir assez plausible dans la vie courante, mais non pas quand il s'agit d'une lutte entre deux Etats. Pour faire la guerre avec succès, il faut que l'assaillant ait les sympathies de tous les hommes et de tous les pays et l'opinion publique doit jeter la pierre à celui qui déclare injustement la guerre... J'ai tenu ce raisonnement à l'empereur Alexandre...

Le comte Andrassy avait laissé l'Angleterre et la Russie intervenir à Berlin. Le 19 mai, il fit savoir à Bismarck qu'il avait « rejeté de façon catégorique » la proposition de s'associer à la démarche anglaise. Ce fut un pas décisif pour le rapprochement austro allemand. Les événements balkaniques (tome II) le hâtèrent. Le 1er octobre 1876, le général Werder télégraphia : « L'empereur de Russie a dit... qu'il espérait que si l'on devait en venir à une guerre avec l'Autriche, S. M. l'Empereur agirait comme il l'avait fait lui-même en 1870. L'Empereur de Russie me parle de cela presque chaque jour et désire instamment une confirmation. » — « En 66 et 70, annota Bismarck le 2, nous n'avons ni demandé à la Russie, ni obtenu d'elle de semblables promesses...

La question est aussi impertinente qu'inopportune. » Gortchakow, ne pouvant tirer de l'Allemagne l'assurance dont il avait besoin, y alla aussi, le 1er novembre, de sa petite histoire : « Savez-vous, dit-il à Schweinitz, ce que j'ai dit à l'Empereur en 1870... après qu'il m'eut déclaré qu'il mobiliserait 300.000 hommes dès que l'Autriche vous attaquerait ? J'ai dit : Sire, vous auriez dû conclure un traité qui, « le cas échéant, obligerait la Prusse à agir de même. » Faute de ce traité, la Russie resta isolée. Ce n'était d'ailleurs pas le premier but de Bismarck, c'était nous surtout qu'il voulait maintenir isolés ; tout événement « affaiblissant la France militairement et dans sa paix intérieure » était pour lui « une consolation ». Il était amical envers les autres puissances et estimait « utile de favoriser un compromis entre l'Angleterre et la Russie... la première aurait l'Egypte, la deuxième la mer Noire ». Mais ni l'Angleterre, ni l'Autriche ne désiraient se rapprocher de la Russie. Au congrès de Berlin, elles imposèrent à celle ci, affaiblie par une guerre mal conduite, des conditions qui l'exaspérèrent. L'aigreur contre l'Allemagne en fut énorme en Russie, peut-être injustement. On commença à parler d'alliance franco-russe. Le 10 sept. 1879, M. Waddington, notre ministre des Affaires étrangères, déclara à Hohenlohe « que les journaux qui étaient à la solde russe, comme *La France* et *L'Estafette*, saisissaient toutes les occasions de l'attaquer parce qu'il fermait l'oreille à l'idée d'une alliance franco-russe. » De pareilles confidences venaient à l'appui des craintes que Bismarck prétendait éprouver à raison d'expressions ambiguës d'une lettre du 15 août du Tsar à Guillaume Ier. Petit à petit, le chancelier parvint à faire accepter par son maître l'idée d'une alliance avec l'Autriche. Le 24 sept., Bismarck et Andrassy rédigèrent le traité ; le 5 octobre, Bismarck, par sa menace de démissionner, obtint que Guillaume le signe. Le 18 juin 1881 vit ensuite l'alliance des trois Empereurs, puis le 20 mai 1882 la Triple-Alliance ; enfin, le 30 octobre 1883 fut signé le traité austro-roumain ; le tome III, consacré à la conclusion de ces alliances, s'arrête à cette date.

On ne saurait exagérer l'importance de ces trois volumes ; il n'est guère de lecture de documents politiques qui soit plus attachante et plus instructive.

M. Henry de Jouvenel est un de ces esprits vigoureux qui excellent à retourner une idée dans tous les sens et à faire saisir les

divers aspects de chaque problème. Vers 1900, encore étudiant, il discutait avec ses amis de Monzie, Paul-Boncour et Tardieu le problème de la réforme de l'organisation de la France et arrivait à la conclusion qu'il fallait substituer des conseils professionnels aux représentations régionales qui constituent notre système actuel. Dans un livre intitulé **Pourquoi je suis syndicaliste**, et où l'agilité de l'argumentation est un perpétuel sujet d'admiration pour le lecteur, il vient d'exposer les raisons de la réforme qu'il préconise depuis si longtemps.

Son principal argument, c'est que la société actuelle voit s'accroître sans cesse le nombre des syndicats qui se sont créés spontanément. Il y a donc une sorte de contradiction entre l'organisation légale du pays et l'organisation dans laquelle progresse le mouvement social. En conséquence, M. de Jouvenel veut, comme l'a réclamé le Parti radical en 1927, « l'organisation du travail et la réforme administrative avec le concours des organisations professionnelles ». Pour y arriver, « pas d'autre moyen que d'appliquer la formule préconisée par M. Jean Hennessy : La profession représentée dans la région organisée ». Dans chaque région, les électeurs seraient divisés en quatre groupes : 1° industriels et commerçants ; 2° agriculteurs ; 3° travailleurs manuels ; 4° travailleurs intellectuels et techniciens. Chacun de ces groupes aurait *le même nombre* d'élus. Ceux-ci formeraient le Parlement économique dont le ressort serait « l'étude des problèmes de production, celui des Chambres souveraines étant la défense des principes généraux ».

Je ne vois pas pour ma part l'utilité de faire élire ce Parlement économique qui, semble-t-il, serait purement consultatif : les avis d'une assemblée consultative valent d'après les arguments qui les soutiennent et l'intelligence de ceux qui les adoptent, et non d'après le nombre de voix qui ont délégué chaque membre. De plus, M. de Jouvenel se trompe lourdement *sur le genre de coopération qu'il y a à attendre des syndicats* pour « l'organisation du travail et la réforme administrative ». Vers 1903, une Commission parlementaire étant allée à Toulon pour voir pourquoi l'arsenal y produisait si peu, le Préfet maritime en donna comme raison : « La grande crainte des syndicats est que leurs membres se surmènent ». Cette déclaration m'étonna alors, mais j'ai pu en vérifier la profondeur par la

suite. Dans l'action des syndicats, il y a comme un rythme : 1° mettant en avant les arguments les plus menteurs, on réclame de l'augmentation, promettant d'en faire plus si on est plus payé ; 2° une fois l'augmentation obtenue, on s'efforce tout au contraire d'en faire moins sous prétexte qu'on est surmené. La grande réforme dont notre organisation a besoin, c'est le contrôle de l'administration par les usagers (1). Les ministres ne savent pas ce qui se passe. Chaque rouage administratif important devrait être *inspecté* par un Conseil de perfectionnement *élu* par les usagers ou par les hommes compétents.

M. Romier, convaincu « qu'à certains égards, en dépit d'initiatives individuelles ou locales, nous sommes devenus un peuple arriéré », pour nous expliquer comment il faut faire pour y remédier, a résumé dans une brochure des **Idées très simples pour les Français**. Personne ne s'inscrira contre les améliorations qu'il y préconise : amélioration de l'organisation des banlieues, développement de l'instruction technique et de l'enseignement agricole, rationalisation de l'industrie, etc. A vrai dire, tout le monde est d'accord sur la nécessité de réaliser ce programme. La difficulté est le « comment ? » L'argent manque en partie pour l'exécuter. C'est la cause de beaucoup de nos retards dans les compétitions internationales. Une autre, non signalée par M. Romier, est l'excès de centralisation parlementaire et bureaucratique. Une assemblée de 600 membres se réserve d'examiner tout. On la voit parfois délibérer sur une augmentation de quelques dizaines de francs à accorder à des hommes de service, puis elle votera des centaines de millions d'un seul coup sans aucun examen, s'en remettant de leur emploi à l'administration. Celle-ci, en général, n'a aucun zèle et par suite aucune conscience, car ses chefs savent que nos ministres éphémères ne tiennent aucun compte des services rendus.

Pour exécuter le beau programme de M. Romier, il faut avant tout faire répartir les crédits de chaque ministère par une fraction du Parlement, les Chambres elles mêmes se bornant à répartir les recettes entre les différents ministères. La réforme

(1) C'est la réforme qui a été excellemment expliquée dans le *Mercure* en août 1919 par un de nos collaborateurs. J'ai été heureux alors de constater que nous étions arrivés, indépendamment l'un de l'autre, aux mêmes conclusions.

devra ensuite se poursuivre dans les subdivisions des ministères, chacune étant pourvue d'un *Conseil de perfectionnement* élu par les *usagers* ; en un mot, il faut introduire la *division du travail* dans le fonctionnement de notre parlementarisme pour organiser le contrôle de l'administration.

M. Charles Benoist, à qui ses travaux sur la *Réforme parlementaire* ont acquis une réputation mondiale, « a toujours eu la manie de composer des dossiers ». En 1911, il en composa un sur la question marocaine. Il lui servit à signaler à la Chambre, lorsque le traité franco-espagnol de cette année-là vint devant elle pour ratification, « toute une suite d'inexactitudes et parfois de totales erreurs » . Les commissaires du Gouvernement lui demandèrent alors communication de ses fiches ; au début de 1912, M. Poincaré le pria de les communiquer à M. Geoffray, notre ambassadeur à Madrid, chez lequel elles n'éveillèrent « qu'une indifférence résignée ». M. Poincaré voulut même ensuite en prendre connaissance lui-même pendant une audience de deux heures. Depuis, M. Ch. Benoist a continué à développer son dossier et il vient d'en publier le résumé sous le titre : **La Question Méditerranéenne.** C'est un exposé historique de la pénétration européenne au Maroc, en Tunisie, dans la Tripolitaine et en Asie Mineure.

Le livre de M. Benoist, dont une partie avait déjà paru dans *l'Echo de Paris*, est d'une lecture instructive et fort attachante, quoique l'auteur « s'y soit absolument interdit d'émettre une opinion, d'indiquer une orientation ». On peut le regretter. Il est bon que le lecteur sache comment conclut celui qui a longuement étudié le sujet.

ÉMILE LALOY.

MÉMENTO. — Comte Renaud de Briey : *Via pacis : esquisse d'une politique européenne*, Bruxelles, A. Dewit. (Reprenant la pensée de Cecil Rhodes et de M. Muret, croit qu'il faut « se faire une conscience de l'Univers » ; pour maintenir la paix dans celui-ci, propose que, sans les dénationaliser, sept (*sic*) points névralgiques (Belgique-Rhénanie, Autriche-Pologne, Constantinople, Philippines, Terre-Sainte et Vatican) soient dotés d'une autonomie relative et placés sous la sauvegarde directe de la Société des Nations.) — Nicolas Fontaine : *Saint-Siège, « Action française » et « Catholiques intégraux »*, Gamber (histoire critique et admirablement documentée, œuvre d'un historien épris avant tout d'exactitude et d'équité ; il y a ajouté des documents suggestifs

comme : 1° le mémoire de Mgr Mignot (oct. 1914) signalant au cardinal Ferrata les méfaits « des Condottieri de la plume, la plupart gens peu recommandables, enrégimentés par Mgr Benigni et qui, sous le couvert d'une intransigeante orthodoxie, ne satisfaisaient que leurs rancunes personnelles » ; le cardinal Merry del Val « en avait une peur bleue », Pie X, lui, se faisait « renseigner » par eux ; suivent ensuite deux lettres de Mgr Benigni, saisies par les Allemands et vraiment significatives ; 2° et 3° des déclarations « intégristes » des prélats français et du Séminaire français de Rome ; 4° la lettre d'Alfred E. Smith, gouverneur de l'Etat de New-York, sur le catholicisme américain, antipode de l'« intégrisme ». — Gaston Leroux : *L'agonie de la Russie blanche*, Hachette (recueil des chroniques envoyées par lui de Russie au *Matin* en 1905 et 1906 ; elles n'ont rien perdu de leur dramatique puissance). — Maurice Vaussard : *Sur la nouvelle Italie*, Valois (études sur le catholicisme italien et sur l'énigmatique politique extérieure de Mussolini ; l'auteur, ami sincère de l'Italie à laquelle il a dû « d'inexprimables joies », ne se hasarde à aucune prophétie ; le livre se termine par d'intéressantes études sur « quelques jeunes romanciers italiens », le mouvement néo-mystique et G. Ferrero). — Louis Lucien Hubert : *Ce qu'il faut connaître des grandes journées parlementaires de la IIIe République*, Boivin (très intéressant résumé, mais qui s'arrête en 1897). — L. Marcellin : *Le Règne des Harangueurs*, la Renaissance du Livre (l'auteur, « qui est de ceux qui, obligés de vivre dans la pourriture parlementaire, s'insurgent », raconte, d'après ses notes et ses riches souvenirs, notre histoire parlementaire depuis 1890 jusqu'à août 1914 ; rarement impartial, il est parfois inexact, mais toujours intéressant).

Alexandre Zévaès : *Sur l'écran politique, Ombres et Silhouettes, Notes et Souvenirs d'un Militant* (de 1889 à 1900 ; c'est l'époque de la fondation du parti socialiste, à laquelle coopéra l'auteur ; celui-ci est certes un homme de parti, mais il s'efforce d'être équitable ; son livre, écrit avec talent, est vraiment intéressant).

GAZETTE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Mots, Propos et Anecdotes. — Oronte n'a pas changé. Je l'ai revu après plus de vingt ans. Il est toujours simple, moqueur, camarade. Il parle toujours les lèvres un peu serrées. Comme au temps de notre jeunesse, il est plein de mots grossiers dans ses propos. La renommée, l'Académie, ne paraissent pas, sous ce jour, du moins, l'avoir changé. Je n'aime pas ses vers, ni en général tout ce qu'il écrit. C'est pour moi bien du mystère pour des choses souvent assez ordinaires. Mais le retrouver, dans ses façons, tel que je le connus, cela me plaît.

Il est curieux qu'on puisse considérer comme un plaisir de s'assembler à plusieurs dans un repas, alors que manger, par ce qu'on en voit et ce qu'on en sait, est une chose si peu jolie à voir.

RÉBUS :

La mémoire loyale et triste
Est celle qui n'accepte pas
L'univers, jaloux d'un combat
Où l'être contre lui persiste.

Il tâche à séduire, à tenter
L'âme qui se refuse et souffre.
— Tu vas, certes, mécontenter
Tant d'esprits inquiets du gouffre
Et qu'afflige l'austérité.

— Porteuse de flamme et de soufre,
Conserve ton cœur irrité !

COMTESSE DE NOAILLES.

Il n'y a pas longtemps que je sais, quand j'écris, laisser les choses dans l'ordre dans lequel elles me viennent. Arranger, ordonner, fausse tout. Toutes règles sont haïssables.

L'amour ! Alors, on aime un appareil respiratoire, un tube digestif, des intestins, des organes d'évacuation, un nez qu'on mouche, une bouche qui mange, une odeur charnelle ? Si on pensait à cela, comme on serait moins fou !

Farceurs que nous sommes tous !

Quand on souffre d'une passion pour une femme, on devrait penser qu'il n'y a dans cet amour que hasard. On a rencontré celle-ci. On aurait pu rencontrer une autre. Preuve que cet amour n'a rien de si extraordinaire. Le rire prend aussitôt.

On n'écrirait pas un mot, si on ne s'arrêtait dans ses réflexions.

Vu à Issy-les-Moulineaux :

GARAGE-RENAN

La moquerie s'en va, quand on vieillit : on est trop blessé du spectacle des hommes.

Je lis le *Misanthrope*. Je suis ému, presque jusqu'aux larmes, d'admiration, — et de ressemblance.

Il y a beau temps que je ne salue [plus les convois mortuaires. On ne saluera pas le mien non plus ? Mais je n'ai besoin du salut de personne ! Il n'y aura d'ailleurs pas de convoi pour votre serviteur. Un fourgon à la course, le four crématoire, — et adieu la compagnie !

Je l'ai découvert il n'y a pas longtemps : je suis un moraliste à rebours.

Le véritable écrivain est celui qui prend uniquement dans la vie la matière de ses écrits. Les gens qui font des livres avec des livres sont néant.

Je me suis fait faire un veston. Ce tailleur est-il donc si bien renseigné sur moi ? Il ne m'a pas fait de boutonnière pour la décoration.

Le plus grand nombre est bête, il est vénal, il est haineux. C'est le plus grand nombre qui est tout. Voilà la démocratie, celle que nous avons, du moins. Et toute autre forme de régime ne vaut probablement pas mieux, pour d'autres raisons ? La sagesse : supporter, sans participer.

Un journal a donné ce fragment de dialogue entre un candidat et un électeur :

« M. Franklin-Bouillon parle les mains dans ses poches.

— Retire tes mains de tes poches ! lui crie un électeur.

— Peut-être veux-tu y mettre les tiennes ? lui répond le député candidat. »

Il faut vraiment ne pas être dégoûté pour s'exposer à de pareilles familiarités, — et y répondre, d'ailleurs ! — et avoir envie de voter pour le faire en compagnie, et à égalité, de pareils « citoyens ».

J'étais enfant, je me faisais déjà une jouissance de mon désenchantement.

On se monte le coup, on cède à l'illusion, on se laisse aller au plaisir : on écrit. Quand on se lit imprimé, on se dit : Ce n'est que cela ? Si on était sage, on ne recommencerait jamais.

Tout le monde a lu cette petite histoire. Un caissier d'agent de change détourne treize millions au préjudice de son patron. Il est découvert. Il passe en justice. Son avocat fait valoir ses « beaux états de service » pendant la guerre. Le caissier en question se voit appliquer la loi de sursis. Voilà enfin démontrée l'utilité de l'héroïsme guerrier. Je m'étais toujours bien douté qu'il n'a rien de très relevé.

J'ai toujours pensé ainsi : j'aimerais mieux être privé de voir une belle chose et que l'approche n'en soit pas permise aux gens qui ne sont pas faits pour elle.

Je me suis apitoyé un jour sur les victimes de la guerre. Pendant cinq ans, je ne pouvais m'empêcher de souffrir de leurs souffrances. Je ris bien de moi. La cruauté, l'ignominie, la bêtise de la guerre, ne sont que la cruauté, l'ignominie et la bêtise des hommes.

J'aurai connu beaucoup d'écrivains, — bien peu qui aient quelque chose de particulier dans l'esprit. Presque tous, de simples travailleurs de la plume.

J'ai horreur des compliments. Ils me gênent et je les trouve ridicules. Je n'y vois que politesse et ennuyeuse. Si je suis content de moi, que me font les critiques, et, si je suis mécontent, les éloges ? Quand je publierai un livre, dans les exemplaires que je donnerai je mettrai une carte : l'auteur prie qu'on ne lui écrive pas.

Je me sens du reste en chemin de ne donner d'exemplaires à personne. Il me vient de plus en plus des scrupules, une gêne, d'embarrasser ainsi des gens, sans leur aveu, de choses qui peuvent fort bien leur être indifférentes.

J'ai plus de timidité aujourd'hui pour écrire et publier mes écrits que j'en avais quand j'étais jeune.

Singulier écrivain ! Mon manuscrit terminé, le plaisir d'avoir écrit me suffit. Je n'ai aucune presse de le donner à imprimer. Pour un peu, je le garderais pour moi.

M. Léon Deffoux a eu un jour cette idée : demander à des écrivains de composer eux-mêmes leur épitaphe. Nous aurions lu cela dans les *Echos*, par petites séries. Mais beaucoup de gens n'aiment pas qu'on leur parle de la mort, et surtout de la leur. M. Léon Deffoux ne rencontra partout que grimace devant sa proposition. Il dut renoncer à son projet. Je me suis amusé à le réaliser pour quelques amis et moi-même. Voici pour aujourd'hui :

Ci-gît A... !
Au naturel.

Ci-gît André Rouveyre en cette sépulture :
Sa plus belle caricature.

Ici-gît Lucien Descaves
Passé du « grenier » à la cave.

Ici-gît Paul Léautaud
Plus connu : Maurice Boissard.
Il écrivait et parlait sans fard
Immolant tout à un bon mot.
Quand on l'enterra : « C'est bien tôt ! »
Dirent quelques-uns, mais, à part,
Beaucoup pensèrent : « C'est bien tard !»

Les autres seront... pour le jour de l'enterrement.

PAUL LÉAUTAUD.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Ethnographie, Folklore

Louis Baudin : *L'empire socialiste des Inka;* Institut d'ethnologie. 50 »

Enrielh : *Folklore du Berry. Anterfouès, Aujord'hui,* tome I; Revue du Centre. » »

Géographie

Max Sorre : *Mexique et Amérique centrale.* Avec 48 cartes et cartons dans le texte, 93 photographies hors texte et une carte h. t. en couleurs. (*Géographie universelle* publiée sous la direction de P. Vidal de La Blache et L. Gallois, tome XIV) ; Colin. 60 »

Histoire

Robert Anchel : *Napoléon et les Juifs;* Presses universitaires. 75 »

Gabriel Arié : *Histoire juive depuis les origines jusqu'à nos jours.* Préface de Israël Lévi, Grand Rabbin de France; Monde moderne. 15 »

Ferenc Eckhart : *Introduction à l'histoire hongroise.* Avant-propos de M. Louis Halphen; Champion. » »

René Fulöp-Miller : *Le diable sacré : Raspoutine et les femmes.* Avec 28 illust.; Payot. 25 »

G. Lacour-Gayet : *Talleyrand, 1754-1838.* Avec 8 pl. h. t.; Payot. 40 »

Linguistique

Marcel Cohen : *Instructions d'enquête linguistique,* instructions pour les voyageurs; Institut d'ethnologie. 12 »

Marcel Cohen : *Questionnaire linguistique,* instructions pour les voyageurs, tomes I et II; Institut d'ethnologie. 40 »

Dr J. Lacassagne : *L'argot du « milieu ».* Préface de Francis Carco; Albin Michel. 15 »

P. Rivet : *Relations commerciales précolombiennes entre l'Océanie et l'Amérique;* Anthropos-Administration, Osterreich. » »

Littérature

Agrippa d'Aubigné : *Sa vie à ses enfants.* Introduction de Jean Prévost. Avec plusieurs gravures; Nouv. Revue franç. 12 »

L'amour et l'esprit gaulois à travers l'histoire du XVe au XXe siècle. Préface de Edmond Haraucourt. Tome II : avec 24 planches h. t. en couleur ou en noir, dont 3 doubles planches en 4 couleurs, compositions originales de Roger Broders, Manuel Orazi, Pastré, Pierre Payen, A. Pécoud, Auguste Rouquet, et plus de 400 illust. dans le texte; Martin-Dupuis. » »

Paul Arbelet : *Premier voyage de Stendhal au pays des comédiennes;* Cahiers de la quinzaine. 16e cahier de la 18e série; l'Artisan du Livre. » »

Abel Bonnard : *L'amitié;* Hachette. 12 »

Henry Bordeaux : *Châteaux en Suède;* Hachette. 12 »

Mme Campan : *Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette.* Tome II. Introduction de Fr. Funck-Brentano; Cité des Livres. » »

Auguste Chabaud : *Le tambour Gautier;* Figuière. 10 »

Raphaël Cor : *Un romancier de la vertu et Un peintre du vice. Charles Dickens. Marcel Proust;* Edit. du Capitole. » »

Francis de Croisset : *Nos marionnettes;* Edit. de France. 12 »

Dauphin Meunier : *L'ennui, Madame!* Portrait par Albert-E. Sterner; Messein. 10 »

Paul Dottin : *Somerset Maugham et ses romans;* Perrin. 12 »

Frédéric Empaytaz : *Essai sur Montherlant ou la génération de trente ans*; Le Rouge et le Noir. » »

Jean Gaudefroy-Demonbynes : *Croquis parisiens;* Chez l'auteur, 39, rue de l'Arbalète, Paris. 12 »

Jean Giraudoux : *Marche vers Clermont.* Avec un portrait de l'auteur par Alexieff; Cahiers libres. » »

Gabriel-Joseph Gros : *Un parfum d'aventure;* Edit. Crès. 12 »

Charles Le Goffic : *La Tour d'Auvergne.* (Coll. *Les grands cœurs*); Flammarion. 12 »

Henri Malo : *La vie ardente de Maurice de Saxe;* Hachette. 10 »

Paul Monceaux : *La vraie légende*

dorée, relations de martyre, traduites avec introduction et notices par Paul Monceaux; Payot. 20 »

Joseph Olivier : *Athéna Aphrodite.* Ill. de Etienne Laget; Edit. de la revue « En Provence ». 12 »

Georges Oudard : *Un excentrique en 1830*. (Coll. *Il y a cent ans*); Lafitte. 7 50

Maurice Paléologue : *Les entretiens de l'Impératrice Eugénie;* Plon. 12 »

Franois Pichon : *Pauvre France;* Figuière. 12 »

Léon Pierre-Quint : *Le comique et le mystère chez Proust;* Kra. » »

Léon Pierre-Quint : *Comment travaillait Proust.* Bibliographie. Variantes. Lettres de Proust; Cahiers libres. » »

Recueil de l'Académie des Jeux floraux, 1928; Imp. Douladoure, Toulouse. » »

Etienne Rey : *La chance.* (Coll. *Notes et maximes*); Hachette. 5 »

Madame de Staal : *Mémoires.* Préface de Frantz Funck-Brentano. Avec 8 gravures h. t.; Firmin-Didot. 12 »

Emile Verhaeren : *Impressions*, 3e série; Mercure de France. 12 »

Musique

Paul Landormy : *La vie de Schubert.* Avec un portrait. (Coll. *Vies des hommes illustres*); Nouv. Revue franç. » »

Philosophie

Florian-Parmentier : *Camille Spiess et sa psycho-synthèse.* Avec un portrait; Edit. du Fauconnier. 5 »

Poésie

Adrienne Blanc-Péridier : *Un jour de larmes et de prières;* Edit. Spes. » »

Paul Chalus : *Nuits d'été à Bourbon;* Revue du Centre. » »

Gaston Couté : *La chanson d'un gas qu'a mal tourné*, poèmes et chansons réunis pour la première fois en volume. Préface par Henri Bachelier; Rey. » »

René Derville : *Pastels;* Mercure de Flandre, Lille. » »

B. Hamel : *La Pologne immortelle;* Gebethner et Wolf. » »

Olimp Ioan : *Ame roumaine.* Préface de Jean Valmy-Baysse; Vie latine. » »

Rubin Khouvine : *Couleurs;* Edit. Argo. 15 »

Jules Romains : *Chants des dix années;* Nouv. Revue franç. » »

Politique

José-Rafaël Pocaterra : *La tyrannie au Vénézuéla. Gomez, la honte de l'Amérique.* Fragments des « *Mémoires d'un Vénézuélien de la décadence* »; Delpeuch. 12 »

Questions coloniales

Léon Archimbaud : *La plus grande France;* Hachette. 10 »

Gallieni : *Lettres de Madagascar, 1896-1905;* Soc. d'éditions géographiques, maritimes et coloniales. 24 »

Questions médicales

L.-A. Lichy : *La dangereuse plaisanterie des sérums et des vaccins, d'après les déclarations des auteurs mêmes.* Illust. de Ricardo Florès, Renouard, Steinlen; Edit. de l'Antivivisection. » »

Questions religieuses

M. Dugard : *Sur les frontières de la foi;* Alcan. 12 »

Roman

Manuel Acosta y Lara : *L'étrangère et l'amour*, traduit de l'espagnol par Francis de Miomandre; Libr. Cervantès. 12 »

Pierre Aguétant : *Marthe Darmoise;* Frazier-Soye. 10 »

Jean Allary : *Tous phares éteints;* Albin Michel. 12 »

Henri Ardel : *Le feu sous la cendre;* Nelson. 7 »

Balzac : *Une ténébreuse affaire;* Plon (Bibliothèque reliée). 3 50

Arthur Bernède : *Poker d'as;* Tallandier. 9 »

Henry Bordeaux : *La maison morte;* Plon (Bibliothèque reliée). 3 50

Paul Bourget : *Le tapin. L'enfant de la morte. Une fille-mère. Deux épisodes*; Plon. 12 »

André Breton : *Nadja*; Nouv. Revue franç. » »

Cabarel : *Dans l'étrange inconnu;* Pelletan, 2 vol. 20 »

Louis Chadourne : *Le conquérant du dernier jour*. Avec une préface de Valéry Larbaud; Nouv. Revue franç. » »

Henri Duclos : *Le Prieur de Prouille;* Grasset. 12 »

Carlos d'Eschevannes : *La sirène des ravageurs;* Marcelle Lesage. 12 »

Louis Fagerin : *Le bandeau sur les lèvres*. Dessins de Jean François; Aubanel, Avignon. » »

Jacques des Gachons : *Avec son temps;* Flammarion. 12 »

Romain Gallois : *Le message aux captifs;* Aubanel, Avignon. » »

Gabriel Gobron : *Au pays des Cocolinjos et des Colindindins*, histoires lorraines. Avec 30 dessins inédits d'Armangeol; Edit. Ambiorix, Rethel. 20 »

Julien Guillemard : *Le cargo en délire:* Edit. Radot. 12 »

Francis Jammes : *Janot-Poète;* Mercure de France. 12 »

Albert Josipovici : *Le beau Saïd;* Nouv. Revue franç. » »

Louis Lefebvre : *Félice;* Fasquelle. 12 »

Jean Lépine : *Le doute;* Edit. de l'Epi. 10 »

Maurice Magre : *Le poison de Goa;* Albin Michel. 12 »

Somerset Maugham : *L'envoûté*, texte français de Mme E.-R. Blanchet; Edit. de France. 12 »

Claude Montorge : *Au bois d'amour;* Edit. Radot. 12 »

Talbot Mundy : *Yasmini, princesse de Sialpore*, traduit de l'anglais par Louis Postif; Stock. 12 »

Navac : *Les rencontres scandinaves de Monsieur de Biedollé;* Figuière. 10 »

Suzanne Normand : *La maison de laideur et de lésine;* Edit. Crès. 12 »

Luigi Pirandello : *L'exclue*, traduit de l'italien par Mlle Yvonne-Marthe Lenoir; Kra. 15 »

Rachilde et André David : *Le prisonnier;* Edit. de France. 12 »

Jules Romains : *Psyché*, II : *Le dieu des corps;* Nouv. Revue franç. » »

Noël Santon : *La chienne de mer;* Férenczi. » »

Jean Schlumberger : *Les yeux de dieu des corps;* Nouv. Revue franç. » »

Jérôme et Jean Tharaud : *L'ombre de la croix;* Plon. 3 50

Emile Zola : *Œuvres complètes. Les quatre Evangiles. Fécondité*, II. Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Texte de l'édition Eugène Fasquelle; Bernouard. En souscription.

Sciences

René Bardin : *L'éclairage et le démarrage électrique des automobiles.* (Description. Fonctionnement. Installations-types. Entretien. Pannes); Desforges et Girardot. 8 »

Sociologie

Divers : *Un homme, un programme : Auguste Mahaut, le grand marinier de Loire, l'apôtre des canaux*. Avec un portrait et des illust.; Revue du Centre. »

Philippe Girardet : *Le professeur d'avenir*. Dessins de Jean Saint-

Paul; Berger-Levrault. 12 »

André Philip : *Le problème ouvrier aux Etats-Unis.* Préface de M. André Siegfried; Alcan. 50 »

Théâtre

René Trintzius et Amédée Valentin : *Poudre d'or*, conte en 3 actes, précédé de *Philippe le zélé*, drame en 3 actes; Nouv. Revue franç. » »

Varia

Paulette Bernège : *De la méthode ménagère.* Préface de Jules Hiernaux; Dunod. 18 »

J.-F.-Louis Merlet : *Au bout du monde*, drames et misères du bagne. Avec 43 dessins de Georges Jauneau; Delpeuch. 12 »

Voyages

Pierre Daye : *Le Japon et son destin;* Perrin. 10 »

Max Dorian : *Le sextant ou un civil chez les marins.* Préface de Jean de Granvilliers. Avec des illust.; Tallandier. 12 »

Max Mabyre : *Glozel.* Le cimetière préhistorique. Le musée néolithique. Historique. Guide touristique des villes du Centre-France et de Vichy à Glozel. Avec des cartes. Préface de M. Lasteyras, maire de Vichy; Mabyre, Vichy. 4 »

Cécile de Multedo : *Le chant des mosquées*, esquisses tunisiennes; Messein. 12 »

Armen Ohanian : *Dans la 6e partie du monde;* Grasset. 12 »

Jean Priou : *Nord-Sud*, notes de voyage; Berger-Levrault. 15 »

Rose-Annie Rogers : *L'île abandonnée*, traduction de J.-M. Leclerc. Préface de Emile Dermenghem; Kra. 12 »

Titayna : *Mon tour du monde;* Quérelle. 12 »

MERCVRE.

ECHOS

Une analyse de « le Rouge et le Noir ». — Une opinion de Victor Hugo sur l'antithèse. — Sur l'origine du mot « Canard ». — Les lettres de noblesse du plagiat. — Les pillages des « vies romancées ». — Théâtre du Peuple de Bussang. — Errata. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Une analyse de « le Rouge et le Noir ». — Elle se trouve dans la *Revue des romans* qui a pour auteur Eusèbe G..., pseudonyme de Girault de Saint-Fargeau, et parut, en 1839, chez Firmin-Didot.

Cette « revue des romans », en deux volumes, est, d'après Eusèbe G., un « recueil d'analyses raisonnées des productions remarquables des plus célèbres romanciers français et étrangers ».

Elle contient « 1100 analyses faisant connaître, avec assez d'étendue pour en donner une idée exacte, le sujet, les personnages, l'intrigue et le dénoûment de chaque roman ».

Voici l'analyse du livre de Stendhal :

Le Rouge et le Noir, *2 vol. in-8, 1830.* — Nous serions fort embarrassé de dire quel rapport la fable de ce roman a avec son titre, car il s'appelle *Le Rouge et le Noir* tout comme il aurait pu s'appeler le Vert et le Jaune, le Blanc et le Bleu. Quoi qu'il en soit, *le Rouge et le Noir* n'est pas un livre or-

dinaire ; voyez plutôt la petite lithographie qui, selon l'usage, décore la couverture et le frontispice, et qui représente une jolie femme qui tient sur son guéridon une tête de guillotiné, et la contemple amoureusement ! Comme les doigts démangent d'ouvrir le livre en voyant cela ! Eh bien, pour satisfaire l'impatience du lecteur, nous allons prendre le roman par la queue. Cette tête coupée est celle d'un jésuite ; ce jésuite a séduit les femmes, les filles de ses bienfaiteurs ; il a enfin assassiné une infortunée qui n'eut que le tort de lui donner trop de preuves de sa tendresse et, pour que cette action eût tout l'éclat possible, il a choisi pour lieu de la scène le temple de Dieu, et pour l'instant de l'exécution, celui où le prêtre montre aux fidèles la victime de l'expiation. Deux coups de pistolet partent, mais, ni l'un ni l'autre ne sont mortels. L'assassin est traduit à la cour d'assises ; il se défend avec audace et sang-froid, est condamné et exécuté. Et voilà justement pourquoi l'ouvrage est intitulé *le Rouge et le Noir*. — Mais encore quel rapport ce titre a-t-il avec l'ouvrage ? — Quel rapport ? Ami lecteur, vous êtes bien curieux.

Ne croirait-on pas lire du Francisque Sarcey ou, plus près de nous, du bon Clément Vautel ?

§

Une opinion de Victor Hugo sur l'antithèse. — A un M. Mayer, de Strasbourg, qui lui soumettait des vers qu'il destinait à un concours de l'Académie française, Victor Hugo répondit le 16 janvier 1833 par une lettre restée jusqu'ici inédite et qui vient de passer dans une vente à l'Hôtel Drouot. On y trouve cette critique assez inattendue sous la plume du grand maître de l'Antithèse :

Vous avez un penchant pour l'antithèse, qui vous servira peut-être cette fois à l'Académie, mais dont vous ferez bien de vous défier pour d'autres ouvrages...

Il faut également se rappeler que Victor Hugo ne fut candidat à l'Académie que trois ans plus tard.

§

Sur l'origine du mot « canard ». — J'ai naguère tenté de démontrer l'origine du mot « canard » employé dans le sens de « fausse nouvelle ». Mon article a été reproduit par beaucoup de journaux et revues : *Le Temps*, du 12 novembre 1924, dans un commentaire signé *V.*, en première page *Du Canard* ; *L'Etoile Belge*, 21 novembre 1924 ; *Bulletin de la Société d'Etude des Professeurs de Langues Méridionales*, 1924, nos 49, 50, 51 ; *La Cultura* (Rome), 15 janvier 1925 ; *Le Courrier du Livre*, 1er mars 1925 ; *Dimanche illustré*, 22 mars 1925 ; *La Métropole* (Anvers), 9 avril 1925 ; *Tunis Franco-Mexicain* (Tunis), 13 mai 1925 ; *Atlas* (Paris), juillet 1925 ; *Excelsior* (M. René Le Gentil), 24 octobre 1927 ; *Revue des Industries du Livre*, novembre-décembre 1927, etc. Mais s'il est parfaitement avéré, désormais,

que le journaliste belge — son nom est connu : il s'appelait E.N.Cornelissen, cf. Kluge, *Etymologisches Worterbuch des deutschen Sprache,* au mot : *Ente* — qui, en 1804, conta l'histoire du canard « canarophage », n'a rien à voir avec l'origine du « canard » identique à « fausse nouvelle », il restait à établir sur quelles bases reposait l'attribution au palmipède lamellirostre de tous les mensonges d'Israël, ou plutôt de Chanaan et d'ailleurs encore.

Quand, au xvᵉ siècle, les Allemands parlent du « canard bleu » comme synonyme de « mensonge », ils se souviennent de l'étrange légende alors courante parmi les plus doctes et qui a trait à ce mystérieux volatile, appelé par Cervantès, — dans son roman posthume *Persiles y Sigismonda* — «*barnacla* », I, 12, vocable qu'enregistrent les dictionnaires espagnols comme désignant un « canard marin » ou un « canard d'Irlande », que les dictionnaires espagnols-allemands traduisent par *Baumgans* (!) et dont l'auteur du *Don Quichotte* devait la connaissance à l'*Historia de Gentibus Septentrionalibus* d'Olao, évêque d'Upsala (Rome, 1555), voir cet ouvrage, XIX, 10 — et au *Jardin de Flores curiosos*, d'Antonio de Torquemada, publié en 1570 et traduit en italien par Celio Malaspina, à Venise en 1612 — cf. la deuxième des six traites de ce livre, curieux entre tous. On prétendait qu'il naissait de morceaux de bois jetés à l'eau et qui s'y étaient pourris. Voir Aeneas Sylvius Piccolomini, à la section *Europa* de son *Historia*, ch. XLVI, p. 443, de l'édition de Bâle, 1551 ; Hector Bohetius, au folio 8 de l'édition parisienne de 1575, — mais la dédicace de l'ouvrage est de 1526 — de ses *Schotorum Historiae*, où le canard en question est appelé « clakis », et son origine attribuée, non plus au bois pourri, mais à des germes marins, ce dont dispute à son tour le fameux Jérôme Cardan à la page 227 de son *De Rerum Varietate* (Avignon 1558).

On pourrait allonger encore cette note. Que ces témoignages suffisent pour démontrer que l'histoire du « canard » n'est pas d'aujourd'hui et que son inventeur appartient à un âge suffisamment lointain pour qu'on soit en droit de se gausser — une fois n'est pas coutume — de la naïveté de Littré lorsqu'il crut devoir tenter d'expliquer par la locution bourguignonne : « vendre un canard à moitié » — c'est-à-dire, sans doute, mensongèrement — l'origine d'un palmipède, qui, s'il n'est pas celui qu'on mange à la rouennaise, et qui s'en venge parfois, d'ailleurs, assez lâchement *post mortem*, plana si souvent sur les colonnes des quotidiens de tout poil que, quelle qu'en soit l'origine première, il n'est plus permis aujourd'hui de douter de son internationalisme, définitivement consacré par le triomphe actuel de la T. S. F. — C. P.

§

Les lettres de noblesse du plagiat. — « Nul article du Code pénal ne punit le plagiat, et ce genre de larcin ne discrédite ni ne dis-

qualifie aucun écrivain »... observions-nous naguère (1). Nous en trouvons la confirmation dans le communiqué suivant publié — à la date du 1er juin — par un journal du soir :

UNE RÉPONSE BRITANNIQUE. — M. André Maurois, que l'on avait accusé à la légère dans le *Mercure de France* d'avoir plagié des écrivains français, vient de recevoir le titre de docteur *honoris causa* de l'université d'Edimbourg.

Voilà bien une spirituelle réponse britannique à toutes les accusations portées contre l'auteur de la *Vie de Shelley et de Disraëli!*

La nouvelle de cette investiture *honoris causa* ne nous a pas surpris. La farce qui s'est jouée à Edimbourg était prévue, concertée de longue main. Dès le 7 avril, les *Nouvelles littéraires* imprimaient un placart de publicité où s'étalait cette annonce :

Disraëli fut, en 1873, reçu docteur par l'Université de Glasgow. Le 28 juin prochain, ANDRÉ MAUROIS sera reçu docteur en droit par l'Université d'Edimbourg.

Il y a donc eu un précédent illustre. Disraëli, en effet, fut un grand plagiaire devant Jéhovah. Ce n'est pas M. André Maurois qui nous le rappelle. Dans la biographie « romancée », adaptée d'après Monypeny et Buckle, qu'il lui a consacrée, M. Maurois a passé sous silence ce titre de « son » héros à l'estime de la postérité. C'est dans le *Handy Book of Literary Curiosities*, de W. S. Walsh (Londres, 1893), à la rubrique *plagiarism and plagiarists* (pp. 892-3) que se trouvent mentionnés les larcins littéraires de « Dizzy ».

Disraëli fut un plagiaire perpétuel, rapporte Walsh. Il n'y a pas un bon mot dans tous ses livres, pas une phrase digne d'être citée qui puisse se prévaloir d'une originalité quelconque. Le fameux passage dans ses *speeches* où il compare les membres de l'opposition à des volcans éteints fut inspiré par un passage de l'*Anastasius* de Hope, ouvrage qui suggéra également à Disraëli quelques-unes des meilleures parties de son *Tancred*. La péroraison de son *speech* sur le *Corn Law Bill* (15 mai 1846) fut pillée dans les *Diplomatic Transactions in Central Asia* d'Urqhart... etc.

M. André Maurois n'est qu'au début de sa carrière. L'avenir lui réserve, sûrement, d'aussi éclatants triomphes que ceux remportés jadis par Disraëli, son modèle (2). — AURIANT.

(1) *Un écrivain original* : *M. André Maurois*, « Mercure de France » du 1-3-1925, pp. 308-309.

(2) L'exemple de Disraëli semble inspirer, en beaucoup de choses, la conduite de M. André Maurois. Il pousse l'admiration jusqu'à pasticher sa vie afin de la rendre parallèle à la sienne propre. Disraëli fut baptisé en l'église de Saint-Andrews, Holborn, le 31 juillet 1817. M. Maurois n'eut pas ce bonheur. Il s'en console à l'aide d'un *ersatz*. Il assura à M. André Billy que sa famille s'était distinguée par « la pratique assidue de la religion catholique », et qu'il était lui-même « demeuré catholique pratiquant ». (*Annales*, 15 mai, p. 459). Il s'en est vanté également auprès d'un reporter du *Daily Mail* : « Mon

§

Les pillages des « vies romancées ». — M. Emile Magne nous communique la lettre suivante qu'il a reçue de M. Henri Malo, au sujet d'une « vie romancée » dont l'auteur est un M. de Bondy, au nom vraiment prédestiné :

Paris, 9 juin 1928.

Mon cher ami,

Vous savez que Frédéric Masson n'indiquait plus ses sources, afin d'éviter les pillages dont il était l'objet. D'aucuns, que cela gênait, ont alors contesté sa documentation. Les papiers qu'il a laissés prouvent quel grand travailleur, quel chercheur consciencieux, quel historien précis il fut. Que dirait-il aujourd'hui, en présence du déferlement de ces biographies romancées qui, vous l'avez déjà fait remarquer dans *Comœdia*, ne sont autre chose que le pillage organisé des historiens par les romanciers en faute d'imagination ou pour les amateurs mondains en quête de gloire, et, depuis la guerre, de profit ? C'est assez dire que les uns et les autres n'ont rien de commun avec la recherche de la vérité historique, dont ils faussent la notion dans l'esprit du public.

Vous en avez été la victime pour votre *Ninon de Lenclos* et votre *Madame de Lafayette* : c'est aujourd'hui mon tour. M. F.... de Bondy vient de publier un petit livre sur *Mme de Girardin*, lequel est entièrement fait avec les volumes que j'ai consacrés à la charmante Muse des romantiques, et quelques passages extraits des *Lettres parisiennes*. Toutes les trouvailles de documents inédits que j'ai pu faire pendant trois années de recherches, M. F.... de Bondy se les approprie froidement, sans me citer. Il s'approprie même une erreur que j'ai commise, et qu'il prend soin d'amplifier. Il se contente de déclarer, dans des librairies qu'il fréquente, que sans mon ouvrage il n'aurait pu écrire le sien. Je ne puis qu'enregistrer cet aveu verbal.

Bien cordialement à vous. HENRI MALO.

§

Théâtre du Peuple de Bussang (Vosges). — Les représentations du Théâtre du Peuple, à Bussang, sont ainsi fixées :

5 et 19 août, *Le Mystère de Judas*, drame sacré en 4 actes et un prologue, de Maurice Pottecher, musique de M. Lucien Michelot.

12 et 25 août, *Le Valet Noir*, pièce légendaire du même auteur, musique de M. Maurice Bagot, dont on n'a pas oublié le succès l'an dernier.

Les demandes d'inscription pour les places sont reçues à partir du 1er juillet.

grand-père était juif, et il a épousé une protestante. J'ai été élevé en dehors de toute religion... Personnellement, je n'ai pas de religion, mais pour vous dire vrai, je vis plus comme un chrétien que comme un juif... » Un journal de Paris ayant reproduit ce propos reçut d'un de ses lecteurs israélites la rectification suivante — qui ne fut pas contestée : « ... Je suis en mesure d'affirmer que, tout au contraire, M. André Maurois a reçu une instruction religieuse juive, et, à l'âge habituel [13 ans], a été initié selon le rituel consacré dans le judaïsme [Barmitzwe = confirmation].

§

Errata. — Dans le roman de M. Charles-Henry Hirsch, les *Jalouses*, numéro du 1er juillet, p. 145, lire : « La filiale passion de Thérèse ressortissait à la même chaleur des sentiments qui l'avait écartée de là *décence* », au lieu de « décadence ».

Dans les vers *Aux quatre Saisons* de M. André Castagnou, no du 15 juin, lire, 5e vers de la 2e pièce :

Tu sais qu'il n'est tel

Et 5e vers de la 3e pièce :

Jour nouveau, flamme qui palpites,

Dans le numéro du 1er juillet, page 248, écho : *A la Société J.-K. Huysmans*, sixième ligne, lire : « travaux qui ont été consacrés... »

Le Sottisier Universel.

A voir ces fonctionnaires sûrs du lendemain que sont les ouvriers de nos arsenaux, ou nos instituteurs se dire communistes, on évoque tout naturellement La Fayette, Mirabeau et d'autres beaux esprits libéraux qui payèrent de leur tête leur snobisme d'avant-garde. — PAUL MORAND, *Le Journal*, 23 juin.

Une coupe sera attribuée au propriétaire de deux pigeons rentrant les premiers à leur pigeonnier avant les deux pigeons de tout autre propriétaire. — *Le Matin*, 24 juin.

Si vendredi dernier, 15 juin, un *missi dominici*, porteur de la bonne parole, ne s'était présenté chez un financier spécialisé dans le prêt aux fonctionnaires... — *La Rumeur*, 19 juin.

Il tenait à la main le long porte-cigare qui ne quittait jamais ses lèvres. — GEORGES PARMENTIER, *Le Temps*, 26 juin.

A la mémoire de Ronsard. Le 23 juin, un buste de Ronsard sera inauguré à deux heures du matin devant le Collège de France. L'Académie a délégué pour la représenter à cette cérémonie M. Pierre de Nolhac. — *L'Intransigeant* 18 juin.

... L'attraction de la Lune sur les eaux des mers produit sur nos océans le phénomène des marées, et celui-ci, par le freinage permanent qu'il impose à la rotation de la Terre, a pour effet de diminuer constamment d'une quantité très petite, mais certaine, la durée du jour terrestre. — ALPHONSE BERGET, *Le Ciel*, éd. Larousse, p. 78.

§

Publications du « Mercure de France ».

JANOT-POÈTE, roman, par Francis Jammes. Volume in-16 double couronne, 12 francs. La première édition a été tirée sur vergé pur fil Montgolfier à 550 exemplaires, savoir : 525 ex. numérotés de 111 à

635, à 40 fr. ; 25 ex. marqués à la presse de A à Z (hors commerce). Il a été tiré 11 ex. sur Japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 11, à 120 fr., et 99 ex. sur Hollande van Gelder, numérotés à la presse de 12 à 110, à 80 fr.

IMPRESSIONS, IIIe série (*De Baudelaire à Mallarmé. Parnassiens et Symbolistes. De l'Art poétique. Prosateurs contemporains*), par Emile Verhaeren. Volume in-16 double couronne, 12 francs. Il a été tiré 66 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 66, à 80 fr., et 220 ex. sur vergé pur fil Montgolfier, savoir : 195 ex. numérotés de 67 à 261, à 40 fr. ; 25 ex. marqués à la presse de A à Z (hors commerce).

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.